

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

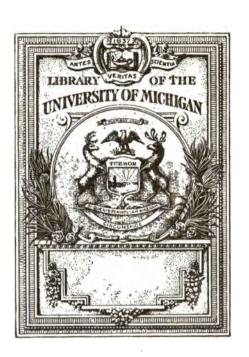
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

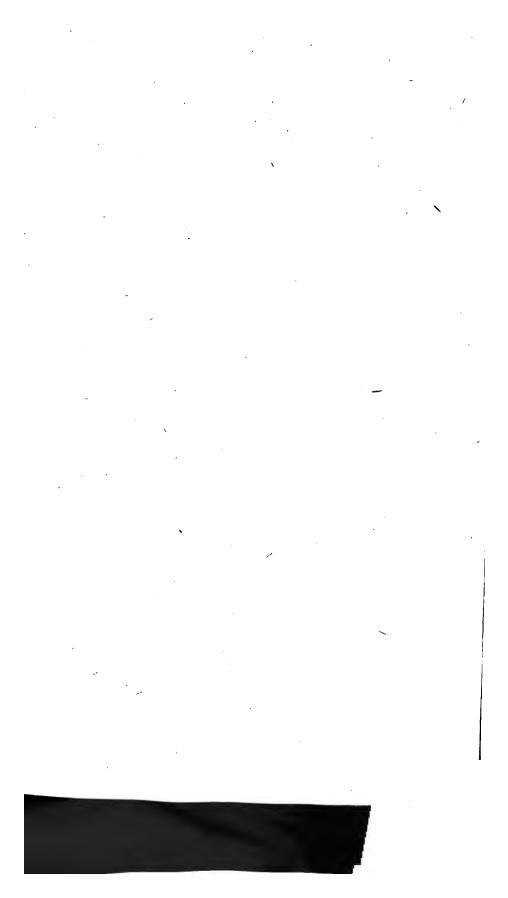
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

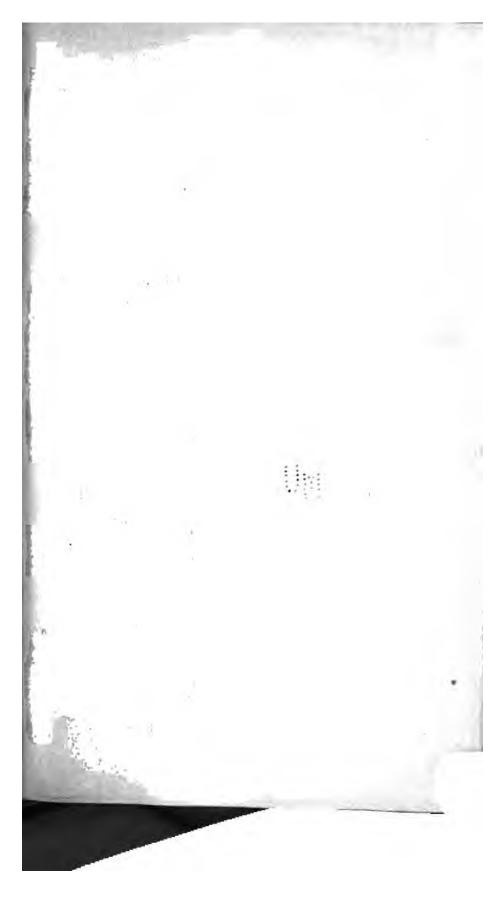
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com





. • ,





PHOPITAL.

Villemain, Ital Foranzoic . 1790-1870

NOUVEAUX

MÉLANGES

HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES,

PAR

M. VILLEMAIN;

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE LE DUC DE CHARTRES,
QUAL VOLTAIRE ET AU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXVII.



MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

VIE DE L'HOPITAL.

On a fait souvent le panégyrique du chancelier de l'Hôpital, en lui prêtant des idées qu'il n'avait pas; et l'on a caché sa véritable gloire sous les éloges qu'on lui donnait. Une meilleure étude serait de rechercher à la fois dans ses actions et dans ses écrits les vrais sentimens de son âme : car le succès ayant manqué au dessein de ce grand homme, l'histoire générale, qui ne tient guère compte que des entreprises heureuses, est loin de le présenter tel qu'il fut en effet. La France n'a rien produit dont elle doive plus s'honorer que cette antique magistrature qui, même sous le pouvoir absolu, conservait l'image de la liberté dans l'in-

dépendance de la justice; et l'Hôpital, par son génie et par le temps où il a vécu, est en quelque sorte le chef et le modèle de cette génération de grands magistrats, que l'on vit se perpétuer pendant plus d'un siècle, comme une sauvegarde publique, au milieu des factions, des coups d'état et de la guerre civile.

Michel de l'Hôpital naquit vers l'année 1505, en Auvergne, près de la ville d'Aigueperse. On montre encore aujourd'hui le lieu de sa naissance : c'est un petit manoir, dont les bâtimens conservent dans l'intérieur les escaliers étroits et tortueux de l'ancien temps. Son père, Jean pital, homme savant et attaché à l'étude de la médecine, tenait ce domaine de la générosité du connétable de Bourbon, auquel il servait plutôt de conseiller que de médecin. Jean de l'Hôpital eut trois fils, et une fille qui dans la suite devint religieuse. Il les éleva d'abord avec beaucoup de soin; et dès que Michel, son fils aîné, fut en âge, il l'envoya pour étudier en droit à Toulouse. Cette ville renfermait une école très-fréquentée *, où la jeunesse s'appliquait sous une sévère discipline à ces études classiques, qui n'étant alors aidées ni par l'exactitude, ni par la facilité des méthodes, avaient toute la lenteur laborieuse de l'érudition. Dès quatre heures du matin, en hiver, on se levait

^{*} Recherches sur la France, par Estienne Pasquier.

pour la prière; puis on allait aux écoles jusqu'à onze heures; on en revenait ensuite pour discuter les textes, vérifier les passages, et pour toute récréation lire Aristophane, les tragiques grecs, Plaute et Cicéron. Tandis que le jeune l'Hôpital, avec l'ardeur de son âge et l'austérité naturelle de son caractère, était livré tout entier à ces graves études, sa famille fut frappée d'une cruelle disgrâce.

On sait qu'à cette époque les serviteurs d'un grand, à quelque titre que ce fût, croyaient dépendre de lui bien plus que de la couronne. Admis dans la confidence du connétable de Bourbon, le père de l'Hôpital dut suivre la fortune de ce puissant seigneur. Lorsque le caprice amoureux de la mère de François Ier., se changeant en haine, poussa par des persécutions le connétable hors du royaume, et dans le camp de Charles-Quint, Jean de l'Hôpital, officier du prince et son feudataire, se trouva parmi les vassaux fidèles qui se bannirent avec lui. Il avait la douleur de laisser en France trois de ses enfans encore dans un age fort tendre, et son fils aîné qui n'avait que dix-huit ans, et devenait ainsi le chef de cette famille délaissée. Des commissions avaient été nommées pour instruire contre le connétable et ses partisans. Jean de l'Hôpital se trouva compris dans ce nombre; il fut condamné par contumace à l'exil et à la perte de ses biens. On procéda même contre le jeune l'Hôpital, suspect par le malheur de son père. Il subit quelques mois de prison, commençant la vie par cette dure expérience, qui ne devait pas peu contribuer à jeter dans son âme l'amour de la justice, et la haine des partialités politiques et judiciaires. Mais enfin, après divers interrogatoires, il fut mis en liberté. Deux ans après, il obtint même la permission de quitter la France, et d'aller rejoindre son père en Italie. Il avait alors vingt ans; mais il était loin d'avoir achevé le long cours d'étude auquel la jeunesse qui se préparait aux professions savantes était assujettie dans le seizième siècle. Il retrouva son père à Milan; et il était près de lui dans cette ville, lorsque François I^{er}. vint en former le siège.

Jean de l'Hôpital, dans sa fidélité au connétable de Bourbon, s'était abstenu cependant de porter les armes contre la France *; il eût craint sans doute encore plus de compromettre la jeunesse de son fils au service d'une cause étrangère. Il le fit donc sortir de Milan. L'Hôpital a conté luimême ce fait dans son testament; et il en donne une raison naïve qui peint les mœurs du siècle. «Comme le siège trainait en longueur, dit-il, mon père, craignant que je ne perdisse mon temps, donna charge à quelques voituriers de m'emmener, avec lesquels étant sorti de Milan, en habit de

^{*} Michaëlis Hospitalii, Galliarum cancellarii, carmina.

muletier, je passai, non sans grand danger, la rivière d'Adda, au-dessous de la ville de Casan, où il y avait garnison de gens de guerre. » Cette périlleuse sortie avait pour objet de le conduire à Padoue, ville célèbre par ses savans et son université.

Rien n'égalait alors en Europe la gloire des écoles d'Italie : c'était dans ce pays que l'étude du droit romain avait repris naissance dès le onzième siècle. La multiplicité des petits états, les intérêts divers des souverains, les constitutions libres et agitées de quelques villes avaient donné beaucoupd'importance à la science et aux principes généraux du droit civil. Il y tenait la place des usages féodaux qui pesaient sur presque toute l'Europe. Il avait de bonne heure éveillé les esprits par la subtilité de ses controverses, et favorisé l'indépendance dans cette terre, qui devait rester plus tard asservie par les préjugés et la conquête.

L'élégance des beaux-arts se mêlait en Italie à l'érudition, à la jurisprudence et même à la théologie. Politien, le plus ingénieux des poëtes latins modernes et grand poëte italien, avait écrit sur les Pandectes un docte et profond commentaire; et l'on sait que, trente ans plus tard, le Tasse, avant de produire son poëme inspire, soutenait

avec éclat des thèses de jurisprudence.

Les universités de Bologne, de Modène, de Pise, de Padoue, étaient également renommées par la politesse et le savoir. Il y paraissait même quelques lueurs d'un esprit philosophique alors inconnu dans l'Europe. L'Hôpital resta six ans à Padoue; et l'on doit sans doute attribuer à ce studieux séjour le goût de littérature antique, l'urbanité savante qui se mêla toujours à l'austérité de ses mœurs et de ses travaux, et qui forme un trait si marqué de son caractère.

Il se lia d'amitié, dans cette ville, avec plusieurs savans italiens, et avec Arnaud Du Ferrier, jeune Français zélé comme lui pour l'étude des lois, et qui, dans la suite, fut ambassadeur de France, au concile de Trente et à Venise.

Lorsque le connétable périt en 1527 sur les murs de Rome escaladés par ses soldats, trois ans après sa désertion si fatale à la France, le petit nombre de Français qui avaient suivi sa fortune, se trouvant privé d'un tel appui, ne fit plus que languir sous la protection dédaigneuse de Charles-Quint. Le père de l'Hôpital attira cependant par son mérite l'attention de ce prince; et il paraît qu'il entra dans quelques négociations pour ménager la paix, servir les intérêts de la France, et se préparer à lui-même un retour dans sa patrie.

L'Hôpital a mis dans la suite un soin religieux à défendre la conduite de son père; il le montre entraîné dans la chute d'une grande maison, victime volontaire de son attachement pour un prince malheureux; et il célèbre son mépris des

richesses, son ardent amour pour la justice, et sa fermeté d'âme.

Ces éloges et la persévérance même de François I^{er}. à refuser la grâce de Jean de l'Hôpital font croire qu'il n'était pas un homme ordinaire, et qu'il avait quelques-unes des qualités fortes admirées dans son fils.

Michel de l'Hôpital avait passé six ans à Padoue et approfondi la science du droit. Son père l'appela près de lui pour le conduire à Rome, où Charles-Quint allait être couronné roi des Romains. Le jeune l'Hôpital, déjà célèbre par son érudition, obtint une charge d'auditeur de Rote. Mais une protection puissante le rappelait dans sa patrie. Le cardinal de Grammont, négociateur de François Ier., pendant la captivité de ce prince, était alors ambassadeur à Rome. Il avait ce goût vif pour les affaires et pour les lettres qui distinguait dans ce siècle plusieurs évêques de France. Il fut frappé du rare mérite de l'Hôpital; et ne voulant pas le laisser languir à Rome, il lui promit, s'il revenait en France, de l'avancer à de plus grands emplois. La première ambition du jeune homme était d'obtenir le rappel de son père et d'effacer une condamnation injurieuse pour sa famille. Il partit dans cette espérance; mais la mort du cardinal de Grammont le laissa presque aussitôt sans protecteur, et sous la disgrâce d'un nom suspect à la cour. Réduit à lui-même et retrouvant la jeune famille de son père, sur laquelle des amis fidèles avaient veillé pendant son absence, il se mit avec une grande ardeur à suivre le barreau du Parlement de Paris.

Le barreau de ce temps, malgré son élocution rude et pédantesque, comptait des hommes d'un grand savoir, et d'une vertu rare. Leur profession était fort honorée; et souvent c'était parmi les avocats blanchis dans le travail et dans la bonne renommés, que l'on avait choisi les juges qui siégeaient au parlement de Paris. Mais la vénalité des charges, introduite depuis quelques années, avait rendu moins frequente cette élévation du mérite laborieux et pauvre. On se plaignait de ce que des jeunes gens riches et sans étude achetaient à prix d'argent le droit de juger; et l'on regardait cette innovation du chancelier Duprat, comme une funeste décadence. Toutesois le jeune l'Hôpital se sit tellement admirer par son érudition et son intégrité, qu'une alliance honorable lui ouvrit bientôt cette carrière de la magistrature qui semblait envahie par la richesse. Le lieutenant criminel Morin lui effrit en mariage sa fille, à laquelle, dit l'Hôpital, on donna pour douaire une charge de conseiller. Le lieutenant criminel Morin, homme d'ailleurs estimé par son savoir et sa probité sévère, passait pour un des plus inflexibles exécuteurs de la législation barbare établie contre les protestans. Il était du nombre de ces esprits opiniatres et durs qui, pleins de ce qu'ils appelaient dès lors les bonnes et vieilles coutumes du royaume, se croyaient tenus de faire subir aux nouveaux réfermateurs les supplices cruels ordonnés autrefois contre les Manichéens, et auraient craint de dégénérer de l'ancienne discipline, en ne brûlant pas les hérétiques.

On ne peut douter que l'Hôpital n'ait dans la suite modéré le zèle persécuteur de son beau-père; mais ce qui n'est pas indigne de remarque, c'est que la femme qu'il avait prise dans une maison si ennemie du protestantisme avait embrassé, et professa toute sa vie la nouvelle réforme, soit qu'un motif inconnu ait déterminé sa croyance, soit plutôt que cette âme douce et généreuse ait été repoussée du catholicisme, par le spectacle même des rigueurs dont elle avait été entretenue dès l'enfance.

Ce mariage fut heureux par l'accord et l'égalité des vertus; il en naquit une fille qui suivit la religion de sa mère. Admis dans le parlement de Paris, l'Hôpital y fut admiré pour la science, l'intégrité de ses avis, et sa religieuse exactitude. Il a pris plaisir à conter, dans une épître latine, qu'il arrivait, avant le point du jour, au palais avec un serviteur qui portait un flambeau devant lui. Il se retirait le dernier, quand l'huissier annonçait la dixième heure; il ne s'irritait pas contre les plaideurs; il ne regardait pas avec impatience le sable trop lent à s'écouler. Ailleurs, il retrace comment

par son zèle à protéger l'innocence, par le respect des lois, par le mépris de la faveur, il travaillait à rétablir l'ancienne splendeur de la magistrature. Il en avait sous les yeux un illustre exemple; c'était le président Olivier, l'un de ces caractères formés dans nos parlemens du seizième siècle, par la tradition naïve des mœurs gauloises, et l'étude profonde de l'antiquité grecque et romaine, unissant à la loyauté des sujets les plus fidèles, une sorte de fierté rigide, qui semblait échappée des républiques anciennes, et consacrant toutes leurs vertus par une piété simple qui leur prescrivait la plus impartiale justice, comme un devoir de religion.

Lorsque François I., las de ses guerres ruineuses, voulut rétablir, par le bon ordre et la justice, son royaume affaibli, il choisit Olivier pour chancelier de France. C'était un ami puissant que la fortune donnait à l'Hôpital; mais celui-ci, renfermé dans les modestes fonctions de sa charge, vivait obscur et loin de la cour. Ami du cardinal de Tournon, il le voyait peu; et il passait les heures que lui laissaient les fonctions judiciaires, à méditer un ouvrage sur les lois romaines. Cette vie sérieuse et occupée n'était interrompue que par les vacances du palais; retiré à la campagne de son beau-père, il reprenait alors ses études chéries, les lettres et la poésie. Il a décrit l'emploi de ses loisirs dans des vers latins, selon l'usage du temps. « Là, » mes amusemens, dit-il avec grace, ont quelque

» chose de sérieux, soit que je tienne à la main » les ouvrages de Xénophon, soit que le divin » Platon remplisse mon oreille des paroles de » Socrate. Souvent, je me plais à relire les grands » poëtes, Virgile, Homère. J'aime à faire suc-» céder la lecture d'une comédie à celle d'un » poëme tragique, mêlant la tristesse et la gaieté, » l'enjouement et la douleur. Je me plais surtout » à quelque harangue d'un citoyen vertueux ai-» mant la liberté de sa patrie, et dont la voix » excita jadis les applaudissemens du peuple, ou » l'admiration du sénat. Quelquefois aussi, lisant » les grandes actions des rois français, retracées » sans artifice et sans fard, je n'y trouve pas moins » de charme qu'à ces magnifiques récits des Grecs, » où l'histoire conserve à peine l'apparence de la » vérité. Mais il n'est pas pour moi d'ouvrage com-» parable aux livres saints. Il n'en est pas, où » l'âme se repose avec plus de douceur, et trouve » un refuge plus assuré contre tous les maux. » Voilà dans quelles études je voudrais passer tous » les momens de ma vie, aux champs ou dans les » villes, afin que jamais l'amour du gain, la pas-» sion des richesses ne tourmente mon cœur, et » que je tienne toujours éloignée de moi, cette » ambition qui s'empare des malheureux humains, » et dépouille leur ame de sa liberté, pour les en-» lacer dans mille piéges funestes, et les livrer » enfin à la mort. »

Malgré ces douces études, et cet éloignement sincère de toute ambition, l'Hôpital n'était pas indifférent à la disgrace du roi; il s'en affligeait surtout, à cause de l'exil prolongé de son père, qui s'était retiré en Lorraine, où il mourut, quelques aunées après. Dans une de ses épîtres latines, libre peinture de son ame, il exprimait ingénument ses regrets au célèbre Duchâtel, évêque de Tulle, et bibliothécaire de François I., ce qui était une grande charge à la cour d'un tel roi. « Je me li-» vre tout entier, dit-il, aux intérêts publics. De-» puis près de neuf ans, je remplis assidûment » les devoirs de juge. Pourquoi donc ne suis-je » pas plus heureux? Pourquoi ma barque s'est-» elle arrêtée sans naufrage sur l'écueil où s'est » brisée celle de mon père? Pourquoi suis-je » puni de sa faute? Je le serais avec joie, si » par-là je devais alléger sa peine, et si nous n'é-» tions pas tous deux victimes à la fois. »

Une noble communauté de sentimens rapprochait l'Hôpital et Duchâtel; tous deux étaient également religieux et tolérans, également zélés pour les droits du prince et pour les franchises du peuple; tous deux puisaient dans l'amour des lettres, cette douceur de mœurs et cette humanité si rare de leur temps. Lorsque la réforme s'était répandue dans le royaume, Duchâtel, malgré son zèle pour la foi catholique, s'était élevé avec beaucoup de force contre les supplices barbares infligés aux

ζ

premiers sectaires; il avait réclamé pour eux la douceur des lois évangéliques, et n'avait usé de sa faveur auprès du roi, que pour diminuer le nombre des victimes. Duchâtel, si cher à François I^{ee}, parvint, sous le règne suivant, à la dignité de grand-aumônier; et vers la même époque, une nouvelle carrière s'ouvrit pour l'Hôpital, si longtemps retenu dans des fonctions inférieures à son génie.

Le chancelier Olivier le sit nommer ambassadeur du roi au concile de Trente, ou plutôt de Bologne : car le pape venait de transférer dans cette ville une assemblée qu'il voulait soustraire à l'influence de Charles-Quint. Ce concile avait à juger la plus grande question qui se sût élevée dans l'Europe, depuis la chute de l'empire romain : il allait décider si l'unité chrétienne attaquée par Luther avec tant d'audace était rompue sans retour, et si les dissidens demeureraient entre la persécution et la guerre civile.

La mission de l'Hôpital fut inutile : beaucoup d'évêques persistaient à maintenir le concile dans la ville de Trente; et l'Europe chrétienne se trouva menacée d'avoir en même temps deux conciles, comme elle avait en plusieurs fois deux papes. L'Hôpital demeura quelque temps à Bologne, malade et découragé, s'affligeant de ne pas voir commencer l'ouvrage de la paix religieuse. Dans une épître latine qu'il adressait à Olivier,

après quatre mois d'attente, il paraît désirer revenir en France, mais en craignant de reprendre les devoirs pénibles et minutieux de la magistrature. Il voudrait, dit-il, suivre toute autre carrière, plutôt que de se débattre encore contre les procès, en roulant, depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil, cette pierre qui retombe incessamment. Il souhaiterait non pas l'oisiveté, mais une fonction publique qui pût s'accorder avec le goût et la culture des lettres.

L'assemblée de Bologne demeurant infructueuse par la scission opiniatre des pères du concile de Trente, Henri II rappela son ambassadeur; et l'Hôpital revint en France, pour y voir bientôt après le vertueux Olivier tomber de sa haute faveur dans la disgrace et l'exil. Le vénérable chancelier fut renvoyé par la maîtresse de Henri II. L'éloignement de ce ministre semblait un fâcheux augure pour la fortune de l'Hôpital; il avait besoin d'un tel médiateur entre la cour et lui; il nous apprend lui-même qu'une sorte de pudeur invincible ne lui permettait, ni de se produire auprès des grands, ni de vanter ses services, ni de montrer le but de son ambition. L'Hôpital avait quarantedeux ans, et n'était toujours que conseiller du parlement de Paris, lorsqu'enfin il fut appelé à la cour par l'estime d'une jeune princesse qu'avaient charmée ce mérite si grave, et cette renommée si pure.

La duchesse de Berry, fille de François I... nièce de la célèbre reine de Navarre, élevée comme elle dans l'amour des lettres, choisit l'Hôpital pour son chancelier. Admis au premier rang, dans la cour de cette princesse, l'Hôpital y trouvait réunis, par la même protection, les écrivains les plus doctes de France. Des savans qui ne sont plus à nos yeux que des commentateurs étaient alors les hommes les plus éclairés, et les plus utiles aux progrès naissans de la raison : car, il ne faut pas s'y tromper, l'érudition était la philosophie du temps. C'était un idiome commun à quelques esprits, et qui semblait les soustraire aux préjugés et aux passions dont la foule était enivrée. Des femmes d'une illustre naissance, et parées de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, parlaient cette espèce de langue sacrée avec de graves magistrats, des maîtres célèbres et quelques évêques tolérans que l'on soupconnait d'hérésie. Ainsi dans un intervalle de trente années, on vit la reine de Navarre, sœur de François Ier., la duchesse de Berry, la princesse de Ferrare, toutes deux filles de ce ni . Anne . duchesse de Guise, et Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, servir de leur crédit, animer de leurs conseils et de leur amitié Érasme, Budée, Marot persécuté comme un savant, Paul de Foix, homme de lettres et grand homme d'état, Amyot, le généreux de Thou, père de l'historien, le docte et infortuné Ramus, l'une des victimes de la Saint-Barthélemy, et beaucoup d'autres hommes celèbres alors, oubliés aujourd'hui.

La cour de la duchesse de Berry qui protégeait l'Hôpital était plus sévère que ne l'avait été celle de la reine de Navarre; on y faisait moins de contes badins et de récits amoureux, mais beaucoup de lectures et de doctes entretiens.

L'Hôpital nous a décrit lui-même les soirées de cette petite cour dans une épître à la princesse. « Une liberté décente, lui dit-il, vous plaît mieux » que toutes les flatteries; vous êtes toujours affa-» ble pour ceux que vous admettez près de vous, » gracieuse sans tromperie, noble sans hauteur. » Secourable aux malheureux, votre maison est le » refuge des hommes de bien; elle est sainte et » respectée. A votre table vient s'asseoir une réu-» nion vantée d'hommes savans qui charment la » longueur du repas par la variété de leurs discours; » vous paraissez au milieu d'eux comme une reine, » arbitre éclairée des paroles et juge du théâtre. » Vous écoutez leurs entretiens; vous écoutez les » bons et quelquefois les mauvais vers ue viennent » lire les poëtes; vous accordez à tous de justes » récompenses; ou, tandis que votre frère poursuit » des guerres glorieuses, vous appelez sa faveur » sur les muses adonnées aux loisirs plus heureux » de la paix. » L'Hôpital conduisait quelquefois chez la duchesse de Berry sa femme et sa fille; et la princesse les embrassait, en se plaignant que son chancelier fuyait trop le monde et les honneurs, et ne recherchait pas les grands emplois que méritaient son rare savoir et son intégrité. La duchesse de Berry, non contente d'avoir attire près d'elle Michel de l'Hôpital, le recommanda vivement à son frère Henri II, qui lui donna d'abord un office de maître des requêtes, et l'admit à sa cour. Ensuite, il fut nommé surintendant des finances en la chambre des comptes, charge importante et nouvelle dont les fonctions étaient réunies auparavant à celle du garde des sceaux.

Le cardinal de Lorraine dominait des lors les conseils de Henri II, et s'appuyait à la fois sur la gloire de son frère, le duc de Guise, et sur la faveur de Diane de Poitiers. Politique peu scrupuleux, il estimait pourtant l'Hôpital; et il sentait en lui cette puissance de l'homme de bien, que l'on ne peut intimider ni corrompre. Il aida son élévation, et parut presque son protecteur. L'Hôpital avait besoin de cet appui, pour résister à toutes les haines que suscita dès l'abord son inflexible exactitude. Depuis long-temps, les finances du royaume étaient une proie disputée à l'envi par les traitans et par la cour. Les revenus publics se montaient à trente-huit millions; mais à peine une moitié de cette somme entrait dans les caisses de l'état; et mille prodigalités l'en faisaient sortir. L'Hôpital veilla sévèrement à la perception et à l'emploi des deniers; souvent il ajourna, il refusa le paiement des ordonnances de faveur.

Cette conduite, qui n'était avantageuse qu'à l'état, souleva contre l'Hôpital beaucoup d'ennemis personnels; et odieux à la cour, il s'attirait en même temps la haine du parlement par une démarche peut-être imprudente, où l'engagea son ardeur pour réformer les abus de la justice. Il s'agissait de supprimer le droit d'épices, impôt établi sur les procès, au profit des juges, sorte de salaire que les magistrats se disputaient souvent avec une honteuse avidité.

L'Hôpital, pendant qu'il siegeait au parlement, avait gemi sur ce scandale. Il saisit avec empressement l'occasion de le faire disparaître; mais les conseillers de Henri II mêlèrent à cette utile réforme un calcul pour asservir la magistrature. Ils divisèrent le parlement de Paris, en deux sections qui devaient se succéder l'une à l'autre: pendant six mois chacune. Ils se flattaient de trouver toujours dans l'une de ces assemblées, la docilité qui manquerait à l'autre, et d'anéantir ainsi le droit de remontrances, faible débris, ou plutôt imparfait supplément des antiques libertés du royaume. L'Hôpital put juger dès lors, combien il est difficile d'obtenir que le bien soit fait sans un mélange de mal. Cette réforme, qu'il avait tant désirée, cette abolition d'une taxe honteuse pour

la justice fut enveloppée dans un édit qui mutilait la puissance même du parlement. En même temps, sous prétexte de cette division qui diminuait le nombre des juges durant chaque sémestre, on créa, on vendit des charges nouvelles; et la corruption ne fit que s'accroître. L'âme vertueuse de l'Hôpital souffrit de voir ainsi le bien perverti, et ses intentions calomniées par l'abus qu'on en avait fait. Il confia cette douleur à son ancien ami le chancelier Olivier, qui vivait dans la retraite, conservant les honneurs d'un vain titre, mais oublié par la cour.

Ce vertueux magistrat s'occupait, tranquille dans sa terre, du ménage des champs, comme on disait alors, et lisait à ses heures de loisir Tacite et Philon le juif. Sa réponse à l'Hôpital respire tout le calme de cette vie studieuse et solitaire. Il encourage son ami à se montrer inflexible dans le bien , à défendre toujours les trésors de l'état contre l'intrigue et la cupidité, et à mépriser la calomnie. « En lisant » votre lettre, dit-il, je ne puis dire quelle joie * douce j'ai ressentie; vous me mettiez sous les » yeux mon bonheur d'avoir échappé à cette mer » orageuse de la cour, et d'être abordé dans ce port. » dans ce tranquille séjour. Ce petit champ, je » ne le changerais pas pour tous les trônes d'Orient. » Ici, j'apprends à négliger tous les engagemens » de la terre pour le service du ciel. Ici, je vis tout » entier pour le Christ et pour moi. Ici, je mé» prise de haut le poison de la calomnie et de » l'envie. Je ne m'étonne pas que vous-même » en soyez menacé. Ce monstre s'attaque sur-» tout aux hommes éminens, et il entretient » une guerre perpétuelle avec ceux qui servent » fidèlement l'intérêt public. Vous vaincrez tou-» tefois, et sans trop de peine, grâce à votre » invariable constance et à votre amour de la » justice : c'est l'antidote tout-puissant qui vous » préserve; car il n'y a pas de meilleure sauve-

» garde que l'innocence et la vertu. »

Ces paroles sont belles dans la bouche d'un homme que sa vertu même n'avait pu défendre : et il n'est pas sans intérêt de voir l'Hôpital cherchant à se rassurer contre de puissans ennemis, par le suffrage d'un homme de bien dans l'exil. Austère, économe, gardien minutieux de la règle, il usa plus d'une fois du contrôle qu'exerçait la chambre des comptes, pour diminuer ou refuser les gages modiques des conseillers au parlement qui manquaient d'assiduité; et il porta dès lors dans le gouvernement ce soin et quelquefois cette tyrannie des détails, que l'on retrouve plus tard dans les ordonnances et les édits dont il était l'auteur.

L'Hôpital était désintéressé pour lui-même, comme il était sévère pour les autres. Voulant marier sa fille, il n'eut d'autre dot à lui donner que sa charge de conseiller au parlement qui valait huit mille francs, et qu'il fit passer à son gendre. Les registres du parlement conservent les plaintes qui furent faites à ce sujet par les ennemis de l'Hôpital. On contesta cette transmission déguisée sous la forme d'une vente, suivant l'usage; et l'Hôpital fut accusé d'une prétendue fraude, qui n'attestait que son désintéressement et sa noble pauvreté. Le roi Henri II méprisa de telles calomnies; et ses bienfaits donnérent enfin à l'Hôpital ce qu'il avait long-temps souhaité, une maison des champs, petite comme celle d'Horace, mais dans un pays moins riant que Tibur:

Hoc erat in votis, modus agri non ità magnus.

Cétait dans les plaines fertiles et monotones de la Beauce. Le lieu s'appellait Vignay, près d'Étampes. Il n'y avait ni ruisseau, ni fontaine. Mais dans cette retraite, l'Hôpital allait chercher le repos, les doux loisirs de l'étude, et se plaisait à rassembler quelques-uns de ses illustres ou savans amis. Il a fait lui-même une description de ce séjour, dans une épître qu'il adressait à ses hôtes: « Chers amis *, leur dit-il » dans l'idiome, et quelque fois avec le tour gra-

^{*} Sed vos, ô dulces socii, quo munere donem? Nam neque delicias, neque luxum quæritis urbis, Expleti et saturi his mento tenus; et mea non sunt Tam bona prædiola, ut benè lautos pascere possint. Angusti et tenues, domini non divitis agri Sufficere hospitibus poterunt vulgaria parcis,

» cieux d'Horace : quels présens puis-je vous of-» frir ? vous ne cherchez ni les délices, ni la pompe » de la ville, vous en êtes las et ssasiés; et mon » humble domaine n'est pas assez fertile pour » nourrir des hôtes délicats. Mais ce petit champ » d'un maître qui n'est pas riche peut offrir des » choses simples à des convives sobres, un agneau, » un porc de deux mois, des fruits, des noix, du » vin d'un coteau que ma femme a planté, etc. » Le riche fermier de la vallée voisine, et le mar-» ché célèbre de la montueuse ville de Meysse nous. » fournira le reste. La maison est assez grande pour » contenir le maître et trois amis, ou même qua-» tre à la fois. Les bâtimens conviennent à la terre. » et la terre aux bâtimens. Le service de la table ne » sera pas trop rustique. Ma femme, en venant, a » apporté de la ville une salière d'argent qu'elle » n oubliera pas au retour. Il y a des serviettes d'une

Lactentes vitulos, agnum porcumve bimestrem, Poma, nuces, manibusque uxoris consita nostræ Vina, fabas, et pisa, napos; at cætera nobis Suppeditat nitidus vicinæ vallis arator Saxosæque forum mercatu nobile Messæ. Est domus ampla satis dominum quæ possit, et illi Tres capere adjunctos comites, vel quattuor una. Nec fundus villam, nec fundum villa requirit. Cultus erit mensæ non rusticus; urbe salinum Argento factum veniens hùc extulit uxor, Et secum referet; sunt et mantilia filo

» toile fine; et les lits sont couverts de tissus de

» lin. Le lieu prochain, où s'élèvent de longues al-

» lées d'ormes qui défendent du soleil, était, sous

» l'ancien maître, un champ de blé. Ma femme

» changea tout en arrivant; et elle augmenta le

» bois voisin qui me donne une ombre épaisse.

» C'est là que je porte mes pas au point du jour.

» J'y fais des vers, ou je relis quelque chose d'Ho-

» race ou de Virgile, ou je m'occupe à quelques

» rêveries, et me promène seul jusqu'au moment

» où ma femme me rappelle pour le souper. »

Les amis de l'Hôpital sont faciles à nommer, faciles à reconnaître. C'étaient les hommes les plus savans et surtout les plus vertueux d'un siècle, où la licence et la férocité commune des mœurs faisaient briller d'un plus vif éclat quelques âmes choisies; c'étaient quelques magistrats du parlement, fidèles soutiens des libertés du royaume; quelques hommes d'état qui n'avaient pas la cor-

Pertenui, mundis sunt lintea stragula lectis.

Proxima quæ mox ordinibus distincta videtis

Nunc loca, directisque, et solem arcentibus ulmis,

Sub domino vetere, et segetes et culta fuêre.

Mutavit veniens ea conjux et nemus auxit

Conjunctum, multam domino quod porrigit umbram.

Huc primâ fero luce pedes, hic carmina condo,

Aut aliquid Flacci relego, doctive Maronis,

Nugarumve aliquid commentor, et ambulo solus,

Instructis. epulis cœnatum, dum vocet uxor.

ruption de la cour, et la servaient saus l'aimer; quelques savans d'un esprit libre et généreux.

Dans ce nombre, il faut placer au premier rang Paul de Foix, sorti de l'illustre maison des comtes de Foix, mais n'aspirant qu'à la gloire des lettres et de la vertu, possédant au même degré l'art des négociations, la science des lois et la philosophie d'Aristote, membre ecclésiastique du parlement, et protecteur des accusés pour cause d'hérésie. Paul de Foix dans la suite devint archevêque de Toulouse, et ambassadeur de France à la cour de Rosse. Ami du jeune de Thou, comme il l'avait été de l'Hôpital, il garda toujours les principes de tolérance religieuse dont ces deux grands hommes furent les soutiens et les modèles.

Près de l'Hôpital se rémissaient encore Arnaud du Ferrier, défenseur constant des libres contumes de l'église gallicane, contre les prétentions de la cour romaine, homme d'un savoir presque universel et d'une sagacité qui s'appliquait aux affaires, comme à l'érudition; du Mesnil, sorti du barreau pour entrer dans la charge encore nouvelle d'avocat du roi, mais y portant la liberté de ses maximes et de son langage; Jacques du Faur, ami de l'Hôpital dès l'enfance, esprit ferme et doux, qui dans le parlement défendit toujours les droits de la justice et de la liberté religieuse; Christophe de Thou, père de l'historien, homme intègre, qui fut cependant coupable d'une grande faiblesse, et dont la

faute ne fait qu'attester l'horreur des temps, où même de semblables caractères ne pouvaient rester purs; du Fai, Scévole, qui joignaient à la science du droit tous les trésors de l'érudition et l'élégance du goût, si rare de leur temps; Claude d'Espence, théologien célèbre, qui, dans sa jeunesse, avait été précepteur de Charles de Lorraine, et qui, plus tard, refusa d'être cardinal, ne voulant partager ni les passions, ni la haute fortune de son ancien disciple; Joachim du Bellay, homme savant, et poëte ingénieux qu'on peut lire encore; enfin Adrien Turnèbe qui montra du génie dans l'érudition et fut vanté par Montaigne, comme l'homme qui savait le plus et qui savait le mieux.

Le sage, qui n'enviait pas d'autre bonheur que la société de quelques amis semblables et le loisir des champs et de l'étude, n'était pas fait pour vivre au milieu des intrigues et des passions de la cour, dans le temps où elles furent le plus compliquées et le plus violentes; mais l'Hôpital, par sa grande réputation de vertu, et par la prudence de ses avis, présentait un secours que les ambitieux mêmes désiraient se ménager. Henri II avait également partagé sa faveur entre la maison de Montmorency et la maison de Lorraine; et dès lors il les avait maintenues toutes deux dans une égale dépendance: et, sans être un grand, ni sage prince, il avait du moins régné par lui-même. Sa mort fit monter sur le trône un jeune prince de

seize ans, soumis tout entier à la domination du cardinal de Lorraine et du duc de Guise, dont il avait épousé la nièce, l'infortunée Marie Stuart.

L'Hôpital avait célébré les noces de François II. dans des vers latins, fort goûtés de Marie Stuart. aussi savante que belle. L'avenement de François II au trône, la solennité de son sacre inspirèrent de nouveau la muse du grave magistrat. Il retraca les devoirs du trône dans un poëme que l'on fit apprendre par cœur au jeune roi. Cet ouvrage n'est pas remarquable par le talent; la diction en est souvent diffuse et négligée; mais on y sent cette chaleur, cet enthousiasme d'un cœur droit qui s'anime par la pensée du devoir et du bien public. « Pourquoi, dit le poëte, nous appelons-nous » disciples du Christ, si rien dans nos mœurs ne retrace son image? Que le roi soit pieux envers la patrie, qu'il veille au salut des » citoyens, et leur porte un amour de père; qu'il » soit lent à punir, et cependant ferme ven-» geur des crimes manifestes; qu'il n'abolisse pas » les sentences des tribunaux; qu'il ne brise pas » les liens sacrés de la loi. Soit qu'il ait à choisir » un magistrat ou un pontife, qu'il cherche long-» temps en lui-même quel citoyen est digne d'un » tel honneur; qu'il ne cède pas à la prière, à la séduction, aux courses empressées, mais que, » suivant l'usage antique, il affiche publiquement » le nom du pontife et du juge, et qu'il écoute

» l'opinion et les discours de tout le monde. » Le sévère moraliste signalait ensuite les divers écueils de la cour, le luxe, les vaines prodigalités, les hypocrites, les délateurs.

A la vérité ce poëme renferme plusieurs vers en l'honneur des Guises; Médicis y reçoit cet éloge singulier d'être la plus douce des femmes; mais son âme n'avait pas encore été dévoilée par l'exercice du pouvoir. Les guerres étrangères étaient terminées. La duchesse de Berry était donnée en mariage au prince Emmanuel, duc de Savoie, et l'un des plus grands généraux de Charles-Quint. Élisabeth, fille de Médicis, épousait Philippe II; et ce double mariage semblait promettre à la France une longue paix. L'âme d'un citoyen vertueux pouvait se livrer à l'espérance du bonheur public; et le duc de Guise paraissait assez grand par sa gloire pour ne pas être tenté d'une ambition coupable.

Le cardinal de Lorraine a été l'objet d'invectives si violentes et de louanges si outrées, que l'on a quelque peine à découvrir la vérité sur son compte. Les protestans en ont fait un monstre : les catholiques zélés lui ont attribué toutes les vertus d'un défenseur de la foi; mais, comme l'a dit un vieux auteur, il y avait déjà long-temps qu'on ne voyait plus de saints de si bonne maison. Les deux oncles du roi, comme ils s'appelèrent alors, voulant s'étayer du secours de quelques gens de bien, rap-

pelèrent Olivier de l'exil, lui rendirent les sceaux, et firent entrer l'Hôpital au conseil privé. L'Hôpital estimait le savoir et l'éloquence du cardinal de Lorraine; et il avait vu dans le duc de Guise, l'un des plus illustres défenseurs de l'état, dans les guerres de Henri II contre Charles-Quint. Sa vertune se défiait pas de leur ambition. Une circonstance particulière l'éloigna d'ailleurs dès le commencement du nouveau règne. Chancelier de Marguerite de Valois, il fut obligé de conduire cette princesse en Savoie, dont elle devenait souveraine. Il partit avec elle pour Nice, laissant derrière lui des orages qu'il prévoyait.

C'était la suite inévitable de ce grand procès de la réforme, soulevé dans le royaume depuis plus. de trente ans, et qui menaçait d'aboutir bientôt à une guerre civile. L'Hôpital avait vu le progrès de la secte nouvelle, et l'impuissance des supplices contre la conviction. Les commencemens de la réforme en France avaient été faibles et violemment réprimés. Un cardeur de laine et un ouvrier en drap, qui les premiers avaient répété quelques paroles de Luther, étaient morts par le supplice du feu. La même barbarie s'était souvent renouvelée; et François I., auxiliaire constant des princes luthériens d'Allemagne, avait impitoyablement poursuivi dans un grand nombre de ses sujets cette même réforme qu'il ménageait au dehors, et qu'il honorait de sa faveur dans quelques savans de sa

cour. Voulant se concilier l'appui de Rome conti Charles-Quint, il avait donné le sang de ses si jets dissidens pour expiation de ses alliances h

rétiques.

Cependant, comme il arrive toujours, la sec nouvelle fut propagée par les supplices. Un hon me fait pour affermir et pour règler les innov tions de Luther, parce qu'avec un génie moins ir pétueux, il avait autant de fermeté, plus d'art de méthode, Calvin, s'éleva dans une ville c France: forcé de s'expatrier, il n'en fut pas moi puissant sur son pays. Invisible apôtre de la réfo me dans la France, ses écrits nombreux s'y répai daient chaque jour; et son audace était accrue p l'éloignement. Devenu le dictateur religieux politique d'une ville libre, mais française par langue et les mœurs, il dogmatisa du milieu Genêve, pour tous ses partisans disséminés da le royaume. Il eut, comme le pontife même Rome, son territoire neutre et son asyle inviolabl car la France avait intérêt à ne pas laisser env hir Genêve par la Savoie; et François I. protég de ses armes le foyer de la réforme, qu'il voul étouffer dans ses propres états.

Le règne de Henri II ne changea rien à cel politique contradictoire et barbare. Ce prince re dit de nouveaux édits de mort contre les hérés ques; et les exécutions par la potence et par le se multiplièrent sur tous les points du royauni

Aussi la réforme attisée par le fer des bourreaux gagna-t-elle chaque jour davantage dans le peuple, la noblesse, et jusque dans la magistrature chargée d'appliquer les cruels édits. Parmi les hommes les plus attachés à la foi catholique. on sentit enfin le scrupule de tant de sang inutilement versé. Al'une de ces réunions nommées Mercuriales, où les magistrats exercaient une sorte de contrôle sur eux-mêmes, un ami de l'Hôpital, Arnaud du Ferrier, président des enquêtes, avait demandé s'il ne faudrait pas supplier le roi de suspendre l'exécution des édits, jusqu'à la décision du prochain concile, et arrêter en attendant l'effusion du sang. Paul de Foix et quelques autres conseillers, avaient soutenu la même opinion; mais le premier président, homme servile et violent, élevé par la protection de la duchesse de Valentinois, dénonça promptement à Henri II ce qu'il appelait l'hérésie du parlement. Malgré les généreuses remontrances du président Christophe de Thou, qui mandé dans le cabinet du roi avait justifié la liberté de ses collègues, Henri II était venu en grande pompe assister à une nouvelle séance des mercuriales, afin de surprendre ou d'intimider les opinions.

Plusieurs membres du parlement, soutenus par cette austérité de principes, et cette ferme conscience qui faisait la gloire de leur ordre, prirent la parole pour défendre les avis exprimés dans la dernière assemblée. Quelques-uns laissèrent tro paraître cette âpreté de zèle qu'inspire l'esprit c secte. Louis du Faur, par une de ces allusion bibliques, communes aux prédicateurs de la re forme, ne craignit pas de rappeler les mots d prophète Élie, au roi Achab: « Qui êtes-vous » vous qui troublez Israël? »

Anne du Bourg, homme estimé pour sa grand intégrité, ne parla pas avec moins de force, disar que les adultères, les parjures, les passions cr minelles étaient impunis, tandis qu'on épuisa la cruauté des supplices contre des hommes q ne s'étaient rendus coupables d'aucuns crimes n'étaient entrés dans aucune sédition, et n'avaien nommé le prince que dans leurs prières. Le prés dent de Harlay et le président Séguier se born rent à justifier le parlement, et à déclarer qu'il co tinuerait de remplir ses devoirs.

Christophe de Thou se plaignit qu'on eût vio le secret des délibérations précédentes, et mis à cause les avis du parlement. Mais le premier pr sident s'éleva violemment contre les sectaires, cita, comme des exemples à suivre, la punitie des Albigeois par Philippe Auguste, et le mass cre des Vaudois.

Alors le roi, s'étant fait remettre le registre où l'einscrivait les avis de la cour, dit que maintena il savait par lui-même qu'il y avait dans le parment des hommes rebelles à l'autorité du pape

à la sienne; que cette faute était celle du petit nombre, mais que déshonorante pour l'ordre entier, elle serait punie dans ses auteurs. En même temps il fit saisir par Mongommery, capitaine des gardes, Louis du Faur et Anne du Bourg. Paul de Foix, et deux autres membres du parlement, furent arrêtés dans leur maison; Arnaud du Ferrier fut caché par ses amis.

Cette odieuse violation des priviléges du parlement consterna les plus sages esprits, et fit craindre à tous les partisans de la réforme un surcroît de violence et de rigueur. Peu de jours après, lorsque le roi, courant une lance dans un tournois, fut par hasard mortellement blessé de la main de Mongommery, beaucoup de sectaires ardens virent dans cette rencontre un coup du ciel. Le supplice de l'infortuné du Bourg, qui, jugé par une commission, périt par la corde et le feu, acheva d'irriter les âmes; et bientôt les ambitions des grands de la cour vinrent se mêler à ces fermens de discorde et de haine que nourrissait la faiblesse d'un nouveau règne et d'une minorité.

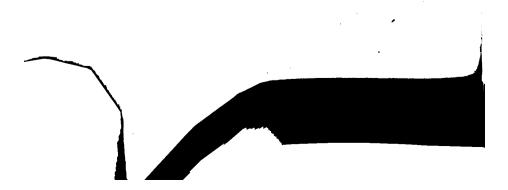
Deux princes de la branche des Bourbons, toujours suspecte à la cour, depuis la rébellion du fameux connétable, le roi de Navarre et le prince de Condé, se montrèrent ouvertement favorables aux réformés. Jaloux de la puissance des Guises, qui leur enlevaient le gouvernement de l'état, ils cherchérent des appuis parmi les mécontens et les persécutés. Ainsi, les fêtes de la cour pour le mariag d'Elisabeth, les funérailles de Henri II, et le sacr de son jeune successeur étaient à peine achevés qu'une conspiration vint éclater aux portes du pa lais, et remplir la France de troubles et de sup

plices.

On sait quelle fut la conspiration d'Amboise Le motif était surtout la haine du prince de Condcontre les Guises; le prétexte, l'intérêt public; l moyen, les misères et l'oppression d'une foule d protestans. Un gentilhomme aventurier, la Re naudie, s'offrit pour chef visible du complot, qu fut préparé presque ouvertement. Quelques doc teurs de la réforme donnèrent par écrit leur con sultation, sur la légitimité d'une entreprise qui s bornerait à l'enlèvement des princes lorrains Beaucoup de protestans, exposés chaque jou à des insultes publiques, poursuivis, menacés s'engagèrent dans la conspiration par vengeanc et par désespoir; beaucoup de catholiques s'y je tèrent par ambition, par amour de la nouveauté et par la turbulence naturelle aux mœurs d temps.

Cependant le cardinal de Lorraine, après avoi sacré dans la cathédrale de Reims le nouveau roi s'était occupé de le rendre inaccessible à ses sujets Dans la première joie d'un nouveau règne, au mo ment où un grand nombre de braves gentilshon mes accouraient à Fontainebleau, pour se faire cor naître du jeune roi, ou pour solliciter quelques faveurs, ce ministre avait fait dresser une potence aux portes du château, et l'on avait, par son ordre, publié dans la ville un édit qui enjoignait à tous les solliciteurs de se retirer dans la journée, sous peine d'être pendus.

A ces actes injurieux pour toute la France, se mêlaient des rigueurs plus cruelles contre les réformés. On établit dans chaque parlement une chambre chargée particulièrement de les punir, et qui prit le nom de chambre ardente. Personne dans le conseil du roi n'arrêtait ces cruautés, atroces et inutiles en tout temps, mais que le grand nombre des protestans rendait alors insensées. Le chancelier Olivier, affaibli par l'age, désaccoutumé des affaires et de la cour, ne voyant près de lui personne pour le soutenir et pour l'entendre, ne pouvait résister à la hauteur du duc de Guise, et à la vivacité plus impétueuse du cardinal de Lorraine. Ce fut alors qu'on apprit les desseins et la marche des conjurés. Le duc de Guise, une fois attaqué, grandit encore à tous les yeux par sa fermeté, par son audace, par ses artifices pour envelopper le roi dans tous les périls de la maison de Lorraine. Le jeune roi disait auparavant quelquefois aux Guises: « Qu'ai-» je donc fait à mon peuple? Je veux entendre ses » doléances, et y faire droit. J'entends dire que " c'est à vous qu'ils en veulent, " Mais, lorsque réfugié dans le château d'Amboise, où l'avait con-



duit le duc de Guise, il eut appris la tentative de rebelles, alors il se livra sans réserve à son amb tieux défenseur, et crut se sauver, en lui donna le titre de lieutenant-général du royaume.

Armé d'un si grand pouvoir, le duc de Gui multiplia les supplices avec une impitoyable r gueur. Olivier souscrivit en gémissant, et bient ses remords punirent sa faiblesse. La honte d'avo cédé, la douleur de ne pouvoir résister, le co duisirent promptement au tombeau. On racon que, dans ses derniers jours, visité sur son de mort par le cardinal de Lorraine, il détour la tête, en se plaignant de voir l'homme qui damnait peut-être. Cette mort privait la Fran d'un magistrat long-temps vertueux, et do la gloire serait irréprochable, s'il n'eût pas 1 pris le pouvoir. La reine Médicis, qui comme cait à s'effrayer de la puissance des Guises, vou donner pour successeur à Olivier quelque homi d'une grande intégrité, qui fût fidèle avant to au roi, et qui ne servit pas l'ambition des gran-La duchesse de Montpensier lui conseilla de choi l'Hôpital. Le cardinal de Lorraine avait d'abc destiné cette place à Morvilliers, évêque d'Orléa homme de bien, mais faible et docile à la pu sance des Guises. Morvilliers s'effraya de la di culté des temps, et refusa. Le cardinal de Lorra vit sans inquiétude le choix de l'Hôpital. Il connaissait depuis long-temps, et croyait pour

compter sur sa déférence. Les deux princes consentirent à son élévation, et parurent même l'avoir désirée. Mais la reine eut soin de faire connaître au nouveau chancelier qu'elle seule l'avait choisi. L'Hôpital, en revenant de la cour de Savoie, fut donc revêtu de la dignité de chancelier, d'autant plus imposante alors qu'elle était inamovible, et que le titre de cette charge ne se perdait pas, même par la disgrâce et par l'exil. Pendant la retraite d'Olivier, un protégé des Guises, le cardinal Bertrandi, l'avait exercée, sous le titre de vice-chancelier qu'il conservait encore. L'Hôpital exigea la suppression de cette seconde dignité.

Ainsi, vers le commencement de l'année 1560, l'Hôpital prit enfin une part décisive dans le gouvernement du royaume; et l'on vit ce que pouvait tenter un grand homme de bien, contre la fatalité des temps et les passions aveugles des partis. L'Hôpital avait, sur la liberté de conscience, les opinions que ses amis Paul de Foix et Arnaud du Ferrier avaient fait entendre au parlement. Comme eux, il s'indignait d'une persécution réprouvée par l'Évangile, et tout à la fois odieuse et impuissante.

Mais un autre sentiment n'était pas moins fortement gravé dans son âme; c'était l'amour des antiques institutions du royaume, et l'horreur des troubles civils. Ainsi partagé entre le désir d'assurer la vie et la liberté des protestans, et la vo-

lonté de maintenir le trône et les lois, il arrivait la puissance au milieu de tous les périls, augment par les scrupules mêmes de sa vertu. Ceux qu avait vus avec douleur si long-temps opprimés p des lois barbares, il les trouvait sortant d'une s dition, prêts à reprendre les armes, et plus ulcér qu'abattus par de récens supplices. Cette cour, laquelle il aurait voulu inspirer des maximes o douceur et de paix, il la trouvait irritée par terreur du péril qu'elle avait couru, et croya avoir besoin désormais de supplices, pour sa si reté plus encore que pour sa vengeance. Homn de loi, jeté sans appui parmi des guerriers vi lens, des prêtres ambitieux, des courtisans avide des femmes mobiles et passionnées, il ne pouve avoir ni protection, ni parti; et cependant, tel était la fermeté de son âme que, dès le premi jour de son élévation, il médita, il prépara l'ét blissement de la liberté religieuse, sans qu'a cun mécompte, aucun péril lui fît jamais aba donner cette espérance.

A son entrée dans le ministère, les dernière poursuites contre les complices de la conspiration d'Amboise duraient encore; et le prince de Con lui-même, retenu à la cour, tandis que les hormes, engagés sur sa foi, périssaient dans les tormens, était dénoncé chaque jour par leurs révlations et leurs plaintes. Le chancelier persuada Médicis, que son intérêt ne lui permettait p

d'abandonner à la vengeance des Guises une si grande victime.

Le cardinal de Lorraine n'osa pas, ou peut-être ne voulut pas insister sur le procès du prince. D'autres soins l'occupaient; il méditait depuis long-temps d'introduire l'inquisition en France, pour soumettre la réforme. Il proposa dans le conseil l'établissement de ce tribunal, comme le seul moyen d'abattre une secte, qui, depuis trente années, n'avait fait que s'accroître à travers les alternatives de rigueur et d'indulgence. L'Hôpital sentit combien cette juridiction sanguinaire serait funeste à la France; et il combattit le projet du cardinal de Lorraine, en proposant d'attribuer aux évêques eux-mêmes la connaissance des accusations d'hérésie. Il comprit, et l'événement justifia sa prévoyance, que nul évêque ne pourrait ensanglanter son diocèse par les supplices de ceux qu'il prétendait convertir; et qu'ainsi la religion catholique serait moins accusée, et la persécution moins rigoureuse.

Tel fut l'objet de l'édit de Romorantin. Toutefois la sagesse de l'Hôpital n'excita d'abord que
les murmures du parlement. Le chancelier, en
présentant l'édit pour être enregistré, peignit avec
force les maux de la France; et ses paroles annonçaient assez la sage tolérance où il voulait amener
les esprits: « Tous les ordres sont corrompus, dit» il dans un fragment de ce discours; le peuple



» est mal instruit; on ne lui parle que de dîm
» et d'offrandes, rien des bonnes mœurs; chacı
» veut voir sa religion approuvée, celle des autı
» persécutée : voilà la piété. » Ailleurs il rappel:
» que « les opinionss e muent non par violence
» mais par prières et par raison.» Dans cet édit q
donnait aux évêques un si grand pouvoir, l'Hôpit
avait inséré une disposition qui leur enjoignait
résider dans leur diocèse, sous peine de saisie
leurs biens temporéls. Sachant bien que la licen
et les désordres du clergé avaient préparé les pr
miers troubles, il voulait combattre le schist
par la réforme des mœurs.

Le parlement, zélé pour ses priviléges, ne reç l'édit de Romorantin qu'après des lettres de ju sion; mais le chancelier avait formé le projet substituer au contrôle impuissant et souvent par tial que réclamait le parlement, une convocation des états généraux. Le cardinal de Lorraine et s frère frémirent à cette idée qui menaçait le pouvoir. L'Hôpital se réduisit à demander u réunion des grands du royaume; elle fut con quée à Fontainebleau.

Cette assemblée mettait pour la première f aux prises, dans une discussion solennelle, c hommes qui devaient bientôt se rencontrer da la guerre civile. A côté des princes lorrains et connétable de Montmorency, paraissait l'amiral Coligny, long-temps ami du duc de Guise, compagnon de ses exploits, mais devenu l'appui des protestans persécutés. Là se trouvaient Montluc, évêque de Valence, si favorable aux réformés, dont son frère fut le plus cruel ennemi; et l'archevêque de Vienne, que sa religieuse tolérance fit accuser d'apostasie.

Le jeune roi, près duquel la belle Marie Stuart était assise, prit la parole pour indiquer les motifs de cette réunion, et pour demander des avis libres et sincères; puis il annonça que son chancelier et ses oncles, le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, allaient rendre compte de l'état du royaume. L'Hôpital ne dissimula point la grandeur du mal, l'inquiétude et le mécontentement des esprits. Le duc de Guise parla sur l'armée, le cardinal de Lorraine sur les finances.

Alors Coligny, s'avançant vers le roi, met un genou en terre, et présente deux requêtes au nom des protestans de Normandie. L'évêque de Valence, et l'archevêque de Vienne, parlèrent ensuite avec beaucoup de force contre la persécution; ils rappelèrent l'indulgence de la primitive église pour les chrétiens qui s'égaraient. Ils se plaignirent des lenteurs de la cour de Rome à convoquer un concile général qui pût donner la paix à la chrétienté; et, après avoir déploré les malheurs du schisme et les scandales trop fréquens de l'ordre écclésiastique, ils s'accordèrent à demander, comme unique remède, la réunion des états généraux et

DE L'HÔPITAL.

celle d'un synode national. Coligny, prenant nouveau la parole, plaida la cause de ses frère d'un ton véhément et persuasif; il blama les pi cautions que l'on prenait pour entourer le d'une garde étrangère et nombreuse; il pressa jeune monarque de se confier à l'amour de peuples, et de réunir les états généraux. Ce demande semblait attaquer le pouvoir même c Guises. Ils se hâtèrent de lier leur défense aux i térêts de la religion. Le duc de Guise repoussa projet de réunir un synode religieux, en déclara que nul pouvoir au monde ne changerait sa f Le cardinal accusa les Huguenots de méditer révolte, sous le nom de liberté de conscience; il protesta contre toute réunion d'un synode r tional, qui ne lui paraissait, dans la situation l'église et de l'état, qu'une menace pour la co de Rome et un danger pour la foi. Du reste les de princes parurent également consentir à la conv cation des états, si le roi la jugeait utile.

Telle fut l'assemblée de Fontainebleau, prem essai de ces réunions si fréquentes où le chancel cherchait un appui contre la tyrannie des part et la capricieuse instabilité de la reine. L'Hôpi se hâta de publier un édit qui fixait au 10 cembre l'assemblée des états généraux, et il fit même temps ordonner la suspension de to poursuite pour crime d'hérésie. C'était le but quel il voulait arriver, par ses projets de syn

et de concile national. Il le fit connaître au parlement de Paris, et il vint lui-même prescrire à ce corps de recevoir un magistrat qui en avait été exclus pour cause d'hérésie. Ainsi les rigoureux édits, et les persécutions qui avaient pesé sur la réforme depuis tant d'années, cessèrent tout à coup, et le chancelier entrevit un moment cette paix religieuse qu'il voulait affermir par des lois durables.

Mais les passions des partis détruisirent bientôt ce noble ouvrage. Tandis que le parlement de Paris protestait avec amertume contre une tolérance inusitée, les réformés se soulevèrent dans quelques provinces de France, et se saisirent de plusieurs villes du Midi. Ainsi, cette assemblée des états, où le chancelier avait placé son espérance, fut réunie sous les auspices de guerre et de vengeance qui faisaient dominer les Guises. Le roi de Navarre, et le prince de Condé, sont soupçonnés d'avoir excité cette nouvelle conspiration; et le roi leur ordonne de se rendre près de lui dans Orléans, où s'assemblaient les états généraux. Innocens ou téméraires, les deux princes arrivent dans cette cour, qui n'était pas encore souillée de perfidies sanglantes. Dès l'abord, le prince de Condé est arrêté, et le président Christophe de Thou est appelé, avec quelques autres commissaires, pour instruire son procès. Vainement le prince réclama le privilége de sa naissance et le droit de n'être



DE L'HÔPITAL.

jugé que par les pairs, assembles en parl ment. La crainte avait de nouveau rendu Guises maîtres de la faible volonté de Fra çois II, et leurs mains dirigeaient cette iniq procédure.

Toutefois, pour frapper plus sûrement un prin du sang royal, ils voulurent rendre la cour entiè complice, en lui faisant signer la sentence. L'H pital refusa de souscrire, et son exemple, im par deux hommes de bien, troubla les Guises, les fit un moment hésiter. Tout semblait pi pour une crise fatale. La ville d'Orléans était plei de gens de guerre qu'avait assemblés le duc Guise, et qui juraient sur son nom d'extermir les hérétiques. Les députés des états arrivaient toutes parts, animés d'un zèle ardent pour la: catholique, et s'indignant de l'audace de prétendus réformateurs si long-temps opprim Le palais n'était pas moins agité. Le jeune re dévoré de langueur, ne retrouvait de force q pour s'irriter à la voix des Guises contre le prin de Condé, et le roi de Navarre accusé de voul lui ravir un sceptre qui tombait de sa main me rante. On dit que cette faible main fut presque rigée par le cardinal de Lorrainé, sur la poitri du roi de Navarre, appelé dans le cabinet de Fra çois II, sans autres témoins que les meurtriers devaient aider les coups mal affermis du jeune : On dit que le jeune prince recula devant cette

freuse leçon, et que le roi de Navarre fut sauvé par ce remords.

Cependant le jeune monarque, instrument infortuné de l'ambition des Guises, s'affaiblissait au milieu de ces crises trop fortes pour sa frêle existence. Il va mourir; et le duc de Guise ose encore proposer à Médicis d'achever son ouvrage, et de frapper les deux princes qu'il avait inutilement livrés à la sentence des juges et au poignard du roi. La reine hésitait devant les craintes diverses qui troublaient son âme, redoutant les princes qu'elle a persécutés, les Guises dont elle a connu déjà l'impérieux appui, les catholiques qui la soup-connent, les protestans qui la méprisent.

Dans le tourment de cette incertitude, où le remords n'entrait pas, elle fondait en larmes au milieu de ses filles d'honneur. Enfin elle se résolut à faire appeler le chancelier de l'Hôpital, et lui montra toutes ses pensées. L'Hôpital, effrayé des doutes de la reine, s'efforce de relever au moins par l'ambition cette ame faible et cruelle; il fait briller à ses yeux la régence qui lui est réservée; il intéresse son orgueil, sa sûreté, son pouvoir, à ne point sacrifier des princes qui la protégeront elle-même contre les Guises; il lui montre comment elle doit régner pour son second fils encore enfant, sans faire dépendre sa couronne de l'ambition des grands; en même temps il l'engage à se rapprocher du roi de Navarre, moins zélé pour les

DE L'HÔPITAL,

protestans que le prince de Condé, plus faibl plus facile, et qui n'envahira pas, comme les Go ses, le pouvoir du roi qu'elle doit conserver invalable, à l'abri des factions et des ambitieux.

Médicis, dans son effroi, se livra toute entiè à de si sages conseils; et cette même nuit, tanc que François II expirait, elle reçut en secret, da son appartement, le roi de Navarre, qui venait promettre de seconder ses desseins et de ser fidèlement le nouveau règne.

A ce prix le salut du prince de Condé fut assur et le crédit de la maison de Lorraine sembla frap du même coup qui enlevait François II. Mais reine, satisfaite de s'être ménagé dans le roi Navarre un allié docile, n'osa pas repousser toi à-fait le dangereux appui des Guises. L'Hôpi voulut la faire régner pour elle-même et pour France, avec le secours des états généraux. S impartialité était celle de la justice, qui ne ve dépendre d'aucun parti, d'aucune ambition; l'ir partialité de Médicis était celle de la ruse, qui ve à la fois caresser et tromper tout le monde. E ne pouvait comprendre, et surtout elle ne po vait suivre long-temps la politique généreuse chancelier, et à peine avait-elle reçu les serme du roi de Navarre, qu'elle concertait de no veaux plans avec le cardinal de Lorraine.

Déjà même, par ses avis, elle projetait d'éloign la réunion des états. On avait répandu parmi députés eux-mêmes l'opinion que la mort du roi annulait leur élection. L'Hôpital, rappelant le principe que le roi ne meurt pas, que son autorité ne change ni ne s'arrête, fit décider que les états une fois nommés appartenaient à la France, et il se hâta d'ouvrir cette assemblée par un discours plein de forcé et de simplicité, où se montraient toutes les espérances qu'il avait conçues par la réunion du roi de Navarre aux intérêts de la couronne; en même temps il parla de l'assemblée des états comme d'une institution essentielle à la monarchie.

Après avoir rappelé l'antiquité de cet usage, interrompu depuis quatre-vingts ans, il combaten peu de mots l'opinion de ceux qui ne croyaient pas utile et profitable aux rois de consulter ainsi leurs sujets: « Il n'est, dit-il, acte tant di-» gne d'un roi, et tant propre à lui, que de tenir les » états, que de donner audience générale à ses su-» jets et faire justice à chacun. » Ensuite le chancelier exposa les maux du royaume, les dangers de l'esprit de secte, la nécessité de le combattre par la sagesse et la réforme des mœurs plutôt que par les supplices : « Nous avons fait, dit-il, comme » les mauvais capitaines qui vont assaillir le fort » de leurs ennemis avec toutes leur forces, lais-» sant dépourvus et dénués leurs logis; il nous » faut maintenant, garnis de vertus et de bonnes » mœurs, les assaillir avec les armes de charité, avec prières, persuasion, paroles de Dieu, qui

DE L'HÔPITAL.

» sont propres à tels combats.
 » Puis il ajouta
 » Otons ces mots diaboliques, noms de partis

» de séditions, Luthériens, Huguenots, Papist

» ne changeons le nom de chrétiens. »

Mais en même temps qu'il recommandait ce indulgence pour les erreurs, il annonçait l'intentide réprimer par les lois et la force tout désorde toute sédition, toute violence; il terminait en posant la pénurie des finances du roi : « Jam » père, de quelque état ou condition qu'il fût, » sait-il, ne laissa orphelins plus engagés, pl » endettés, plus empêchés, que notre jeune prir » est demeuré, par la mort des rois ses père » frère. »

L'Hôpital, dans son discours, n'avait pas nomé les princes de la maison de Lorraine: le cidinal prétendit avoir le droit de répondre seul nom des états; mais chacun des trois ordres vou avoir son orateur, et l'on vit bientôt dans le discours la diversité de leurs intérêts. L'orate du tiers-état, sans être favorable au protest tisme, censura vivement les scandales et la négence du clergé catholique. L'orateur de la 1 blesse, en blàmant les richesses et le luxe l'église, demanda pour les protestans la libe d'avoir des temples. L'orateur du clergé sout que l'hérétique était digne de la peine capitale sujet au glaive du magistrat. En même temp plaida le principe de l'exemption de toute cha

publique sur les biens temporels de l'église.

Sans doute l'Hôpital comprit dès lors qu'il ne pouvait faire sortir de cette assemblée une loi de paix et de tolérance; mais il fit reconnaître par elle le pouvoir de la reine, malgré quelques efforts du roi de Navarre, pour obtenir lui-même le titre de régent. Enfin il s'occupa d'améliorer au moins l'administration du royaume, s'il ne pouvait apaiser les haines des partis; et il fit de bonnes lois au milieu même des approches de la guerre civile. Le plus célèbre de ses travaux fut l'ordonnance d'Orléans, qui réglait la puissance des nobles, abolissait les taxes arbitraires, établissait de nouveaux officiers, pour veiller à l'observation des lois, et faisait disparaître les nombreux abus de l'ordre judiciaire. Tel fut le résultat de cette assemblée des états, stérile sans doute, si on compare ses actes aux dangers qui menaçaient la France.

Le plus grand de tous était dans l'existence de deux partis nombreux, animés, ayant à leur tête des ches illustres, et sur leurs étendards ces mots de religion, de liberté, si puissans pour agiter les âmes. Le prince de Condé avait dévoré l'affront d'une rigoureuse captivité, d'une procédure inique dans ses formes, et d'une menace de mort prolongée pendant plusieurs mois. Il était sorti de cette épreuve plus fier et plus irrité; et toute sa vengeance était de s'enfoncer davantage dans le parti des protestans. L'Hôpital, attentif aux mouve-

mens de ce prince, voulut le satissaire et l'apaispar une réparation éclatante. Elle sut ainsi régléadmis au conseil, le prince, après avoir nié la r bellion qu'on lui avait imputée, demanda au chacelier s'il avait quelques preuves à produire; chancelier répondit qu'il n'en avait aucune. I sier duc de Guise plia lui-même jusqu'au point dire: «Qu'il ne connaissait rien contre l'honne » du prince; qu'il n'avait été l'auteur ni l'instig » teur de sa prison, et ne s'estimerait homme » bien, s'il en avait été cause; » et le prince Condé s'assit au conseil en face de ses ennen humiliés.

En réunissant ainsi la famille royale, le chanc lier semblait avoir assuré le succès de ses vues tolérance : mais le duc de Guise se vengea biento en oubliant sa vieille inimitié contre le connétal de Montmorency, qu'il avait autrefois dépouillé sa charge et de ses honneurs. Attaché à la foi c tholique, le connétable haïssait les nouveaux se taires; et son humeur rude ne s'accommodait p des ménagemens d'une sage tolérance. Le duc Guise échauffa son zèle pour les intérêts de la 1 ligion; un ancien favori de Henri II, le maréch de Saint-André, seigneur considérable par ses chesses et son courage, entra dans ce parti. Les p lemens, défenseurs des vieilles lois du royaume, qui tant de fois avaient décerné des supplices com les hérétiques, s'effrayèrent de l'établissement d'u

tolérance qui leur semblait séditieuse. Le chancelier fit publier, au nom du roi, un édit qui ordonnait de mettre en liberté tous les hommes détenus pour soupcon d'hérésie. Le parlement n'en souffrit l'enregistrement qu'après de longs refus; et la loi, décréditée d'avance, fut mal obeie. Partout, le royaume était agité de troubles et de violences: souvent des catholiques poursuivaient les protestans jusque dans leurs demeures, sous prétexte de dissiper des assemblées illicites. L'Hôpital fit approuver par la reine un nouvel édit qui défendait ces violences sous peine de mort, et permettait aux exilés pour cause de religion, de rentrer dans le royaume, sous la condition d'y vivre en catholiques. L'agitation était si grande, et le mal si pressant, que le chancelier, sans s'arrêter à l'antique forme de l'enregistrement, adressa sur-le-champ cette déclaration rovale aux gouverneurs et aux tribunaux des provinces. Ainsi, défenseur des libertés publiques, gardien fidèle des lois, il se trouvait, par le malheur des temps, conduit à les enfreindre. A la vérité, le chancelier de l'Hôpital, d'après les maximes qu'il a souvent professées avec plusieurs grands magistrats, ne croyait pas que le pouvoir de s'opposer aux ordonnances du prince résidat dans le parlement; mais enfin il avait reconnu souvent à ce corps un droit de remontrance, tradition antique de la monarchie, qu'il semblait en ce moment éluder ou détraire.

DE L'HÔPITAL.

Le parlement, blessé de cette infraction à privilèges, défendit par un arrêt de publier la claration royale; et il présenta de vives remetrances, où il censurait amèrement les dispotions de cet acte. On peut juger par un seul n quel esprit de violence et d'anarchie domin alors les corps les plus respectables : le parlemes indignait qu'on eût défendu à tout catholie de pénétrer dans les maisons particulières, se prétexte de voir s'il ne s'y tenait pas des asse blées illicites; et il trouvait dans cette défende droit naturel et de droit civil une protect pour l'hérésie.

Le chancelier brava d'abord ces plaintes, poursuivit paisiblement l'exécution de la nouve ordonnance; mais la reine, inquiète des murmu du parlement de Paris, voulut tenir une asse blée de cette compagnie, où se trouveraient le r les grands de l'état et les conseillers de la c ronne. L'Hôpital, à qui sa charge donnait le di d'ouvrir cette assemblée, y soutint avec force, a les anciens édits contre les protestans devai être suspendus jusqu'à la prochaine décision concile. Plusieurs membres du parlement, p sieurs courtisans attachés à la fortune des C ses prétendirent au contraire qu'il fallait pu les hérétiques de mort. Enfin, un dernier avis r voyait la connaissance du crime d'hérésie tribunaux ecclésiastiques. Ces opinions diver

furent débattues, pendant plusieurs jours, en présence du roi de Navarre, des cardinaux de Lorseine, de Châtillon, de Guise, de Bourbon, du connétable de Montmorency, de son fils le maréchal.

Le jeune roi et sa mère n'étaient pas présens; et le chancelier annonça qu'ils ne sortaient pas de peur de la peste; car, dans ce temps de désordre, le fléau des maladies contagieuses se joignait à tous les autres maux. Ces conférences se terminèrent enfin par l'ordre d'entériner la dernière ordonnance du roi; et le chancelier demeura le maître, malgré l'incertitude de la reine, la volonté des Guises, et les opiniatres préjugés du parlement.

Au mois de juillet 1561, parut un édit nouveau qui donnait aux protestans toutes les sûretés, hormis le droit de tenir des assemblées publiques. Le chancelier conservait encore l'espérance de rapprocher les deux cultes. Le cardinal de Lorraine croyait pouvoir terrasser les plus célèbres docteurs du calvinisme par son érudition et son éloquence; ainsi l'un et l'autre se réunirent pour conseiller à la reine une nouvelle assemblée, où les docteurs des deux communions discuteraient librement.

Dans l'attente de ce débat solennel, la convocation même des états-généraux réunis à Saint-Germain parut d'une médiocre importance. L'Hôpital parlant à cette assemblée, ne dissimula pas que nouvelle religion se fortifiait chaque jour; ma fidèle à son principe de justice impartiale, blâma ceux qui conseilleraient au roi de se met tout d'un côté, expression qui doit être entenc dans le sens de l'ordre civil, et de la justice env tous; car, du reste, l'Hôpital se montrait sine rement attaché à l'ancienne religion de l'état; m ce grand homme prévoyait que, si une fois le gla était tiré, l'autorité royale protégée par les uns armée contre les autres, périrait dans cette lut pour faire place à l'élévation du chef de parti plus habile ou le plus heureux. Cette assemb des états retentit d'ailleurs des mêmes plaintes c l'on avait entendues à Orléans, sur les scanda du clergé et la nécessité d'une réforme dans mœurs. L'ordre ecclésiastique consentit à supr ter une partie des charges de l'état; et les évêque se retirèrent pour se rendre à la conférence n gieuse, dont nous avons parlé, et qui prit le ne de colloque de Poissy.

Le roi, alors agé de douze ans, présida ce assemblée. L'Hôpital y développa d'abord, a plus de hardiesse, les principes de liberté religie et de tolérance qu'il annonçait depuis tant de nées. Il exhorta les membres des deux églises à rappeler ce titre de chrétiens qui leur était ce mun; il rappela l'exemple de cet homme simp qui, sans autre science que Dieu et Jésus-Chr confondit l'erreur de plusieurs philosophes et dialecticiens du concile de Nicée, leur montrant que Jésus-Christ et ses apôtres n'avaient usé de tels moyens pour réduire le monde. Quand l'Hôpital eut fini de parler, le cardinal de Tournon s'étant levé, lui donna de grands éloges, et demanda que le discours qu'il avait prononcé fût remis à tous les membres de l'assemblée. L'Hôpital, devinant que cette curiosité avait pour objet de trouver dans ses paroles quelque prétexte au soupçon d'hérésie, refusa cette demande deux fois renouvelée.

Alors un des ministres protestans, Théodore de Bèze, homme éloquent et passionné, tombe à genoux, et commence une prière à Dieu, qu'il prend à témoin de la pureté de sa foi et de l'innocence de ses frères persécutés. Ce spectacle émeut l'assemblée; bientôt les expressions du docteur calviniste offensent les dogmes de la religion catholique dans son plus auguste mystère. Le cardinal de Tournon, la voix tremblante de colère, interpelle le roi, et déclare : « que les évêques se sont fait violence à eux-mêmes, en consentant à descendre dans cette arène, et à écouter les nouveaux évangélistes : les ordres du roi l'ont voulu; il supplie du moins sa maiesté de ne pas ajouter foi aux paroles qui viennent d'être prononcées, et d'attendre qu'elles soient réfutées par les évêques; alors le roi et toute l'assemblée comprendront quelle différence sépare le mensonge et la vérité. Il demande un jour

pour répondre; cependant il supplie le roi de su vre dans la religion les traces de ses aïeux. Il te mine en disant que, sans le respect pour le mona que, les évêques se seraient levés, au bruit d paroles abominables et sacriléges qu'ils viennes d'entendre, et n'auraient pas souffert un pli long discours. »

Frappée de cette protestation énergique, reine elle-même prit la parole pour déclarer, que réunion présente avait été demandée par les princ et le parlement de Paris; qu'il ne s'agissait pas rien changer à la religion, mais d'apaiser les trobles et de rappeler doucement dans la bonne ve ceux qui s'étaient écartés de l'antique piété. Be reprit ensuite la parole sur le mystère de l'euch ristie; et, tout en confessant que les fidèles par cipaient dans la communion au corps et au su de Jésus-Christ, il déclara, que le corps même Jésus-Christ était aussi éloigné du pain et du que les plus hauts cieux le sont de la terre. To l'assemblée frémit à ces paroles, et se sépara.

Le ministre protestant écrivit à la reine, pour plaindre de n'avoir pas été compris. On reples conférences, contre l'avis des plus sages préle Le cardinal de Lorraine avait préparé un discoqu'il était jaloux de prononcer, et qui rou particulièrement sur l'autorité de l'église. Lai l'un des fondateurs de l'ordre des jésuites, proviolemment contre les docteurs calvinistes, que

nomma des singes, des renards et des monstres. Ainsi les esprits s'enflammaient dans ce débat, où la foi était méconnue comme la charité.

L'Hôpital pressa la reine de rompre cette assemblée trop nombreuse et trop animée; et l'on y substitua de chaque côté cinq députés, dont les discussions plus paisibles furent également infructueuses. Cependant le colloque de Poissy était la première assemblée, où les protestans avaient eu le droit de paraître, et de s'expliquer impunément. Le chancelier de l'Hôpital, à défaut d'un retour à l'unité religieuse, voulut du moins tirer de ce fait reconnu par tout le monde, un principe de tolérance civile et politique; il espéra que, s'il parvenait enfin à communiquer cet esprit aux parlemens du royaume, la liberté de conscience pourrait se concilier avec la paix publique et l'autorité du souverain. Dans cette intention, il obtint de la reine qu'elle réunirait, dans une assemblée solennelle, des membres choisis de tous les parlemens du royaume : c'était le triomphe de sa longue persévérance. Les Guises semblaient avoir cédé; ils ne parurent pas à cette réunion. Le connétable de Montmorenci, le cardinal de Tournon, et les plus grands seigneurs du royaume s'y trouvaient.

J. Le chancelier, plein de cette joie d'une âme vertueuse qui touche au moment d'accomplir le bien qu'elle a souhaité toujours, exposa dans un langage éloquent et familier son projet de tolé-

DE L'HOPITAL.

rance : il tendait à punir les actes matériels, désordres, les violences, jamais la conviction ligieuse. Le chancelier appuya ces principes n veaux sur les vœux qu'avaient exprimés déjà états-généraux d'Orléans et de Saint-Germa Après avoir combattu les préjugés, les alarm lés calomnies qu'on pouvait lui opposer : « » sais bien, dit-il en finissant, que j'aurai b » dire, je ne désarmerai pas la haine de ceux c » ma vieillesse ennuie. Je leur pardonner » d'être si impatiens, s'ils devaient gagner » change, mais quand je regarde tout autour » moi, je serais bien tenté de leur répond » comme un bon vieil homme d'évêque, qui p » tait comme moi une longue barbe blanche. » qui la montrant, disait : Quand cette neige : » fondue, il n'y aura plus que de la boue. »

L'Hôpital fit adopter sans peine dans cassemblée, un nouvel édit dont l'exécution ficaurait prévenu la guerre civile; mais dont dispositions mêmes montraient toute la gradeur du mal, et toute la difficulté de le gue Par cet acte, la liberté de conscience était e établie; les protestans étaient autorisés à t leurs assemblées partout, excepté dans les vil il leur était enjoint de rendre au clergé cath que les églises, les maisons, les biens don s'étaient emparés par violence; il leur était fendu de se créer des magistrats, de lever

troupes, d'établir des contributions, de faire des traités et des alliances; enfin les ministres du culte nouveau devaient s'engager à ne rien enseigner de contraire au concile de Nicée, au symbole, et aux livres de l'ancien et du nouveau Testament. L'Hôpital, en préparant cet acte solennel avec les députés des divers parlemens du royaume, avait sans doute cru s'assurer de la part de ces corps une acceptation plus facile : son espérance fut trompée.

Quoique les intérêts de la religion catholique fussent soigneusement ménages dans cet édit, quoiqu'il eût été souscrit par les princes, et même par de zélés défenseurs de la cour de Rome, par le cardinal de Bourbon et par le connétable de Montmorency, le génie seul des Guises balança l'autorité royale, et souleva le zèle du parlement de Paris. Le refus d'enregistrement fut suivi d'une remontrance présentée par le président de Thou, le père de l'illustre historien. Le chancelier répondit au nom du roi que, dans la situation de la France, il fallait massacrer les protestans, ou les bannir à perpétuité du royaume, ou leur accorder la liberté de leur culte, seul parti conforme à la religion, et à l'humanité. Toutefois, l'ordre d'enregistrer ne fut renouvelé qu'avec une clause qui rendait l'édit provisoire, jusqu'à décision du concile général. Le parlement refusa de publier l'édit même sous cette forme; et il fallut un troisième ordre du roi, et l'influen du cardinal de Bourbon qui vint lui-même : parlement.

Des lois promulguées avec tant d'efforts de vaient rencontrer encore bien des obstacles da le zèle indocile, ou dans l'opiniatre négligence comagistrats. Les soupçons, les murmures se répadaient parmi les catholiques; la cour de Roméclatait en plaintes et en menaces. Toutefois sagesse et la vigueur de l'Hôpital tenaient encoles passions en suspens, lorsqu'un incident fa vint donner à tous le dernier prétexte de la guercivile.

Le duc de Guise et le cardinal de Lorra s'étaient éloignés de la cour, pendant que chancelier préparait l'édit de tolérance. Leur tour fut marqué par une sanglante catastrophe. duc passait, avec une escorte nombreuse, près bourg de Vassy, presque entièrement peuple protestans, et voisin des domaines de sa mère duchesse de Guise. Cette dame s'était plaint son fils de l'audace des hérétiques qui tenaient brement leurs assemblées, depuis la publication nouvel édit. Le duc, en approchant de Vas entend le son d'une cloche; il demande quel ce bruit. On lui répond : « c'est la cloche qui so » le prêche des hérétiques. » Ce nom excite les meurs des gens-d'armes et des valets qui formai le cortége. Le duc traversé le bourg de Vassy

marche vers le lieu où se tenait l'assemblée. C'était une vaste grange dans un hameau prochain. Une partie de l'escorte du duc l'a devancé, trouble la cérémonie par des menaces et des outrages, frappe et disperse cette troupe sans défense, mélée de femmes, de vieillards et d'enfans.

La du nesse de Guise, qui suivait en litière à quelque distance, est avertie de ce désordre, et par un sentiment naturel de pitié, elle envoie message sur message à son mari pour le supplier de sauver ces malheureux habitans. Le Duc accourut de toute la vitesse de son cheval; mais dans la foule il est blessé lui-mêmé d'un coup léger au visage, et son sang redouble la fureur des meurtriers. De Thou, qui cherche la vérité dans l'histoire avec la conscience d'un juge, a déclaré que le duc de Guise mêla les menaces et la prière pour arrêter l'acharnement des siens; et l'on a peine à croire, en effet, qu'un grand capitaine, qui montra plus d'une fois une âme généreuse, ait pu méditer de sang-froid une si lâche barbarie; mais telle était la violence des partis qu'il en fut loué, qu'il en fut accusé de toutes parts. Quoi qu'il en soit « ce fut là, » suivant la forte expression du président De Thou,

- » le premier son de la trompette guerrière qui, dans
- » toute la France, appelait les séditieux à prendre
- » les armes. »

Vainement l'Hôpital veut encore croire à la justice, invoquer les lois, et poursuivre le massacre de Vassy devant les parlemens du royaume. Le duc de Guise a continué sa route jusqu'à Reims, où il reçoit une foule d'amis qui viennent lui offrir leurs épées, et se réunissent à son cortége. Entouré de ces gentilshommes, il marche vers Paris. Malgré les défenses de la reine, il y fait son entrée avec la même pompe que les rois, au milieu des acclamations d'une foule enivrée.

La reine s'était retirée à Fontainebleau, avec le jeune roi et le chancelier de l'Hôpital. Elle douta quelques momens, si elle n'appellerait pas à son secours le prince de Condé qui, depuis la violation impunie des édits, armaît de toutes parts les protestans. Mais le duc de Guise se hâte pendant qu'elle hésite, arrive à Fonțainebleau, et, de gré, de force, par persuasion, par menace, ramène la cour à Vincennes, et met ainsi du côté de ses armes l'autorité du trône et des lois.

Dès lors le dernier édit est foulé aux pieds. Le connétable de Montmorency va lui-même, aux portes de Paris, disperser les prêches des protestans; on met le feu à la chaire et aux bancs qui servaient à leurs assemblées. Toutefois le sang ne coula point dans ces premiers désordres; mais la guerre civile est mise en délibération. «On ne parle » plus que de guerre, écrivait un témoin de ces évé- » nemens; chacun fourbit son harnois; M. le chan- » celier s'en contriste; tous les autres y prennent » plaisir. » L'Hôpital, en effet, résistait seul avec une

inflexible fermeté. Le vieux connétable de Montmorency lui dit alors, qu'un homme de robe ne devrait pas entrer dans un conseil où l'on discute sur la guerre. « Sans doute, je ne sais pas la faire, » dit l'Hôpital; mais je sais très-bien s'il est utile » de la faire. » Cependant il fut forcé de se retirer du conseil pendant le reste de la délibération; et l'on résolut de marcher contre le prince de Condé, qui, à la tête de quelques troupes, publiait des manifestes où il reprochait aux Guises le massacre de Vassy, la captivité du roi, la violation des édits de tolérance, offrant de déposer les armes, si le roi était rendu à la liberté. En même temps, il écrit aux princes protestans d'Allemagne pour leur demander des secours.

L'Hôpital, vaincu dans ses nobles efforts pour empêcher la guerre, n'avait pas quitté cependant les sceaux de l'état; un nouvel édit parut encore pour confirmer aux protestans la liberté de leur culte et le droit de s'assembler, excepté dans Paris et ses faubourgs; mais la guerre civile gagnait plus vite que ne l'avait prévu l'ambition des chefs. Sur plusieurs points du royaume, les protestans avaient commis des meurtres, des profanations, des pillages; et il s'établissait une horrible compensation de crimes et de haines entre les deux partis. La guerre, qui devait venger ces cruautés, en multiplia les horreurs. Montluc et des Adrets se souillèrent de barbaries également atroces; et la France, ensan-

glantée par les champs de bataille et les échafauds, demeura sans lois, sans gouvernement, sans pitié.

Dans ce chaos, la valeur et la fortune de Guise éclataient seules; il avait pris les villes des rebelles; il avait gagné la bataille de Dreux. Dans son propre parti, il avait vu tomber à ses côtés son timide allié, le roi de Navarre, et il avait fait prisonnier le vaillant chef de ses ennemis, le prince de Condé. Enfin il assiégeait Coligni, vaincu et réfugié dans Orléans avec les débris de son armée. Dans ce haut point de sa grandeur, le duc de Guise, au milieu de son camp, est assassiné par Poltrot. Sa mort a tout changé: les deux partis, également fatigués par la guerre, semblent s'arrêter de concert; et Médicis se trouve, en un moment, délivrée des protecteurs et des ennemis qu'elle avait craints.

L'Hôpital n'eut point de peine alors à lui persuader la paix; la mort de Guise, l'absence du cardinal de Lorraine, la captivité du prince de Condé, rendaient ce traité facile à conclure; l'Hôpital voulait qu'il fût durable. Sans examiner à qui restait l'honneur de la victoire dans une guerre funeste, il s'efforça de régler la liberté dont jouiraient les protestans. L'édit de pacification, dont il fut l'auteur, accordait aux seigneurs, hauts-justiciers, l'exercice du culte réformé dans les terres de leurs domaines; il le permettait aux autres nobles dans l'intérieur de leurs maisons; enfin, il assurait aux protestans le droit de tenir des assemblées, dans les villes dont ils étaient les maîtres avant le 7 mars 1563.

.Cet édit n'assurait donc aux protestans que les avantages qui leur avaient été promis avant la guerre: mais cela même blessait vivement beaucoup de catholiques. Dans la chaleur des querelles religieuses, les esprits ne pouvaient se faire à l'idée d'une tolérance civile également partagée; les cruautés récentes de la guerre avaient encore envenimé cette haine mutuelle. Les parlemens, qui venaient de rendre de nombreux arrêts de morts contre les hérétiques tombés dans leurs mains pendant les hostilités, avaient peine à leur reconnaître le droit d'être protégés, s'ils devenaient paisibles. Toutefois la fermeté de l'Hôpital vainquit ces préjugés opiniatres; l'édit fut enregistré dans toutes les cours, et commença d'être exécuté. Les hommes qui s'étaient combattus avec tant de fureur. se rapprochèrent. Le zèle farouche de quelques ministres protestans parut s'adoucir; les prêches ne furent plus dispersés par des soldats; les églises catholiques ne furent plus profanées par des sectaires furieux.

On vit même bientôt les chess et les soldats des deux partis, réunis sous un même étendard, expier la guerre civile, en marchant contre les ennemis de la France. La reine Élisabeth avait profité de nos troubles, pour se saire livrer le Havre de Grâce par les protestans qu'elle avait assurés de ses secou Cette ville aux mains des Anglais était un mon ment honteux des discordes de la France. L'Hôi tal, dont la voix avait repris toute autorité dans conseil, pressa la reine de réunir les protestans ses troupes et d'assièger cette ville. L'argent ma quait pour cette entreprise; il ne craignit pas recourir à une aliénation des biens du clergé, q la cour de Rome avait autorisée dans l'origin pour faire la guerre aux hérétiques. De nouvea murmures s'élevèrent; mais le clergé de Franc dont la richesse était très-grande au milieu de pauvreté publique, racheta les biens aliénés; et Havre fut reconquis en quelques jours par les forts unanimes du connétable de Montmorency du prince de Condé, des catholiques et des hugi nots oubliant leurs animosités dans la joie d'u commune victoire.

Quelle que fût l'importance d'un tel succès, a reproché souvent au chancelier de l'Hôpital moyen dont il se servit. On a regardé l'usage que fit alors des biens ecclésiastiques comme une de gereuse épreuve, dans un temps où partout nouvelles sectes avaient présenté aux princes aux peuples l'appât de ces confiscations; m l'Hôpital fit adopter cette mesure à la fin de guerre, au moment de la victoire des catholique Toutefois le pape parut vivement blessé, et se pl gnit avec amertume du chancelier de France. L'I

pital écrivit au souverain pontife une lettre pleine de candeur et de fermeté, où, répondant au reproche de ses ennemis, il déclarait que, fidèle à l'église, à la foi catholique, il aurait voulu seulement réformer les scandales et le luxe qui nuisaient à la religion. « Sans doute, disait-il en finissant, j'ai » eu tort de lutter contre ce torrent, j'eusse peut- » être mieux fait de m'accommoder aux temps » présens; mais, très-saint père, telle est ma fa- » çon d'être, que l'âge m'a rendu encore plus dif- » ficile et plus fâcheux. »

Le jeune roi, qui avait assisté à la prise du Havre, venait d'entrer dans sa quatorzième année : les catholiques n'avaient plus de chef depuis la mort du duc de Guise; c'était le moment d'élever la puissance royale et de la faire reconnaître dans la personne d'un jeune prince, dont les premières inclinations paraissaient alors vives et généreuses. L'Hôpital pressa la reine de déclarer la majorité du roi, ainsi que l'autorisait une ancienne ordonnance de Charles V. Le chancelier pensait que pour contenir des partis, naguère si acharnés l'un contre l'autre, la présence et l'action d'un souverain seraient plus efficaces que la politique mobile et les ruses de Médicis. Sans doute aussi, dans un temps où le vieux respect de la royauté s'était affaibli par la guerre civile, il croyait utile de frapper les esprits par la pompe de cette cérémonie. Elle se fit au parlement de Rouen, et sut con-



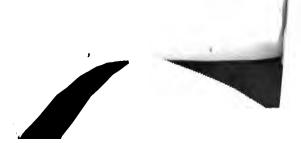
DE L'HÔPITAL.

sacrée par un édit, où respirait toute la poli que généreuse de l'Hôpital et son esprit de to rance.

On ne peut douter qu'en choisissant ce lieu po une telle solennité, l'Hôpital n'eût voulu censu la rigueur excessive du parlement de Paris. Tou fois, il n'épargna pas les reproches au parlement Rouen : l'apreté du zèle de parti était alors si gé rale et si vive, que la justice ne s'en présery pas. C'est à ce sujet, qu'en présence du jeune; et de toute la cour, le vieux chancelier avec sa gure austère, disait aux magistrats : « Vous êtes » ges du pré ou du champ, non de la vie, non » mœurs, non de la religion. Vous pensez b » faire, d'adjuger la cause à celui que vous estir » plus homme de bien, ou meilleur chrétien, com » s'il était question entre les partis lequel est m » leur poëte, orateur, peintre, artisan, et non » la chose qui est amenée en jugement. Si vous » vous sentez pas assez forts et justes pour comm » der vos passions et aimer vos ennemis, selon » Dieu commande, abstenez-vous de l'office de » ges. » Ce ne fut là qu'une partie des sévères c seils que donna le chancelier. Avec ce mélange rudition et de familiarité un peu gauloise qui caractérisait, il parla long-temps de l'état royaume, de la prise glorieuse du Havre, de c lei fondamentale qui ne laissait aucun interv entre deux règnes, de la majorité précoce éta 5.

pour les rois, de l'édit de pacification, enfin, de cette paix que Charles venait de donner et qu'il voulait faire observer. Après ce discours, la reine se levant, s'inclina devant son fils, qui l'embrassa et lui dit : « Je veux que vous gouverniez et commandiez autant et plus que jamais. » Les princes et les grands de l'état baisèrent la main du roi : puis on entendit plaider un procès particulier qui pendait devant la cour. Les juges opinèrent; et le chancelier prononça l'arrêt; car tel était alors le respect pour les formes de la justice, que le débat et le jugement d'une cause semblaient le spectacle le plus digne d'une telle solennité.

La cour revint ensuite à Paris : la reine tacha de faire oublier dans les fêtes les maux de la guerre civile, et s'occupa d'enchaîner par les intrigues et les plaisirs le courage et l'humeur altière des chefs de parti qu'elle redoutait. On sait que cette cour fut un théâtre de corruption et de vices empruntés à l'Italie du XVº siècle. La guerre civile avait relaché tous les liens du devoir; et la paix qui suivit invitait à la mollesse et à la licence. Entource de filles d'honneur choisies pour leur noblesse ou pour leur beauté, la reine encourageait une séduction favorable à sa politique; elle se servait du vice pour préparer le crime. On a peine à concevoir, au milieu de ce palais corrompu, dans ces cabinets de la reine où se méditaient d'impurs amours, le chancelier de l'Hôpital, paraissant par intervalle



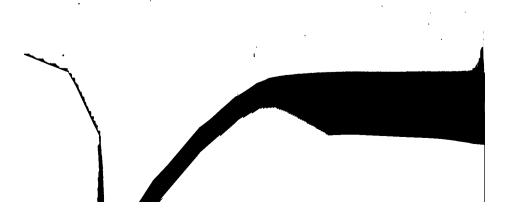
pour parler à Médicis et au jeune roi le langage de la vertu, de la justice, de la clémence. Le plus grave historien de l'antiquité a d'avance indiqué ce tableau, en montrant Burrhus à la cour de Néron; et les épîtres de l'Hôpital, libres confidences de tous les mouvemens de son âme, sont le témoignage de l'indignation qu'il éprouvait. C'est là qu'il se plaint de l'athéisme si commun dans son siècle, au milieu des guerres dont la religion était le prétexte. C'est là qu'il dénonce souvent le luxe comme une cause d'avilissement et d'esclavage.

L'édit de pacification obtenu par l'Hôpital, était en butte aux attaques de tous les partis, dont il comprimait la fureur; et malheureusement l'état de l'Europe, et cet enchaînement de circonstances qui devient la fatalité de l'histoire, ne permettaient pas qu'il fût durable. L'Hôpital avait long-temps espéré que les tardives délibérations du concile de Trente amèneraient un résultat favorable à la paix de la chrétienté; dans cette pensée, il avait fait nommer ambassadeur de la France, auprès de cette assemblée, Arnaud du Ferrier, son ami, ferme et savant apôtre de la tolérance, qu'il avait soutenue dans le parlement de Paris.

Cet habile négociateur s'était cru quelque temps secondé par le cardinal de Lorraine lui-même. Prince de l'église, mais ministre de France, le cardinal répugnait d'abord aux prétentions ultramontaines qui contrarient l'indépendance de la couronne; et dans son aversion pour les sectes nouvelles, il voulait cependant maintenir les anciennes
maximes de l'église gallicane. Mais après le meurtre du duc de Guise, son indignation l'emporta
plus loin: il ne crut pas pouvoir trop accorder;
tout ménagement lui parut une faiblesse; il abandonna les doctrines qu'il devait défendre, et ne se
souvint plus de ces libertés gallicanes fondées par
saint Louis.

D'ailleurs, il était impossible qu'un concile, formé en présence de la réforme, qui sapait tout principe d'autorité religieuse, ne poussat pas au plus haut degré les doctrines de la suprématie romaine. Plusieurs dispositions du concile étaient tellement marquées de ce caractère, qu'elles n'ont jamais été reconnues en France, et que ce refus, perpétué pendant plus de deux siècles, est un principe de notre droit public.

Cependant les états catholiques d'Europe s'empressaient d'accueillir les décisions de cette assemblée. Le cardinal de Lorraine revenait en France, pour en presser l'acceptation; et le roi d'Espagne et le duc de Savoie engageaient, par leurs ambassadeurs, le jeune roi de France à se rendre dans la ville de Nancy, pour y jurer les décrets du concile. Ces ambassades avaient aussi pour objet de demander an roi l'abolition du dernier édit de tolérance, et la poursuite de l'assassinat du duc de Guise. Char-



les IX, par les avis du chancelier, refusa de rendre à Nancy, et répondit seulement, « qu'il voi » lait vivre et faire vivre ses peuples, selon la bonr » et ancienne religion de l'église romaine. » Ces pa roles étaient sincères; le chancelier détestait violence des novateurs, et voulait le maintien d culte antique et des franchises nationales. Mais e même temps qu'il repoussait les dispositions d concile de Trente, qui élevait les papes au-de sus des rois, il craignait que l'excommunication absolue portée contre les hérétiques dans les di crets de ce concile, n'enflammat plus viveme les passions de la guerre civile à peine suspendue Dans cette pensée, il fit écrire, par le célèl jurisconsulte Dumoulin, un mémoire contre l'a mission des décrets du concile.

Dumoulin, comme beaucoup d'hommes sava de cette époque, avait été séduit par l'attrait d'u réforme religieuse. Son esprit, à la fois arde et méthodique, s'était élevé contre les usurpatic de la chancellerie romaine, la sacrilège vénal des indulgences, et beaucoup d'autres abus dans des temps barbares, et qu'avait ignorés l'égl primitive. En les combattant d'abord en jurisc sulte, il finit par se passionner en théologien il adopta sur la prédestination et sur la grâce dures opinions de Calvin. Puis il réprouva ques préjugés de l'église de Genêve, et cher plus de modération et d'indépendance dans

lutheranisme. Enfin, trouvant partout violence et guerre civile, il se refroidit pour les dogmes de Luther, et parut s'arrêter aux maximes de l'église gallicane, dont il se montra le défenseur le plus savant et le plus hardi.

Cette mobilité d'opinions n'était pas alors fort rare, les limites des diverses communions chrétiennes étant plus indécises et toutes les sectes se touchant et se repoussant à la fois. Dumoulin n'en eut pas moins de crédit et de renommée; mais il souleva contre lui de violens adversaires parmi les calvinistes et les catholiques. Son mémoire sur le concile de Trente, écrit avec beaucoup de logique et de véhémence, irrita les deux partis. Le parlement de Paris, qui respectait le profond savoir de Dumoulin, se crut cependant obligé de le poursuivre; et là commencèrent les longues persécutions de cet homme célèbre. L'Hôpital le protégea, et parvint à le soustraire aux premières vengeances de ses ennemis.

Pendant ces discussions, le cardinal de Lorraine pressait la reine d'accepter sans réserve le concile et d'en promulguer les décrets dans le oyaume. L'Hôpital repoussa cette demande, comme une annonce de guerre civile. Les esprits s'échauffèrent par de mutuels reproches; le cardinal de Lorraine accusait l'édit de tolérance; le chancelier imputait tous les maux de l'état à la violation de cet édit; et la reine mit fin à ce débat trop animé, où,



suivant un contemporain, le cardinal et le char celier s'étaient dit de grosses paroles.

Cependant la paix publique fut encore mair tenue; quelques violences furent réprimées; l'édit de tolérance ne souffrit que des restriction légères.

Mais l'Hôpital, prévoyant avec douleur que se ouvrage serait détruit, et que son zèle ne pourra prévaloir sur les passions des chefs, les emport mens et les fautes des partis, s'occupait de jeter moins dans l'état le germe de quelques bonnes loi C'est une chose remarquable et qui surprend d'bord, que plusieurs des sages ordonnances de l'a cienne monarchie, se trouvent datées d'un règne meste dans notre histoire; l'Hôpital en fut l'auteu lls'occupa presqu'en même temps de la réforme da justice, de la sûreté du commerce, du luxe des lois somptuaires.

C'est là qu'on reconnaît le génie particulier ce grand magistrat, plus fait peut-être pour sévérité d'une république ancienne que pour la corruption de nos grands états. Dans ces règlemens promulgués par Charles IX, la dépense la table ou de la parure, le nombre des convive le choix des étoffes sont fixés avec une minutien rigueur. Les philosophes qui ont tant loué l'I pital dans le siècle dernier, ont eu bien de la per à lui pardonner ses vieux préjugés grecs ou mains, qui choquaient toutes leurs idées sur l'i

portance du commerce, et les bienfaits du luxe. Il faut avouer que ces lois somptuaires étaient au moins inutiles, comme de telles lois le sont toujours. Mais le chancelier, tout rempli des grandes vertus de l'antiquité, voyait que de son temps l'ardeur des richesses, la soif des confiscations, les folles dépenses, se joignaient à toutes les fureurs de l'esprit de faction; et parmi des hommes encore rudes et farouches, les premiers besoins d'un luxe grossier lui semblaient un aliment de plus pour la guerre civile. Cette simplicité à la quelle il eût voulu ramener les autres, il la portait en lui. Un des courtisans corrompus de cette époque, un panégyriste zélé de Médicis, Brantôme raconte quelque part le dîner qu'il fit chez le chancelier, « dans » sa chambre, avec du bouilli seulement, mais où » il entendit force beaux discours et belles sen-» tences, qui sortaient de la bouche d'un si grand » personnage, et quelquefois aussi de gentils mots » pour rire. »

Pour mieux assurer l'exécution des édits, l'Hôpital engagea Charles IX, à faire un voyage dans les diverses provinces de la France que la guerre avait ravagées. Il parcourut ainsi la Champagne, la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence et la Guyenne. Il montrait au jeune roi les traces récentes de la guerre civile, les villages à demi brûlés, les pauvres habitans errans et dépouillés. Il excitait la pitié dans son âme, et en même temps,

il s'appliquait à régler tous les tribunaux de jutice. Le parlement de Bordeaux attira surto son attention, par l'importance qu'il avait dans provinces du midi. Cette ville avait pris beauco de part à la guerre civile; plusieurs magistra de son parlement avaient servi dans les armés avaient été commissaires de vivres ou chefs de bardes. Les passions et la licence de la guerre civiles animaient encore : le chancelier, qui voul porter partout la modération et la justice par présence du souverain, le pressa de tenir à Bordeaux un lit de de justice. Il y prit la parole, si vant le privilège de sa charge, et blâma fort la désordres du parlement.

Son discours original par la vigueur du sens, vivacité familière des expressions, peut faire jug de tous les maux de la France. L'impunité meurtre, le mépris des lois, les sentences arl traires, la concussion, la vénalité, sont les al dont se plaint le chancelier; et, dans sa rude fra chise, il ne craint pas de pousser le reproche au loin qu'il peut aller, et n'épargne pas plus les co tisans que les magistrats. « Messieurs, dit-il, » crains qu'il n'y ait céans de l'avarice; car on n » dit qu'il y en avait qui prenaient pour faire ba » ler des audiences; et, quand on le leur repres chait, ils répondaient : C'est bien pis à la coi » et c'est là que sont les gros larrons; mais » n'est pas bien, ni là ni ici. »

Ces dures réprimandes d'un homme irréprochable, étaient une digue au milieu du débordement de tous les vices. Un homme peu fait pour éprouver le respect qu'inspire la vertu, Brantôme, appelle l'Hôpital un rude magistrat, et un Caton le Censeur. S'il faut l'en croire, dans ce même voyage, où le chancelier fit une mercuriale si sévère au parlement de la Guyenne, il ne ménagea pas non plus un gentilhomme de cette province, le marquis de Trans, fort protégé à la cour, et fort redoute dans le pays par sa hauteur et ses violences. Mandé au conseil privé, le jeune seigneur avait cru pouvoir plaisanter lui-même sur les méfaits qui lui étaient reprochés. « Comment, » vous riez, lui dit le chancelier, au lieu de vous » attrister, et de montrer un visage repentant de » vos folies! Vous pourriez bien vous donner de » garde, qu'avec vos risées et vos bouffonneries, je » vous ferais trancher la tête, aussitôt que j'en au-» rais donné ordre. »

Cependant la reine se proposait un but secret dans ce voyage; c'était de se rapprocher de la cour d'Espagne, et de conférer avec le duc d'Albe sur la politique que les deux monarchies devaient adopter à l'égard des protestans. Charles IX et sa mère s'avançaient à ce funeste rendez-vous, en prodiguant sur la route les promesses de paix et de clémence; et le temps qu'ils passèrent dans Bayonne, avec la reine d'Espagne, fut en apparence tout occupé par

DE L'HÔPITAL.

les fêtes, les carrousels, et tous les jeux d'une ca galante. Jamais la noblesse française n'avait mon plus de luxe et d'éclat; les festins, les spectacles fêtes nocturnes se succédaient sans fin; et l'on a appelé de Paris le poëte Ronsard, pour animer ses vers toute cette magnificence.

Catherine de Médicis était logée dans le pa épiscopal, à côté duquel on avait élevé, pou reine d'Espagne, une espèce de tente élégamn ornée, qui communiquait avec les appartement la reine, et permettait aux deux princesses d voir à toute heure et sans témoins. Le duc d'A était l'ame de ces entretiens; il y représentait I' lippe II. Il devait bientôt passer dans les Pays pour y dompter le protestantisme; et la féro qu'il porta dans cette expédition, les échafa innombrables dont il ensanglanta la Hollan cette fureur de tuer par la main du bourreau ; d'hommes que sur le champ de bataille, attest assez les conseils qu'il pouvait donner à Médi Aussi les écrivains du temps qui ont cru péné le secret de ces conférences de Bayonne, rapp tent que le duc d'Albe y déclara qu'il fallait pr dre pour modèle les vêpres siciliennes, et ma crer tous les protestans à la fois. Un autre 1 qu'on lui impute, annonçait de sa part une p tique différente, quoique toujours atroce : « Il » lait, disait-il, ne pas s'amuser inutilemen

» prendre les grenouilles, et pêcher les gros pois » sons. »

Quoi qu'il en soit du détail de ces entretiens, on ne peut douter que, dès lors, l'esprit de Médicis n'ait été précipité vers tous les projets de violence et de sang. Ce fut aussi de ce moment que l'autorité du chancelier de l'Hôpital commença de faiblir. Il n'était pas resté parmi les fêtes de Bayonne; il avait devancé le retour du roi.

Pendant l'absence du chancelier, le parlement de Paris avait jugé le célèbre procès des jésuites contre l'Université, qui refusait de les admettre dans son sein, et leur contestait le privilége de l'enseignement public *. Quelques écrivains ont affirmé que ces religieux gagnèrent alors leur cause par la protection de l'Hôpital. C'est mal connaître le caractère du chancelier, sa politique, et les particularités de ce débat mémorable. Les jésuites étaient les adversaires les plus incommodes et les plus violens des édits de pacification, des trêves de tout genre que l'Hôpital travaillait à maintenir. Ils étaient les protégés des Guises, et les auxiliaires de la politique espagnole qui triomphait aux conférences de Bayonne. L'avocat qui plaida pour eux contre Étienne Pasquier était attaché, comme jurisconsulte, à la maison de Lor-

^{*} Mélanges tirés d'une grande bibliothéque. Essai sur la vie de l'Hôpical, par Bernardi.

DE L'HOPITAL.

raine, dont il présidait le conseil particulier. On peut révoquer en doute l'influence qui les pro gea dans cette occasion : ce n'était pas celle chancelier. Il est à remarquer même que l'avo du roi Dumesnil, admirateur et partisan de l'I pital *, leur fut ouvertement contraire, et qu'ap avoir attaqué l'introduction de ces ordres nouveau comme dangereuse à la religion et au gouvern ment civil, il termina par un avis favorable tous les points à l'Université. La cause fut viveme débattue. Les plus intègres défenseurs des pr cipes du parlement, les amis du chancelier étais pour l'Université. Ils rappelaient que, dix ans au rayant, la Sorbonne avait elle-même réprouvé jésuites, par une déclaration solennelle; que l'éque de Paris, Du Bellay, avait déclaré cette soci dangereuse, et née pour la ruine plutôt que pe l'édification.

Cependant l'opinion du plus grand nombre pour un ajournement qui, sans décider la qu tion, accordait à la société la liberté provisc d'ouvrir une école et d'instruire la jeunesse. Air les jésuites gagnèrent leur premier procès France sous une de ces formes obliques et tournées, qui sont à leur usage.

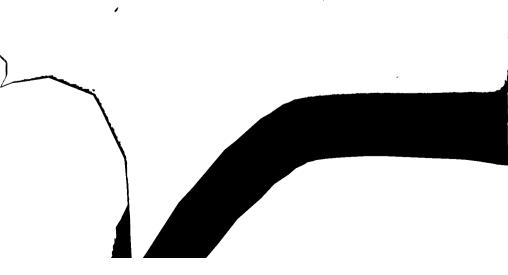
Mais, loin qu'un tel succès fût l'ouvrage

^{*} Thuani Historiarum, lib. XL. Opuscules de Loi

chancelier, on peut y voir un des premiers signes de l'affaiblissement de sa puissance.

Médicis et sa cour était revenue de Bayonne, avec des dispositions nouvelles, et des leçons de politique espagnole, qui n'échappaient point aux yeux du chancelier et à la sagacité de ses ennemis. Il semblait temps de secouer le joug de cet homme de bien, qui pesait depuis tant d'années sur les conseils de la reine. Le bruit de sa disgrâce se répandit partout. On désigna son successeur. Mais dans la situation du royaume, cette disgrâce eût paru l'annonce de persécutions nouvelles contre les protestans; et elle fut différée.

Pendant ce répit que l'intrigue et le fanatisme laissaient à la vertu, le chancelier s'occupait à préparer quelques-uns des plus sages édits qu'ait eus la France, avant les belles ordonnances de Louis XIV; et, voulant donner à ces lois plus de force et de solennité, il saisit l'occasion d'une assemblée des grands du royaume. Là, furent appelés le premier président du parlement de Paris, Christophe De Thou, le président Séguier, et les autres chefs des compagnies souveraines de Toulouse, de Bordeaux, de la province du Languedoc et de Dijon; ils se réunirent dans la chambre même du roi, où se trouvaient la famille royale, les premiers seigneurs de l'état, les Guises, les Montmorency et les Coligny. Le jeune roi leur dit qu'il avait parcouru pendant deux ans tout



son royaume, pour entendre les plaintes, et av ser aux remèdes; que maintenant il les priait, au besoin leur ordonnait de le seconder dans a efforts.

C'était, sous une forme nouvelle, la résoluti tant de fois annoncée, la réforme projetée ta de fois, depuis la mort de Henri II; c'était la vai tentative toujours recommencée pour éteindre guerre civile, sans établir la tolérance religieu Mais dans cette réunion de cour qui ne sembl qu'un pompeux cérémonial, et qui surtout pouvait conduire vers un but que personne cherchait de bonne foi, l'Hôpital sut faire un bi durable; car il ne désespérait pas de la justi même aux approches de la guerre civile.

Après avoir exposé les désordres du royaun la corruption des tribunaux, les maux de la licer et de l'impunité, il écarta le prétexte d'inacti que l'on tire souvent des malheurs publics pette belle maxime : qu'il n'existe dans aucun ten de motifs qui empêchent le juge d'appliquer justice, le prêtre d'interpréter de bonne foi la role de Dieu, et le général de faire loyalement guerre, et de défendre son roi et sa patrie. Al il proposa ses vues pour diminuer le nombre tribunaux inférieurs, bannir les concussions de justice, limiter la juridiction arbitraire des pelemens, et les réduire à n'être que les organd'une loi positive. Enfin, il proposa plusieurs de

positions d'ordre civil sur les droits des créanciers, les mineurs, les substitutions qu'il ne permit pas d'étendre au delà du quatrième degré, les donations qu'il soumettait à l'enregistrement et à la publicité.

Ce grand magistrat semblait, au milieu des révolutions du royaume, uniquement occupé de la perfection du droit civil. Ce n'était pas illusion ou méprise de sa part; de bonnes lois, en améliorant l'état de la société, étaient encore le plus salutaire contre-poids que l'on pût opposer dans l'avenir aux malheurs de la patrie; et le siècle de Louis XIV, héritant avec respect des travaux de législation achevés par l'Hôpital, honore assez la prévoyance et le génie de ce grand homme.

Le chancelier fit aisément admettre par les seigneurs et les chefs de parti les sages réformes qu'il proposait. On discuta pendant plusieurs séances; mais, comme il ne s'agissait que d'un bien éloigné, général, où les passions du fanatisme et de la guerre civile n'étaient pas engagées, il fut fait presque sans obstacle; et, de là sortit cette ordonnance de Moulins si justement célèbre.

Une seule disposition de ce grand travail touchait aux intérêts présens: elle avait pour objet d'interdire dans le peuple ces confréries de dévotion, qui déjà servaient à nourrir la guerre civile, et qui furent quelques années plus tard les plus puissans instrumens de la ligue. Après ce beau succès



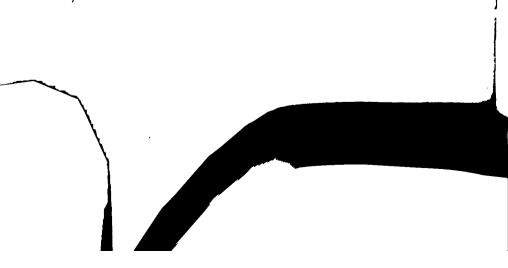
qu'obtint la droiture et la raison supérieure chancelier, l'assemblée de Moulins ne fut plus (cupée que par le spectacle plus fastueux que si cère d'une réconciliation entre l'amiral Coligny les princes de la maison de Guise. L'amiral ju solennellement qu'il n'avait ni conseillé, ni ce senti la mort du duc de Guise. Anne, duche de Guise, et le cardinal de Lorraine, l'embras rent devant le roi, qui leur ordonna d'être am et ils se promirent avec une foi mutuelle de garder l'un contre l'autre aucun ressentiment passé. Le jeune Henri de Guise, depuis peu reve de Hongrie, était présent à cette réconciliation, ne s'y mêlait pas, immobile, sans approbatio sans colère apparente, et d'autant plus redouta dans sa haine, que, si jeune, il savait déjà la m triser.

Ainsi la cour abandonna Moulins, sans av rien fait de décisif et de sincère pour la paix royaume; et les chefs de parti, qui s'étaient réu un moment, retournèrent bientôt dans leurs can opposés. Le cardinal de Lorraine avait repris t son ascendant sur Médicis; il lui montrait les p testans toujours unis pour se défendre, paisibl il est vrai, quand on ne les persécutait pas, n prêts de s'armer à la moindre violence. Le ch celier de l'Hôpital recommandait par ses let à tous les gouverneurs des provinces l'obser tion des derniers édits de tolérance; mais cha

jour, ils étaient violés. Les cruautés, les passions de la guerre civile ne pouvaient s'oublier si vite qu'on laissat vivre en paix dans leur culte nouveau ceux qu'on avait combattus comme hérétiques. Les parlemens, défenseurs de l'ancienne foi du royaume, ne se plinient qu'avec peine à la tolérance consacrée par les nouveaux édits; ils prononçaient encore de rigoureuses sentences contre les protestans; ils condamnaient aux galères les religieux qui, sous prétexte d'adopter la réforme, s'étaient mariés publiquement; ils interdisaient les synodes.

L'aspect de la cour d'ailleurs était changé : après avoir long-temps favorisé les nouvelles opinions par un esprit d'intrigue et de légèreté, elle semblait les menacer par une dévotion affectée, qui se bornait aux pratiques extérieures, et ne retranchait rien sur les passions et les crimes.

D'autres considérations excitaient encore l'inquiétude des chefs protestans; ils voyaient les Pays-Bas envahis par le duc d'Albe; et son armée, si près de la France, leur paraissait menaçante pour eux-mêmes. Enfin, l'intérêt de secte, l'ambition, le goût de la vie aventureuse, disposaient le prince de Condé à reprendre les armes. Le jeune duc de Guise manquait encore d'autorité; et le héros du parti catholique, le vieux connétable de Montmorency appesanti par l'âge, perdait chaque jour quelque chose de sa vigueur et de sa haine.



DE L'HÔPITAL.

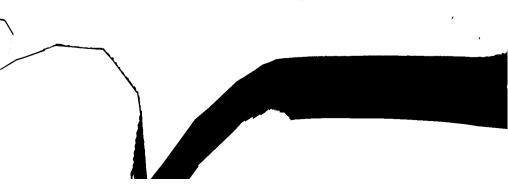
Cependant tout demeurait encore paisib un écrit publié dans Orléans, au nom du pri de Condé, annoncait seulement avec force griefs et les plaintes du parti protestant. La c n'en fut ni inquiète, ni touchée. Un corps de mille Suisses, récemment appelé, semblait la n tre à l'abri de toute entreprise; et la reine se c fiait au voisinage et aux promesses du duc d'Al Cependant, les gentilshommes huguenots venai de toutes parts conférer avec l'amiral de Coligretiré dans sa terre de Châtillon. Le prince Condé recevait lui-même les avis de ce chef ex rimenté; on agitait, dans ces conseils, le pr d'enlever le cardinal de Lorraine, ou même de prendre le roi et toute la cour, comme le du Guise avait fait à Vincennes, au commencen de la première guerre civile.

Ces projets, que la vie turbulente de ce terrendait moins coupables et plus faciles aux y des complices, demeuraient inconnus ou mépide la cour. Le plus habile négociateur emp par Médicis, Castelnau, fut le premier qui, i nant d'une courte ambassade auprès du duc d'A recueillit sur son passage, et vint apporter cour quelques notions précises de ce complot, avis furent d'abord repoussés: le vieux Mont rency ne pouvant croire sa prévoyance en dél lui dit qu'une armée de huguenots n'était pas c qui se portát dans la manche, et que cent h

mes d'armes ne pourraient remuer sans que lui, connétable, en fût averti.

Le chancelier de l'Hôpital qui, dans cette première annonce, voyait le renouvellement de la guerre civile, fut plus sévère encore, disant que c'était un crime capital de donner un faux avertissement au roi, surtout pour le mettre en défiance de ses sujets. L'Hôpital se trompait cependant sur la vérité du fait. On apprit bientôt que les routes étaient couvertes d'hommes armés qui se rendaient à Châtillon; que des postes étaient pris, des vivres préparés, et que tous les gentils-hommes huguenots de Picardie et de Champagne étaient montés à cheval. La cour, alors à Meaux, pouvait être enlevée; les seigneurs étaient sans armes; et ils n'avaient, pour coursiers de guerre, que les haquenées des dames de la reine.

Toutesois on eut le temps de mander les six mille Suisses, dont la présence écartait tout péril. Dans cette pensée, le chancelier de l'Hôpital insistait pour retenir le roi dans Meaux, et pour éviter toute rencontre avec les rebelles. L'avis contraire prévalut; et le roi, entouré de sa garde, prit la route de Paris, avec les seigneurs et les semmes de la cour. Quelques partisans huguenots se montrèrent sur son passage; et l'on vit même le prince de Condé et l'amiral de Coligny approcher, à la portée du pistolet, mais sans provocation ni menace. Suivant ainsi les traces de l'armée royale,



DE L'HÔPITAL.

les protestans, encore peu nombreux, se logen Saint-Denis, courent la plaine, et commencent guerre en saisissant les voitures de vivres, et le p de Gonesse que l'on apportait à Paris.

Cependant la reine, inquiète du parti où (se précipitait, consentit à négocier avec les rel les, ou du moins à connaître leurs plaintes. chancelier sortit de Paris pour remplir cette n sion, avec Morvilliers, évêque d'Orléans. Inflexi dans sa loyauté, il reprocha vivement au pri de Condé et à Coligny la violation de leurs s mens, et le crime de lèse-majesté qu'ils comm taient en prenant les armes contre leur roi. chess protestans répondirent par leurs griess e tre la maison de Lorraine, alléguant l'oppress : qui pesait sur eux, les desseins formés pour truire leur religion, les conférences de Bayon l'alliance et les funestes conseils du duc d'Al En même temps, Condé remit un mémoire où t les griefs des siens étaient exposés. Le chancel de retour à Paris, détermina la reine à faire dernier effort pour assurer la paix; et il revin jour suivant au camp du prince de Condé, app tant un projet de pacification et d'amnistie.

Mais quelle que fût la vertu du chancelies l'autorité de ses paroles, tant de promesses bliées, tant de solennels édits foulés aux pie excitaient la défiance des chefs protestans : la 1 dération loyale du chancelier fut loin de les sa

faire. Il revint de cette conférence désespérant de la paix, mais la voulant toujours. Il quittait le camp du prince de Condé où l'ancienne indépendance féodale s'appuyait sur le zèle de l'esprit de secte, et il rentrait dans cette cour cruelle et corrompue qui attendait impatiemment la guerre civile. L'opiniatreté des protestans donnait des armes contre lui; on l'accusait d'avoir souhaité, d'avoir promis la paix. Une ame moins sûre d'ellemême eût cédé: sa conscience fut inflexible; il ne craignit pas de publier l'opinion qu'il n'avait pu faire prévaloir.

Jamais l'impartialité, la raison, la justice, ne se montrèrent plus hautement que dans ces pages écrites dans le palais de Charles IX, au bruit des deux camps français qui allaient s'attaquer avec fureur. L'Hôpital n'y ménage rien. Passionné par l'amour du pays, il montre avec une inexorable franchise les injustices des deux partis, et les dangers du combat pour tous deux. Victoire ou défaite, tout lui paraît également affreux; il craint la première goutte de sang, comme une tache contagieuse qui souillera tout le royaume. En terminant ces vives protestations contre la guerre imminente, l'Hôpital disait : « Je sais que ceci » sera trouvé apre, et que je pourrais parler plus » doucement: mais la nécessité arrache malgré » moi ces paroles de mon cœur, et me fait préfé-» rer la rude vérité à la douce flatterie. »

DE L'HÔPITAL.

On respecta la franchise de l'Hôpital sans s vre ses conseils. Il eût fallu, pour en profiter, vertus plus difficiles que le courage de livrer u bataille.

Le vieux connétable de Montmorency, et autres chefs catholiques frémissaient de colère de honte en voyant les rebelles en armes aux jutes de Paris. Ils-pressaient la reine de ne écouter les conseils de cette grande barbe du lais qui ne savait rien des choses de guerre, et valait toujours faire des traités avec les hérétiq On disait hautement que lui-même n'était pas irréprochable sur le fait d'hérésie; et l'on répét comme un proverbe, qu'il fallait se garder de messe du chancelier.

Tout semblait justifier d'ailleurs des résolut violentes. Les troupes du roi étaient plus nu breuses que celles du prince de Condé. Les la tans de Paris étaient fort animés : et le pouve la justice semblaient du côté de la cour, si ell poussait par la force les gentilshommes hugue qui venaient assiéger le roi dans sa capitale. Le taille fut donnée dans la plaine Saint-Denis.

Malgré la valeur opiniatre et disciplinée troupes protestantes, l'armée royale, fort douze mille hommes, emporta le champ de taille, et força le prince de Condé de se re avec l'élite de sa cavalerie, pour aller attend Lorraine le secours des protestans d'Allem

Le connétable de Montmorency, atteint d'un coup mortel à la fin du combat, laissa son partivainqueur, mais sans chef. Comme l'avait prévu l'Hôpital, rien ne fut décidé par l'effusion du sang; et il fallut revenir aux tentatives de paix que l'on avait faites auparavant. La paix fut conclue de nouveau, paix infidèle comme les précédentes : les partis étaient toujours armés, la question toujours indécise; le cardinal de Lorraine n'avait rien perdu de son crédit. Il était secondé par le duc d'Anjou, prince faible et cruel, et l'Italien Birague, protégé de Médicis, homme important alors, parce que déjà on voyait en lui l'instrument utile de toutes les mauvaises actions qu'on voudrait faire.

Cependant il restait encore dans le conseil du roi trois hommes de bien, Morvilliers, évêque d'Orléans, d'un esprit juste et modéré, joignant à la douceur de ses mœurs l'érudition et l'habileté que l'on puisait alors dans l'église; Henri de Mesme, magistrat vertueux, nourri dans cette profonde connaissance des lettres grecques et romaines qui donnait à quelques hommes du seizième siècle une gravité et une liberté antique; enfin l'Hôpital, incorruptible soutien de la justice au milieu des factions et de la cour. Ces trois hommes étaient unis dans la pensée d'observer la paix, de garder fidèlement les édits, et de résister au protestantisme par la pureté de mœurs, le savoir et la doctrine du clergé catholicante.

DE L'HÔPITAL.

Le cardinal de Lorraine, au contraire, al violent, préoccupé de mille projets pour la g deur de sa maison, ne concevait de gloire e sûreté que dans la ruine entière du parti protest

Rome et l'Espagne étaient sa règle et son dèle. Ce n'est pas que, dans l'origine, il eût n tré cette même ardeur de zèle. Aux premières sions du concile de Trente, on l'avait vu défer quelques maximes de l'église gallicane, et ret ter la domination exclusive de la cour de Romais la mort de son frère, les engagemens prit pour le venger, les sanglantes représai les violences qui suivirent, le précipitèrent cha jour plus avant dans cette politique haineur féroce qui devait aboutir à la Saint-Barthélem souffrait impatiemment les entraves d'une paix laissait subsister l'hérésie, et dont l'Hôpital pe tait pour adoucir les esprits effarouchés, et ram quelque ordre et quelque justice dans le royat

Le cardinal de Lorraine était un seigneur puiss il était renommé pour son éloquence, il avait richesses, des alliances avec les plus hautes fa les, une foule de gentilshommes attachés suite, et tout le clergé de France pour cliens. paraître au conseil, il dominait Médicis, at qu'il était possible de fixer l'esprit mobile et rompu d'une femme trop perfide pour ne trahir le parti même qu'elle préférait.

Ainsi, maître de la régente et de la cour,

nait encore à ses ordres les passions de la multitude qui vénérait en lui le défenseur de la foi catholique et le frère du duc de Guise.

Pour résister à tant de pouvoir, le chancelier n'avait que sa vertu, sa persévérance, et les vœux timides de quelques hommes de bien. Il réussit encore quelque temps à maintenir la barrière que tant de passions furieuses avaient hâte de briser. Le coup décisif pour le perdre vint de Rome. Au mois d'août 1568, on lut au conseil du roi une bulle envoyée par le souverain pontife, et qui permettait au roi de distraire cent mille écus par an des biens du clergé, sous condition expresse de faire la guerre aux hérétiques, et de les détruire entièrement, ou de les ramener à l'obéissance de l'église romaine. C'était abolir les traités de tolérance, et donner à tous les sectaires l'avis de prendre les armes. Le chancelier combattit avec force cette bulle funeste, injurieuse aux droits de la couronne, et meurtrière pour une partie de la nation; et, s'adressant à la reine, il la supplia de ne pas ensanglanter de nouveau le royaume. Son autorité prévalut. On convint de ne pas recevoir la bulle, d'en demander une autre à Rome, et cependant d'user de la permission qu'elle donnait, mais pour les besoins du royaume, et non pour la guerre civile.

Ce dénoûment imprévu redoubla l'animosité des ennemis de l'Hôpital, et les avertit de faire un

nouvel effort contre lui. La reine elle-même a gnait qu'il ne prît trop de pouvoir sur Charles Le jeune roi respectait la vertu du chancel écoutait ses paroles; et cette âme, qui devait souillée par un si grand crime, parut un mon se remettre tout entière aux mains du plus tueux des hommes.

Cependant la cour entretenait toujours une mée nombreuse; les chefs protestans s'étaient persés dans leurs provinces. On crut pouvoir empêcher de se réunir en coupant les ponts et passages; et l'on résolut de saisir d'abord le pr de Condé et l'amiral de Coligny, retirés alors terre de Noyers. L'ordre fut donné dans le cordu roi. Mais le prince et l'amiral échappèrent qui ne peut étonner, si l'on songe combien, a ces temps de trahison et de surprise, des hom de guerre et de parti toujours menacés deva être alertes et soupçonneux.

Quoi qu'il en soit, cette occasion mandacheva la disgrâce du chancelier; en l'accusa voir fait avertir le prince et l'amiral, et de n dans le conseil du roi que le fauteur des rebell des hérétiques. Charles IX, prévenu de ces dé ces que lui inspiraient sa mère et le cardina Lorraine, ne reçut plus le chancelier qu'ave visage froid et sévère. Celui-ci, qui sans d'désespérait de pouvoir être désormais utile paix, ne daigna pas même se justifier contre

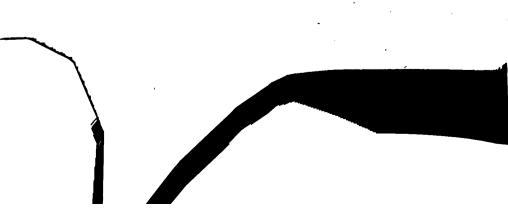
calomnies de courtisans; et, quittant le palais, il se retira dans sa campagne de Vignay.

La reine, quelques jours après, lui fit redemander les sceaux du royaume, qui furent donnés à Morvilliers son ami, et trop homme de bien pour avoir souhaité d'être son successeur.

Ainsi, après avoir été retenu pendant huit ans dans la première dignité du royaume, au milieu de ces temps de corruption et d'injustice, le chancelier retrouvait cette vie paisible, et ces champs qu'il aimait. Il avait près lui sa fille entourée de jeunes enfans; il conservait quelques vertueux amis que lui avait donnés le goût des lettres et non le pouvoir, et qui, comme lui, nourrissaient leur âme des grands sentimens de l'antiquité.

Dans cet exil, l'Hôpital se livrait avec plus d'ardeur à l'amour des lettres. Aux yeux de notre siècle, il y a quelque chose d'étrange dans ces loisirs d'un ministre occupé à composer des vers latins : c'est un passe-temps du seizième siècle, que notre raison dédaigneuse ou frivole estimera bien peu. Cependant ces vers expriment des pensées si nobles, qu'on ne peut les lire sans attendrissement; c'est un caractère, c'est une âme antique qui s'exprime dans l'ancienne langue des Romains.

Après avoir rappelé ses combats, sa disgrâce, le bonheur de 5a vertueuse solitude, l'Hôpital,



DE L'HÔPITAL.

comme s'il eût craint que son exemple ne déc geât du service public, s'écrie * éloquemme « Avez-vous un génie vaste et propre aux gra » choses, la vie privée ne suffit-elle pas à » ame, jeune ou dans l'age viril, prenez part » affaires publiques; c'est la vocation de la na » Après Dieu, c'est à la patrie que nous de » le premier hommage de notre pieux dév » ment. Quand vous vous serez offert à elle, » sévérez, souffrez à son service jusqu'au de » terme de la vie, jusqu'aux portes du tomb » tant qu'elle le voudra. Si , ennuyée de vous » appelle d'autres favoris, allez en paix, retou » à vos enfans et à votre femme, avec une rép » tion inviolable, un nom sans tache, co » d'honneur, et, ce qui vaut mieux, soutent » la conscience d'une honorable vie. Il est bea » vivre en repos dans sa maison, après avoir » servi les intérêts publics; il est beau de vo » vieillard, autrefois chargé de grands emp » conduisant désormais des travaux champé » tantôt disposant avec art les arbres de sor » ger, tantôt lisant, ou écrivant des choses qu » la postérité. Mais le bien le plus désirable : » derniers momens, c'est, après avoir parcoi » carrière de la vie, de quitter son corps, d'e » ler son àme au milieu des embrassemens d

^{*} Mich. Hospitalii epist. lib. VII.

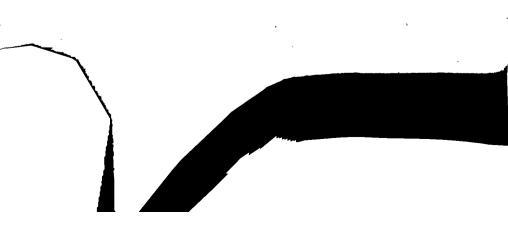
» épouse et de ses enfans, et d'être enseveli dans » la tombe de ses pères. »

Mais pouvait-il être heureux, tandis que la pensée du danger public le tourmentait dans sa retraite? La perte du pouvoir laisse quelquefois autant de regrets à l'homme de bien qu'à l'ambitieux; et peut-être même la douleur de se sentir inutile dans un grand danger de la patrie est-elle plus poignante que l'humiliation de se sentir déchu.

On parla plusieurs fois à la cour et dans le public de rappeler le chancelier; mais, dans un siècle corrompu, rien n'est irrévocable comme la disgrace d'un homme de bien. Toutes les mauvaises passions, toutes les bassesses jettent un cri d'alarme contre son retour: elles sont à l'aise par sa chute.

L'Hôpital avait compris, dès le premier jour, qu'il ne sortirait plus de sa retraite. La prière, l'étude, l'éducation de ses petits-enfans, devenaient le seul soin de sa vie : un juste et noble orgueil le soutenait, sans le consoler. Tels sont les sentimens qu'il exprimait dans une épître au président Christophe De Thou : c'est toujours la langue et la vertu d'un ancien Romain, avec ce caractère de fidélité pour le prince, et de zèle pour la liberté publique particulier à quelques grands hommes de nos temps modernes.

«Non, je ne demeure pas vaincu, quoique la » violence des hommes pervers ait arraché l'état » de mes mains. Je n'ai pas reculé comme les là-



L'HÔPITAL.

» ches avant le premier péril, ni pris la » quand le combat était douteux encore. J'ai s » fert tous les travaux que j'avais la force de j » ter. Je n'ai ménagé ni mon ardeur, ni ma » tant qu'il me restait l'espérance de servir la » trie, de servir le roi. Enfin, abandonné de » mes appuis, le roi et la reine n'osant » me défendre, je me suis éloigné, en plaigr » le sort cruel de mon pays. Maintenant » d'autres soins : mes études , long-temps in » rompues et soutien de ma vieillesse, mes per » enfans, gage précieux pour moi. Je soigne a » les richesses de mon champ, que la vie le » rieuse de la cour me faisait jadis négliger, et » me semble maintenant un royaume, si to » fois il y a maintenant pour les citoyens que » possession durable et sûre. J'espère aussi, 1 » que la sagesse ne peut plus rien, qu'il des : » dra quelqu'un du ciel pour comprimer : » de maux d'une main forte, pour sauver nos » bris par les armes, et rétablir le roi sur » trône. Oh! combien la mort serait adoucie » moi dans ma vieillesse, si je voyais mes an i » rois rétablis dans leur pouvoir, et mes e » toyens affermis dans la liberté *! »

^{« *} O mihi tunc veniat non injucunda seni mors,

[»] Regibus antiquis sua reddita regua tuenti,

[»] Atque meos cives in libertate manentes. »

Après avoir énergiquement désigné l'homme qui seul, dit-il, opprime de son pouvoir le royaume, les lois et les droits de chacun, et seul s'est assujetti le roi, il revient à des pensées plus calmes animées d'une résignation religieuse.

« Cependant je me console par la douceur de » ma vie présente. Tel que le voyageur qui, ve-» nant de franchir une vaste mer, approche des » bords de sa patrie, et tourne la proue vers le ri-» vage; ainsi, moi, qui ai passé mon douzième » lustre, je songe maintenant à d'autres demeures, » à une autre vie: j'aspire au séjour du ciel, en » quittant la terre. »

Ce repos de l'âme, mérité par tant de vertus, devait être cruellement troublé par les maux de la France. Les années qui suivirent la retraite du chancelier avaient vu se renouveler toutes les horreurs de la guerre civile. Le mémorable édit de tolérance, monument de l'Hôpital, fut abrogé, les temples de la réforme fermés de nouveau, les ministres condamnés à mort; et toute cette foule de religionnaires, qu'animaient quelques chefs ambitieux, se trouva de nouveau précipitée dans la guerre civile par une intolérable oppression.

Après deux ans de massacres, de pillage, après que les persécuteurs et les opprimés se furent presque également rendus coupables de mille barbaries, le prince de Condé étant mort à la bataille de Jarnac, on en revint à la paix. On avait épuisé



cette fureur de guerre civile; on était rassas sang. La paix était proclamée, les sermens revelés, les chefs du protestantisme accueillis le palais de Charles IX. Un air de fête e gaieté succédait aux fureurs acharnées de la gicivile; et la cour, remplie de jeunes femmes guerriers des deux partis, couvrait de toute frivolités l'horreur des plus noirs complots rassurait par ses folies et ses vices.

Tandis que la cour dissipait, dans les fêtes fides de la paix, quelques subsides pénibles arrachés aux provinces appauvries par deux ar de guerre civile, les dépenses les plus justes ét: mises en oubli, les meilleurs services laissés récompense. C'est ainsi que l'on peut expli seulement quelques lettres, où l'homme, qui pendant vingt ans occupé de si grands emp expose naïvement sa pauvreté. « J'ai, écrivait » Médicis, soixante-cinq ans passés, une fem » une fille, un gendre, et déjà neuf petits-enf » j'ai un train de vieux serviteurs que je ne » sans déloyauté laisser mourir de faim. Une » de mon bâtiment tombe en ruine; avec cel » votre majesté, empêchée par le besoin de l' » ne croit pouvoir m'aider, j'endurerai avec » tience, cela n'est ni long, ni difficile à mon & Cette lettre, si simple et si noble, respire ur timent de douleur qui tenait à d'autres motif ceux qu'elle exprime : c'est l'incurable tristes

l'homme vertueux qui voit le mécompte de ses vœux les plus purs, qui souffre du présent et qui n'attend rien de l'avenir. La vieillesse est alors sans consolation; et la vie ne se marque plus que par les pertes et les malheurs dont elle vous rend témoin. On sent cette impression dans quelques vers où l'Hôpital célèbre la mémoire de son plus fidèle ami, le président Dufaur, qui mourut vers ce temps, et qui avait été, comme l'Hôpital, l'apôtre zélé de la tolérance et de la liberté religieuse.

« La paix, dit-il, est enfin rendue à la terre par
» la faveur des cieux; mais les hommes n'ont pas dé» pouillé leurs haines féroces. Ils s'occupent à rani» mer par des crimes nouveaux les guerres étein» tes. » Puis s'adressant à l'ombre de son ami : « C'est
» maintenant, dit-il, que tu me parais heureux d'a» voir touché le port avant que tes yeux ne voient
» les grands maux qui nous attendent, et qui, je
» le crains, seront plus cruels que ceux que nous
» avons déjà soufferts. Arae sainte, devance-moi,
» je te suivrai bientôt. Puisse un même lieu nous
» réunir! et que la même tendresse qui nous avait
» liés pendant la vie nous reste dans la mort, si
» les affections de la terre se conservent parmi les
» ombres. »

On retrouve dans ces vers les sentimens religieux qui avaient animé toute la vie de l'Hôpital, et qui s'étaient fortifiés encore par l'âge et la retraite. De son temps, ce grand homme fut accusé,

DE L'HÔPITAL.

tantôt, d'être un hérétique caché, tantôt m d'être un athée. Le dix-huitième siècle lui a d le nom de philosophe, dans un sens qu'il rait pas compris, ou dont il n'aurait pas v L'Hôpital était chrétien; et sa religion défia n la surveillance et les soupçons de la cour de l irritée contre lui. «Il n'y a pas moyen d'accu » chancelier d'hérésie*, écrivait le cardinal d » légat du souverain pontife, puisqu'on le » aller à la messe, se confesser et commun D'une autre part, on ne peut supposer dan tel homme des apparences de piété, prises lement pour tromper les espions du pape c'est de lui certainement qu'il faut dire, qu pratique attestait sa croyance.

Théodore de Bèze a cru cependant le loue lui supposant une préférence secrète pour l'forme. Dans ce siècle de violence et de fanatiune tolérance désintéressée semblait impos Ceux qui en profitaient ne la croyaient pas sin car les partis, dans leur âpre jalousie d'envament, ne peuvent concevoir l'amour de la pour elle-même, et prennent souvent la j qu'on leur rend pour une apostasie faite ex faveur. Ainsi que plusieurs hommes supérier cette époque, l'Hôpital se séparait des ab la cour de Rome, sans adopter le protestant

^{*} Négociations du cardinal d'Este.

Il était, par conscience et par supériorité, ce qu'Érasme avait été par circonspection et par finesse d'esprit. Il puisait dans sa religion même cette tolérance, qu'Erasme avait trouvée dans sa moqueuse indifférence pour toutes les sectes.

La triste prévoyance de l'Hôpital sur les nouyeaux malheurs de son pays ne fut que trop justisiée. On avait vu jusque-là dans le royaume de cruels supplices, des persécutions odieuses, des révoltes opiniatres, des guerres civiles acharnées, mais rien qui pût de loin égaler l'épouvantable trahison de la Saint-Barthélemy. On peut lire partout les crimes de cette journée. A peine ajouterons-nous à l'horreur qu'elle inspire, en disant que la vie de l'Hôpital y fut menacée, et ne fut sauvée que par le remords bizarre de ceux mêmes qui avaient préparé le meurtre de tant de victimes innocentes. L'Hôpital était dans sa retraite de Vignay, lorsque mille bruits sinistres, et le passage des gens armés qui couraient les campagnes lui annoncent que l'on massacre les protestans dans tout le royaume *. Bientôt une populace enivrée de fureur entoure sa maison. Ses fermiers sont pris et garrottés. Il croit sa dernière heure venue, et s'y résigne sans effort. Ses domestiques veulent s'armer, et repousser les

^{*} Michaëlis Hospitalii Epist., lib. 7.

DE L'HÔPITAL.

meurtriers. « Non, dit-il, si la petite porte » bastante * pour les faire entrer, qu'on leur » la grande. »

Cependant on apercevait, du château de Vi une petite troupe de cavaliers qui accouraie bride abattue, dans la plaine. Étaient-ce de fenseurs ou des assassins? On pouvait en d dans ces horribles jours. La troupe arrive, fai rer les premiers agresseurs, et s'établit dans le teau, comme une sauve-garde envoyée par la Ces hommes disent au chancelier que sa fa n'a rien à craindre, et qu'on lui pardonne même son ancien zèle pour les hérétiques.

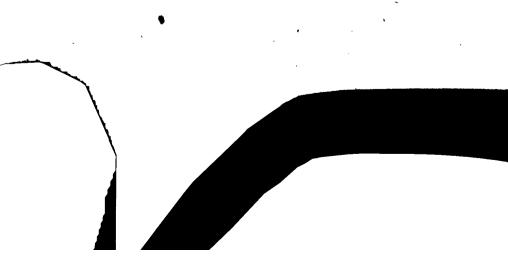
« J'ignorais, répondit l'Hôpital, que j'eu » mais mérité ni la mort, ni le pardon : » son était alors déchiré par une autre inquiétude. S était à Paris, depuis quelques jours; et son n'aurait pu la sauver, si la veuve du duc de ne lui eût offert un asile dans son hôtel redes assassins. Cette dame, alors malade, voulu ler elle-même sur la fille d'un homme ver qu'elle estimait. Elle la cacha plusieurs jours fit ensuite sortir de Paris dans une voiture cot et comme une femme de son service. Telles é dans ces jours affreux les précautions dont la

^{*} Suffisante.

du duc de Guise avait besoin pour sauver la fille de l'Hôpital.

Rendue à sa famille éplorée, cette jeune femme retrouva son père presque prisonnier dans son château. Malgré sa religion, elle fut ainsi que sa mère, forcée d'assister à la messe, sans autre conversion que la terreur inspirée par cette espèce de garnison envoyée contre les assassins, et qui leur ressemblait presque. Une dame protestante qui s'était enfuie du massacre de Paris, la veuve du marquis du Feuquières, fit demander en ce moment asile au chancelier; mais elle craignit d'en profiter, en apprenant l'oppression militaire qui pesait sur la famille du premier magistrat du royaume. Enfin, après plusieurs jours, cette garde menaçante fut levée; et l'Hôpital se trouva seul avec sa famille en proie à toutes les pensées déchirantes que lui inspirait un tel spectacle.

Chaque jour lui annonçait de nouveaux malheurs et de nouvelles hontes pour le royaume. Quelques-uns de ses amis étaient morts, d'autres avilis. Combien, lorsqu'il apprit dans sa retraite, que le pre-mier président de Thou lui-même avait fait l'apologie des meurtriers, et commencé des procédures contre les victimes, ne dut-il pas regretter au milieu de tant de maux, cette dégradation des plus nobles caractères, et ce dernier triomphe du crime qui consiste à souiller jusqu'à la vertu? Cet homme qui consiste à souiller jusqu'à la vertu?



DE L'HÔPITAL.

tude sur ses propres périls, cette ame si fern si résignée pour elle-même ne put souleve poids de l'opprobre et du malheur publics. fit plus que languir pendant quelques mois. S' prenait un moment ses études chéries, s'il pa encore cette langue poetique dont il avait amus loisirs, elle n'était que l'interprète de ses t pensees. Tout l'y reportait sans cesse. Il appri la conservation de sa propre vie avait été : ciée par les prières de la duchesse de Savoie ancienne et noble bienfaitrice. Il fit un effort l'en remercier, et pour se montrer à elle i malheureux qu'il n'était. « Quels rois, lui « » et quels confidens des rois n'avez-vous pas su » en ma faveur? malgré la distance des lieu » tre bienveillance ne m'a pas manqué. Sans » je languirais dans l'oppression, ou je serais » veli dans la tombe. Maintenant, ajoute-t-il » boureurs et les habitans des villes ont re » le repos. Nous sommes tranquilles sur la » nos femmes et de nos enfans. Nous jouissons » biens, comme dans la paix, s'il y a quelqu » d'assuré sur la terre, et si l'on peut se fi » hommes. » Il adresse des remercimens plus affectue

Il adresse des remercimens plus affectue core à cette duchesse de Guise qui avait si fille. « Cette unique enfant, lui dit-il, » restait de trois ensans que j'ai eus, » core; elle vit, sauvée par votre bienfait, tan» dis que le meurtre désolait Paris, et qu'il ne
» s'offrait aucun autre salut pour elle. Cette fille
» attachée saus cesse près de moi, et qui veille avec
» sa mère sur mon infirme vieillesse, je ne la re» garde jamais sans un mouvement de reconnais» sance pour vous et pour les vôtres. Vous avez
» sauvé plusieurs vies en une seule, etc. Elle m'a
» raconté le soin que vous avez pris, malade et
» languissante, pour que nul meurtrier ne péné» trât dans votre maison, et ne l'enlevât de cet
» asile; car dans ce jour, la rage du sang n'a pas
» même épargné les mères; et des enfans à la ma» melle ont été jetés dans la Seine *. »

Ailleurs, en s'adressant à des amis, toujours dans cette langue poétique dont il avait l'habitude, et qui se prétait à tous les mouvemens de son âme, l'Hôpital s'écriait : « J'ai vécu **, et je regrette » une vie si longue, puisque j'ai vu un généreux » caractère tout à coup dénaturé, un roi de- » venu un tyran. Personne ne me l'aurait fait

Illa mihi curam studiumque jacentis et ægræ Narravit, ne quis percussor fortè subiret Interiora domûs, ne quis se fortè latentem Extraheret (nec enim rabies tùm sæva pepercit Matribus: infantes etiam dicuntur in amnem Præcipites mersi).

^{**} Michaëlis Hospitalii carmina miscellanea,

DE L'HÔPITAL.

» croire à moi témoin de ses premières ai » Telles n'étaient pas les habitudes de nos ai » rois de France. Leurs âmes n'étaient pas fa » la trahison et à la ruse. Ils ne dérobaien » d'odieuses victoires dans l'ombre de la » Dans mon enfance, personne n'aurait pe » cœur de son ennemi, avant de lui annon » haute voix l'approche du péril. On combat » armes égales, en champ clos, sous les mur » ville, devant le peuple tout entier. » Tell donc l'horreur de ce temps que l'Hôpital r

tait la guerre civile.

On s'étonnera peut-être de trouver para derniers vœux, les derniers écrits du chance l'Hôpital, une lettre qu'il adressait à Charles Quel commerce de langage et d'idées pou exister entre le vertueux chancelier et le qui s'était couvert du sang de ses sujets? qu vait demander l'Hôpital près de mourir à cour dont il avait depuis si long-temps aban les dangereux honneurs? Il faut se souver remords qu'éprouva, dit-on, le jeune roi, et c tèrent sa fin cruelle. Il semble que cette âm blée ne dut pas recevoir, sans une agitatio taire, la lettre du vertueux vieillard, dont el autrefois entendu les conseils. Désormais d blables avis n'étaient plus de saison. Le crin

^{*} OEuvres complètes de l'Hôpital, tom. II.

trop grand pour être blamé. L'Hôpital se bornait à dire en finissant sa lettre : « Sire, je supplie Dieu » de vous donner sa grace, et vous conduire de sa » main au gouvernement de ce beau et grand » royaume, avec toute douceur et clémence envers » vos sujets, à l'imitation de lui qui est bon et pa- » tient à porter nos offenses, et prompt à nous re- » mettre et pardonner nos fautes. »

L'Hôpital survécut six mois à la Saint-Barthélemy, obsédé par le fantôme de cette horrible journée. Quand il sentit ses forces défaillir, il écrivit en latin son testament, où il rendait un compte sommaire de sa vie, disposait de ses biens et faisait ses dernières recommandations à sa femme, à sa fille et à ses petits-enfans. Il expira, le cœur plein de la douleur de sa famille, et des maux de son pays, à l'âge de soixante-huit ans, le 15 mars 1573. Il fut enterré de nuit, sans aucune pompe funéraire.

Sa mémoire fut honorée, même dans un temps de fureur et de faction. Les esprits les plus graves et les plus frivoles lui rendirent également hommage. Nous avons vu l'éloge qu'en faisait Brantôme; et l'historien de Thou le compare aux plus grands législateurs et aux plus sublimes philosophes de l'antiquité.

Les siècles suivans ajoutèrent à la gloire de cet illustre magistrat; et sa renommée, comme il arrive à ceux qui furent supérieurs aux passions de

DE L'HÔPITAL.

leur temps a grandi chaque jour avec la raiso blique. Quoiqu'il n'ait point réussi à faire le qu'il voulait, et quoiqu'il ait fait sentir au m sa vertu plutôt que son pouvoir, telle est la j des peuples, que son nom est vénéré, comme des plus grands hommes qui, secondés p fortune, ont sauvé leur patrie.



DISCOURS

D'OUVERTURE *.

MESSIEURS,

Au moment de reprendre avec vous ces entretiens sur la littérature et l'éloquence, où goût éclairé corrige et supplée mes paroles besoin de vous offrir, dans un ordre plus réglavec des expressions moins incorrectes et précises, les premières vues et les divisions rales du sujet qui doit nous occuper. Ce sujet, sieurs, est grand, quoique vulgaire et traité de fois. C'est l'histoire morale d'une époque meuse, dont le génie domina long-temps l'Eu et qui nous a laissé des monumens aussi du

^{*} Ce discours a été prononcé à l'ouverture du d'éloquence française, en novembre 1824.

que le monde civilise. C'est le tableau de la France embellie de toute la splendeur des arts, élevée au plus haut point de gloire dans les lettres et dans les armes, fière sans être libre, et faisant-servir à l'illustration d'un grand roi cette surabondance de rares talens, dont elle fut enrichie sous son empire. Louis XIV a donné son nom au dix-septième siècle; et la postérité, flatteuse ou reconnaissante, comme les contemporains, a maintenu cette suzeraineté de la puissance sur le génie. Tel est, Messieurs, le premier caractère de l'époque célèbre que nous avons réservée, comme le digne objet d'une étude à part et sans mélange. Mais d'abord afin de mieux entendre les grands génies de cet àge mémorable, essayons de rendre à Louis XIV la place qu'il occupa dans l'imagination de ses peuples, et des peuples rivaux. L'histoire des mœurs explique celle des lettres. Les événemens, la gloire, les illusions, les croyances d'un siècle sont le seul commentaire vivant et perpetuel des chefs-d'œuvre qu'il a vus naitre.

Nous avons pu le remarquer de nos jours; les élèves des arts, les disciples de la statuaire et de la peinture, ne croyaient faire qu'une étude insuffisante des monumens du ciseau antique ou de la palette de Raphaël, lorsqu'ils les voyaient réunis dans nos murs, où cependant la victoire les avait amenés : il manquait à ces trésors la lumière de l'horizon romain. Il leur manquait les lieux, les

souvenirs, le contraste des ruines. En poss les ouvrages, il fallait encore chercher l'inspir sous le ciel d'où jadis elle était descendue. A Messieurs, pour connaître la grande école raire du dix-septième siècle, pour la sentir, et l copier, il ne faut pas en regarder les formes couleurs séparées de la vie contemporaine qu imitaient; il faut voyager par nos souvenirs cette France d'autrefois; il faut reconstrui idée l'imposant édifice social où se placaien de chefs-d'œuvre, revoir les pompes, les pro tés, les ruines de cette immortelle époque, pirer l'atmosphère de gloire et d'enthousiasn se répandait autour d'un roi conquérant, éc magnanime, dont les courtisans même é souvent de grands hommes.

Veuillez donc, Messieurs, embrasser par la sée cette période historique, qui s'étend la mort de Mazarin jusqu'à celle de Louis Réunissez dans cet espace tant d'actions g ses, tant de succès mémorables, des états en des provinces conquises et gardées, des flott torieuses, de grands monumens fondés, et gré de funestes revers, un descendant de Lou placé sur un trône étranger. Voyez cette for généraux habiles, d'hommes d'état, d'homn génie, qui ses uccèdent sans interruption, pun demi-siècle, pour ne manquer jamais au du souverain. Condé avait défendu l'enfai

Louis XIV; Villars et Vendôme soutiennent sa vieillesse. Bossuet et Fénélon élèvent ses fils et les enfans de ses fils. Pendant une longue prospérité, il est grand de la gloire de ses sujets; et, quand la fortune l'abandonne, quand ses appuis se brisent, quand sa race est près de s'éteindre, il montre une ame héroïque, porte avec fermeté le poids de l'empire et des revers, et meurt le dernier des hommes illustres de son règne, comme pour annoncer que le grand siècle était achevé.

Certes, Messieurs, ce tableau n'est pas sans ombres; cette gloire ne fut pas sans mélange et sans erreurs. Louis XIV a recueilli plus qu'il n'a fait peut-être. Le génie de notre nation fermentait depuis plusieurs siècles, au milieu des restes de la barbarie, et du chaos de la guerre civile. Il était mûr pour enfanter de grandes choses; et toutes les forces du courage, de l'intelligence et du talent, semblaient, par un mystérieux accord, éclater à la fois. Mais cette active fécondité de la nature fut réglée, pour ainsi dire, par la fortune et les regards d'un homme. L'ordre et la majesté se montrèrent en même temps que la vigueur et la richesse; et le souverain parut avoir créé toutes les grandeurs qu'il mettait à leur place. L'enthousiasme s'accrut par cette illusion; et l'idolatrie des cours devint, pour la première fois, l'inspiration du génie.

Qu'elles sont brillantes, en effet, ces vingt premières années du gouvernement de Louis XIV!



Un roi plein d'ardeur et d'espérance saisi même ce sceptre qui, depuis Henri le Grand vait été soutenu que par des favoris et des r tres. Son ame, que l'on croyait subjuguée mollesse et les plaisirs, se déploie, s'afferr s'éclaire, à mesure qu'il a besoin de régner montre vaillant, laborieux ami de la justice el gloire : quelque chose de généreux se mêle au miers calculs de sa politique. Il envoie des Fra défendre la chrétienté contre les Turcs, en Al gne, et dans l'île de Crète; il est protecteur, d'être conquérant; et, lorsque l'ambition l'en à la guerre, ses armes heureuses et rapides p sent justes à la France éblouie. La pompe d tes se mêle aux travaux de la guerre, les je Carrousel aux assauts de Valenciennes et de Cette altière noblesse, qui fournissait des aux factions, et que Richelieu ne savait do que par les échafauds, est séduite par les p de Louis, et récompensée par les périls qu accorde à ses côtés. La Flandre est conquise céan et la Méditerranée sont réunis; de ports sont creusés; une enceinte de forte environne la France; les colonnades du Louv lèvent; les jardins de Versailles se dessinent dustrie des Pays-Bas et de la Hollande se vo passée par les ateliers nouveaux de la Franc émulation de travail, d'éclat, de grandeur, e tout répandue; un langage sublime et nouve

lèbre toutes ces merveilles, et les agrandit pour l'avenir. Les épîtres de Boileau sont datées des conquêtes de Louis XIV; Racine porte sur la scène les faiblesses et l'élégance de la cour; Molière doit à la puissance du trône la liberté de son génie; La Fontaine lui-même s'aperçoit des grandes actions du jeune roi, et devient flatteur pour le louer.

Mais un ordre social, où tout semblait animé par un homme, et fait pour sa gloire, pouvait-il assez inspirer l'éloquence, cette altière élève des révolutions et de la liberté? C'est là, Messieurs, que nous apparaît le trait distinctif du siècle de Louis XIV, l'esprit religieux, non ce faux zèle, cette pieuse imposture, dont Molière protégé par Louis XIV, vengeait la société; mais un esprit grave et sincère, nourri par la méditation et l'étude, illustré souvent par de touchans sacrifices, puissant, même au milieu des faiblesses et des vices, et porté dans quelques âmes jusqu'à la vertu la plus sublime. Là, comme on l'a dit souvent, s'était réfugiée la liberté, soit que par la véhémence d'Arnauld et l'immertel génie de Pascal elle combattît d'astucieux ennemis, soit que, revêtue d'un sacré caractère, elle humiliat et instruisit l'orgueil du pouvoir absolu. Tous les esprits étaient occupés de ces débats, attentifs à ces leçons. La magistrature avait perdu la grande autorité qu'elle eut dans le seizième siècle : réduite au soin de la jastice, elle n'opposait plus de résistance, ni même de plainte;

elle était encore un exemple de probité at elle n'était plus la sauve-garde des libertés pères avaient défendues; et Lamoignon a profond savoir, et la vertu, mais non le tisme d'un l'Hôpital et d'un Molé. C'étai à la religion qu'il appartenait de faire er son langage; et elle devenait le plus mag ornement de ce règne, dont elle était la seu rière. Toutes les grandeurs du siècle se pre humblement autour d'elle. Respectée da cœurs, avant même d'être victorieuse par role, elle avait ses racines dans les mœurs ques. Louis XIV, la première fois qu'il en Bossuet, jeune encore, fit écrire au père de quent apôtre, pour le féliciter d'avoir un t il avait compris que l'orateur de son siècle ét Cette voix devint la consécration la plus sante de toutes les grandes solennités de la elle s'anima dans ses superbes mépris p monde, par le spectacle même d'une cou tante et voluptueuse. Dans les palais de Verau milieu des fêtes triomphales de Louis ces accens de la muse hébraïque, ces grav seignemens de la religion retentissaien plus de terreur; et, lorsqu'une reine malhe une princesse parée de jeunesse et de bea héros long-temps vainqueur, un ministré dans l'égoïsme du pouvoir, avaient cessé de ce mélange de splendeur et de néant, cet

gnificence si triste, cette pompe si vaine, consternaient les ames, avant même que l'orateur eût parlé.

Mais, si le règne de Louis XIV favorisait particulièrement ce genre d'éloquence; son goût juste et noble, son amour naturel du grand et du beau. ne devaient pas exercer moins d'influence sur toutes les formes que prit alors le génie littéraire. Ce génie devint grave, élégant et poli. Tout, dans les inventions de l'art, fut modelé sur les exemples de point d'honneur chevaleresque, de dignité sévère, de bienséance pompeuse, qui brillaient autour du souverain; et, dans les sujets empruntés à l'histoire, la vérité des peintures souffrit souvent de cette préoccupation involontaire de l'écrivain et du poëte. Racine, élève des Grecs, réfléchit dans l'éclat de ses vers l'élégance de son siècle, encore plus que la simplicité du théatre d'Athènes. Fénélon se souvint des triomphes du jeune roi, en retraçant la gloire et les fautes de Sésostris. Aussi rien ne fut plus original, plus sincère, plus marqué d'un cachet nouveau que cette littérature imitée, et quelquesois transcrite de l'antiquité. La liberté du pinceau se retrouva jusque dans les copies qui semblaient le plus fidèles; et La Fontaine fut le plus original. des poëtes, en croyant imiter Phèdre.

C'est le second caractère qui nous frappe dans le dix-septième siècle; l'imitation y fut indépendante et créatrice. On a dit souvent de nos jours, que le

siècle de Louis XIV manqua d'une litterat digène et nationale; qu'il oublia les traditie vieux ages modernes, pour copier des modé tiques; qu'il ne fut pas la production na spontanée de notre sol et de notre climat nous laisse beaucoup à faire, et presque tou commencer.

Ces théories ingénieuses et encourageants je le crains, démenties par l'histoire de l'esp main dans tous les âges, et par l'étude du qui nous occupe. Toutes les nations, dans l miers essais d'une enfance rude et sauvag marqué leurs mœurs, leurs passions, leurs l des, par quelques chants grossiers, que la cu d'un siècle savant peut, long-temps après, 1 lir avec enthousiasme, et commenter par de doxes. Mais la perfection dans les ouvrages prit, une imagination sage et forte, une élo majestueuse et naturelle, l'alliance du goû génie, ne se trouvent qu'après de longs eff des essais divers. L'imitation n'est souvent voie plus rapide pour parcourir ces degré quels l'esprit humain est assujetti. Ainsi mains, recueillant le génie des Grecs, a rent tout à coup dans les arts une grander à celle de leur empire; ainsi la nouvelle Ita luma, dès le quatorzième siècle, cette éteinte; ainsi la France passa, dans quelq nées, de la rudesse et de la barbarie à cotte

ficence gracieuse et naturelle qui distingue les heureux génies du dix-septième siècle.

Nous sommes venus tard dans l'univers. Nous ne pouvons secouer le souvenir des ages qui nous ont précédés; mais, parmi ces âges, les uns furent brillans d'imagination et d'enthousiasme; les autres, incultes et grossiers. Croyez-vous qu'aujourd'hui cette littérature, qui cherche des inspirations dans les ruines et les hasards de la barbarie, soit plus naïve et plus vraie que celle qui s'animait à la lumière des chefs-d'œuvre antiques? on n'échappe pas à la loi de l'imitation, en changeant l'objet imité. La barbarie elle-même est un modèle. Que l'artiste contemple l'Apollon du Belvédère, ou les dieux informes de l'Inde, il recoit une impression qui lui est étrangère; il modifie sa pensée par ses regards; il devient imitateur. Mais l'imitation des chefs-d'œuvre a cet avantage, d'élever notre esprit vers ce type ideal de grâce et de beauté, qui est la vérité dans les arts. L'imitation, ou plutôt l'émulation des chefs-d'œuvre est un libre travail de la pensée; elle se confond avec l'image éternelle du grand et du beau; elle n'est vraie qu'en devenant une création nouvelle; et l'on peut dire en ce sens qu'elle disparaît, et s'efface dans sa perfection même. Mais imiter la barbarie n'est qu'une œuvre matérielle qui manque de vérité sitôt qu'elle commence, et où la réflexion est un mensonge.

Les grands écrivains du siècle de Louis XIV

avaient recu du siècle précédent l'exemple dier l'antiquité; mais l'enthousiasme du goû placa pour eux l'idolatrie de l'érudition. Éle milieu d'une civilisation qui s'épurait et : blissait chaque jour, ils ne se réfugiaient pl entiers dans les souvenirs et dans l'idiome d mains, comme avaient fait autrefois quelque mes supérieurs lassés de la barbarie de leu temporains: ils étaient, au contraire, tout nes par la pensée, tout animés des opinio idées de leur temps : seulement leur imag s'était enrichie des couleurs d'une autre é d'une civilisation, d'un culte, d'une vie dif des temps modernes. Ils rapportaient de c merce avec les Hébreux, les Grecs, les Ro quelque chose d'étranger, une grace libre qui se mêlait à l'originalité native de l'espri çais. Les diverses couleurs des différens à l'antiquité dominaient en eux, suivant l'i tion particulière du génie de chacun. Racine nélon ne respiraient que l'élégante pureté, l mélodie des plus beaux temps d'Athènes; sissaient même parmi les Grecs; ils avaient et l'âme de Virgile. Bossuet, d'un génie pl et plus hardi, confondait la mâle simplici mère, la sublime ardeur des prophètes héb l'imagination véhémente de ces orateurs c du quatrième siècle, dont la voix avait au milieu de la chute des empires et da

multe des sociétés mourantes. Massillon était inspiré par l'élégance et la majesté de la diction romaine dans le siècle d'Auguste. Fléchier imitait l'art savant des rhéteurs antiques. La Bruyère empruntait quelque chose à l'esprit de Sénèque. Madame de Sévigné étudiait Tacite; et, cette main délicate et légère, qui savait décrire avec des expressions si vives et si durables les scandales passagers de la cour, saisissait les crayons de l'éloquence et de l'histoire pour honorer la vertu de Turenne. Quelquefois une idée perdue dans l'antiquité devenait le fondement d'un monument immortel. Bossuet avait entrevu dans saint Augustin, et dans Paul Orose le plan, la suite, la vaste ordonnance de son Histoire universelle; et maître d'une grande idée indiquée par un siècle barbare, il la déployait à tous les yeux, avec la majesté d'une éloquence pure et sublime. Mêlant ainsi les lueurs hardies d'une civilisation irrégulière et la pompe d'une société polie, il était à la fois Démosthènes, Chrysostome, Tertullien, ou plutôt il était lui-même; et des sources fécondes où puisait son génie, rassemblant les eaux du ciel et les torrens de la montagne, il faisait jaillir un fleuve qui ne portait que son nom.

Vive expression des mœurs modernes, et reproduction originale de l'antiquité dans ses âges divers, voilà donc, Messieurs, les deux caractères distinctifs et dominans que nous présente le génie du dix-

septième siècle, et que nous ferons surtout tir. L'empreinte éclatante que Louis XIV a sur cette époque fera pour nous partie de la nationale, telle que la France la sentit alors bonne foi d'un peuple avec lui-même, cet science naïve de ses travaux, de sa gloire, q mait alors le patriotisme de la France, no pliquera l'influence que sa littérature, ses a civilisation obtint sur les autres peuples, ca miration qu'elle inspira même à ses ennemi dans les écrits presque contemporains qu devons en chercher la trace et l'aveu, pour con ter la rapide image de cette grande époque : u anglais, un zélateur ardent des institutions la gloire de son pays, le célèbre Thompse : milieu d'un poëme à la liberté, n'a pu fendre de consacrer un magnifique homi Louis XIV, dont il maudissait d'ailleurs le quêtes au nom de l'humanité, et surtout a de l'Angleterre. Permettez-moi de citer ce gnage poétique, et pourtant sérieux et sinc la voix du poëte n'est pas trop affaiblie da prose timide, vous aimerez ce langage d'un ger, d'un ennemi, qui dans sa jalouse adm parlait comme l'Europe.

« Voyez-vous, dit-il, ce monarque qui, » per l'enivrement du pouvoir et par son o » rêva sans succès une domination illimitée » dant que ses armées appelaient toute l'I » sur le champ de bataille, pendant qu'il prodi-» guait tant de trésors et de sang, alors même, » comme dans les loisirs fortunés de la paix, que » de monumens publics, que de créations nou-» velles ont embelli son royaume! quelle science » a brillé de toute part! quel foyer de génie s'est » allumé! Ce n'est pas à moi 1 de peindre ces ma-» gnifiques avenues ouvertes dans son empire, ces » écluses qui repoussent les flots, cet immense » canal qui traverse les montagnes et réunit les » mers; ce dôme qui retentit de la douce voix de » l'enfance sauvée du besoin, et des mains homi-» cides, de la honte; et cet autre palais où la va-» leur tranquille raconte ses nobles exploits; cette » terre, enfin, où l'élégance sociale aime à s'arrê-» ter, libre des mœurs farouches du moyen âge, et » de la fureur gothique et sanguinaire du duel; » cette ville embellie, qui voit par degrés l'ordre » le plus parfait régner dans ses murs avec la ma-» gnificence, la grâce et la joie décente.

» Que les bardes français racontent comment » les arts honorés, et la science bénie par une des-» potique faveur fleurirent avec tant d'éclat, loin » de la liberté, leur mère; comment Boileau ré-» tablit le goût antique; comment la grande âme » des Romains, par les accens de Corneille, fit » trembler le théâtre; comment, dans la bouche » de Racine, la voix plus puissante, quoique plus » douce, de la Grèce fidèle à la nature exprima



» tous les secrets du cœur; comment le th » Molière, chaste et régulier, embelli d'u » tuel bon sens et d'une gaieté native, su » elle-même; comment, élevé à de publi » neurs, le savoir se répandit dans de bril » cées; l'émulation s'anima pour la gloire; » pour de faibles récompenses; et com » langue des Français obtint ce que leur » n'avaient pu conquérir.

» Qu'ils montreme la peinture venant d
» avec Le Poussin; qu'ils disent que le plu
» tueux des arts, la sculpture, fille de la
» jeta sur les climats du Nord un regard
» ble, et fit naître Girardon; qu'ils célèbre
» prodigue magnificence qui fécondait les
» ces palais soudainement élevés, ces f
» jaillissant parmi d'arides ombrages, ce
» transformées en jardins majestueux; ce
» licat, qui, tressant avec une laine soy
» fleurs, des feuillages, serpente sur]
» embellis du palais, et, par l'éclat de

» égale les merveilles du pinceau.

» O Louis! ces lauriers qu'a fait croît » sée de tes bienfaits ceindront ta tête d » nir d'une verte couronne, tandis que » honneurs d'une injuste guerre seront dé : » perdus dans l'oubli. »

Ce règne, si bien loué par l'admiration, : par les reproches du poëte anglais, devi dèle et l'envie de l'Europe. Notre sujet nous entrainera donc naturellement à suivre, chez les nations les plus célèbres du dix-septième siècle, l'influence du génie de la France dans les productions de leurs arts. L'Angleterre, si jalouse de son originalité, qui lui semble une partie de son patriotisme, éprouva deux fois cet ascendant du siècle de Louis XIV. La littérature du règne de Charles II fut souvent la copie servile et incorrecte tout ensemble de nos grands écrivans; de même que la cour licencieuse et imprudente du monarque anglais imitait, par une frivole corruption, les plaisirs et la noble-urbanité de la cour de France. Le règne de la reine Anne, au contraire, le siècle des Pope, des Addisson, des Congrève, des Tillotson, des Swift fera briller à nos yeux un beau reflet de cette lumière qui avait éclairé nos grands écrivains. Nous retrouverons en eux cette école classi que de l'antiquité et de la France, marquée d'un caractère d'originalité nationale, mais fidèle aux grandes lois du naturel et de la raison.

La Belgique et la Hollande, à cette même époque, avaient reçu, non-seulement les arts de la France, mais des milliers de Français frappés par d'injustes lois, et qui se vengeaient en s'exilant; ils répandirent au loin notre idiome; et quelquesuns, par leurs écrits, n'étaient pas indignes de la gloire de ce beau règne, que trop souvent ils outragèrent. L'Allemagne, si savante dans son ori-



ginalité, si respectable et si sincère dans ses l'Allemagne qui, de nos jours, fait encore a arts de si profondes études pour devenir imitait exclusivement la littérature français sans être inspirée par cet exemple : elle a soin, pour son réveil, d'être touchée par sante imagination de Shakspeare. Toul'homme de génie qu'elle avait alors p Leibnitz, était en communication de haut sées avec Bossuet; et sa métaphysique se chait des grandes vues de Descartes et de branche.

L'Italie, toujours ingénieuse, mais n'a philosophie, ni liberté, ni gloire, et n'ép plus cette hardiesse d'enthousiasme que la sance des arts avait excitée dans le seizième avait les yeux fixés sur la France. Ses aca avaient retenti des panégyriques de Loui et, plus tard, son harmonieux Métastase nait l'élégance de Racine. L'Espagne, que ment d'un fils de Louis XIV avait un peu s des fers de l'inquisition, languissait sans tion et sans génie, se défiant des arts et d seils de la France Toutefois, son plus écrivain, Feyjoo, était formé par la raiquente du dix-septième siècle.

Que si maintenant, Messieurs, nous rech les effets de cette influence dans notre propnous la retrouvons partout visible et saluta

plus grands esprits du dix-huitième siècle, au milieu du changement des mœurs et du progrès de la société, se sont rapprochés de ces types éclatans et vrais que leur avait transmis le siècle précédent. Cette empreinte est marquée dans Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Buffon; elle se mêle à leur originalité, et caractérise une branche nouvelle de cette famille de grands génies; ils ont leurs traits distincts et leur libre physionomie; ils ont leurs erreurs, leurs fautes; un d'eux surtout a trop souvent reproduit et augmenté la corruption de son siècle; un autre l'a trop souvent égaré par des chimères; mais ils tiennent par plus d'une ressemblance, à ces grands hommes dont ils sont la postérité. Busson et Montesquieu conservent une gloire, non pas plus grande, mais plus irréprochable.

Ainsi, Messieurs, l'éloquence s'élevait à des beautés originales, toutes les fois qu'un homme supérieur lui trouvait un nouveau domaine. En effet, le seul obstacle à cette décadence qui menace une littérature enrichie par des chefs-d'œuvre, c'est de maintenir la pureté des formes primitives, et d'inventer une nouvelle occasion de les placer heureusement; c'est de garder la tradition du goût dans le style, et de porter toute l'innovation sur le choix du sujet et des pensées principales; c'est de mépriser cette imagination étroite qui ne travaille que sur des mots,

falsifie les pensées, pour en varier l'expresi singularise les choses communes, afin de jeunir; c'est, enfin, d'encourager cette nation inventive que la science éclaire, sentiment inspire, et qui, parcourant d'u regard le monde politique et moral, apero jours quelque place à remplir, quelque moi à élever. L'écrivain qui répète ce qu'on a l condamné au mauvais goût : par quel auti fice déguiserait-il son impuissance? Il n'y les vues neuves qui rajeunissent le style blesser le goût. Un sujet neuf n'est pas u bizarre. Une vérité simple et féconde, négli les premiers génies d'une littérature, un p vue que le progrès de la civilisation a chan réunion d'idées dont l'enchaînement ne sentir que depuis qu'elles ont été success exprimées, quelquefois un détail des ma blié par sa naïveté même, quelquefois a grandes découvertes que l'esprit humain dans les sciences les plus étrangères à l'élovoilà les trésors qui suffisent au talent, et « découvrir, par l'instinct même qui lui ar les approprier à son usage. Alors la nouve choses qu'il apercoit, ou des rapports qu'i lui permet je ne sais quelle nouveauté d'é qui sort du sujet même, et qui, n'étant p fort du style, mais un besoin de la pens chit la langue, sans la corrompre, et 1

non pas les principes, mais les applications du goût.

Jamais le monde moral n'offrit un plus grand spectacle que de nos jours. On ne vit en aucun temps de plus grands appareils de puissance et de force materielle; et jamais les opinions, les idées ne commandèrent avec tant d'empire. D'un bout de l'Europe à l'autre, les hommes sont travaillés du besoin de se refaire des principes, pour retrouver des appuis; et les erreurs du paradoxe, épuisées comme celles du préjugé, poussent les esprits vers des vérités insurmontables, puisqu'elles ont survécu à tous les excès et à toutes les tyrannies. En même temps sont tombées les barrières qui séparaient les nations; et les idées de chaque peuples agissent sur tous les autres. Dans cette communauté, et il faut le dire, dans cette instabilité d'opinions, quel vaste champ serait ouvert à la raison éloquente qui ferait le discernement de toutes les idées que deux siècles ont jetées dans le monde, qui n'éviterait aucune lumière, ne craindrait aucune vérité; mais qui, sachant que jamais vérité ne s'est introduite sans un cortége d'erreurs, mettrait son étude à faire un choix, et à poser des bornes au milieu de cet immense et incertain héritage de l'intelligence européenne, pendant qu'elle est encore la dominatrice du monde!

Dans cette Europe moderne, où tant de nations éclairées à la fois se sont renvoyé la lumière, l'âge



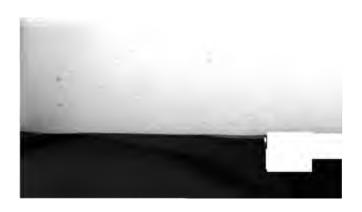
de civilisation de chaque peuple a, pour air duré plusieurs siècles, et passé par l'éproplusieurs décadences.

Beaucoup de vérités morales, ayant ét battues, ont besoin d'être raffermies : be de vérités sociales, ayant été poussées à ont besoin d'être éclaircies, et défendues l'abus qui les a profanées, et qu'on leur in elles-mêmes.

Voilà la tâche d'un moraliste éloquent; pas de récréer l'entendement humain, suiv pression fastueuse d'un philosophe : c'e suivre, et de dominer les lumières génér la justesse des vues, véritable et dernière : rité, lorsque tout le monde est éclairé.

Elles sont loin sans doute, les mœurs dément religieuses qui, dans le dix-septicle, avaient porté si haut la prédication é que, qui donnaient tant d'autorité à l'ent me, et favorisaient une éloquence particugénie moderne, et surtout à celui de la Mais ne voit-on pas combien cette tiédeur ticisme, qui fatigue aujourd'hui les amerait exciter de pathétique et d'éloquence, les sources vives et fécondes jailliraient d frappé par une main puissante?

Ce ne serait plus ce raisonnement im cette confiante et sublime ardeur de Boss nouvelée par le changement universel, l'él



apostolique aurait un nouveau langage, de nouvelles preuves, une autre victoire. Et combien l'entière abolition de l'intolérance, combien cette fraternité chrétienne, qui domine par-dessus les rivalités des sectes, et n'oublie que la Grèce, n'of-friraient-elles pas de vues grandes et nouvelles? Sans rien perdre de sa sainte rigueur, la chaîre chrétienne étendrait à la fois le cercle de ses idées et celui de son empire; toujours conciliatrice et bienfaisante, elle serait plus évangélique et plus persuasive que jamais.

Cé ne sont pas ici des conjectures étrangères à l'histoire de l'éloquence. Il importe de montrer que la carrière est encore ouverte; que l'éloquence, si long-temps cultivée par l'heureux génie de la France; n'est pas menacée de cette stérilité malheureuse, et de ce faux goût impuissant que suit bientôt la barbarie.

La littérature des sophistes et des rhéteurs a toujours appartenu à des époques d'esclavage et d'abaissement moral. Il est dans la nature de l'éloquence d'exister par la grandeur des sujets dont elle s'occupe. Que de nouvelles mœurs politiques ouvrent un horizon d'idées nouvelles; l'éloquence n'a plus besoin de dénaturer les choses pour les rajeunir. La nouveauté du sujet lui rend la simplicité, et la simplicité lui rend la grandeur. Qu'un esprit de justice et de loyanté se répande; que des intérêts sacrés soient défendus; la force, la vérité

du langage viendra d'elle-même, pour et une noble conviction, pour soutenir un cause.

Ainsi, Messieurs, tout ce qu'il y a de g de noble, la philosophie, les lettres, les lient naturellement aux libres institution possède la France; elles sont pour notre grand et paisible renouvellement dont un a besoin, après de longs orages. Dans un d tout rempli du pompeux souvenir de Loui nous n'hésitons pas à proclamer cette idé reconnaissance qu'elle inspire pour les s bienfaisans héritiers du grand Roi. Il n'est renommée qui fasse palir la gloire de ces: équitables, et protecteurs des libertés de le jets. Quand la postérité lira les prodigieuse lutions de notre age, quand elle verra le g l'usurpation et de la guerre ebranlant tous nes de l'Europe, changeant et donnant les et brisé lui-même par la force, unique l ait voulu reconnaître; quand elle verra le phe du droit légitime consacré par l'établis inviolable d'une Charte de liberté, elle adi non pas les conquêtes infructueuses du mais les bienfaits durables de la justice e paix.

Rendons hommage, Messieurs, au so qui a marqué son heureux avénement pa tour de la plus vitale des libertés publique concilié toutes les opinions par l'enthousiasme commun qu'il leur inspire. En affermissant le pacte social, il partage la gloire inappréciable de son auguste fondateur; il ouvre, avec lui, cette ère nouvelle de la France. Monarque aimable et vénéré, sa religion est le sceau de sa parole; il tient de Henri IV ces grâces du cœur auxquelles on n'échappe pas; il a recu de Louis XIV l'amour éclairé des arts, la noblesse du langage, et cette dignité qui frappe de respect, et qui pourtant séduit. Sa haute faveur accueille et ranime nos savans; sa justice, et nous lui en rendons grâce, les suit et les protége (3) sur la terre étrangère; son humanité vigilante et populaire visite les retraites de la souffrance, comme Louis XIV dotait les hospices de la gloire; ses paroles semblent un bienfait public, parce qu'elles sont toujours l'expression de cette ame française et royale, qui veut régner par les lois, qui met sa grandeur à les respecter, et mesure son pouvoir sur l'amour, les espérances et les institutions de son peuple.

NOTES.

(1) On trouve dans plusieurs écrivains de la mên à la même époque, grand nombre de témoignage bles, et non moins expressifs. Ils prouvent con critiques anglais de nos jours, qui parlent quel nos chefs-d'œuvre avec une si risible injustice, se des traditions de la bonne littérature dans leur pardans le nôtre. Pope, que Lord Byron trouve si à tous les poëtes de l'Angleterre actuelle, penségard, comme Thompson. Voici, du reste, que des beaux vers que nous avons essayé de tradui méritent bien d'être lus dans l'original. Suivant du poëte, c'est la Libérté elle-même qui parle les merveilles du règne de Louis.

'Tis not for me to paint diffusive shot
O'er fair extents of land, the shining road,
The flood compelling arch, the long canal,
Thro' mountains piercing, and uniting seas,
The dome resounding sweet with infant joy,
From famine saved, or cruel-handed shame,
And that where valour counts his noble scars;
The land, where social pleasure loves to dwell,
Of the fierce demon gothic duel freed;
The turbid city clear'd; and by degrees

Into sure peace the best police refin'd Magnificence, and grace, and decent joy. Let gallic bards record how honour'd arts And science, by despotic bounty bless'd At distance flourish'd from my parent eye; Restoring ancien taste how Boileau rose; How the big roman soul shook, in Corneille, The trembling stage; in elegant Racine How the more powerful, tho' more humble voice Of nature-painting Greece resistless breathed, The whole awaken'd hearth: how Moliere's scene Chastis'd and regular, with well judg'd wit Not scatter'd wild, and native humour grac'd Was life itself; to public honours rais'd, How learning in warm seminaries spread, And more for glory than the small reward, How emulation strove; how their pure tongue Almost obtain'd what was deni'd their arms.

- (2) Le marquis de Zampiéri remit à Louis XIV un volume qui renfermait les panégyriques du roi de France, prononcés dans douze villes d'Italie. Les hommages de ce genre furent innombrables; et ils attestaient un sentiment général d'admiration qu'avaient excité les grandes actions de ce prince, et la splendeur littéraire de son règne.
- (3) Ces paroles ont été entendues dans un sens bien naturel, et que certes nous ne voulons pas affaiblir. Et pour qui donc y aurait-il de l'intérêt dans nos écoles, si ce n'était pour le jeune savant qui les a charmées tant de fois? Ceux qu'une circonstance particulière a fait assister aux premiers essais, comme aux derniers triomphes de son rare talent, ceux qui l'ont connu avant qu'il fût célèbre, ont sans doute le droit de rappeler en ce moment quelques faits oubliés, ou défigurés par des calomnies qui coûtent aujourd'hui la liberté à M. Cousin, et prolongent les inquiétudes de ses amis.

Des feuilles étrangères le représentent comme d'athéisme et de sédition. Nous l'avons vu pou mière fois dans un de ces cours de l'école Normaître, les élèves, tout le monde était fort jet sincère : ce qui caractérisait dès lors M. Cousi distinguait son esprit, c'était un sentiment relig d'élévation et de pureté, c'était le goût des étu res, et l'amour des vérités morales. « Il y a dans ce jeune homme, » disait alors un illus ciateur du talent, qui venait de lire une des pages qu'ait écrites M. Cousin.

Préoccupé de ces nobles contemplations, le losophe ne resta point cependant étranger à to politique. Au 20 mars, à l'approche du despot raissant sous les traits de Bonaparte, M. Cousir comme volontaire royal, et partit avec des amis son exemple. Sans doute on ne verra pas dans le germe d'une énergie séditieuse. Quoi qu'il en une courte disgrâce, M. Cousin, en 1815, fut c suppléer, dans la chaire de l'histoire de la pl un homme qu'il paraissait presque impossible c cer. Ce fut alors qu'il déploya ce rare talent, sance de parole que sa jeunesse et le sujet sév leçons rendaient plus étonnante. On a loué se trop peu loué son éloquence, le mélange de « d'imagination, le feu de conviction intérieure c ses paroles. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est losophie énoncée dans ses leçons était avant tou liste et morale; c'est qu'il était le plus fervent deux philosophes religieux, de Leibnitz et de c'est qu'il concourait avec autant de zèle que de mouvement salutaire contre cette philosophie d tion, à laquelle le dix-huitième siècle avait beau accordé. M. Cousin, par son langage comme par

nes, était l'orateur du spiritualisme; et lui-même, en quelque sorte, il en offrait l'image par cette chaleur d'âme, cette vie de la pensée qui brillait en lui, au milieu des langueurs d'une existence frêle et douloureuse.

A cet éclat de talent, M. Cousin joignait les études philologiques; ce fut même pour lui le motif d'un voyage à Venise et en Allemagne. On dut alors à ses travaux, favorisés par le gouvernement, les premiers volumes d'une savante édition de Proclus.

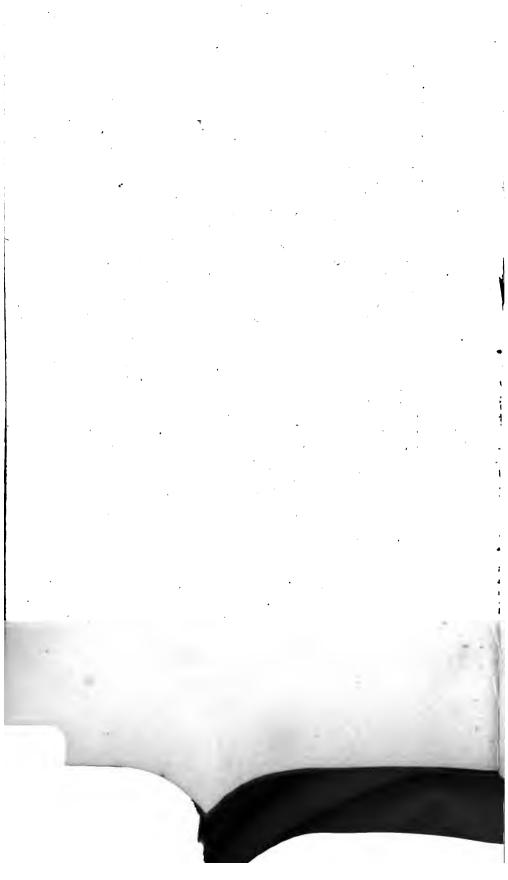
En recueillant les bruits singuliers rapportés par quelques seuilles étrangères, on ne sait s'il ne faut pas faire remonter à cette époque les premières défiances excitées contre M. Cousin. Mais quand on l'a vu revenir d'Allemagne avec des collations de manuscrits, et des scolies soigneusement rassemblées, quand on l'a vu publier en deux années le travail épineux d'une édition grecque hérissée de métaphysique, on a peine à retrouver en lui les allures d'un conspirateur.

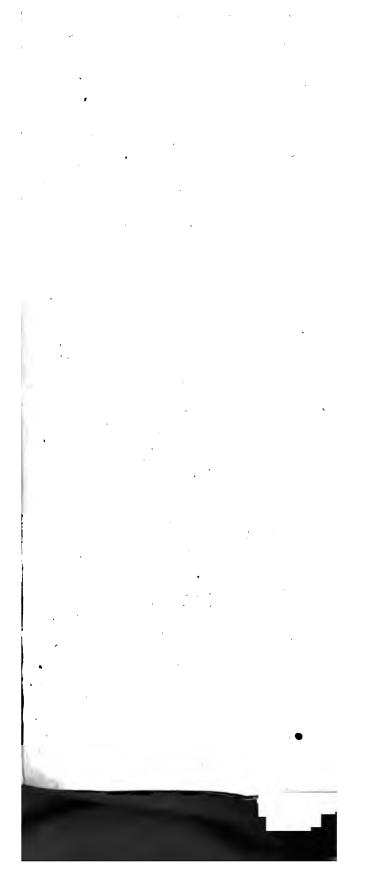
L'intérêt s'accroît encore, si l'on songe que M. Cousin, enlevé subitement sur un territoire étranger, par une autre puissance étrangère, pendant qu'il voyageait sous la protection de la France, est exposé au retour d'un mal, qui souvent a fait craindre pour sa vie. Il laisse en France des amis honorables et nombreux, une mère âgée, qui n'a d'autre fortune qu'un tel fils. Il laisse des travaux interrompus, qu'il devait bientôt reprendre, cette belle traduction de Platon, monument de ses nobles études et de ses préférences philosophiques. Que si, comme on le suppose, sa détention se prolonge par un refus de répondre, en sa qualité de sujet français, cette conduite ne peut lui faire tort auprès des cœurs généreux. On voit que, loin de la France, sous la garde d'un gendarme étranger, il a le sentiment de cette dignité que le nom seul de nos rois, et la pensée de leur protection, doit inspirer à tout Fran-



çais. Tous les hommes éclairés, tous les amis d des lois espèrent qu'une intervention provoqué auguste influence, et noblement exercée, ne p inutile pour la liberté de notre célèbre comps prince qui vainquit l'Espagne par la modérati par les armes, le plus fidèle sujet et le plus noble du roi de France, est une puissante protectio malheur et pour le talent. L'intérêt public, e toutes parts, est une éloquente plaidoirie pour l'i Ce n'est pas une opinion qui réclame M. Co l'honneur du trône, c'est la conscience publique

Le roi de Prusse entendra ce langage; il ne pas de le retrouver dans la bouche des homme amis de l'ordre. Sa Majesté se souviendra peut jeune homme qu'en 1814, dans une solennité elle accueillit avec la plus bienveillante faveur, daigna présenter elle-même aux princes ses fils. I viendra peut-être d'une voix qui, faisant allusic centes adversités qu'avait éprouvées la maison d bourg, fit entendre ces paroles, ratifiées par d suffrages: « Le vaillant héritier de Frédéric a n » les chances de la guerre ne font pas tombes » un véritable roi; qu'il se relève toujours noble » tenu sur les bras de son peuple, et demeure » parce qu'il est aimé. » C'est la même voix aujourd'hui pour M. Cousin.







SHAKSPEARE.

ESSAI LITTÉRAIRI

SUR SHAKSPEA

La gloire de Shakspeare parut d'abord e un sujet de paradoxe et de scandale : ella aujourd'hui la vieille renommée de notre Cette révolution déjà remarquée fait supp doute de grands changemens dans les op les mœurs; elle ne fait pas naître seuler question de littérature et de goût; elle et beaucoup d'autres qui tiennent à l'histo société. Nous n'essaierons pas ici de les a dir; l'étude des ouvrages d'un homme de assez féconde par elle-même.

Voltaire a tour à tour appelé Shaksp grand poëte et un misérable farceur, un et un Gilles. Dans sa jeunesse, revenant terre, il rapporta son enthousiasme pour scènes de Shakspeare, comme une des no hardies qu'il introduisait en France : quarante ans plus tard, il prodigua mille traits de sarcasme à la barbarie de Shakspeare; et il choisit particulièrement l'Académie, comme une sorte de sanctuaire, pour y fulminer ses anathèmes. Je ne sais si l'Académie serait aujourd'hui propre au même usage; car les révolutions du goût pénètrent dans les corps littéraires comme dans le public.

Voltaire se trompait en voulant ravaler le génie prodigieux de Shakspeare; et toutes les citations moqueuses qu'il entasse ne prouvent rien contre l'enthousiasme que lui-même avait partagé. Je ne parle pas de La Harpe, qui s'est emporté avec une colère longue et sérieuse contre les défauts et la réputation de Shakspeare, comme si son propre thêâtre eût été menacé le moins du monde par cette renommée gigantesque. C'est dans la vie, le siècle et le génie de Shakspeare qu'il faut chercher, sans système et sans humeur, la source de ses fautes bizarres et de sa puissante originalité.

Shakspeare (William) naquit le 23 avril 1564, à Stratford sur Avon, dans le comté de Warvick. On sait fort peu de chose sur les premières années et sur la vie de cet homme si célèbre; et malgré les recherches minutieuses de l'érudition biographique, excitée par l'intérêt d'un si grand nom, et par l'amour-propre national, les Anglais ne connaissent guère de lui que ses ouyrages. On n'a pu, même

SUR SHAKSPEARE.

chez eux, déterminer bien nettement s'il tholique ou protestant; et l'on y discut sur la question de savoir s'il n'était pas comme le plus fameux poëte anglais siècle.

Il paraît que Shakspeare se trouva le d'une famille de dix enfans. Son père d'une commerce de laines, avait succes rempli dans Stratford la fonction de grand celle d'alderman, jusqu'au moment où tes de fortune, et peut-être le reproche de cité, l'éloignèrent de tout emploi public quelques autres traditions, il joignait à s merce de laines l'état de boucher; et le jeu speare, brusquement rappelé des école ques, où ses parens ne pouvaient plus le: fut employé de bonne heure aux travaux durs de cette profession. S'il faut en croir teur presque contemporain, lorsque Sh était chargé de tuer un veau, il faisait c cution avec une sorte de pompe, et ne r pas de prononcer un discours devant les ve semblés. La curiosité littéraire pourra, si e chercher quelque rapport entre ces hara: jeune apprenti et la vocation tragique d mais on doit avouer que de semblables nous jettent bien loin des brillantes ins et de la poétique origine du théâtre gre aux champs de Marathon, et dans les fête



nes victorieuse, qu'Eschyle avait entendu la voix des Muses.

Quoi qu'il en soit de ces premières et obscures occupations de Shakspeare, il fut marié dès sa dixhuitième année avec une femme plus âgée que lui, qui le rendit en peu de temps père de trois enfans, mais dont le souvenir n'occupe d'ailleurs presqu'aucune place dans son histoire. Cette union lui avait probablement laissé toutes les allures d'une vie assez aventureuse. C'est deux ans après son mariage, que, chassant la nuit, avec quelques braconniers, les daims d'un gentilhomme du canton, sir Thomas Lucy, il fut arrêté par les gardes, et que s'étant vengé de cette première disgrâce par une ballade satirique, il s'enfuit à Londres pour éviter les poursuites du seigneur doublement offensé. Cette anecdote est le fait le mieux assuré de la vie de Shakspeare; car il l'a mise lui-même sur la scène; et le personnage ridicule du juge Shallow voulant instrumenter, pour un délit de chasse, contre Falstaff, est un souvenir et une vengeance de cette petite persécution.

Arrivé à Londres, Shakspeare fut-il réduit à garder, à la porte d'un théatre, les chevaux des curieux qui le fréquentaient? ou remplit-il d'abord quelque office subalterne dans ce même théatre? Voilà ce qu'il faut nous résoudre à ignorer, malgré les efforts des commentateurs. Ce qui paraît moins douteux, c'est qu'en 1592, six ou sept ans



après son arrivée à Londres, il était déjà même envié, comme acteur et comme au matique. Un libelle du temps renferme des allusions assez évidentes, et dont l'a annonce bien une jalousie méritée. Cep paraît que Shakspeare ne se livra pas d' du moins ne se livra pas uniquement, à de sitions dramatiques. En publiant, sou de 1593, un poëme de Vénus et Adoni lord Southampton, Shakspeare appelle ce le premier né de son imagination. Ce pe semble tout-à-fait dans le goût italien, cherche du style, l'affectation de l'esprit fusion des images. Le même caractère se dans un Recueil de sonnets qu'il fit pai 1596, sous le titre: The passionate Pil le retrouve aussi dans le poëme de Lucre production de Shakspeare qui date de époque.

Ces divers essais peuvent être regard les premières études de ce grand poëte ne pourrait, sans une étrange méprise, dépourvu de toute culture, et écrivant a Sans doute Shakspeare, quoique dans un érudit, ignorait tout-à-fait les langues a mais peut-être savait-il l'italien; et d'aillet temps, les traductions avaient déjà fait p la langue anglaise presque tous les ouvrage et grand nombre d'ouvrages modernes.

anglaise n'était pas non plus, à cette époque, dans un état d'indigence et de grossièreté; èlle commençait de toutes parts à se polir. Spencer, qui mourut à l'époque des premiers débuts de Shakspeare, avait écrit un long poëme, d'un style savant, ingénieux, et dans un goût d'élégance quelquefois affecté, mais prodigieusement supérieur à la diction grotesque de notre Ronsard. Il n'était pas jusqu'au vieux Chaucer, imitateur de Boccace et de Pétrarque, qui, dans son anglais du quatorzième siècle, n'offrit déjà des modèles de naïveté, et grande abondance de fictions heureuses.

Mais c'était surtout, depuis le règne de Henri VIII, et la révolution religieuse, qu'un grand mouvement avait été donné aux esprits; que l'imagination s'était échauffée, et que la controverse avait répandu dans la nation le besoin des idées nouvelles. La Bible seule, rendue populaire par les versions des puritains encore inactifs, mais déjà passionnés, la Bible seule était une école de poésie pleine d'émotions et d'images; elle remplaça presque dans la mémoire du peuple les légendes et les ballades du moyen age. Les psaumes de David, traduits en vers rudes, mais pleins de feu, étaient le chant de guerre de la réformation, et donnaient à la poésie, qui jusque-là n'avait été qu'un passetemps subalterne dans l'oisiveté des châteaux et de

SUR SHAKSPEARE.

la cour, quelque chose d'enthousiaste e

En même temps l'étude des langues a ouvrait une source abondante de souveni mages qui prenaient une sorte d'origin étant à demi défigurées par les notions ur fuses qu'en recevait la foule. Sous Élisabe dition grecque et romaine était le bon cour. Tous les auteurs classiques étaient La reine elle-même avait mis en vers l'H rieux de Sénèque; et cette version peu r ble suffit pour expliquer le zèle littérair gneurs de sa cour. On se faisait éru plaire à la reine, comme, dans un aut on s'est fait philosophe ou dévot.

Cette érudition des beaux-esprits de n'était pas sans doute partagée par le mais il s'en répandait quelque chose fêtes et dans les jeux publics. C'était thologie perpétuelle. Quand la reine visi que grand de sa cour, elle était reçue et les dieux Pénates; et Mercure la condu la chambre d'honneur. Toutes les métar d'Ovide figuraient dans les pâtisseries d A la promenade du soir, le lac du châ couvert de Tritons et de Néréides, et déguisés en nymphes. Lorsque la rein dans le parc au lever du jour, elle était par Diane, qui la saluait comme le mo

pureté virginale. Faisait-elle son entrée solennelle dans la ville de Norwich, l'Amour apparaissant au milieu des graves aldermen, venait lui présenter une flèche d'or, qui, sous l'influence de ses charmes puissans, ne pouvait manquer le cœur le plus endurci; présent, dit un chroniqueur *, que sa majesté, qui touchait alors à la quarantaine, recevait avec un gracieux remerciement.

Ces inventions de courtisan, cette mythologie officielle des chambellans et des ministres, qui étaient à la fois flatterie pour la reine et un spectacle pour le peuple, répandaient l'habitude des fictions ingénieuses de l'antiquité, et les rendaient presque familières aux plus ignorans, comme on le voit dans les pièces mêmes ou Shakspeare semble le plus écrire pour le peuple et pour ses contemporains.

D'autres sources d'imagination étaient ouvertes, d'autres matériaux de poésie étaient préparés dans les restes de traditions populaires et de superstition locale qui se conservaient dans toute l'Angleterre. A la cour, l'astrologie, dans les villages, les sorciers, les fées, les génies, étaient une croyance encore toute vive et toute puissante. L'imagination toujours mélancolique des Anglais retenait ces fables du Nord comme un souvenir national. En même temps, venaient s'y mêler, pour les esprits

^{*} Hollinshed.

SUR SHAKSPEARE.

plus cultivés, les fictions chevaleresque rope méridionale, et tous ces récits m des muses italiennes qu'une foule de tr faisait passer alors dans la langue anglais de toutes parts et en tous sens, par le me idées anciennes et étrangères, par la créc nation des souvenirs indigènes, par l'éri par l'ignorance, par la réforme religieu les superstitions populaires, se formaie perspectives pour l'imagination; et, sai fondir davantage l'opinion des écrivain appelé cette époque l'âge d'or de la poésie on peut dire que l'Angleterre, sortant (barie, agitée dans ses opinions, sans être par la guerre, pleine d'imagination et nirs, était alors le champ le mieux pi pût s'élever un grand poëte.

C'est au milieu de ces premiers trés littérature nationale que Shakspeare, an merveilleux génie, forma promptemen pressions et son langage. Ce fut le pre rite qu'on vit éclater en lui, le caractère c d'abord ses contemporains; on le voit p nom de poëte à la langue de miel, q donné, et que l'on retrouve dans toutes l tures naissantes, comme l'hommage na cerné à ceux qui les premiers sont sentir ment le charme de la parole, l'harmonis gage.

Ce génie de l'expression qui fait aujourd'hui le grand caractère et la vie durable de Shakspeare, fut, on ne peut en douter, ce qui saisit d'abord son siècle. Comme notre Corneille, il créa l'éloquence, et sut puissant par elle. Voilà le grand caractère qui, tout à coup, fit remarquer ses pièces de théatre, au milieu de la foule de tous les autres drames, également désordonnés et barbares, dont la scène anglaise était déjà remplie. Cette époque, en effet, n'était rien moins que stérile en productions dramatiques. Quoique la pompe exterieure du spectacle fût très-grossière et très-imparfaite, les représentations étaient suivies avec passion. Le goût des fêtes répandu par Élisabeth, et la prospérité publique croissant sous son règne, multipliaient le besoin d'une telle jouissance. Un homme célèbre de sa cour, celui même qu'elle employa pour prononcer l'odieuse sentence de Marie Stuart, lord Dorset, avait composé et fait jouer à Londres une tragédie de Gorboduc. A la même époque, Marloe faisait représenter le Grand Tamerlan, le Massacre de Paris, l'Histoire tragique du docteur Faust.

Il faut croire d'ailleurs, qu'indépendamment de ces ouvrages connus et publiés, il y avait, dans le répertoire des théâtres de cette époque, certaines pièces de plusieurs mains, souvent retouchées par les comédiens eux-mêmes. Ce fut dans un travail de ce genre que s'exerça d'abord le génie dramatique

SUR SHAKSPEARE.

de Shakspeare; et c'est parmi ces ouvrage gasin qu'il faut ranger plusieurs pièces sous son nom, et barbares comme les mais barbares sans génie; tels sont Lor wel, le Prodigue de Londres, Périclès ne les trouve pas comprises dans la liste logique que le scrupuleux Malone a de pièces de Shakspeare, en remontant jus née 1590 où il place Titus Andronicus.

Depuis cette époque, Shakspeare vi jours à Londres, excepté quelques voys faisait dans sa ville natale, donnait chac une ou deux pièces de théâtre, tragéd die, drame pastoral, ou féerie. Il est a semblable que sa vie fut ce que pouvait d'un comédien dans les mœurs de ce tem à-dire obscure et libre, et se dédomma défaut de considération par les plaisirs.

Toutefois les contemporains, sans not aucun de ces détails précieux, aucune de dotes familières que l'on aimerait à pou sur Shakspeare, rendent hommage à sa d à sa bonté d'âme. Il ne s'est conservé que de souvenirs de son jeu théâtral. On sait Hamlet il représentait le spectre d'une effrayante. Il remplissait beaucoup d'au du répertoire, souvent même plusieurs même pièce; et, ce n'est pas aujourd'hui sité sans intérêt que de voir, surces listes



qui précèdent de vieilles éditions de drames anglais, le grand nom de Shakspeare figurer modestement, parmi tant de noms obscurs en tête d'un ouvrage oublié.

Il ne reste aucun détail sur les faveurs et la protection qu'il recut de la cour. On sait seulement qu'Élisabeth aimait son talent, et qu'elle avait goûté singulièrement le personnage bouffon de Falstaff dans Henri V. Il semble à notre délicatesse moderne que l'admiration de la sévère Élisabeth aurait pu mieux choisir; et celle que Shakspeare reconnaissant appelle la belle Vestale assise sur le trône d'Occident, pouvait trouver autre chose à louer dans le plus grand peintre des révolutions d'Angleterre. Ce qui paraît plus méritoire de la part de cette princesse, c'est l'heureuse liberté dont jouit Shakspeare pour le choix de ses sujets. Sous le pouvoir absolu d'Elisabeth, il dispose à son gré des événemens du règne de Henri VIII, retrace sa tyrannie avec une simplicité tout historique, et peint des plus touchantes couleurs les vertus et les droits de Catherine d'Aragon chassée du trône et du lit de Henri VIII pour faire place à la mère d'Élisabeth.

Jacques I^or. ne se montra pas moins favorable à Shakspeare. Il accueillit avec plaisir les prédictions flatteuses pour les Stuarts que le poëte avait placées au milieu de sa terrible tragédie de Macbeth; et comme il s'occupait de protéger lui-même

SUR SHAKSPEARE.

le théâtre, c'est-à-dire de le rendre mo il voulut confier à Shakspeare la charge de directeur des comédiens de Black-Frice fut à cette époque même que Shal peine âgé de cinquante ans, quitta Loncretira dans sa ville natale. Il y jouissa deux ans, d'une petite fortune amassée travail, lorsqu'il mourut. Son testament a publié, et qui porte la date de l'anrétait fait, dit-il au commencement de ce état de parfaite santé. Shakspeare, a exprimé des sentimens de piété, dispose legs en faveur de sa fille Judith, d'u d'une nièce, et enfin de sa femme, à l donne son meilleur lit, avec la garnitu

La réputation de Shakspeare a surtout g les deux siècles qui suivirent sa mort; et, dant ce période que l'admiration pour est devenue, pour ainsi dire, une superstinale. Mais, dans son siècle même, sa I été vivement ressentie, et honorée des tans témoignages de respect et d'enth Ben Jonhson, son timide rival, lui remage dans des vers où il le compare au aux Sophocle, aux Euripide, et où il s'e la même admiration, et presque la mêm que les critiques anglais de notre temps » phe, ma chère Angleterre; tu peux n



» homme à qui tous les théâtres d'Europe doivent » hommage. Il n'appartenait pas à un siècle, mais » à tous les siècles. La nature elle-même s'enor-» gueillit de ses pensées, et se complaît à porter » la parure de ses vers brillans d'un éclat si riche, » et tissus avec tant d'art. » Cet enthousiasme se soutient dans toute la pièce de Ben Jonhson, et finit par une espèce d'apothéose de l'étoile de Shakspeare, placée dans les cieux pour échauffer à jamais le théâtre du feu de ses rayons.

La même admiration se transmit et augmenta toujours en Angleterre; et quoique, dans le milieu du dix-septième siècle, les fureurs de la guerre civile et les superstitions puritaines, en proscrivant les jeux du théâtre, aient interrompu, pour ainsi dire, cette tradition perpétuelle d'une gloire adoptée par l'Angleterre, on en retrouve partout le souvenir. Milton le consigne dans quelques vers :

« Quel besoin, dit-il, a mon Shakspeare de pier» res entassées par le travail d'un siècle, pour re» cevoir ses cendres vénérées? Quel besoin a-t-il
» que ses saintes reliques soient ensevelies sous
» une pyramide qui monte jusqu'aux cieux? Fils
» chéri de la Mémoire, grand héritier de la Renom» mée, que t'importent ces faibles témoignages
» de ton nom! Toi-même, dans notre admiration
» et dans notre stupeur, tu t'es bâti un monument
» impérissable, etc. »

On voit, par ces témoignages et par beaucoup

SUR SHAKSPEARE.

d'autres qu'il serait facile de réunir, qu de Shakspeare, quelque temps affaibli da volité de règne de Charles II, n'a pas c été en Angleterre le fruit d'une lente that le calcul tardif d'une vanité nationale. d'ailleurs, d'étudier le théâtre de cet he traordinaire pour comprendre sa prodig fluence sur l'imagination de ses compat cette même étude y fait voir d'assez gran tés pour mériter l'admiration de tous ples.

La liste des pièces non contestées de S renferme trente-six ouvrages produits espace de vingt-cinq ans, depuis 1589 1614. Ce n'est donc pas ici la fécondi gieuse et folle d'un Caldéron ou d'un Vega, de ces intarissables auteurs dont l se comptent par milliers; c'est encore m doute, la facilité stérile de notre poët Quoique Shakspeare, au rapport de Ben écrivît avec une rapidité prodigieuse, et jamais ce qu'il avait écrit, on voit, par] borné de ses compositions, qu'elles ne s'e pas confusément dans sa pensée, qu'elle tirent pas sans réflexion et sans effort. des poëtes espagnols, ces pièces faites quatre heures, comme disait l'un d'eux; toujours une improvisation favorisée par de la langue, plus encore que par le génie



Elles sont, la plupart, pompeuses et vides, extravagantes et communes. Les pièces de Skakspeare, au contraire, réunissent à la fois les accidens soudains du génie, les saillies de l'enthousiasme, et les profondeurs de la méditation. Tout le théâtre espagnol a l'air d'un rêve fantastique, dont le désordre détruit l'effet, et dont la confusion ne laisse aucune trace. Le théâtre de Shakspeare, malgré ses défauts, est le travail d'une imagination vigoureuse, qui laisse d'ineffaçables empreintes, et donne la réalité et la vie même à ses plus bizarres caprices.

Ces observations autorisent-elles à parler du système dramatique de Shakspeare, à regarder ce système comme justement rival du théâtre antique, et à le citer enfin comme un modèle qui mérite d'être préféré? Je ne le crois pas. En lisant Shakspeare avec l'admiration la plus attentive, il m'est impossible d'y reconnaître ce système prétendu, ces règles de génie qu'il se serait faites, qu'il aurait suivies toujours, et qui remplaceraient pour lui la belle simplicité choisie par l'heureux instinct des premiers tragiques de la Grèce, et mise en principes par Aristote. Évitant les théories ingénieuses inventées après coup, remontons au fait. Comment Shakspeare trouva-t-il le théâtre, et comment le laissa-t-il? De son temps, la tragédie etait conçue simplement comme une représentation d'événemens singuliers ou terribles, qui se

succedaient sans unité, ni de temps, n Les scènes bouffonnes s'y mêlaient, par tation des mœurs du temps, et, de mên cour, le fou du roi paraissait dans les pl cérémonies. Cette manière de concevoir die, plus commode pour les auteurs, pl dissante, plus variée pour le public, fut é suivie par tous les poëtes tragiques du t savant Ben-Johnson, plus jeune que Shi mais pourtant son contemporain, Ben-Joh savait le grec et le latin, a précisément le irrégularités que l'inculte et libre Shake produit également sur le théâtre les événi plusieurs années; il voyage d'un pays à ! laisse la scène vide, ou la déplace à che ment; il mêle le sublime et le bouffon, l que et le trivial, les vers et la prose; il a système que Shakspeare, ou plutôt l'ur n'avaient aucun système : ils suivaient l leur temps, ils remplissaient les cadre mais Shakspeare, plein d'imagination, lité, d'éloquence, jetait dans ces cadres et vulgaires une foule de traits nouveau: mes, à peu près comme notre Molière, :: ce conte ridicule du Festin de Pierre, c tous les théâtres de Paris, le transform dit par la création du rôle de don Jua admirable esquisse de l'hypocrisie que plus tard surpassée dans Tartufe.

Tel est Shakspeare * : il n'a point d'autre système que son génie; il met sous les yeux du spectateur, qui n'en demandait pas davantage, une suite de faits plus ou moins éloignés l'un de l'autre. Il ne raconte rien; il jette tout en dehors, et sur la scène: c'était la pratique de ses contemporains. Ben-Jonhson, Marloe, Fletcher et Beaumont, n'avaient ni plus ni moins d'art; mais souvent chez eux cette excessive liberté n'amenait que des combinaisons vulgaires; et, presque toujours, ils manquent d'éloquence. Dans Shakspeare, les scènes brusques et sans liaison offrent quelque chose de terrible et d'inattendu. Ces personnages, qui se rencontrent au hasard, disent des choses qu'on ne peut oublier. Ils passent; et le souvenir subsiste; et, dans le désordre de l'ouvrage, l'impression que fait le poëte est toujours puissante. Ce n'est pas que Shakspeare soit toujours naturel et vrai. Certes,

^{*} Ce n'est pas que Shakspeare ne connut l'existence des règles dramatiques. Il avait lu plusieurs drames de l'antiquité, traduits en anglais. Dans sa tragédie d'Hamlet, où il parle de tant de tant choses, il a parlé même des unités : « Voilà, dit Polonius, les meilleurs acteurs du

monde pour la tragédie, la comédie, l'histoire, la pas-

[»] torale, la pastorale comique, l'histoire pastorale, le

andrame unique et indivisible, et les poëmes sans limites. » Pour eux, Sénèque n'est pas trop grave, ni Plaute trop

[»] léger : pour le genre régulier, et pour le genre libre,

[&]quot; ils n'ont pas leur pareil. "

s'il est facile de relever dans notre tras çaise quelque chose de factice et d'appri peut blamer dans Corneille un ton de imposé par son siècle, et aussi étranger : hommes représentés par le poëte qu'à s génie; si, dans Racine, la politesse et la la cour de Louis XIV sont mises à la mœurs rudes et simples de la Grèce combien ne serait-il pas facile de noter « speare une impropriété de mœurs et « bien autrement choquante! Souvent cherche de tours métaphoriques! quel et vaine affectation! Cet homme, et s'exprime avec tant de vigueur, em cesse des locutions alambiquées et sub énoncer laborieusement les choses les ples.

C'est ici surtout qu'il faut se rappele où écrivait Shakspeare et la mauvaise qu'il avait reçue de son siècle, seule étudia: ce siècle, si favorable à l'imagir poétique, gardait en partie l'empreinte barie subtile et affectée des savans du n Dans toutes les contrées de l'Europe, e talie, le goût était à la fois rude et cor scolastique et la théologie ne servaier réformer. La cour même d'Élisabeth ava chose de pédantesque et de raffiné, dont devait s'étendre à toute l'Angleterre. vouer, quand on lit les étranges discours que le roi Jacques faisait à son parlement, on s'étonne moins du langage que Shakspeare a souvent prêté à ses héros et à ses rois.

Ce qu'il faut admirer, c'est que, dans ce cahos, il ait fait briller de si grands éclairs de génie. Au reste, il est difficile d'atteindre, sur ce point, à tout l'enthousiasme des critiques anglais. L'idolàtrie des commentateurs d'Homère a été surpassée. On a fait de Shakspeare un homme qui, ne sachant rien, avait tout créé, un profond métaphysicien, un moraliste incomparable, le premier des philosophes et des poëtes. On a donné les explications les plus subtiles à tous les accidens de sa fantaisie poétique; on a déifié ses fautes les plus monstrueuses, et regardé la barbarie même qu'il recevait de son temps comme une invention de son génie. Déjà, dans le dernier siècle, Johnson, milady Montaigu et lord Kaimes, piqués par les irrévérences et les saillies de Voltaire, avaient porté fort loin le raffinement de leur admiration souvent ingénieuse et vraie.

Des critiques * plus modernes reprochent aujourd'hui à ces illustres prédécesseurs, de n'avoir pas senti l'idéal poétique réalisé par Shakspeare : ils trouvent que M. Schlegel seul approche de la vérité, lorsqu'il termine l'énumération de toutes les

^{*} Characters Shakspear's plays by William Hazzlitt.

merveilles réunies dans Shakspeare, par pompeux : « Le monde des esprits et la 1 » mis leurs trésors à ses pieds : demi-die » sance, prophète par la profondeur de s » prit surnaturel par l'étendue de sa sag » élevé que l'humanité, il s'abaisse jusqu » tels, comme s'il n'avait pas le sentim » supériorité, et il est naif et ingénu c » enfant. » Mais ce n'est ni par la subt tique du littérateur allemand, ni par le teries, et surtout les traductions de Volt faut juger le génie et l'influence de S. My. Montaigu a relevé, dans la version du Jules César, de nombreuses inadve l'oubli de grandes beautés : elle a repot dains de Voltaire par la critique jud quelques défauts du théâtre français : n pouvait pallier les énormes et froides mêlées aux pièces de Shakspeare. « » pas, se borne-t-elle à dire, que ces » vaient être jouées dans une misérabl

» valent être jouees dans une misérabl

» devant une assemblée sans lettres, et

» à peine de la barbarie. »

Toutes les absurdes invraisemblances bouffonneries que prodigue Shakspea communes au grossier théâtre que nous même époque; c'était la marque du ter quoi voudrait-on admirer aujourd'hui speare les défauts qui sont profondém

partout ailleurs, et qui n'ont survécu dans le poëte anglais, qu'à la faveur des grands traits dont il les entoure? Il faut donc, en jugeant Shakspeare, rejeter d'abord l'amas de barbarie et de faux goût qui le surcharge; il faut peut-être aussi se garder de faire des systèmes applicables à notre temps, avec ces vieux monumens du siècle d'Élisabeth. Si une forme nouvelle de tragédie devait sortir de nos mœurs actuelles, et du génie de quelque grand poëte, cette forme ne ressemblerait pas plus à la tragédie de Shakspeare qu'à celle de Racine. Que Schiller, dans un drame allemand, emprunte au Roméo de Shakspeare la vive et libre image d'une passion soudaine, et d'une déclaration d'amour qui commence presque par un dénoûment, il manque à la vérité des mœurs encore plus qu'aux bienséances de notre théâtre; il imite de sangfroid un délire d'imagination italienne. Que dans un poëme dramatique, rempli des abstractions de notre époque, et qui retrace cette satiété de la vie et de la science, cet ennui ardent et vague, maladie de l'extrême civilisation, Goëthe s'amuse à copier les chants sauvages et grossiers des sorcières de Macbeth, il fait un jeu d'esprit bizarre, au lieu d'une peinture naïve et terrible.

Mais si l'on considère Shakspeare à part, sans esprit d'imitation et de système, si l'on regarde son génie comme un événement extraordinaire qu'il ne s'agit pas de reproduire, que de traits ad-

BUR SHAKSPEARE.

mirables! quelle passion! quelle poé éloquence! Génie fécond et nouveau, tout créé, sans doute; car presque tout gédies ne sont que des romans ou des du temps distribuées en scènes; mais i d'un cachet original tout ce qu'il emp conte populaire, une vieille ballade, t ce génie puissant s'animent, se transforn viennent des créations immortelles. Pe gique des caractères, il ne les conserv exactitude; car ses personnages, à bien ceptions près, dans quelque pays qu'il le la physionomie anglaise; et pour lui le main n'est que la populace de Londres précisement cette infidélité aux mœurs diverses contrées, cette préoccupation anglaises, qui le rend si cher à son pays ne fut jamais plus national. Shakspea génie anglais personnifié, dans son all libre, sa rudesse, sa profondeur et sa 1 Le monologue d'Hamlet ne devait-il p spiré dans le pays des brouillards et du noire ambition de Macbeth, cette amb daine et si profonde, si violente et n'est-elle pas un tableau fait pour ce p trône fut disputé si long-temps par tan et de guerres?

Combien cet esprit indigène n'a-t-il puissance encore dans les sujets où



envahit son auditoire de tous les souvenirs, de toutes les vieilles coutumes, de tous les préjugés du pays, avec les noms propres des lieux et des hommes, Richard III, Henri VI, Henri VIII. Figurons-nous qu'un homme de génie, jeté à l'époque du premier débrouillement de notre langue et de nos arts, imprimant à toutes ses paroles une énergie sauvage, eût produit sur la scène, avec la liberté d'une action sans limites et la chaleur d'une tradition encore récente, les vengeances de Louis XI, les crimes du palais de Charles IX, l'audace des Guises, les fureurs de la ligne; que ce poëte eût nommé nos chefs, nos factions, nos villes, nos fleuves, nos campagnes, non pas avec les allusions passagères et l'harmonieux langage de Nérestan et de Zaïre, non pas avec les circonlocations emphatiques, et la pompe moderne des vieux français défigurés par Dubelloy, mais avec une franchise rude et simple, avec l'expression familière du temps, jamais ennoblie, mais toujours animée par le génie du peintre; de pareilles pièces, si elles étaient jouées, n'auraient-elles pas gardé une autorité immortelle dans notre littérature et un effet tout-puissant sur notre théatre? et cependant nous n'avons pas, comme les Anglais, le goût de nos vieilles annales, le respect de nos vieilles mœurs, ni surtout l'apreté du patriotisme insulaire.

Le théatre d'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, n'était pas en Angleterre un plaisir de cour, une jouis-

sance réservée pour des esprits raffinés o il fut, et il est demeuré populaire. Le n glais, au retour de ses longues course les intervalles de sa vie aventureuse, vi des mains au récit d'Othello, contant se ses naufrages. En Angleterre, où la r peuple lui donne moyen d'acheter ces théâtre que la Grèce offrait à ses libres c sont les hommes du peuple qui forme terre de Covent-Garden et de Drury-La ditoire est passionné pour le spectacle bi rié que présentent les tragédies de Sha sent, avec une force indicible, ces me ques, ces élans de passion, qui jailliss lieu d'un drame tumultueux. Tout lui répond à sa nature, et l'étonne sans le

Dans un sens contraire, cette même tation n'agit pas avec moins de puisse portion la plus éclairée des spectateurs images, ces peintures affreuses, et, pou cette nudité tragique de Shakspeare, et attachent les classes élevées de l'Angl le contraste même qu'elles offrent av ceurs de la vie habituelle; c'est une se lente, qui distrait et réveille des âmes l'élégance sociale. Cette émotion ne s'u tableaux les plus hideux l'excitent d'a Ne retranchez pas de la tragédie d'Har vail et les plaisanteries des fossoyeurs,

vait essayé Garrick : assistez à cette terrible bouffonnerie; vous y verrez la terreur et la gaieté passer rapidement sur un immense auditoire. A la lueur éblouissante, mais un peu sinistre, des gaz qui éclairent la salle, au milieu de ce luxe de parure qui brille aux premiers balcons, vous verrez les têtes les plus élégantes se pencher avidement vers ces débris funèbres étalés sur la scène. La jeunesse et la beauté contemplent avec une insatiable curiosité ces images de destruction, et ces détails minutieux de la mort; puis les plaisanteries bizarres qui se mêlent au jeu des personnages, semblent de moment en moment soulager les spectateurs du poids qui les oppresse : de longs rires éclatent dans tous les rangs. Attentives à ce spectacle, les physionomies les plus froides tour à tour s'attristent, ou s'égayent; et l'on voit l'homme d'état sourire aux sarcasmes du fossoyeur, qui cherche à distinguer le crane d'un courtisan et celui d'un bouffon.

Ainsi Shakspeare, même dans la partie de ses ouvrages qui choque le plus les convenances du goût, a, pour sa nation, un intérêt inexprimable. Il donne à l'imagination anglaise des plaisirs qui ne vieillissent pas : il agite, il attache; il satisfait ce goût de singularité dont se flatte l'Angleterre; il n'entretient les Anglais que d'eux-mêmes, c'est-à-dire, de la seule chose à peu près qu'ils estiment ou qu'ils aiment; mais, séparé de sa terre natale. Shakspeare ne perd pas encore sa

puissance. C'est le caractère d'un hon nie, que les beautés locales, que les tr viduels dont il remplit ses ouvrages, r quelque type général de vérité, et qu' lant pour ses concitoyens, il plaise monde. Peut-être même les ouvrages l tionaux sont-ils ceux qui deviennent l mopolites. Tels furent les ouvrages des n'écrivirent que pour eux, et sont lus par

Élevé dans une civilisation moins h moins poétique, Shakspeare n'offre r même proportion que les Grecs de ces l verselles qui passent dans toutes les lai n'y a qu'un Anglais qui puisse le met d'Homère ou de Sophocle. Il n'est pas heureux climat; il n'a pas ce beau na thousiasme et de poésie. La rouille du le couvre encore. Sa barbarie tient que de la décadence; elle est souvent gothic que jeune et naïve. Malgré son ignorance chose de l'érudition du seizième siècle ser sur lui. Ce n'est pas cette aima le six monde naissant, comme dit quelque lon, parlant d'Homère; c'est un langa rude et contourné, où l'on sent le travprit humain remontant péniblement les cette civilisation moderne, si diverse et quée, qui naissait déjà chargée de tan nirs et d'entraves :



Mais lorsque Shakspeare touche à l'expression des sentimens naturels, lorsqu'il ne veut être ni pompeux ni subtil, lorsqu'il peint l'homme, il faut l'avouer, jamais l'émotion et l'éloquence ne furent portées plus loin. Ses personnages tragiques, depuis le méchant et hideux Richard III jusqu'au rêveur et fantastique Hamlet, sont des êtres réels, qui vivent dans l'imagination, et dont l'empreinte ne s'efface plus.

Comme tous les grands maîtres de la poésie, il excelle à peindre ce qu'il y a de plus terrible et de plus gracieux. Ce génie rude et sauvage trouve une délicatesse inconnue dans l'expression des caractères de femmes. Toutes les bienséances lui reviennent alors. Ophélie, Catherine d'Aragon, Juliette, Cordelia, Desdemone, Imogène, figures. touchantes et variées, ont des graces inimitables, et une pureté naîve que l'on n'attendrait pas de la ficence d'un siècle grossier, et de la rudesse de ce male génie. Le goût dont il est dépourvu trop souvent, est alors suppléé par un instinct délicat, qui lui fait de ner même ce qui manquait à la civilisation de son temps. Il n'est pas jusqu'au caractère de la femme coupable qu'il n'ait su tempérer par quelques traits empruntés à l'observation de la nature, et dictés par des sentimens plus doux. Lady Macbeth, si cruelle dans son ambition et dans ses projets, recule avec effroi devant le spectacle du sang : elle inspire le meurtre, et

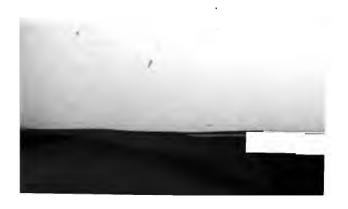


n'a pas la force de le voir. Gertrude, fleurs sur le corps d'Ophélie, excite l'a ment, malgré son crime.

Cette profonde vérité dans les caract tifs, et ces nuances de la nature et du stement saisies par le poète, justifient donte l'admiration des critiques anglais il en conclure avec eux que l'oubli des cales, si commun dans Shakspeare, soi indifférente, et que ce grand poète; lorsq le langage des diverses conditions *, lo un ivrogne sur le trône et un bouffon de romain, n'ait fait que suivre la nature gnant les circonstances extérieures, peintre qui, content de saisir les trait gure, ne soigne pas la draperie?

Cette théorie faite après coup, ce pa quel n'a guère songé l'auteur origina pas une faute trop répétée dans son qui s'y présente sous toutes les formes. ble de coir un savant critique, dan d'une pièce de Shakspeare, s'extasier de reuse confusion ** du paganisme et de l

^{**} On peut observer que les confusions d'agrrures de costumes étaient chose fort cos Shakspeare, et qu'il avait fait à cet égard, con ciers, sans y regarder de plus près. La Thésé



^{*} Johnson's preface.

sylphes et des Amazones de l'ancienne Grèce et du moyen age, mêlés par le poëte dans un même sujet *. Il est plus singulier peut-être de voir, au dix-huitième siècle, un poëte célèbre imiter, savamment et à dessein, ce bizarre amalgame, qui n'avait été dans Shakspeare que le hasard de l'i-gnorance, ou le jeu d'un insouciant caprice. Louons un homme de génie, par la vérité, non par les systèmes. Nous trouverons alors, que si Shakspeare viole souvent la vérité locale et historique, s'il jette sur presque tous ses tableaux la dureté uniforme des mœurs de son temps, il exprime d'ail-leurs, avec une admirable énergie, les passions dominantes du cœur humain, la haine, l'ambi-

était sans doute son autorité. On y voit également les mœurs féodales et les superstitions du moyen age transportées dans la Grèce héroïque. Thésée, duc d'Athènes, y donne des tournois, en l'honneur des dames de la ville. Le poëte décrit longuement les armoiries des chevaliers, selon l'usage de son temps. Nous nous moquons de ces anachronismes de mœurs: mais quelquesois nos tragédies n' offrentelles pas de semblables? Lorsqu'au lieu de montrer Clytemnestre et Iphigénie évitant les regards des hommes, et accueillies seulement par un chœur de semmes grecques, Racine, lui-même, l'admirable Racine sait dire majestueusement: «Gardes, suivez la reine, » ne met-il pas aussi le cérémonial de notre temps à la place des mœurs antiques? La faute nous échappe par la préoccupation involontaire des idées modernes. Chaucer avait pour son temps la même excuse.

^{*} La Fiancée de Messine, par Schiller.

tion, la jalousie, l'amour de la vie, le cruauté.

Il ne remue pas avec moins de puissa tie superstitieuse de l'âme. Comme le poëtes grecs, il a recherché le tableau leurs physiques, et il a exposé sur la scè goisses de la souffrance, les lambeaux sère, la dernière et la plus effrayante des humaines, la folie. Quoi de plus tragiqu que cette mort apparente de l'âme qu une noble créature, sans la détruire! Sh souvent usé de ce moyen de terreur; combinaison singulière, il a représenté la aussi souvent que la folie elle-même; imaginé de les mêler toutes deux dans nage bizarre d'Hamlet, et de joindre en éclairs de la raison, les ruses d'un égai culé, et le désordre involontaire de l'à

S'il a montré la folie, naissant du dé a lié cette image à la plus poignante de douleurs, l'ingratitude des enfans; pa non moins profonde, il a souvent ra crime de la folie, comme si l'âme é d'elle-même, à mesure qu'elle devient Les songes terribles de Richard III, sa agité des convulsions de remords, l plus effrayant encore de lady Macbeth le phénomène de sa veille mystérieuse nature comme son crime, toutes ces sont le suhlime de l'horreur tragique, et surpassent les Euménides d'Eschyle.

On pourrait marquer plus d'une autre ressemblance entre le poëte anglais et le vieux poëte grec, qui ne connut pas non plus, ou qui respecta peu la loi sévère des unités. L'audace poétique est encore un caractère qui ne frappe pas moins dans Shakspeare que dans Eschyle : c'est, avec des formes plus incultes, la même vivacité, la même intempérance de métaphores et d'expressions figurées, la même chaleur d'imagination éblouissante et sublime; mais les incohérences d'une société qui sortait à peine de la barbarie mêlent sans cesse dans Shakspeare la grossièreté à la grandeur, et l'on tombe des nues dans la fange. C'est particulièrement pour les pièces d'invention que le poête anglais a réservé cette richesse de couleurs qui semble lui être naturelle. Ses pièces historiques sont moins disparates, plus simples, surtout dans les sujets modernes; car, lorsqu'il met en scène l'antiquité, il a souvent défiguré tout à la fois le caractère national et les caractères individuels.

Le reproche que Fénélon faisait à notre théâtre, d'avoir donné de l'emphase aux romains, s'appliquerait bien plus au Jules César du poëte anglais. César, si simple par l'élévation même de son génie, ne parle presque dans cette tragédie qu'un langage fastueux et déclamatoire. Mais, en revanche, quelle admirable vérité dans le r tus! Comme il paraît, tel que le montre le plus doux des hommes dans la vie et se portant par vertu aux résolutions sanglantes. Antoine et Cassius ne sont pa tés avec des traits moins profonds et moin J'imagine que le génie de Plutarque a ment saisi Shakspeare, et lui avait mis yeux cette réalité que, pour les temps Shakspeare prenait autour de lui.

Mais une chose toute neuve, toute l'incomparable scène d'Antoine soulève ple romain par l'artifice de son langag les émotions de la foule à ce discours, ce toujours rendues d'une manière si froic quée, si timide dans nos pièces modern là, sont si vives et si vraies qu'elle fon drame, et le poussent vers le dénoûme

La tragédie de Coriolan n'est pas mo moins née de Plutarque. Le caractère hat ros, son orgueil de patricien et de guerr goût de l'insolence populaire, sa ha Rome, son amour pour sa mère en fo sonnage le plus dramatique de l'histoi

Il y a d'indignes bouffonneries dans d'Antoine et de Cléopâtre. Le caract n'y paraît guère; mais le cynisme d'un lie, ce délire de débauches et de pros fatalisme du vice qui se précipite ave sa perte, y prennent une sorte de grandeur à force de vérité. Cléopâtre, sans doute, n'est pas une princesse de nos théâtres, pas plus que dans l'histoire; mais c'est bien la Cléopâtre de Plutarque, cette prostituée d'Orient courant la nuit déguisée dans Alexandrie, portée chez son amant sur les épaules d'un esclave, folle de voluptés et d'ivresse, et sachant mourir avec tant de mollesse et de courage.

Les pièces historiques de Shakspeare sur des sujets nationaux sont plus vraies encore; car jamais écrivain, comme nous l'avons dit, ne ressembla mieux à son pays. Peut-être cependant quelques-unes de ces pièces ne sont pas tout entières de Shakspeare, et furent seulement vivi-fiées par sa main puissante, comme ces grands ouvrages de peinture, où le maître a jeté ses touches éclatantes et vigoureuses, au milieu du travail fait par des pinceaux subalternes, ne se réservant pour son compte que le mouvement et la vie.

Ainsi, dans la première partie de Henri VI, brille la scène incomparable de Talbot et de son fils, refusant de se quitter l'un l'autre, et voulant mourir ensemble; scène aussi simple que sublime, où la grandeur des sentimens, la mâle concision du langage se rapprochent tout-à-fait des passages les plus beaux et les plus purs de notre Corneille. Mais à cette scène, dont la grandeur consiste toute entière dans l'élévation des sentimens, succède une action vive, telle que le permet la liberté du

théatre anglais; et les accidens variés bat multiplient, sous toutes les formes du père et du fils, sauvés d'abord l'un réunis, séparés, et tués enfin sur le mêm bataille. Non, rien ne surpasse la véhér beauté patriotique de ce spectacle. Le l çais souffre seulement d'y voir le c Jeanne d'Arc, indignement travesti j jugé brutal du poëte. Mais ce sont là d qui font partie de la nationalité de S et ne le rendaient que plus cher à ses rains.

Dans la seconde partie de Henri VI traits d'un ordre non moins élevé se r tumultueuse variété du drame. Telle e terrible, où l'ambitieux cardinal de B visité, sur son lit de mort, par le ro trompé la confiance et opprimé les suj lire du mourant, son effroi de la mort, s quand le roi lui demande s'il espère être ce tableau de désespoir et de damnation tient qu'à Shakspeare. Un autre mérite vrage, mérite inconnu et presqu'imp notre scène, c'est l'expression des mou pulaires; c'est l'image toute vive d'un son d'une sédition. Là, rien n'est du poé tend les vraies paroles qui enlèvent la reconnaît l'homme qui se fait suivre

Dans ses pièces historiques, Shakspea

créer des situations neuves. Il remplit par l'imagination ces lacunes que laisse l'histoire la plus sidèle, et voit ce qu'elle n'a pas dit, mais ce qui doit être vrai. Tel est le monologue de Richard II dans sa prison, les détails de son horrible lutte entre ses assassins. Ainsi, dans la pièce absurde et si peu historique de Jean-Sans-Terre, l'amour maternel de Constance est rendu avec une expression sublime; et la scène du jeune Arthur, désarmant par ses prières et sa douceur, le gardien qui veut lui crever les yeux, est d'un pathétique si neuf et si vrai que les affectations de langage, trop familières au poëte, ne peuvent l'altérer.

Il faut avouer que, dans les sujets historiques, l'absence des unités*, et la longue durée du drame permettent des contrastes d'un grand effet, et qui font ressortir, avec plus de force et de naturel, toutes les extrémités de la condition humaine. Ainsi, Richard III empoisonneur, meurtrier, tyran, dans l'horreur des périls qu'il a suscités contrè lui, souffre des angoisses aussi grandes que ses crimes, est lentement puni sur la scène, et meurt comme il a vécu, misérable et sans remords. Ainsi, le cardinal Wolsey, que le spectateur

^{*} On peut lire, à ce sujet, des réflexions ingénieuses et fortes dans la vie de Shakspeare, par M. Guizot, ouvrage remarquable par la sagacité des vues historiques et morales sur l'état de l'Angleterre, à l'époque d'Élisabeth.

SUR SHAKSPEARE.

avait vu ministre orgueilleux et tout-pt che persecuteur d'une reine vertueuse, réussi dans tous ses desseins, frappé de grace royale, incurable plaie d'un a meurt avec tant de douleur qu'il fait pre Ainsi, Catherine d'Aragon, d'abord tri et respectée dans les pompes de la cour miliée par les charmes d'une jeune rival à nos veux captive dans un château solit sumée de langueur, mais courageuse et core; et lorsque, près de mourir, elle s fin cruelle du cardinal Wolsey, elle dit de paix sur sa mémoire, et semble épro que joie du moins de pouvoir pardonner qui lui a fait tant de mal. Nos vingt-qua sont trop courtes pour enfermer toutes leurs, et tous les incidens de la vie humai

Quant aux irrégularités de Shakspear forme même du style, elles ont aussi leur et leur effet. Dans ce mélange de prose e quelque bizarre qu'il nous paraisse, presquune intention de l'auteur a déterminé le c ces deux langages, d'après le caractère c de la situation. La scène délicieuse de Rc Juliette, le dialogue terrible entre Ham père, avaient besoin du charme ou de la des vers : il ne fallait rien de cela pou Macbeth causant avec les assassins dont De grands effets de théâtre sont attachés

sages si brusques, à ces disparates si soudaines d'expressions, d'images, de sentimens; quelque chose de profond et de vrai s'y retrouve. Les froides plaisanteries des musiciens, dans une salle voisine du lit de mort de Juliette, ces spectacles d'indifférence et de désespoir, si rapprochés l'un de l'autre, en disent plus sur le néant de la vie, que la pompe uniforme de nos douleurs théâtrales. Enfin, ce dialogue grossier de deux soldats montant la garde, vers minuit, dans un lieu désert, l'expression vive de leur effroi superstitieux, leurs récits naïfs et populaires, disposent l'àme du spectateur à des apparitions de spectres et de fantômes, bien mieux que ne le feraient tous les prestiges de la poésie.

Émotions puissantes, contrastes inattendus, terreur et pathétique poussés à l'excès, bouffonneries mêlées à l'horreur, et qui sont comme le rire sardonique d'un mourant: voilà les caractères du drame tragique de Shakspeare. Sous ces points de vue divers, Macbeth, Roméo, le Roi Léar, Othello, Hamlet, présentent des beautés à peu près égales. Un autre intérêt s'attache aux ouvrages dans lesquels il a prodigué les inventions de l'esprit romanesque. Tel est surtout Cymbeline, produit assez bizarre d'un conte de Boccace, et d'un chapitre des Chroniques Calédoniennes, mais ouvrage plein de mouvement et de charme, où la clarté la plus lumineuse règne dans l'intrigue

la plus compliquée. Enfin, il est d'au qui sont comme les Saturnales de cett tion toujours si désordonnée et si libre, beaucoup, en Angleterre, la pièce qu critiques a le plus accablée de sa supe La Tempéte paraît aux Anglais l'une merveilleuses fictions de leurs poëtes t-il pas, en effet, une énergie créatri lange singulièrement heureux de fanta! comique, dans ce personnage de Caliba de tous les penchans grossiers et bas, de servile, de l'abjection avide et ranquel charme infini dans le contraste : ce sylphe aimable et léger, autant que pervers et difforme! Le personnage appartient à cette galerie de portraits | heureusement dessinés par Shakspeare innocence native, nourrie dans la solit tingue et l'embellit.

Aux yeux des Anglais, Shakspeare i moins dans la comédie que dans la traj son trouve même ses plaisanteries et sa préférables à son génie tragique. Ce diment est plus que douteux; et, sous port, il ne peut devenir l'opinion des On le sait, rien ne se traduit, ne se fi dans une autre langue, moins aisémer mot. La vigueur mâle et forcenée du éclats terribles et pathétiques de la pas i

tissent au loin; mais le ridicule s'évapore, et la plaisanterie perd sa force ou sa grace. Cependant, les comédies de Shakspeare, pièces d'intrigue, plutôt que peintures de mœurs, conservent presque toujours, par le sujet même, un caractère particulier de gaieté. Du reste, nulle vraisemblance, presque jamais l'intention de mettre la vie réelle sur la scène; et cela, pour le dire en passant, nous explique comment un célèbre enthousiaste de Shakspeare accuse dédaigneusement notre Molière d'être prosaique, parce qu'il est trop vrai, trop fidèle imitateur de la vie humaine; comme si copier la nature, était le plagiat d'un esprit médiocre.

Shakspeare n'a pas ce défaut, dans ses comédies: une complication d'incidens bizarres, une exagération, une caricature presque continuelle, un dialogue étincelant de verve et d'esprit, mais où l'auteur paraît plus que le personnage, voilà souvent ses effets comiques. A la fantasque bouffonnerie du langage, au caprice des inventions, on dirait quelquesois Rabelais faisant des comédies. L'originalité de Shakspeare se montre toujours dans la variété de ses pièces comiques. Timon d'Athènes est une des plus piquantes : elle a quelque chose du feu satirique d'Aristophane et de la malignité de Lucien. Un ancien critique anglais dit que les Commères de Windsor sont peut-être la seule pièce dans laquelle Shakspeare se soit donné la peine de concevoir et d'ordonner un plan. Il y a

jeté du moins beaucoup de feu, de verve es il s'est rapproché de l'heureux *prosaiss* lière, en peignant de couleurs expressives les habitudes et la réalité de la vie.

Aucun personnage des tragédies de ! n'est plus admiré en Angleterre, et tragique que celui de Shylock dans l du Marchand de Venise. La soif in de l'or, la cruauté avide et basse, l'aj haine ulcérée par les affronts, y sont t une incomparable énergie; et l'un « ractères de femme si gracieux sous la Shakspeare, jette, dans ce même oi milieu d'une intrigue romanesque, le la passion. Les comédies de Shakspeare de but moral : elles amusent l'imagin: piquent la curiosité, elles divertissent, nent; mais ce ne sont point des leçons plus ou moins détournées. Quelques-u elles pourraient se comparer à l'Amp Molière; elles en ont souvent la grâce, l et poétique. C'est à ce caractère de c qu'il faut rapporter le Songe d'une pièce inégale, mais charmante, où la nit au poëte un merveilleux plaisant et Shakspeare, qui, malgré son origina

Shakspeare, qui, malgré son origina partout des intentions et des formes, la pastorale italienne du seizième siècl fort agréablement représenter ces berg

que l'Aminte du Tasse avait mises à la mode. Sa pièce intitulée As you like it est pleine de vers charmans, de descriptions légères et gracieuses. Molière, dans la Princesse d'Élide, peut donner l'idée de ce mélange de passion sans vérité, et de peintures champêtres sans naturel. C'est un genre faux, agréablement touché par un homme de génie. Quoi qu'il en soit, ces productions si diverses, ces efforts d'imagination si variés, témoignent de la richesse du génie de Shakspeare. Elle n'éclate pas moins dans cette foule de sentimens, d'idées, de vues, d'observations de tout genre, qui remplissent indifféremment tous ces ouvrages, v qui se pressent sous sa plume, et que l'on peut extraire de ses compositions même les moins heureuses.

On a fait des recueils des pensées de Shakspeare; on l'a cité à tout propos et sous toutes les formes; et un homme qui a le sentiment des lettres ne peut l'ouvrir, sans y retrouver mille choses qui ne s'oublient pas. Du milieu de cet excès de force, de cette expression démesurée qu'il donne souvent aux caractères, sortent des traits de nature qui font oublier toutes ses fautes. Ne nous étonnons donc pas que, chez une nation pensante et spirituelle, ses ouvrages soient comme le fond et la souche de la littérature. Shakspeare est l'Homère des Anglais; il a tout commencé chez eux. Sa diction mâle et pittoresque, son langage enrichi de har-

diesses et d'images, était le trésor où p élégans écrivains du siècle de la reine peintures fortes et familières, son éner triviale, son imagination excessive et sont restées le caractère et l'ambition rature anglaise. Malgré les vues nou philosophie, le changement des mœur grès des lumières, Shakspeare subsist de la littérature de son pays; il l'anime et comme dans cette même Angleterre, les les formes antiques, soutiennent et viv ciété moderne. Quand l'originalité a d nè s'est reporté qu'avec plus d'admirat vieux modèle si sécond et si hardi. L'el ses exemples, ou même une analogie na quelqu'un des traits de son génie, est les écrivains les plus célèbres de l' et celui d'entre eux qui a le privilé! toute l'Europe, Walter-Scott, bien q avec une fidélité d'antiquaire, ces di mœurs et de costumes que Shakspear souvent, doit être rangé dans son é nourri de son génie, il a par emprun ture quelque chose de sa plaisanter quelquefois son dialogue; enfin, et c'e beau point de la ressemblance, il a pl port avec Shakspeare dans ce grand des personnages, de les rendre vivai naissables par les moindres détails, e

pour ainsi dire, des êtres de plus dans le monde, avec un signalement qui ne s'efface pas, et que leur nom seul rappelle à la mémoire.

Voilà l'immortel caractère qui, depuis deux siècles, a fait croître et grandir la renommée de Shakspeare. Long-temps renfermée dans son pays, elle est depuis un demi-siècle un objet d'émulation pour les étrangers; mais, sous ce rapport, son influence a moins de force et d'éclat. Copié par système, ou timidement corrigé, il ne vaut rien pour les imitateurs. Lorsqu'il est reproduit avec une affectation d'irrégularité barbare, lorsque son désordre est laborieusement imité, par cette littérature expérimentale de l'Allemagne, qui a tour à tour essayé tous les genres, et tentéquelquefois la barbarie, comme dernier calcul, il inspire des productions trop souvent froides et disparates, où le ton de notre siècle dément la rudesse simulée du poëte.

Lorsque, même sous la main de l'énergique Ducis, il est réduit à nos proportions classiques, et renfermé dans les entraves de notre théâtre, il perd avec la liberté de son allure, tout ce qu'il a de grand et d'inattendu pour l'imagination. Les caractères monstrueux qu'il invente n'ont plus de place pour se mouvoir. Son action terrible, ses larges développemens de passions ne peuvent s'encadrer dans les limites de nos règles. Il n'a plus sa fierté, son audace; il a la tête attachée

avec les fils innombrables de Gulli maillottez pas ce géant; laissez-lui hardis, sa liberté sauvage. Ne taillez bre plein de jet et de vigueur, et n'ébranc noirs et épais rameaux, pour équarrir pouillée sur le modèle uniforme des Versailles.

C'est aux Anglais qu'appartient Sha qu'il doit rester, Cette poésie n'est pa comme celle des Grecs, à présenter en n autres peuples les plus belles formes de tion; elle n'offre pas cette beauté ide Grecs avaient portée dans les œuvres de comme dans les arts du dessin. Shake blait donc fait pour jouir d'une renon universelle; mais la fortune et le génie : patriotes ont étendu la sphère de son in La langue anglaise se parle dans la de l'Inde, et dans toute la moitié ! monde qui doit hériter de l'Europe. nombreux des Etats-Unis n'ont guère térature que les livres de la vieille Angle d'autre théâtre national que les pièces . peare. On fait venir, à grands frais, c' mers, quelque célèbre acteur anglais senter aux habitans de New-York, ce vieux poëte anglais qui doivent être sur un peuple libre; ils y excitent en frémissemens et d'ivresse que dans les

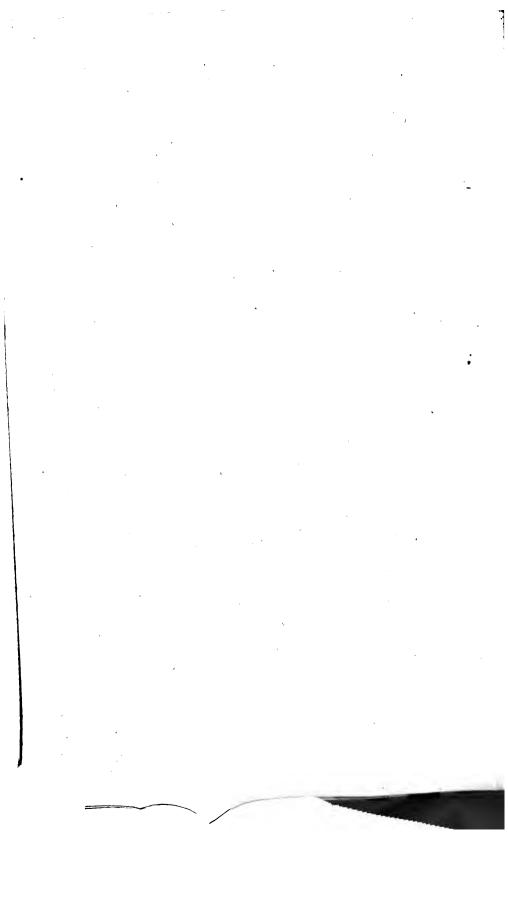
Londres. Le bon sens démocratique de ces hommes si industrieux et si occupés saisit avec ardeur les pensées fortes, les profondes sentences dont Shakspeare est rempli; ses gigantesque images plaisent à des esprits accoutumés aux plus magnifiques spectacles de la nature, et à l'immensité des forêts et des fleuves du Nouveau Monde. Sa rudesse inégale, ses grossièretés bizarres ne choquent pas une société qui se forme de tant d'élémens divers, qui ne connaît ni l'aristocratie, ni les cours, et qui a plutôt les calculs et les armes de la civilisation, qu'elle n'en a la politesse et l'élégance.

Là, comme sur sa terre natale, Shakspeare est le plus populaire de tous les écrivains; il est le seul poëte peut-être dont quelques vers se mêlent parfois dans la simple éloquence, et les graves discours du sénat d'Amérique. C'est surtout par lui que ce peuple si habile dans les jouissances matérielles de la société, semble communiquer avec cette noble jouissance des lettres qu'il néglige, et qu'il connaît peu; et lorsque le génie des arts s'éveillera dans ces contrées d'un aspect si poétique, mais où la liberté semble n'avoir encore inspiré que le commerce, l'industrie et les sciences pratiques de la vie, on peut croire que l'autorité de Shakspeare et l'enthousiasme de ses exemples régnera sur cette littérature nouvelle. Ainsi, ce comédien du siècle d'Elisabeth, cet auteur reputé si inculte, qui n'a-

SUR SHAKSPEARE.

vait pas lui-même recueilli ses ouvrag ment composés pour d'obscurs et grossie sera le chef et le modèle d'une école po parlera la langue répandue dans la plus moitié d'un nouvel univers.





DU POËME DE LUCRÈC

Lucrèce (Titus Lucretius Carus), l'u grands poëtes latins, né l'an de Rome d'une famille noble, et dont le nom plusieurs fois dans l'histoire du temps. de Memmius, l'un des meilleurs citoy: des esprits les plus éclairés de cette é Rome troublée par les rivalités de ses g mes et toute pleine de passions furieu pait cependant d'attirer les arts de la Gi lait la gloire, les voluptés et les lettres. les proscriptions de Marius et de Syll dans les horreurs de la guerre civile, au cette corruption hideuse où germait Catil ces mœurs encore rudes pour la barbari · lies pour le vice, parmi les crimes des f longues vengeances de l'aristocratie, les l: pulaires, le mépris de toute religion, d de toute pudeur, et surtout du sang hun dans cette époque où l'ancienne Italie étalait toutes les grandeurs du crime, comme l'Italie du quinzième siècle en reproduisit toutes les bassesses.

On sait peu de choses de sa vie. Il la passa certainement loin des affaires publiques, suivant l'axiome et le conseil d'Épicure, confondu dans les rangs des chevaliers. On ignore s'il fit le voyage d'Athènes, et s'il visita lui-même les écoles de la philosophie qu'il a chantée. Un de nos premiers écrivains a fortement indiqué un rapport vraisemblable entre les temps horribles où vécut Lucrèce et les doctrines désolantes dont ce poëte a fait choix. « Lucrèce, dit M. de Fontanes, comme » presque tous les athées fameux, naquit dans un » siècle d'orages et de malheurs; témoin des » guerres civiles de Marius et de Sylla, n'osant » attribuer à des dieux justes et sages les désor-» dres de sa patrie, il voulut détrôner une providence, qui semblait abandonner le monde aux passions de quelques tyrans ambitieux. Il emprunta sa philosophie aux écoles d'Epicure; et » maniant un idiome rebelle qui, né parmi les pâtres du Latium, s'était élevé peu à peu jus-» qu'à la dignité républicaine, il montra dans ses » écrits plus de force que d'élégance, plus de gran-» deur que de goût. » On ne peut douter d'ailleurs, en lisant son poëme, qu'il n'eût fait une profonde étude de la langue, de la philosophie et des mœurs

grecques. Ce fut l'occupation de ses nui il le dit lui-même. Une tradition fort suppose que son poëme sur la nature fut composé dans les intervalles lucides lie causée par un philtre amoureux, reçu d'une maîtresse jalouse. Il par qu'il se donna lui-même la mort à l'à rante-quatre ans, dans un accès de d on peut douter que son poëme soit se lieu des rêves d'une raison habituellem La folie du Tasse n'a point précédé so Jérusalem n'a pas été conçue dans l Ferrare: si quelquefois dans ces vives in dans ces imaginations enthousiastes qui honoré l'humanité, l'excès de la force faiblesse; si, comme le disait Sénèque point de grand esprit sans une nuance cette fatigue des organes qui ont troj l'ardente activité de l'âme vient à obscu divin de la pensée, ce n'est point du n nuages que sort la lumière; et l'éclipse peut devenir le terme, mais non l'in génie.

Le poëme de Lucrèce, dans la long ses raisonnemens, offre d'ailleurs un une force d'analyse qui ne permet pas que l'auteur n'ait eu que des momens calme et de raison. Bien qu'on y voi éclairs d'une verve admirable, ce c

beaucoup, et quelquesois jusqu'à la satigue, c'est l'ordre philosophique, c'est l'effort du raisonnement porté sur des notions incohérentes et fausses. mais suivi avec beaucoup de précision et de vigueur; et c'était sans doute ce mérite qui attachait le philosophe Gassendi à la lecture du poëte épicurien. La découverte récemment annoncée des écrits d'Épicure, si elle se vérifie, pourra donner lieu de juger jusqu'à quel point Lucrèce s'est montré l'interprète fidèle de ce philosophe, qu'il, invoque avec tant d'enthousiasme, et dont il expose si longuement les principes. Ce système, dans les vers du poëte, paraît, il faut l'avouer, très-logiquement absurde, en même temps qu'il est fondé sur la physique la plus ignorante et la plus sausse. Mais, ce qui nous séduit dans Lucrèce, c'est le talent du grand poëte, talent plus fort que les entraves d'un faux système, et que l'aridité d'une doctrine qui semble ennemie des beaux vers, comme de toutes les émotions généreuses. Un grand poëte athée, voilà sans doute un singulier phénomène. Ce sera même une singularité de plus, que ce grand poëte ait fleuri dans les commencemens d'une littérature, à cette première époque, où la poésie semble plus rapprochée de son origine naturelle et plus voisine des dieux. Mais la corruption si hâtive des Romains, et l'influence de la Grèce sur la littérature latine peuvent expliquer cette bizarrerie. Rome, empruntant tous ses arts

DE LUCRÈCE.

et toutes ses opinions de la Grèce, et les point où elle les trouvait chez un peu reçut en même temps les chants d'Hoi incrédulités philosophiques d'Athènès.

L'imagination de Lucrèce, frappée ces deux impressions, les mêla dans ses que la verve, toute nouvelle et toute d'un Romain naissant aux beaux-ar s'éteindre sous les froides théories cisme.

Ainsi, son génie trouva des accer pour attaquer toutes les inspirations d divinité, la providence, l'immortalité dans sa verve malheureuse, il fai même une chose poétique; il insulte re; il jouit de la mort; il triomphe la destruction de la pensée et du gé. néant de cet Homère, qui, dit-il, a genre humain par l'intelligence, et a c mière de tous les autres esprits, con leil efface toutes les étoiles. Du fond d cisme, il s'élance par momens à u d'enthousiasme et de poésie qui n'a de dans la sublimité d'Homère lui-même tous ces dieux, dont les poëtes avaient nivers embelli; il raille ces doctrines, s philosophiques, et si chères à l'imagina à la vertu, qui promettent une autre virécompenses; il supprime toutes les

toutes les craintes. Retrouvant une poésie nouvelle par le mépris de toutes les croyances poétiques, il paraît grand de tous les appuis qu'il refuse, et semble s'élever par la seule force d'une verve intérieure, et d'un génie qui s'inspire luimême.

Le seul endroit de son poëme où il n'ait pas renié tous ces dieux de l'imagination et de la poésie, sa sublime et gracieuse invocation à Vénus, n'est encore qu'une allégorie d'un poëte physicien, qui voit dans la fécondité le principe de la nature. Mais les admirables couleurs dont il peint sa déesse, annoncent qu'il aurait pu conserver et rajeunir tous les dieux d'Homère. Ces grandes beautés qui éclatent dans le poëme de Lucrèce ont de tout temps excité l'admiration, et frappent d'autant plus qu'elles sont un des premiers efforts de la muse romaine. Cicéron, suivant une tradition peu vraisemblable rapportée par Eusèbe, avait publié et revu le poëme de Lucrèce. Il est remarquable, cependant, qu'amateur de tous les anciens poëtes de Rome, et curieux de leurs vers, Cicéron, dans tous ses ouvrages, ne cite qu'une seule fois le nom de Lucrèce, à qui d'ailleurs il reconnaît de l'art et du génie. Virgile le désigne dans ses Géorgiques avec une sorte d'admiration jalouse; et il l'a souvent imité avec ce soin de détail qui décèle, une étude profonde. Ovide lui promet l'immortalité en termes magnifiques :

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti, Exitio terras quum dabit una dies.

Velléius le place parmi les génies éminens; Quintilien le juge avec moins de faveur; et, paraissant surtout préoccupé du mérite de la poésie dans ses rapports avec l'éloquence, il ne croit pas Lucrèce utile pour former le style de l'orateur; restriction qui n'est pas une censure. Stace vanta la sublime fureur de Lucrèce. Dans la décadence de la littérature romaine, les premiers apologistes du christianisme ont souvent cité Lucrèce, soit pour s'appuyer de son incrédulité, soit pour combattre son matérialisme, et en respectant toujours sa renommée de grand poète.

Cette vertu poétique fait lire son ouvrage en dépit de la répugnance, et quelquefois même de l'ennui qui s'attache à sa mauvaise philosophie. Au premier abord, les vers de Lucrèce semblent rudes et négligés; les détails techniques abondent; les paroles sont quelquefois languissantes et prosaïques. Mais qu'on le lise avec soin, on y sentira une expression pleine de vie, qui non-seulement anime de beaux épisodes et de riches descriptions, mais qui souvent s'introduit même dans l'argumentation la plus sèche, et la couvre de fleurs inattendues. C'est une richesse qui tient à la fois aux origines de la langue latine, et au génie particulier du poëte. C'est une abondance d'images fortes et

gracieuses, une sensibilité, toute matérialiste il est vrai, mais touchante et expressive.

On a dit, pour rabaisser Lucrèce, qu'ayant à décrire les ravages de la peste sur les hommes, il avait paru, dans un sujet si voisin de nous, moins pathétique et moins touchant que Virgile dans la peinture d'un bercail frappé du même fléau. La justice de ce blame, et l'infériorité de Lucrèce s'expliquent naturellement par l'influence de la philosophie qu'il a chantée. Dans toutes les descriptions de la nature matérielle, son épicuréisme lui laissait cette vivacité d'imagination dont le poëte ne peut se défaire; mais quand il s'agissait de l'homme, qu'avait-elle à lui donner, cette philosophie étroite et malheureuse? Comment pouvait-elle l'élever au-dessus de cette émotion toute sensitive, et de ces larmes vulgaires qu'excite le spectacle du mal physique? Quelles nouvelles cordes pouvait-elle ajouter à sa lyre, pour lui inspirer, sur les souffrances de l'homme, des accens plus tendres que ceux qu'il accordait à la victime immolée, à la matière animée et souffrante? Ainsi, Lucrèce, qui plus d'une fois, par des vers pleins d'harmonie, a égalé Virgile lui-même dans l'art de peindre, avec une douce mélancolie, les douleurs des animaux et les affections que leur prête la poésie, lui est prodigieusement inférieur lorsque, venant aux douleurs de l'homme, il ne trouve rien au delà des émotions matérielles, et s'épuise dans

d'affreux détails, sans pouvoir saisir a traits de sentiment qui blessent l'ame, en l'attendrissant; c'est là que le poë est abandonné de son génie, seul c restât.

On sait l'estime que Molière faisait et la charmante imitation qu'il a don ques-uns de ses vers, imitation qui i fragment d'un long travail sur le poëi ture. Voltaire, dans les Lettres de et dans quelques autres écrits, pa de Lucrèce avec une vive admiratio même que, dans sa métaphysique per avait été frappé des argumens que L mule avec beaucoup de poésie contre lité de l'ame.

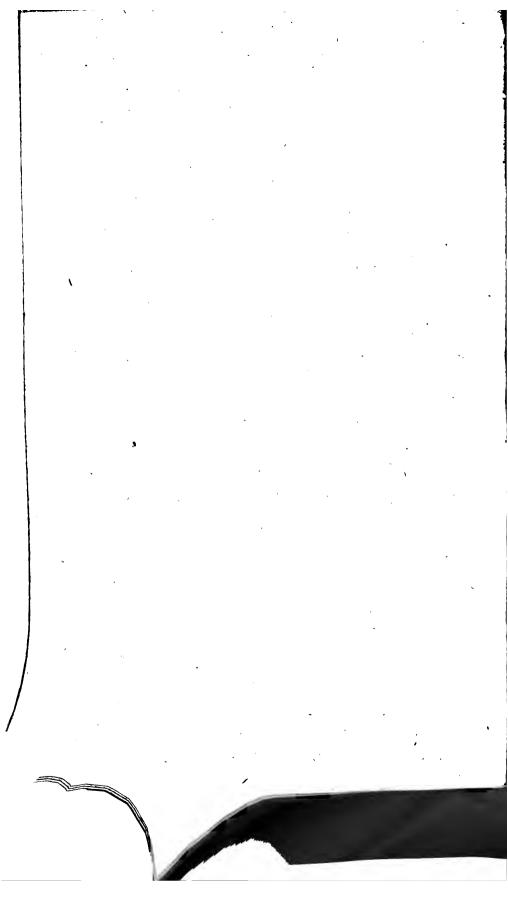
« Il y a dans Lucrèce, dit-il, un adi » sième chant que je traduirai, ou je i Promesse qu'il n'a pas remplie, et ti dont Racine le fils s'est en partie acqu duisant dans son poëme de la religio uns des plus éloquens blasphèmes de en leur opposant de belles réponses, o si pur s'est animé de la verve du spiriti défend. Quelques-uns des écrivains tième siècle, qui ont eu pour le matér neste préférence si éloquemment cor Rousseau, et quelquesois par Voltaire sivement admiré Lucrèce, et souvent i son poëme de vieux sophismes aussi décriés que leur cause, et témoins incontestables de ce cercle uniforme d'absurdités auquel est condamné l'athéisme. Le baron D'Holbach en a hérissé son système de la nature. Diderot, qui avait encore plus d'enthousiasme que de scepticisme, a senti et loué Lucrèce comme un poëte mérite de l'être, avec beaucoup de feu et de goût. La Harpe en a parlé dans son Cours de littérature avec une rapidité superficielle, et trop peu digne d'un critique si habile.

Mais nulle part le caractère poétique de Lucrèce n'a été mieux saisi, jugé avec un goût plus sûr et plus élevé, avec une expression plus éloquente, que dans le discours qui précède la traduction de l'Essai sur l'homme de Pope.

« Si nous examinons les beautés de Lucrèce, dit » M. de Fontanes, que de formes heureuses, d'ex-» pressions créées, lui emprunta l'auteur des Géor-» giques Quoiqu'on retrouve dans plusieurs de » ses vers l'àpreté des sons étrusques, ne fait-il » pas entendre souvent une harmonie digne de » Virgile lui-même? Peu de poëtes ont réuni à un » plus haut degré ces deux forces, dont se com-» pose le génie, la méditation qui pénètre jusqu'au » fond des sentimens ou des idées dont elle s'en-» richit lentement, et cette inspiration qui s'é-» veille à la présence des grands objets. En géné-» ral, on ne connaît guère de son poëme que l'in-

DE LUCRÈCE.

» vocation à Vénus, la prosopopée c » sur la mort, la peinture énergique et celle de la peste. Ces morceaux, plus fameux, ne peuvent donner i tout son talent. Qu'on lise son cinqu sur la formation de la société, et q la poésie offrit jamais un plus ric » M. de Buffon en développe un semb » septième des époques de la nature. I et le poëte sont dignes d'être con et l'autre remontent au delà de to ditions, et malgré ces fables univer » l'obscurité cache le berceau du mon chent l'origine de nos arts, de nos de nos lois, ils écrivent l'histoire de main, avant que la mémoire en ait monumens. Des analogies, des vra les guident dans ces ténèbres; mais plus en conjecturant avec eux, qu'en les annales des nations. Le temps, » cissitudes connues, ne montre point gnifique spectacle que ce temps inc leur seule imagination a créé tous mens. »



DU POLYTHÉIS

DANS .

LE PREMIER SIECLE DE NOT

L'HISTOIRE du polytheisme serait i bleau seul de sa longue décadence cretracer. Il faut cependant, pour m fut la tâche accomplie par les premie du christianisme, chercher ce qui les qui les entoure; il faut parcourir l'é et moral de l'ancien monde, pour jus sistance il opposait, ou quels secou offrir à la prédication d'un culte nouv

La lutte savante et prolongée du contre les restes de la superstition p

^{*} Ce morceau faisait partie d'un grand mencé il y a plusieurs années, et qui exige études et des recherches que l'auteur ne p

ressortir, dans les siècles suivans, les principaux caractères et les altérations diverses du paganisme. Mais cette manière de le connaître et de l'étudier nous tromperait sur l'état véritable où se trouvaient les croyances humaines à la première époque de l'Évangile, avant que la philosophie venant au secours du polytheisme eût essayé de le refaire, pour le défendre. Ce qu'il importe de remarquer d'abord, c'est l'état où le christianisme surprit le monde.

Quand la lumière de cette loi nouvelle se leva sur l'Asie, les Romains, devenus le peuple dominateur, voyaient depuis long-temps s'affaiblir leurs antiques croyances. C'est une circonstance remarquable que l'affaiblissement du paganisme, que l'incrédulité pour les faux dieux, et l'incertitude même sur l'existence d'une nature divine remontent aux plus belles époques de Rome.

Cette révolution fut d'abord lente et presque imperceptible. Les dogmes religieux étaient à Rome sous la garde de l'inquisition politique; on y croyait comme à la patrie; on les observait comme une loi tutélaire de l'état. Le commerce des Grecs vint tout changer; ils arrivèrent avec leurs systèmes de philosophie si libres et si variés; et, dans le temps même où Polybe admirait la superstition des Romains, dejà les poëtes de Rome dans leur verve un peu rude se permettaient d'étranges libertés. Lucile, l'ami de Scipion et le premier satyrique de



Rome, se moquait des dieux à peu près autant que des hommes.

Dans un entretien *qu'il supposait entre les habitans de l'Olympe, il les faisait plaisanter euxmêmes sur ce titre de père, que les hommes leur donnaient à tous indistinctement. Dans Athènes, le philosophe Stilpon avait été banni par sentence de l'Aréopage, pour avoir osé dire que la Minerve du Parthénon n'était pas une divinité, mais l'ouvrage de Phidias; à Rome, Lucile se moquait impunément des Romains prosternés devant ces vains simulacres imaginés par Numa; et il compare leur idiote terreur à celle des petits enfans ** qui prennent pour des hommes en vie toutes les statues d'airain qu'ils aperçoivent. Ainsi croulait l'idolâtrie des Romains, à mesure qu'ils sortaient de leur première ignorance.

Lucrèce fut plus savant et plus hardi que le vieux Lucile. Son ouvrage, considéré comme un monument historique, est une grande preuve de la déca-

^{*} Nemo sit nostrûm quin Pater optimus divûm Ut Neptunus pater, Liber, Saturnus pater, Mars, Janus, Quirinus pater, nomen dicatur ad unum.

^{**} Terricolas lamias Fauni, quas Pompiliique Instituere Numæ, tremit has, hic omnia ponit, Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena Vivere, esse homines; sic isthæc omnia ficta Vera putant: credunt signis cor inesse ahenis, Pergula pictorum; veri nihil; omnia ficta.

dence du paganisme chez les Romains. Les idées philosophiques ne tombent dans le domaine du poëte, qu'après avoir long-temps occupé les esprits. Lucrèce écrivait, nous dit-il, pour dégager les ames des chaînes de la religion, * pour relever les courages abattus par la terreur, pour faire cesser ces offrandes de victimes que les hommes tremblans prodiguent au pied des autels.

Ce ne sont pas précisément des dieux vengeurs du crime, et soutiens du remords que Lucrèce veut faire disparaître; ce sont ces divinités fantastiques et capricieuses, qui, aux yeux du polythéiste, peuplaient l'univers, comme autant de mauvais génies, avec lesquels on n'était assuré d'aucun repos, et qui se jouaient incessamment du sort et de la vie des hommes. Ce qu'il attaque, c'est, pour ainsi dire, cette sorcellerie mythologique dont l'univers était infatué, alors que la fièvre et la peste avaient leurs temples, et qu'il n'y avait pas de grotte, de forêt, de lac qui ne parût receler quelque divinité.

Mais Lucrèce ne s'arrêtait point là. Disciple passionné d'Épicure, nourri de tous les écrits de cette Grèce qui avait épuisé tour à tour la fable et le scepticisme, il ne voit dans l'univers et dans l'homme que la matière. Il détruit toute spiritualité, toute liberté, toute conscience, sans s'inquiéter s'il ren-

Luc., Icr.

^{*} Relligionum animos nodis exsolvere pergo.

DU POLYTHÉISME.

dra l'homme plus raisonnable ou. plus On peut croire que ces opinions tées par le poëte romain à la Grèce ois juguée prirent un plus dangereux car: venant se mêler aux vices et à la pu Rome. Sans doute les passions de quelc mes s'accommodent tout aussi-bien, po mal, d'une croyance que d'une impiété. et illétré Marius, ce patre d'Arpinum, in son enfance à quelques superstitions ne connaissait guère le poëme de Lucré vait pas besoin d'être matérialiste, pour et sans pitié. Sylla, savant et poli, croya ges, et, dans le péril d'une bataille, ador tite divinité dont il portait sur lui l'ima fut pas moins plus féroce et plus impla Marius lui-même.

Il semble cependant que la philosop cure, spéculation oisive de la Grèce, u cueillie par l'activité malfaisante des s'envenima de tous les vices des oppr monde. Dans les écoles d'Athènes ou the, un philosophe épicurien, un cyniq ripatéticien, discutait ingénieusement s sur la vertu, sur l'âme, sur les dieux. To tait qu'un jeu de l'esprit grec. Mais, à patriciens si riches, effrenés dans leur comme dans leur pouvoir, en trouvant l d'Épicure parmi les arts de la Grèce q laient à eux comme un plaisir, tirèrent de leurs sciences nouvelles un raffinement de corruption, de luxe et de cruauté. Le scepticisme d'un philosophe grec sur l'existence des dieux, sur la réalité de la justice, fut mis plusieurs fois en pratique, par un proconsul de Rome inique et spoliateur, dont l'impiété lucrative pillait les temples de Grèce ou d'Asie.

Cette doctrine était au profit des ambitieux qui voulaient opprimer leurs concitoyens; car elle inspirait la mollesse et l'indifférence, le dégoût des périls publics et des vertus qui maintiennent la liberté d'un peuple. Ces jeunes patriciens efféminés et sanguinaires, ces satellites de Catilina qui vivaient dans la pratique de toutes les infamies et de tous les crimes, et que les historiens nous représentent comme une bande de malfaiteurs autorisés dans Rome, ces impurs héritiers des plus illustres Romains n'avaient pas d'autre doctrine qu'un épicuréisme grossier; et César qui les protégeait, et qui voyait en eux le séminaire d'une tyrannie future, se servit de ces mêmes opinions, pour défendre dans le sénat romain la conjuration et ses chefs; il déclara * que tout finissait à la mort; que l'âme et le corps s'anéantissaient à la fois, et gu'il n'y avait au delà du tombeau, ni joie, ni douleur. Caton, défenseur de la liberté et des an-

^{*} Sall., in Catilinâ.

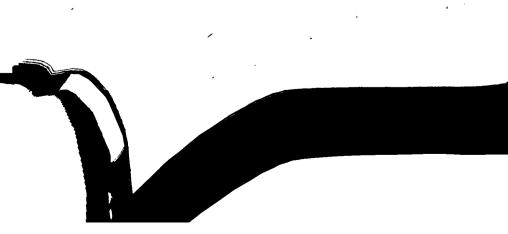
ciennes mœurs, repoussa l'opinion de lui opposer aucune tradition religieu pas visible par ce mémorable exemple q théisme avait dès lors perdu toute auti esprits éclairés, et que cette incrédulité quelques hommes vertueux se bornait des superstitions populaires, allait dan jusqu'à l'extinction de tout sentiment religieux?

Le grand orateur qui combattit av force l'indulgence intéressée de Césa mauvais citoyens, et qui repoussa cette crime et d'impunité, en invoquant sur la vengeance des dieux et des lois, Ci prime comme César dans une occasion publique, dans une cause plaidée deva gistrats du peuple, la défense du jeune il traite de fable et d'ineptie la cro l'on puisse souffrir dans un autre mon dans la mort l'anéantissement de toute et allègue à cet égard l'opinion unive

On nous objectera des foules d'autres p Cicéron reconnaît et espère un avenir ét tant et indécis entre les philosophies de beau génie acceptait toutes les idées que orner de son éloquence; et sans doute tous les systèmes qui convient le plus nation comme à la vertu, avait droit de Comment Cicéron n'aurait-il pas aimé qui lui inspira ce Songe de Scipion, où l'immortalité de l'âme se confond si naturellement avec celle de la gloire? Mais nous avons voulu seulement indiquer par un exemple que le spiritualisme n'était à ses yeux qu'une belle conjecture, qu'il n'appuyait sur aucune tradition religieuse, et qui de son temps était généralement regardée comme une fable.

Quant à son opinion sur les dieux du paganisme, elle semble également varier selon qu'il parle en orateur, qu'il discute en philosophe, ou qu'il s'épanche avec ses amis dans la libre confiance d'un commerce familier. Orateur, il emploie les pieuses croyances, l'intervention miraculeuse des dieux, l'inviolabilité des autels, la sainteté des rites antiques. Poursuit-il Verrès, son ardente prière fait descendre tous les dieux autour du tribunal, pour accabler un spoliateur sacrilége. Défend-t-il Fonteius, il invoque sur lui les mains tutélaires d'une sœur qui veille à la durée de l'empire et des feux de Vesta.

Mais dans ses ouvrages philosophiques, Cicéron, libre et ingénieux disciple des Grecs, ne voit plus dans la mythologie vulgaire qu'un tissu de fausses traditions, ou d'allégories mal comprises. Bien que la diversité des opinions qu'il prête à ses interlocuteurs laisse quelquefois une sorte d'incertitude sur sa propre pensée, il est clair qu'il ne croit pas au polythéisme, et qu'il doute de tout le reste. Ses ouvrages ne sont à la



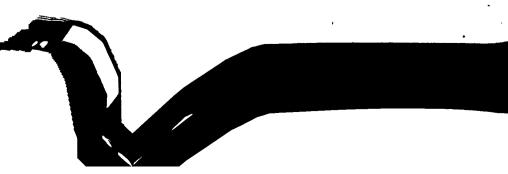
vérité que des analyses contradictoires de toutes les opinions déjà répandues dans la Grèce; mais on ne peut douter que Cicéron, leur donnant le crédit de son nom et la popularité de son éloquence, n'ait puissamment contribué à détruire, dans sa patrie, l'ancien système religieux, dont ces opinions montraient le ridicule et l'insuffisance. A travers quelques précautions qui semblent des égards pour la croyance reçue de l'état, les Tusculanes et la Nature des dieux renversent tout l'édifice du paganisme, et le réduisent à des fables ou à des symboles. Le Traité de la Divination, ouvrage moins spéculatif et moins imité des Grecs, n'est qu'une longue dérision de l'une des parties les plus essentielles du culte public, des auspices, auxquels Cicéron lui-même présidait, et dont il recommande d'ailleurs, l'emploi, comme utile à la république. Toutes les espèces d'oracles et de prédictions, toutes les fourberies des prêtres paiens, et toutes les sottises de la crédulité humaine, sont attaquées dans le second livre de ce singulier ouvrage, avec une hardiesse, que Cicéron ne cache plus sous le nom d'un interlocuteur étranger, mais qu'il avoue librement pour son compte. Le cynique OE nomaüs, et les six cents auteurs grecs qui, suivant Eusèbe, avaient écrit contre les oracles, n'avaient pu mieux faire que Cicéron dans cet ouvrage. Les paroles par lesquelles il le termine, semblent une profes-

sion de déisme, opposée aux fables du polythéisme et aux vaines terreurs du vulgaire. « Parlons avec vérité, dit-il; la superstition ré-» pandue chez les peuples a opprimé presque tou-» tes les âmes, et s'est emparée de la faiblesse hu-» maine. Nous l'avions dit dans l'ouvrage sur La » Nature des Dieux, et nous l'avons plus particu-» lièrement démontré dans ce dernier écrit, con-» vaincus comme nous le sommes, que nous au-» rions fait une chose utile à nos concitoyens et à » nous-mêmes, si nous avions déraciné une telle » erreur. Cependant (car sur ce point je veux que » ma pensée soit bien comprise), la chute de la » superstition n'est pas la ruine de la religion. Il » est d'un sage de maintenir les observances insti-» tuées par nos aïeux dans les sacrifices et les cé-» rémonies; et l'existence d'une nature éternelle, » la nécessité pour l'homme de la reconnaître et de » l'adorer, est attestée par la magnificence du » monde et l'ordre des choses célestes. Ainsi, de » même qu'il faut propager la religion qui se lie » à la connaissance de la nature, il faut arracher » toutes les racines de la superstition. » On ne peut confondre ce langage avec celui de Lucrèce qui prétendait également délivrer les âmes des terrenrs imbécilles de la superstition; une cause première, une nature divine remplace ici le inexplicable des atomes d'Épicure. Étair colo le l'Ine où s'arrêtaient les pensées de Cicéron? son esprit était-il étranger à toute croyance superstitieuse? Consultons ses lettres, monument si vrai de toutes les faiblesses de son âme mobile et passionnée. Apprendrez-vous quelque chose par ce billet familier, où Cicéron, annonçant à sa femme qu'il vient d'être malade, ajoute ces paroles assez curieuses? « J'ai été soulagé si vite qu'il semble que » quelque dieu m'ait guéri; aussi ne manquez pas » d'offrir, avec le soin pieux et la pureté qui vous » est ordinaire, un sacrifice à ces dieux, c'est-à- » dire à Esculape et à Apollon. » Mais ce passage est-il sérieux? n'est-ce pas quelque allusion légèrement ironique, comme celle de Socrate ordonnant d'immoler un coq à Esculape? voilà ce qu'il est difficile de deviner à coup sûr.

Dans le quatrième siècle, un des apologistes du christianisme accusait Cicéron, tantôt de complaisance pour les superstitions de son temps, tantôt de complicité dans ces mêmes erreurs. « O Cicé» ron, lui dit-il quelque part, que n'essayais» tu d'éclairer le peuple? Cette œuvre était digne » d'exercer ton éloquence. Tu ne devais pas crain» dre que la parole te manquât dans une cause si » juste, toi qui en défendis si souvent de mauvais ses avec tant d'abondance et de vigueur. Mais, » apparemment, tu redoutes le cachot de Socrate, » et tu n'oses prendre en main la défense de la vérité. » Ailleurs, l'accusant d'avoir cru lui-même à la vérité des apothéoses, Lactance cite ces paroles

que Cicéron avait écrites dans sa douleur, après avoir perdu sa fille: «Si jamais créature humaine mérita » d'être divinisée, sans doute c'est Tullie. O toi, » la plus vertueuse et la plus éclairée des femmes, » accueillie parmi les dieux, je te consacrerai dans » la croyance de tous les mortels. » Mais ce délire d'une imagination vive et tendre, ce paganisme de l'amour paternel, ne prouvent rien sans doute sur la crovance de Cicéron aux fables de l'antiquité; tous ses ouvrages philosophiques sont là pour le démentir. Il était de la religion qu'avait annoncée Socrate; il continua cette belle tradition des vérités morales; mais, fidèle observateur des lois de son pays, passionné pour les institutions et les exemples d'une république qu'il voyait disparaître, cherchant sa force dans les souvenirs du temps passé, il eût craint de détruire, et, quelquefois, il défendait un culte, qu'il croyait gardien du patriotisme de Rome, parce qu'il en avait été contemporain.

Ainsi, la franchise et les saillies du philosophe étaient réprimées par la prudence de l'homme d'état: précaution vaine et faible, quand elle n'est pas sincère. Les ouvrages de Cicéron n'en sont pas moins la preuve du décri profond où était tombé le polythéisme parmi les esprits éclairés. Vainement Cicéron, par une contradiction plus commune qu'on ne croit, reproche à la jeune noblesse de Rome d'abandonner le soin des auspices, de ne



DU POLYTHÉISME.

plus remplir les fonctions augurales; traité de la Divination, et les plaisant céron décréditaient ses conseils.

On ne peut douter que cette même froideur et de scepticisme, n'ait vu ter effort pour réformer le culte païen, plus satisfaisant pour la raison. Je n d'autre preuve que l'ouvrage de Varroi tiquités romaines. Il est visible, par de saint Augustin, que Varron ne se à retrouver d'anciennes traditions qu'il les ramenait à un point de v phique, peu favorable aux supersti laires.

L'ouvrage était partagé en quatre livr touchaient à la religion étaient placés l par la raison, disait l'auteur, que les é stituent avant de se donner une religisait la théologie, ou connaissance des di espèces différentes, qu'il appelait my naturelle et civile. « La première, di » ferme beaucoup de fables contraires » et à la nature d'êtres immortels; p » qu'ils soient nés de la cuisse ou de » dieu, qu'ils aient commis des vols, » res. » La seconde se composait des sy philosophie sur l'essence des dieux. Er logie civile se bornait à la connaissance reconnus par le culte public, et aux de

toyens et des prêtres pour la célébration des sacrifices. « La première de ces théologies *, disaitVarron, » est faite pour l'univers, la seconde pour le théâtre, » la troisième pour Rome. » Il paraît que Varron, dans cet ouvrage, expliquait déjà, par des allégories, les plus grandes absurdités du polythéisme, et qu'il le réduisait à des observances légales dont la politique devait diriger l'usage.

Tel avait été le génie de Rome, au temps même où ses mœurs étaient les plus simples et les plus pures, d'asservir la religion à la politique. Mais l'illusion était alors partagée par les plus grands hommes de la république, et de là se communiquait à la foule des citoyens. A l'époque, au contraire, où le mépris d'une croyance absurde vint plutôt des vices que des lumières, le polythéisme cessa tout à coup d'être un instrument pour la politique et un frein pour le crime. Catilina, meurtrier d'un proscrit, souilla de ses mains sanglantes la fontaîne lustrale d'Apollon; César, méprisant l'anathème que la politique du sénat avait inscrit sur le chemin d'Ariminium, et franchissant, à la tête de ses soldats, cette borne milliaire qui n'était plus protégée par une religieuse croyance, pénétra, sans obstacle, jusqu'à la ville sacrée, brisa les por-

^{*} Prima theologia maximè accommodata est ad theatrum; secunda ad mundum; tertia ad Urbem. (August. de Civit. Dei, lib. VI).

DU POLYTHÉISME.

tes du temple de Saturne, comme il i une citadelle ennemie, et enleva le trés publique inutilement placé sous la ga ancien des dieux. Phénomène remarqui prouve qu'il y a quelque chose de sal un culte quelconque! l'homme devi plus méchant et plus vicieux, en cessai une religion qui semblait permettivices.

De cette profonde dépravation de cette insouciance pour les anciennes dispeuple libre, de cette philosophie scepcette sensualité brutale qui restèrent stant de vertus immolées, sortirent l'es Rome et le règne d'Octave. Auguste, d'nesse, avait mêlé quelquefois à la lice mœurs la dérision du culte des diet nous a conservé le souvenir d'un repasche, où des femmes romaines, et quelque d'Auguste, figuraient, avec lui, sous le se attributs des principales divinités de Antoine, dans ses querelles avec Augus pela cette voluptueuse apothéose; et le mes du temps célébrèrent amèrement *

(Suetonius in Au

^{*} Impia dùm Phœbi Cæsar mendacia ludit Dùm nova divorum cœnat adulteria.

adultères des nouvelles divinités, et la parodie sacrilége d'Octave représentant Apollon.

On concevra, sans peine, dans un esprit aussi corrompu, mais aussi éclairé que celui d'Octave, ce mépris pour les fables du polythéisme, et cette fantaisie licencieuse de multiplier le nombre des dieux, par une facile imitation des vices que leur prêtait la fable. Mais on peut croire aussi, que l'idée d'une puissance divine agissait peu sur l'âme d'Octave Cœpias, du cruel et ingrat prosoripteur de Cicéron, du tyran timide et vicieux qui s'assura l'empire du monde, autant par les bassesses habiles de son caractère, que par la supériorité de son esprit.

Cependant lorsque, maître de Rome, il dépouilla la robe sanglante des triumvirs, et qu'il aspira même au titre de réformateur, le maintien de la religion et la prospérité du culte des dieux furent au nombre de ses premiers soins. Parmi toutes les dignités républicaines dont il formait le mobilier de sa tyrannie, il n'oublia pas celle de grand pontife; aussitôt après la mort de l'insignifiant Lépide, qui en avait été revêtu, Auguste se saisit de ce titre, afin d'être à la fois chef de la religion et de l'état. Il fit relever les temples abattus ou tombés en ruine, dans la fureur des guerres civiles. Il en dédia de nouveaux; il porta même la réforme dans les croyances publiques, en faisant brûler un grand nombre de recueils d'oracles pour ne réserver que

les livres sibyllins, dans lesquels il conforme à sa politique. Il augmenta des prêtres; il fit de nouveaux avanta tales; il rétablit d'anciennes cérémon cessions, des sacrifices annuels dans le Il allait assidûment au temple de Juavait, ou il affectait mille superstition ges et les présages. Enfin, il était hypla religion, comme dans la politique d'inceste avec sa fille, et rival débauch il recommanda les mœurs, le respeconjugale, la piété pour les dieux.

Les heureux génies, les grands posort avait placés sous son règne, servire sée du maître qui les protégeait. L'é race chanta les dieux, qu'il ne croyplaire à l'indigne protecteur de leur poésies charmantes, ces adulations qu'il jetait comme un voile sur le sou des crimes d'Octave, associaient sous du prince et celle des dieux. Mêlant d'une poétique reconnaissance à cet mensonge que donnait le polythéisr entrevoir dans Auguste pacificateur nité bienfaisante, et le saluait du non ou d'Apollon, sans crainte de rappe

^{*} Suetonius in Augusto.

tion licencieuse qu'Octave avait saite des attributs de cette dernière divinité.

Auguste voulait, sans doute, ranimer la religion des Romains par la célébration de la fête séculaire, dont l'ingénieux Horace a composé l'hymne sacré. C'était une majestueuse et touchante cérémonie, que la réunion de la plus belle jeunesse de l'empire, élevant vers les dieux ses mains innocentes, pour leur demander de laisser enfin reposer Rome dans la conquête du monde, et d'ouvrir un long siècle de paix après la génération qui venait de disparaître, emportant avec elle la liberté romaine et la guerre civile. Mais l'enthousiasme manque aux vers du poëte; et son hymne sacré n'est qu'une flatterie pour Octave.

Comme les prêtres du polytheisme n'écrivaient point, comme ils n'opposaient aucun ouvrage aux différens systèmes de philosophie qui ruinaient le culte publique, on est réduit à chercher dans les poëtes la croyance religieuse de l'antiquité. Les poëtes du siècle d'Auguste nous montrent, à cet égard, le changement qui s'était opéré dans les esprits. La mythologie, qui faisait la partie principale et presque historique des chants d'Hésiode et d'Homère, est devenue, dans Virgile, un ornement ingénieux, dont l'usage, réglé par le goût, sert à flatter l'imagination, sans inspirer ni respect, ni croyance. Cicéron s'était plaint qu'Homère eût transporté aux dieux les passions humaines; Virgile n'a pas corrigé cette faute dont la poésie ne

DU POLYTHÉISME.

saurait se passer, mais il a, pour ainsi et perfectionné les passions qu'il la dieux; il a retranché de leur histoire le vables aventures dont s'amusait la poét lité d'Homère; il a rectifié ces vieux transmis par la Grèce, sur le modèle c naient les idées plus justes et les mœur gantes d'une civilisation avancée.

On ne voit dans Virgile ni les quere amours du roi des dieux. Son merveille fois, plus vraisemblable et plus chaste ont de la gravité; Vulcain même est en ses vers. L'art de Virgile, et l'effort qu'il pour accréditer la mythologie de so ne se montrent pas moins dans ce sou grandeur romaine, dans ce nom sacré ce culte de sa gloire qu'il associe part des dieux. Le polythéisme n'est plus dition incertaine, que l'on corrige à vo se conforme à l'orgueil national et sert de l'empire. L'ouvrage même de Vire renfermer le démenti des fables qu'il explique la philosophie où devaient s les esprits que ne séduisaient plus les r du polythéisme. Je veux parler de ce allégorie du sixième chant, témoignas quable du progrès qu'avait fait la raiso depuis Homère. Où le poëte grec n qu'une évocation des morts, qui se retro

superstitions des peuples les plus simples, Virgile déploie tout le dogme religieux des peines, des récompenses et de la régénération des ames; il explique la nature par une première cause, par une sorte de panthéisme qui rejette bien loin toutes les fables religieuses de l'antiquité, et en même temps, docile à la politique d'Auguste, il place dans le séjour des peines éternelles celui qui méprise les dieux.

Enfin, le monument le plus complet qui nous reste de la mythologie païenne, les Métamorphoses d'Ovide, semblent le jeu d'une imagination poétique amusant des lecteurs indifférens. Elles n'ont rien de cet enthousiasme de bonne foi et de cette crédulité contagieuse qui, chez toutes les sociétés naissantes, inspirent l'homme de génie et font passer dans des hymnes sacrés les traditions des ancêtres et les antiques superstitions de la contrée. Parmi des hommes peu cultivés, le poëte qui célèbre les dieux de son pays, trouve son enthousiasme dans sa foi. Il est d'abord séduit par ses récits; la force d'imagination qui l'a rendu poëte, le livre plus qu'un autre aux croyances populaires; il ne cherche pas la religion pour varier ou pour inspirer ses chants, il la mêle involontairement à tout ce qu'il raconte, le merveilleux est historique; et c'est à cause même de la simplicité de leurs compositions, que les premiers poëtes de l'antiquité sont remplis de fables et de prodiges

divins. Rien n'était plus près d'eux, et plus naturellement à leur esprit.

Mais lorsque, dans le haut degré de romaine, au milieu d'une société savar avec une admirable industrie. mêlant le perstitieuses à la fable philosophique gore, recueillait les histoires confuses rassemblait les nombreuses amours de faisait de la terre, non-seulement le mo le théâtre de tous les vices des dieux, o poser qu'alors les croyances du polyt servaient plus qu'à flatter les esprits persuadaient pas. Le poëme d'Ovide es le plus ingénieux commentaire du pag le signe le plus marqué de sa décaden pas visible, dès les premiers vers, que l connaît un Dieu suprême ou une nature sante, dont il ne parlera plus, et qui va au long enchaînement de traditions vul mériteront d'être embellies par sa muse Ovide, dans un autre ouvrage, rougit de du polythéisme. Il avertit les mères de 1 duire leurs filles dans les temples, d mauvais exemples donnés par les dieu cle auparavant, Térence mettait sur l jeune homme qu'un tableau de Jupiter au plaisir, et qui se sent, à la fois, anim par cette vue. De Térence à Ovide, la 1 fait quelques progrès, et l'emportait sur la superstition.

Ainsi, dans toutes les productions de la littérature, médailles incontestables de l'esprit d'un peuple, on trouve les signes de la décrépitude et de la ruine du polythéisme sous le règne d'Auguste. Le seul écrivain de cette époque, qui paraisse conserver un respect grave et patriotique pour les anciennes croyances de l'état, Tite-Live, en rappelant dans son histoire quelques témoignages de l'esprit religieux des anciens généraux, a soin d'avertir, avec un regret amer, que ces exemples datent d'un autre siècle, avant le triomphe de la philosophie nouvelle qui méprise les dieux *.

La piété de ces premiers Romains, que regrettait Tite-Live, se confondait avec leur amour de la gloire et de la patrie. Leur mort sur le champ de bataille était une offrande aux dieux. Rien surtout n'avait plus profondément imprimé la religion, dans ces ames simples et belliqueuses, que le continuel usage des augures et des auspices. Ces prédictions de victoire si souvent accomplies, remplissaient les Romains d'une orgueilleuse superstition. Les entrailles des victimes, le chant ou le vol des oiseaux, toutes ces minutieuses observances que la guerre entretenait sans cesse, formaient autant

^{*} Ante doctrinam Deos spernentem. T. L., lib. X, ch. 40.

de puissantes habitudes pour la foi Vainqueurs, ils croyaient à des dieux sentaient protégés; vaincus, ils attribua: de leurs armes à des auspices négligés c pris. Le camp était un temple; et plus rière occupait alors de place chez le plus les croyances du polythéisme a cendant sur les cœurs dont elles étaier

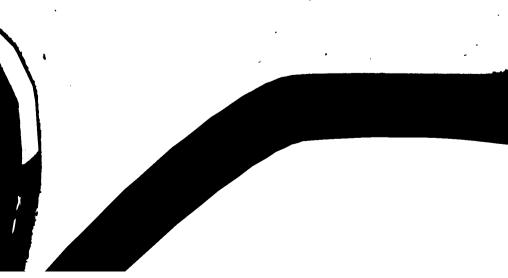
ou l'espérance ou l'effroi.

La vie civile des Romains n'était pleine de cérémonies à la fois politiq gieuses. La convocation des assemblée des magistrats, la forme du vote popi dans l'exercice de la liberté publique cédé, soutenu, consacré par les auspice vent l'habileté du sénat abusait de le pour rompre les assemblées et pour ou servir des intrigues, cette facilité n la superstitieuse bonne foi du peuple. I lévation d'Auguste et le caractère de s la religion n'eut plus de racines dan tisme et les droits les plus chers des longue paix de la puissance romaine pit l'usage des auspices militaires, que la jalousie du prince n'aurait pas con néraux, sans doute de crainte que la vînt armer l'espérance de quelqu'un et qu'au milieu d'un sacrifice sous l légions, un chef ambitieux n'osât lire

pereur.

L'autorité des auspices cessa de même dans Rome, lorsque toute élection fut interdite au peuple, et qu'il ne resta plus aucun vestige de ces assemblées qui jadis s'ouvraient dans le Forum, sous la consécration des cérémonies augurales, pour choisir en présence des dieux les magistrats d'un peuple libre. Mais cette nouvelle brèche à la religion de l'état ne date que du règne de Tibère.

Au lieu de ces pratiques religieuses liées à la liberté publique, on eut l'apothéose des empereurs. Le culte, comme l'état, fut profané par leur pouvoir. Auguste en donna l'exemple : lui qui ne souffrait pas qu'on le nommât Seigneur, il se laissa nommer Dieu. La flatterie des rois alliés lui érigea partout des autels; et, dans Athènes, un temple commencé pour Jupiter Olympien, fut consacré au génie de César Auguste. Un collège de prêtres fut institué sous le nom d'Augustales. L'idolatrie devint plus grande encore à la mort du prince. Les Romains, dans la sévérité de leur ancienne discipline, avaient admis le culte des aïeux, à peu près comme il se pratique de temps immémorial parmi les Chinois. Aucun des grands hommes de la république, ni les Scipion, ni les Camille, n'avaient été divinisés publiquement; mais le fils offrait des sacrifices lien de son père. L'âme de son père était un Dans le temps de la vertu romaine,



DU POLYTHÉISME.

Cornélie cherchant à détourner son sec route et des périls du premier, lui disait usage du paganisme romain : « Lorse » morte, tu m'offriras le culte des aïeu » voqueras le génie de ta mère; tu » pas alors d'implorer par des prières e » que, vivantes et présentes, tu aure » et trahies *.»

L'empire des Césars envahit aussi ci touchante de la piété domestique. T des sacrifices, immolait des victimes à d'Auguste. Ces apothéoses servaient à l en aggravant l'accusation de lèse-ma rendant sacriléges tous ceux qu'on voi Cette circonstance seule peut expliqu inconcevables pour nous: comment 1 romain était accusé pour avoir vendu prince, pour avoir profané une bagu tait cette effigie sacrée. Par une contra zarre, les empereurs étaient à la fc hommes; on les adorait, et on priai Les délateurs accusaient Thraséas de immolé des victimes pour la santé pour la conservation de sa voix céleste

Domitien se donnait le titre de d décrets et dans ses lettres. Il semble qu deshonorée par de telles apothéoses

^{*} Corn. Nep. in fragmentis.

iour , s'avilir davantage dans les esprits. Au reste, il est assez difficile de déterminer sous quelle forme ceux qui croyaient alors aux dieux concevaient leur existence. Pour la foule et pour le gouvernement qui, en fait de religion, agit souvent comme la foule, le culte romain n'était, sous quelques rapports, qu'un fétichisme grossier; en voici deux exemples : Ayant éprouvé de grandes pertes sur mer, Auguste *, dans une cérémonie publique, fit retirer la statue de Neptune, et châtia, pour ainsi dire, le dieu de son infidélité à la fortune de Rome: Quand Germanicus ** mourut, parmi les signes de la douleur publique, l'histoire raconte que dans les villes municipales d'Italie, on brisa, on jeta dans les rues les images des dieux, comme pour se venger sur elles du malheur de la patrie. Ainsi le prince se conduisait à cet égard comme le peuple, et l'un et l'autre comme le sauvage qui brise son idole. Ces exemples, qui datent de la plus grande civilisation romaine, marquent assez combien le polytheisme était incapable de réforme, et devait s'adapter à toutes les folies du pouvoir absolu.

Le sacerdoce ne pouvait opposer aucune résistance; car tous les prêtres dépendaient du souverain pontife, qui était l'empereur. Sous la répu-



^{*}Suctonius, in Augusto.
**Suctonius, in Caio.

blique, les plus grands citoyens ava les différentes fonctions sacerdotales l'empire, en restant toujours le partag blesse, elles tombèrent cependant au hommes les plus médiocres: on les de ne pouvait mieux faire.

Claude*, dans sa jeunesse, fut jug qu'on ne lui accorda d'autre emploi a flamen. Les pontifes ne se distinguaie par le luxe de leur table et la riche vêtemens aux fêtes des dieux. Un s grand s'attachait aux vestales : elles a posans privilèges, qui tenaient au sou république, et d'autres qui étaient l'empire. Un des plus éclatans honn à Livie, fut le droit de sièger au the banc des vestales.

Tacite nomme quelques-unes de cen désignant leur sainteté par un term qui rentre presque dans les idées du tien. Leur sacerdoce était seul réel, seul il imposait des devoirs rigourer méchans empereurs, Domitien, rappoirs par des supplices: sous son règrestales furent punies de mort et ente Ce monstre était un païen dévot; il avec ardeur ses fonctions de grand po

^{*} Suetonius, in Claudio.



ce culte absurde et féroce était sans influence sur les mœurs. C'est à cette époque en effet qu'il faut reporter les plus grands excès de la corruption romaine, et ces saturnales du pouvoir qui épuisèrent tout ce que la tyrannie peut inventer, et l'espèce humaine souffrir.

Quand on voit passer Tibère, Caligula, Claude, Néron, et, après quelque intervalle, Domitien, on conçoit comment cette publicité du crime couronné dut profondément avilir les âmes, effacer toutes les empreintes natives de justice et d'humanité, ébranler la conscience du genre humain, et faire douter d'une providence, dont le néant paraissait encore moins inconcevable que la patience.

Tous les écrivains rendent témoignage de cette incrédulité, et la confondent avec l'horrible dépravation de mœurs où tombèrent les Romains sous le règne des premiers Césars. Philon *, qui vivait à l'époque de Caligula, se plaint que le monde était alors peuplé d'athées. Les poëtes, les philosophes, nous retracent les vices les plus infâmes, comme l'occupation familière des hommes de leur temps. Des prodiges de débauche, que le délire d'une imagination criminelle oserait à peine concevoir dans la solitude du vice, étaient les spectacles et les fêtes de Rome. La folie du



^{*}Philo. Allegor, legis, lib. III,

pouvoir absolu livrait les passions d'un et d'un Néron à tous leurs caprices; e des plus honteux avilissemens de l'espèc les rêves bizarres du vice, les monstr de la volupté, devenaient des événeme et figurent dans les annales de l'hi cruauté se joignait à la débauche, suiv du cœur humain corrompu. On jetait d dans les viviers où s'engraissaient le on achetait le plaisir de couper la tête d' le sang coulait dans un festin, comme La mort était toujours de quelque che plaisirs des Romains.

Le plus grand des maux de, la tyran dépraver ceux qu'elle opprime. Ainsi les ombrages de Caprée recélaient souillée de Tibère, tandis que les jardir retentissaient des bacchanales de tandis que le palais de Néron, agra cendres de Rome, enfermait dans se jusqu'à de nouveaux repaires de publique, les premiers citoyens, cor le désespoir d'arriverà quelque chose c gradés par l'esclavage et par la crainte aux distractions de la volupté. Que cherchaient une sécurité, en tâchan autant que le maître qu'ils redoutaier taient le vice, comme le premier I feint la folie. Le plus grand nombre :

tout entier, abusant ainsi sans péril des richesses de leurs aïeux et des anciennes dépouilles du monde; et comme l'historien grec nous montre, dans la peste d'Athènes, tous les excès et tous les désordres se multipliant par la vue prochaine de la mort, ainsi, devant la dévorante contagion de la tyrannie, chacun se hâtait de rassasier de plaisirs une vie précaire et menacée.

La corruption du peuple était peut-être encore plus hideuse que celle des grands. Les plus honteuses folies des empereurs étaient destinées à lui plaire; leurs infamies étaient pour lui le contrepoids de leurs crimes. N'ayant eu long-temps d'autre culture morale que la discipline républicaine, il perdait tout en la perdant; et depuis qu'il n'était plus citoyen, il était tombé au-dessous même de l'homme.

S'il faut en croire Juvénal, les idées d'une providence vengeresse ne conservaient plus aucune autorité sur cette multitude. Les argumens de Lucrèce contre les punitions d'une autre vie, les confidences philosophiques de César dans le sénat romain, étaient devenus la science du vulgaire; et les enfans même ne croyaient plus aux fables du Tartare.

Mais comme il y a dans l'ignorance une crédulité qui change d'objet, et ne se guérit pas, cette multitude, indifférente aux anciens rites de la patrie,
était abandonnée à mille sorcelleries bizarres. Ce



nombre prodigieux d'esclaves qui l'Italie une autre classe de peuple, encore la masse des vices et apportait foule de superstitions étrangères. d'hommes, vivant au milieu de l'abje supplices, était la pire de toutes, parce les vices de ses maîtres et les siens. langes de corruptions diverses élevai mosphère romaine autant de vapeurs is quelques provinces éloignées avaient à l'atteinte.

A la régularité de l'ancien culte ron daient ces religions de débauche, invla mollesse et l'oisiveté de l'Asic. De mythologie romaine, l'indécence des pour ainsi dire, corrigée par la grav monies. Quelque chose de sévère s'culte même de Vénus: le temple élevit à cette déesse semblait une expir qu'une offrande. Il avait été bâti de amendes prononcées pour crime d'ad que toutes les pompes du culte roi sérieuses et solennelles; mais la dée prêtres et ses adorateurs, ne s'annor

^{*}Titi Livii lib. X. Eo anno, Q. Fabius G filius, aliquot matronas ad populum stupri cunià mulctavit; ex quo mulctatitio ære Vene propè circum est, faciendam curavit.

milieu de danses licencieuses, et ne favorisaient que de profanes amours. Ces jeunes filles Romaines, élevées jadis sous la loi d'une austère pudeur, allaient, du temps de Tibulle, consulter les prêtres d'Isis sur la fidélité de leurs amans. Des hommes dégradés, de vils eunuques d'Asie, étaient les prêtres de ces divinités étrangères; et tandis qu'autrefois le service des dieux de la patrie était confié aux mains des premiers citoyens, des généraux, des magistrats, un bateleur, qui n'était pas Romain, qui n'était pas même homme, était le ministre de ces cultes nouveaux, transplantés à Rome d'Égypte ou d'Asie. Si le peuple se livrait avidement à ces spectacles grotesques, s'il préférait à la majestueuse procession des vestales le sistre et les grelots des prêtresses d'Isis, ou les rapides évolutions, les tournoiemens bizarres des prêtres mutilés de Cybèle, les grands, les riches de Rome s'initiaient, avec plus d'ardeur encore, à des mystères, non de religion, mais de débauches, et variaient leur ennui par les inventions mystiques et voluptueuses de ces charlatans d'Asie.

L'ancienne confarréation du patriciat, cette espèce d'union à la fois religieuse et aristocratique, était si fort négligée, que, du temps de Tibère, on ne put trouver trois patriciens offrant les conditions nécessaires pour le sacer-

^{*} Tacit., Aprial., lib. IV, cap. XVI.

doce *. Mais Néron se fit prêtre de rienne, et lui offrit publiquement des long habit de lin, et la tête cour mitre orientale. Dans cette espèce font naître le crime et le pouvoir abt tourait de magiciens, leur prodiguai et voulait par leur secours évoquer le

En même temps, l'horreur de ces i donnés, les fréquentes révolutions l'ardente curiosité du peuple pour u lui semblait toujours une délivrance des prétendans à l'empire, je ne sai nésie d'un peuple qui avait tout conqu tout souffert, remplissaient les imaginai rêveries bizarres, et donnaient un plein science menteuse des astrologues. Ils repour ainsi dire, les oracles et les au bés en désuétude; et la sorcellerie s'é des pertes du paganisme.

On ne peut lire les écrivains de c remarquer leur langage, qui est l trait historique dans leur récit, sa étonnement cette reprise de la supe maine, après les ouvrages de Cicérone On ne trouve partout dans l'histoire que présages, prédictions astrologie mens merveilleux. Tibère avait, com

^{*} Caii Plin. Hist. Nat. , lib. XXX.

un astrologue près de lui. Plancine et Pison employaient contre Germanicus les invocations magiques. Galba prétendait à l'empire d'après une prédiction; d'autres expiaient par la mort le malheur d'avoir été prédits. Vespasien faisait des miracles, et guérissait les aveugles aux portes du temple de Sérapis.

Comme il arrive toujours, et comme on l'a vu dans le moyen age, cette fausse science de la magie s'appuyait sur des crimes véritables. L'art des empoisonnemens servait à réaliser les prédictions astronomiques. Aucun crime ne fut alors plus commun : il était, comme dit Tacite, un des instrumens du pouvoir impérial; il infestait les foyers domestiques; il semait des périls cachés, et d'odieux soupcons parmi les fêtes et l'élégance du luxe romain.

Ce qui restait du culte ancien était encore souillé par la corruption des mœurs publiques; et la dévotion n'était pas moins impie dans ses vœux qu'absurde dans son objet. Ce n'est pas une rencontre frivole, que l'accord de plusieurs écrivains de cette époque, qui tous dénoncent également les prières impures que l'on faisait dans les temples, les offrandes que l'on adressait aux dieux, pour en obtenir des choses honteuses. On croyait les gagner par de l'or, ou les désarmer par quelques vaines pratiques. Ainsile culte romain, détruit dans ce qu'il avait en jadis de patriotique , ne gardait

plus que ce qu'il avait de corrupteur : morale et mercenaire, impiété mals dulité sans culte, qui s'attachait à tures bizarres, étrangères à la patrie, toutes les religions et de tous les vaste chaos de Rome, dégradation par l'esclavage, par la bassesse e voilà ce qu'était devenu le polythè

Que faisait cependant la philoso bonheur et l'exemple du monde? salutaire exerçait-elle au milieu de ta et de maux? L'un de ses plus éloquens Sénèque, était ministre de Néron; e mort doive absoudre sa vie, bien victime du tyran dont il fut l'apolo, peut voir en lui, malgré tout l'éclat d qu'un esprit faux et une ame faible son la plus favorable de toutes por remords, des choses honteuses. L Sénèque conseilla presque le meurtre et certainement il le justifia.

Ce n'est pas que ses ouvrages ne dans un degré remarquable, ce gent qui tient à l'imagination plus qu qui trompe souvent les hommes, er prendre l'enthousiasme passager de pour la force de leur caractère, et geant, sur cette confiance, dans a auxquelles ils ne suffisent pas. Sénè une morale sévère, excessive même; mais il y manque une sorte de sérieux et de vérité; son style éblouit l'esprit, sans échauffer l'âme. La vertu n'est pour lui qu'un texte d'éloquence; il la veut extraordinaire plutôt que bienfaisante : il dispose les devoirs de la vie comme un poëte sans goût ordonne les événemens d'un drame, pour la surprise, et non pour la vraisemblance. Sa morale, quelque rigoureuse qu'il veuille la faire, ne commande point la vertu, parce qu'elle n'exprime pas la conviction.

Cette philosophie n'en respire pas moins un spiritualisme salutaire. Sénèque, comme tous les sages de l'antiquité, désire l'immortalité de l'àme, encore plus qu'il ne l'affirme; mais il a des idées si hautes de la dignité de l'homme, indépendamment de sa destinée future, il divinise si éloquemment l'âme vertueuse, qu'on est tenté de le placer parmi les sages dont l'enthousiasme moral préparait le monde aux sublimes leçons de l'Évangile.

Quant à l'opinion de Sénèque sur le polythéisme, on jugera si sa raison pouvait croire des fables dont il augmentait lui-même le scandale et l'absurdité en concourant à l'apothéose de Claude. Ce sont là de ces traits qui montrent toutes les dispositions morales d'un peuple. Sénèque composa le discours de Néron pour l'inauguration de Claude au rang des dieux, suivant l'usage; et, tandis que le peuple romain éclatait de rire en entendant

célébrer la prudence surnaturelle mari de Messaline, ce même Senèqu sa propre éloquence, opposait, dan assez piquante, à la prétendue apoth pereur, une transfiguration plus vr sa métamorphose burlesque en cit ridicule qu'il jetait sur ce dieu de créa n'était qu'une partie des sarcasme cablait tous les dieux de l'empire. plus digne d'un rhéteur que d'un caractérise parfaitement ces époques où le talent se joue des paroles, et c en se moquant de lui-même.

Un des traits distinctifs de la pl Sénèque, c'est l'approbation du s l'enthousiasme aveugle pour ce mal rage, ou plutôt pour cette maladie s'accroît dans la corruption et l'in vieilles sociétés. Sénèque regarde la m comme un acte de vertu; et jamais gination ne trouva de paroles plus que pour peindre et admirer le trép

On peut voir combien la tyran avait hâté, sous ce rapport, une sophie qu'elle rendait nécessaire. la sagesse Platonicienne avait été tendant et recevant la mort pour ol chez les Romains esclaves, la verpour son plus grand modèle Brutus

gnardait en la blasphêmant. Plus tard, quand la tyrannie, favorisée par la grandeur de l'empire, et par l'éloignement où la barbarie des peuples qui n'étaient pas Romains, eut étendu, comme un vaste filet autour de ses victimes, ce droit de se donner la mort devint le seul lieu d'asile qui fût ouvert dans le monde. Le Romain opprimé, réduit de tant de priviléges glorieux à l'unique possession de lui-même, triomphait d'exercer, par le choix de sa mort, une liberté dernière; et cet orgueil, toujours mêlé dans la vertu des anciens, trouvait une sorte de gloire à s'affranchir à la fois de l'esclavage et de la vie. La philosophie vint encore étendre ces maximes du désespoir : elle approuva l'homicide sur soi-même pour se dérober au fardeau de l'existence, toutes les fois que les infirmités, la douleur ou l'ennui la rendaient importune.

Dans le mépris de Sénèque pour les fables du polythéisme, et dans la rigueur stoique de ses principes, on reconnaît l'influence du sentiment religieux *. L'idée consolante d'un Dieu

^{*} Il est à remarquer, au reste, que Sénèque exprime, sur les peines d'une autre vie, la même incrédulité méprisante que Cicéron dans sa Défense de Cluentius. « Songez

[»] bien, dit Sénèque, dans la Consolation à Marcia,

[»] que les morts n'éprouvent aucune douleur, et que ces

[»] terreurs des enfers sont une fable.... La mort est le dé-

[»] noûment et la fin de toutes les douleurs : nos maux ne

préside à sa philosophie; et l'home pas abandonné sur la terre. La profes de l'athéisme ne se trouve, à cette la littérature romaine, que dans le célèbre historien de la nature. Pline expliqué toutes les croyances popula dispositions de crainte et de curiosite l'esprit humain, se rit des efforts que phie voudrait faire pour concevoir les les bornes de la Divinité. Cette tris et réfléchie, qui semble appartenir plu rement à certains âges de la société, e premier fruit de l'athéisme, n'a jan peut-être une pensée plus désolante c niers mots de Pline, au moment c pourtant la supposition de l'existence Dans une sorte de dépit contre cet ave à rappeler toutes les choses que ce Die soit, ne saurait faire : « il ne pourra

[»] vont pas au delà; elle nous remet dans le » reposions avant de naître. » La même opi dans les tragédies attribuées à Sénèque; et la Rome de Claude et de Néron, entendathéâtre cet axiome d'une philosophie désolan » tem nihil, ipsaque mors nihil. » On demar comment concilier cette doctrine avec tant Sénèque, où l'âme vertueuse est représent portion de Dieu, comme un Dieu; par une comme il arrive si souvent.

» donner la mort, faculté qui, dans les maux de la vie, » est le plus grand bienfait qu'ait reçu l'homme. » On peut long-temps réfléchir avant de trouver dans la corruption de l'état social, et dans le désespoir de la philosophie, un plus triste argument contre la Divinité, que cette impuissance du suicide regardée comme une imperfection, et cette jalousie du néant attribuée même aux dieux.

Mais, à côté de ce dur athéisme de Pline, Tacite croyait à l'astrologie; et il rapporte sérieusement les miracles de Vespasien. Tels étaient les Romains les plus éclairés. Le peuple, la foule corrompue par les crimes de ses maîtres et par ses propres bassesses, avait, à la fois, tous les vices de la superstition et tous ceux de l'impiété, s'excitait au crime dans les temples, et se moquait de ses dieux au théâtre *. Diane était fouettée sur la scène; on y lisait le testament de défunt Jupiter; on y tournait en dérision trois Hercules faméliques. Ce n'était pas assez d'adorer Auguste après sa mort; Caligula se fit dieu de son vivant; et, par une juste offrande, on lui immola des victimes humaines**. Un Romain qui, pendant une maladie de Caligula, s'était dévoué pour la santé du prince, fut pris au mot, avec un sérieux barbare : on le promena dans les rues de Rome,

^{*} Tertulliani Apologeticus.

^{**} Suet. in Caio.

et on termina le sacrifice, en le préci Tarpéien.

Dans le reste du monde soumis à romaine, l'instinct religieux n'était pa fané : les tyrans de Rome avaient temples. Cependant il faut avouer qu tion romaine avait en diverses contr culte public moins barbare. Ainsi, da et la Germanie, les sacrifices hun cessé; et César, qui se vantait d'av deux millions d'hommes sur le chami avait du moins interdit aux druides sang humain. Rome garda la même debors : Tibère lui-même abolit er restes d'un culte * où l'on immolait et fit mettre en croix les sacrificateurs croire un énergique accusateur du Rome conserva jusqu'au second siècle l'usage d'immoler chaque année un he ter Latialis *. Cependant un sénatus l'an 657 de Rome avait défendu tout sa times humaines; et, sous les empereurs me, en devenant plus vil, ne devint p

Tibère acheva de faire disparaître de Druides qui, malgré les défenses de fiaient encore des hommes à leur di

^{*} Tertulliani Apologeticus, cap. 6.

^{**} Tert. Apologet., cap. 7.

et qui avaient peut-être, aux yeux des Romains, le tort plus grave d'entretenir par leur fanatisme l'humeur belliqueuse des habitans. Le gouvernement de Rome proscrivit ou humanisa tous ces cultes; et, sous le règne de Vespasien, Pline le naturaliste donnait cet éloge à ses concitoyens:

« On ne peut assez apprécier quelle recon-» naissance on doit aux Romains, pour avoir » fait disparaître ces cultes monstrueux où, tuer » un homme était une œuvre sainte, et le manger » une chose salutaire *. »

Les armes et la justice de Rome, les habitudes plus molles du Midi, quelque usage du luxe et même des lettres, introduit dans les Gaules, dans quelques portions de la Germanie et de la Grande-Bretagne, adoucissaient la religion féroce des habitans. De toutes parts s'élevaient parmi ces peuplades sauvages, des portiques, des thermes et des temples romains **. On les poliçait à la fois par les arts et par les vices d'un ingénieux polythéisme; Rome, alors même qu'elle était l'esclave avilie des tyrans, était la législatrice des barbares. On ne sentait pas dans les provinces le

^{*} Nec satis æstimari potest quantum Romanis debeatur qui sustulêre monstra in quibus hominem occidi relligiosissimum erat, mandi vero etiam saluberrimum.

⁽C. PLINII's ecundi Nat. hist., lib. XXX.)

^{**} Tac., in Agric.

contre-coup de ces fureurs qui décime de ces folies qui s'étalaient dans le c l'amphithéatre. Sous Néron et sou génie romain continuait au loin à c vers : les rites sanguinaires des d bardes étaient refoulés dans le fond c cultes pompeux de l'Italie s'étenda limites des provinces romaines; le gantes des dieux de la Grèce ren pierres massives, et les grossiers fé dans le Nord.

Lyon était une ville toute romain les mœurs et le savoir des plus b l'Italie; des libraires établis dans ses daient * les ouvrages des beaux-espr Les provinces septentrionales de la (moins polies; mais elles subissaient davantage les lois, les mœurs et l Romains; un temple même d'Augus les bruyères incultes de l'Armoriqu espèce de progrès dans la civilisation ples, qui n'avaient adoré long-tem pierres teintes de sang.

Les contrées seules de la German taient aux armes romaines, conservai indépendance et leur vie à demi sauv de leurs cultes sanguinaires. Elles ne c

^{*} Plinii junioris Epistolæ.

pas de libation plus agréable aux dieux que le sang des captifs romains; et le vengeur de la Germanie, Arminius, avait fait immoler sur les autels les tribuns, et les premiers centurions de Varus. En avançant vers le nord, dans ces vastes régions qui sont bornées par l'Océan, et que Tacite a comprises sous le nom de Germanie, on trouvait partout des rites cruels : seulement les dieux de la Grèce, et quelques divinités d'Égypte y étaient mêlés comme le souvenir d'une ancienne migration.

Les Quades immolaient des hommes à Mercure. Les Suèves ouvraient leurs assemblées publiques par le sacrifice d'une victime humaine. Là Isis recevait un culte; ici, la Terre était adorée sous les noms qu'elle conserve encore dans les langues actuelles du Nord. Le pouvoir des prêtres était grand chez ces nations incultes et libres; seuls ils pouvaient frapper et punir des hommes si fiers. Des prophétesses s'élevaient aussi parmi les vierges consacrées; on les adorait à la fois comme femmes et comme déesses; et les noms d'Angaria, de Velleda, consacrés par la superstition des Germains, avaient plus d'une sois effrayé la fortune de Rome. Ainsi le polythéisme des peuples esclaves s'adoucissait; celui des peuples libres restait férace, et s'animait par d'horribles sa-

Tacit, Germania. Strabon.

crifices dans les noires forêts, son a

Nulle part le polythéisme n'était ai que dans la Grèce, si l'on compte le temples, les monumens consacrés Dans l'abaissement de la conquête, tion qui la suivait, le culte des die même devenu le plus grand intérêt ; Grecs. Les vieilles haines des cités ri ensevelies sous un commun esclava disputait encore pour la possession c ou d'un terrain consacré. Sous Tibè mone plaidait contre Messène dans main, pour la propriété du templ Limnatide. On produisait de part e autorités historiques et poétiques, Philippe et d'Antigone, de Mumm César, et du dernier consul d'Acha

Messène gagna sa cause; ce fut l pensation de tous les maux dont l' jadis sa terrible ennemie; et peutdut-elle ce succès à quelque dési l'ombre de Lacédémone.

D'autres villes de la Grèce ionienn grands efforts pour conserver à leur droit d'asile, et le défendaient avec quelquesois par des émeutes populai romain, sous Tibère, il est vrai, pa

^{*} Tacit., in Annal., lib. V.



de temps à vérifier les titres, et à écouter les traditions fabuleuses sur lesquelles on appuyait ce droit d'asile. Il supprima, ou réduisit quelquesuns de ces priviléges, mais avec réserve, et en ménageant la superstition des peuples, qui n'avaient plus guère d'autres droits sous la puissance romaine.

Il semble que la Grèce ne pouvait pas plus se séparer de l'idolâtrie que des arts. Partout sillonnée de monumens et de fictions, elle était comme le Panthéon de l'univers païen; on n'y pouvait faire un pas, sans rencontrer quelques chefs-d'œuvre des arts consacrant une tradition religieuse. Mais l'incrédulité s'était depuis long-temps glissée parmi les desservans du temple; elle s'était encore accrue par les malheurs de la Grèce. Ce peuple de rhéteurs et de philosophes que produisait la Grèce oisive et subjuguée, était plus hardi que ne l'avait été Socrate.

Sous la conquête romaine, qui remplaçait l'empire macédonien, il ne restait aux villes grecques qu'un régime municipal, au lieu de leurs anciennes institutions. Les Romains s'inquiétaient peu d'une liberté philosophique qui n'ôtait rien à l'obéissance. Il n'y avait plus de tribunes dans la Grèce; mais les sophistes pouvaient plus librement que jamais, dans leurs écoles, railler le culte des dieux. Les noms de toutes les sectes se conservaient; mais celle d'Épicure et celle des cyniques étaient les



plus puissantes et les plus populair moquaient à la fois de l'ancienne re l'ancienne philosophie; elles appelaie des mœurs au secours de l'irréligion. Voltaire de cette école: il finit les dis moquerie de toutes les opinions.

Mais avant que le polythéisme gre ce point de n'être plus qu'un obje pour les Grecs eux-mêmes, il s'étai ment affaibli dans les esprits par mi verses. Dès le temps de Cicéron, c'éta convenue que les gens qui étudiaient l ne croyaient pas à l'existence des d cette incrédulité, qui n'avait d'abou paradoxe des épicuriens, était deven de toutes les sectes divisées de pri systèmes, mais uniformes dans leur le culte populaire.

Athènes subjuguée n'était plus qu' tudes et de plaisirs, où l'on raisonn ment sur toutes les questions philosor ses lois, elle avait perdu son ancienne on n'entendait plus parler des juger réopage, ni des sentences des Eumo

Elle n'en semblait pas moins la 1

(Cicéron, de Inventione, lib. I

^{*} Eos qui philosophiæ dant operam nor esse.

l'idolatrie par la perfection de tant de chefs-d'œuvre consacrés dans son sein au culte des dieux. Le polythéisme y paraissait plus épuré que dans le reste du monde; il n'y contrariait pas autant la morale et la conscience. Pour repousser l'établissement des jeux de gladiateurs dans Athènes. le philosophe Démonax n'eut besoin que d'invoquer cet autel de la Clémence, placé sous les veux des concitovens, et célèbre dans leur histoire. L'apôtre même du christianisme trouva dans Athènes un asile pour son culte, auprès de ces autels élevés aux dieux inconnus. Cependant, depuis le commerce plus fréquent de la Grèce avec l'Égypte, et depuis la conquête macédonienne, les invasions du culte étranger s'étaient multipliées dans Athènes. Le théâtre, autrefois, dans sa cynique liberté, surveillait la religion comme tout le reste; et Aristophane avait fait justice de quelque dieu grossier, venu de Thrace, ou de Phrygie; mais, sous le pouvoir de la Macédoine, sous la protection des rois d'Egypte, et plus tard sous le joug de Rome, cette liberté du théâtre avait disparu. Un temple de Sérapis* avait été élevé dans Athènes par complaisance pour les Ptolémées.

D'autres monstres d'Égypte, et enfin les empereurs de Rome, eurent aussi leurs monumens

[&]quot; Pausanias"

dans la cité de Minerve; mais l'Athé avec mépris ces apothéoses barbare en les comparant aux chefs-d'œuvre idolâtrie consacrée par Phidias; et éclectique, qui mêlait à la fois la rale, l'enthousiasme allégorique de le doute méthodique de l'école d voyait dans le polythéisme que c des symboles.

Cette influence de l'esprit philoso ditait dans toute la Grèce les or si célèbres, et dotés de si riches prés des diverses républiques de la Grèc ment fait tomber beaucoup de fêt qui, jadis, entretenaient la superstit triotisme. Les savans du pays étud ces souvenirs dans les anciens auteur laient dans leurs histoires; les sophis allusion dans leurs discours; mais to plus vivant dans les mœurs publiques d'Eleusis conservaient seuls encore solennité; mais, suivant toute appa cons qu'on y donnait aux initiés étai traires que favorables au maintien du Ces cérémonies étaient saintes, puis voyage en Grèce, Néron parricide approcher.

Une foule d'autres superstitions gracieuses étaient conservées dans les de la Grèce. Plutarque, qui, si l'on peut parler ainsi, fut le dernier des philosophes croyans, comme Lucien fut le plus ingénieux des philosophes incrédules, Plutarque, ramené par son admiration pour les grands hommes de la Grèce vers le culte et les mœurs antiques, nous raconte qu'ayant eu quelques démêlés avec les parens de sa femme, pour en prévenir les suites, il alla sur le mont Hélicon faire un sacrifice à l'Amour. Dans sa vieillesse, il était encore prêtre d'Apollon, et il menait les danses autour de l'autel du dieu. Cela ne l'empêchait, pas de raisonner sur le culte d'Isis et d'Osiris avec la liberté d'un esprit sceptique. Il peignait également sous de vives couleurs les misères et l'abrutissement de la superstition; mais cette même candeur qu'il a portée dans ses écrits, le laissait païen de bonne foi, et lui faisait adorer paisiblement les anciens dieux de la patrie.

La Grèce, à cette époque, ne doit pas être cherchée seulement dans elle-même. Ses anciennes conquêtes ses arts, son génie, avaient colonisé une partie de l'Orient. Sa langue était dès long-temps répandue dans l'Asie mineure et l'Egypte; des écrivains ingénieux, de brillans sophistes commentaient la philosophie grecque dans Antioche et dans Alexandrie. Il semblait donc que, dans cet accroissement de son empire, le polythéisme grec devait subir mille variations



de climats et de mœurs. L'esprit en superstitieux des Orientaux se fût mal du scepticisme de l'académie; et si I à Samosate, en Syrie, ce fut dans apprit à railler si librement les dies

L'Asie mineure offrait partout le dieux élégans de la Grèce avec l'tions du pays. Elle était remplie d'rans qui portaient avec eux leurs impuet étaient astrologues et jongleurs. L'mœurs était à la fois excitée par le religion; d'antiques traditions conser d'Antioche les impurs mystères d'était à la fois excitée par le religion; d'antiques traditions conser d'Antioche les impurs mystères d'était phèse, le culte de Diane et les mer temple faisaient vivre une foule d'evendaient aux habitans et aux étratites statues de la déesse en or et en a part la superstition n'était plus lucra

Mais le pays où elle semblait se rei une inépuisable fécondité, c'était l'I cienne religion du pays, le polyt le culte romain, les philosophie étaient réunis et confondus, com ches de limon que le Nil déborc loin sur ses rivages. Dans le repo quête romaine, les esprits n'avaien occupation que ces controverses. Ale de commerce, de science et de plaisi par tous les navigateurs de l'Europe avec ses monumens, sa vaste bibliothéque, ses écoles, semblait l'Athènes de l'Orient, plus riche, plus peuplée, plus féconde en vaines disputes que la véritable Athènes, mais n'ayant pas cette sagesse d'imagination et ce goût vrai dans les arts. Alexandrie était plutôt la Babel de l'érudition profane. Là se formait cette philosophie orientale, suspendue entre une métaphysique toute idéale et une théurgie délirante, remontant par quelques traditions antiques à la pureté du culte primordial, à l'unité de l'essence divine, s'égarant par un nouveau polythéisme dans ces régions peuplées de génies subalternes que la magie mettait en commerce avec les mortels.

Le reste de l'Égypte était encore assujetti à mille superstitions bizarres ou mal comprises, qui faisaient sourire de pitié le paganisme romain. D'antiques symboles * étaient devenus des dieux pour la foule; de la ces reproches que les poëtes de Rome font aux Égyptiens d'adorer des ognons et des chats; de la aussi ces guerres civiles qui souvent, dans l'Égypte, armaient une ville contre l'autre, pour venger l'injure prétendue de quelqu'une de ses innombrables divinités. Dans leur abattement sous le joug romain, les Egyptiens n'étaient capables de courage que par supersti-

^{*} Creutser, traduction de M. Guigniaut.

tion. Un Romain qui, par hasard, chat consacré, fit éclater une sédition lences, les rapines des gouverneur point excitée. Il y avait donc à la fois cles deux extrêmes de la superstition plus grossier fétichisme et la plus su cité; et c'est par là que ce pays, se ainsi dire aux besoins de la crédul dans tous les degrés, fut, pendant plus l'arsenal d'où sortirent toutes les erre les sectes religieuses.

Parmi les peuples indépendans c dont les opinions se transmettaie gypte et la Syrie dans le monde roi compter la Perse, les Indes, et per cette contrée lointaine et mystérieu désignée nulle part dans les annales : Chine. On sait que le nom de César, et rieux détails sur le gouvernement et de Rome, se trouvent à cette époque dans les annales chinoises. Des con plus anciennes encore, semblaient ché les traditions de tous les peuple. culer dans tout l'Orient des dogmes l'on croirait échappés du christianis philosophiques qu'avait exprimées λογος, ou cette raison éternelle qu' brée, se retrouvent dans les écrits d' chinois, qui voyagea dans la Syrie que

avant notre ère. On y retrouve aussi ce dogme d'une triade divine*, que l'on entrevoit dans Pythagore, dans Platon, et qui se reproduisait, aux premiers siècles de notre ère, dans les ouvrages de philosophie attribués à Hermès, dans les hymnes, dans les poëmes répandus sous le nom d'Orphée, et jusque dans les prétendus oracles des dieux; tant l'esprit humain était alors travaillé par la notion confuse d'un dogme tout à la fois antique et nouveau!

Les Indes reposaient sous le joug de leur ancien sacerdoce, et dans l'immobilité de leurs castes héréditaires. Les communications qu'elles avaient eues de temps immémorial avec l'Europe, et dont les traces, oubliées par l'histoire, se retrouvent si manifestes dans l'ancienne langue de la Grèce et du Latium, avaient été ranimées par la conquête d'Alexandre trois siècles avant notre ère. Traversée par les armes macédoniennes, l'Inde avait ouvert ses trésors à l'avidité de l'Occident; c'était le Nouveau-Monde de cette époque : on y accourait de la Grèce; on en racontait mille choses merveilleuses; on y supposait des prodiges et d'inépuisables richesses. Une navigation s'était éta-



^{*} La raison a produit un, un a produit deux, deux a produit trois, trois a produit toutes choses.

⁽Mémoires sur la vie et les ouvrages de Laotseu, par M. Ahel Remusat.)

blie de l'Égypte jusqu'aux bords du sages indiens étaient venus dans la l'un d'eux, renouvelant le spectacle l'armée d'Alexandre, s'était brûlé su dans la place publique d'Athènes.

L'Égypte, sous les Romains comme lémées, fut en commerce avec l'Inde. Strabon, les marchands grecs et rom un continuel trafic dans l'Inde par le I Arabique. Ces hommes sans instructic taient de leurs voyages que des réc mensongers; mais l'ancienne réputati de l'Inde, l'éloignement mystérieux mats, et ce besoin de superstitions no répandu dans le monde romain, at sur les bords du Gange quelques vo thousiastes, plus curieux de scien richesses.

Ce fut là qu'Apollonius alla rajeur tions de l'école pythagoricienne. Cet l gulier, témoignage de l'esprit à la set et superstitieux de son temps; cet ho un moraliste sévère et un charlatan visita les brachmanes, et se vantait dans leurs entretiens des leçons de se secrets magiques. Il avait trouvé da rois soumis au sacerdoce; et, de

^{*} Strabon, liv. XV, ch. Ier.

l'Empire romain, il essaya de dominer les âmes par les illusions d'une espèce d'illuminisme, que soutenaient la pureté des mœurs et l'enthousiasme de la vertu.

Mais la mythologie indienne proprement dite restait ignorée des Grecs et des Romains. Si l'on peut apercevoir quelques traits de ressemblance entre les divinités de ces diverses nations, si l'Apollon des Grecs fut dessiné sur le Crishna de l'Inde, ces emprunts à demi effacés sont d'une date inconnue, et n'étaient pas soupçonnés par les Grecs contemporains d'Alexandre. D'une autre part l'Inde ne garda nulle empreinte de la conquête grecque. Les noms de fleuves et de villes imposés par les vainqueurs passèrent avec eux. L'ancien eulte, les anciennes mœurs, subsistaient toujours dans l'immuable indolence des habitans. Il paraît cependant qu'au premier siècle de notre ère, ce mouvement d'inquiétude et de curiosité religieuse qui agitait le monde, passa jusqu'à l'inertie contemplative des Indes, et troubla le repos du brachmane. S'il faut en croire l'étude des monumens originaux, l'annonce d'un avénement miraculeux se répandait alors dans l'Inde comme dans la Judée. *

La Perse, nommée barbare par les Grecs, semblait avoir eu dès long-temps un culte plus rai-

Asiatical researches, tom. Ier.

sonnable et plus épuré que le polytl rope. Elle n'admettait point les idole dans l'invasion de la Grèce les fit truire sur son passage; mais le cult tre, cette adoration de l'Être éternel par le symbole du feu, cette antique mages, bien que respectée par Alexa blit par le mélange des peuples et l'in conquête. Les rois d'origine grecque temples dans la Perse: les idoles s'in avec les arts.

Les mages furent persécutés, et se c sectes nombreuses; ce qui avait été l'état, devint un rite solitaire et cachargea de superstitions; et la plus simple enfanta cette imposture q nom de magie dans tout l'Orient, e pandit parmi les Romains dégénérés.

Lorsque la domination des derniers d'Alexandre fut remplacée par celle des rois de cette nation eurent aux ples dans la Perse. L'empire de Cydans celui des Parthes, dont il prit dont il adopta en partie les usages et mais les livres de Zoroastre se consercienne religion était chère aux vaince des prosélytes au delà même des limits

Dans le premier siècle de notre parle des temples nombreux qu'il av i

la Cappadoce, et où des Mages entretensient un feu éternel, suivant leur antique loi.

L'Arménie * sujette ou protégée des Romains, avait également reçu le culte des Mages. De la sortait cette philosophie orientale, dont l'influence est si manifeste dans les sectes et dans les écrits des premiers siècles de notre ère: là remontait ce culte de Mithra dont les mystères étaient célèbres aux premiers temps du christianisme, et offraient quelque ressemblance avec les cérémonies de cette loi sainte : là se conservait cette tradition sur l'origine du bien et du mal, qui devait enfanter la secte des manichéens, long-temps puissante, et que saint Augustin traversa pour arriver au christianisme : là fermentait une métaphysique ardente, illuminée, qui contraste avec le matérialisme élégant du culte grec ou romain, et les religions sensuelles de presque toute l'Asie.

La haine des Parthes contre Rome fut une barrière aux progrès du culte romain. On ne connût jamais dans la Perse la divinité des Césars; et un roi des Parthes vengea le genre humain, en reprochant à Tibère, dans une lettre publique, les crimes et les infamies que Rome consacrait par des autels **.

Il nous reste à parler du peuple qui devait

^{*}Strabon, lib. 15.

[&]quot; Suctations, in Tiberio.

changer tous les autres, en étant le musble, et qui, dejà répandu sur les points du monde, doit surtout é dans sa patrie, qu'il occupait encore temple que, seul de tous les peuple à l'idolâtrie. Les malheurs de la gue tivités, le commerce, avaient com persion des Juiss, et jeté les seuil livres sacrés dans l'univers. Depuis Cyrus, ils étaient répandus dans la la Syrie, et jusqu'à la Chine. Depui et sous ses successeurs, ils se trouvai nombredans les provinces de l'Asie mi l'Egypte; depuis Pompée, qui les : pénétrèrent dans l'Italie, et dans tou de l'empire; mais, en Égypte, et formaient, sous le nom de Juiss he une classe d'hommes qui ne manqu voir ni de richesses. Il semble, au co ceux qui vinrent à Rome étaient co les plus vils Égyptiens, et ces ado déesse Isis, souvent réprimés par le s On se moquait de leurs jeûnes r leur circoncision et de leur sabbat: allusion; Auguste en plaisante dan

Au commencement du règne de étaient si nombreux à Rome, et cor peu de chose par la tyrannie, que ce déporter quatre mille sous le climat la Sardaigne. La persécution fut alors assez rigoureuse pour que des philosophes païens, qui avaient adopté la diète pythagoricienne, craignissent d'être confondus avec ces sectateurs de cultes étrangers, que l'on reconnaissait surtout à l'abstinence de certaines viandes.

Cependant plusieurs décrets du sénat attestent que, dans les provinces éloignées de l'empire, la liberté du culte juif était assurée; et même à Rome, les Juiss ne tardèrent pas à reparaître. perdus dans le chaos de cette ville immense. Quelques-uns d'entre eux célébraient la fête d'Hérode; et tous observaient rigoureusement le sabbat. Le peuple et les poëtes s'en moquaient. Pauvres et méprisés, ayant toujours avec eux leurs corbeilles de voyage*, ils occupaient hors de Rome un lieu jadis consacré, et pour lequel ils payaient une taxe au trésor public. Comme tous les persécutés, ils avaient quelque chose de mystérieux : le peuple les maltraitait et les craignait tour à tour; ils étaient devins **, mendians, astrologues, et vendaient à bas prix des philtres et des prédictions, au gré de ceux qui les consultaient *

Juv., Sat. VI



^{*} Nunc sacri fontis nemus, et delubra locantur Judæis, quorum Cophinus fœnumque supellex.

^{*} Ære minuto , Qualiacumque voles Judæi somnia vendunt.

Enfin quelques Juifs d'une grai étaient admis à la cour des empe comme il arrive toujours, leur zèle et les mœurs de la patrie s'affaib tion de la richesse et du crédit qui le les vainqueurs.

Dans la Judée devenue province dans les autres provinces de Syrie habitées par les Juifs, le caractère conservait mieux, et se montrait ave tage.

Partout, dans le monde, les Juiss cérémonies et les pratiques de leur Judée, près du temple, ils retrouva de leur patrie, et les promesses in leur Dieu. Le souvenir des grands Machabees contre les rois grecs d'1 pas encore éteint; même, depuis romaine, ils avaient eu des rois de Leurs priviléges étaient ménagés; ils sanhédrins, leurs tribunaux; et B interdisait que le droit de guerre civ Les anciennes querelles de Jérusales rie qui, sous les fils d'Hérode, éta plus d'une fois sanglantes, se réduis nant à des controverses. Dans l'oisive les sectes florissaient animées par des Orientaux et des Grecs, dont taient diverses doctrines, mais en l



à la loi mosaïque, si fortement empreinte sur toute la vie du peuple juif.

Ainsi, tandis que les philosophies grecques existaient, pour ainsi dire, hors du polythéisme, et devenaient des espèces de religions morales opposées à la religion purement mythologique de l'état, les sectes juives, au contraire, tiraient leur source de l'ancien culte du pays, et y rentraient de toutes parts. Pharisiens, Saducéens, Essépiens, tous oroyaient à la loi mosaïque, qu'ils commentaient en sens divers : sans doute les Thérapeutes, cette colonie d'Esseniens solitaires et enthousiastes, avaient quelque chose de l'austérité des premiers discipoles de Pythagore ; sans doute les Saducéens, qui bornaient l'existence de l'âme à la durée de la vie, et mettaient le bonheur dans les plaisirs des sens, avaient de grands rapports avec la secte d'Épicure, la plus facile de toutes à imiter. Peutêtre même, les Pharisiens superbes, inflexibles, minutieux observateurs de la règle, sembleraientils, au premier coup d'œil, avoir quelques traits de la sente strique; mais ces analogies ne sont rien devant le caractère profondément mosaïque imprimé sur ces trois sectes. C'était aux livres hébreux que les Saducéens empremulent de bonne foi leurs dogmes; c'était dans ces vives peintures d'abondance et de bonheur terrestre, où se com-Plait l'innagination orientale, c'était dans ces allégories matérielles dont se voilent les vérites morales de la Bible, qu'ils puisaient le lis n'étaient que de serviles interpressers traducteurs de l'Ancien Test fraient, pour ainsi dire, leur mo plaisirs, comme un gage de leur finisaient pas la volupté, comme ava nation des Grecs; mais ils la croy mage à leur Dieu, un signe que peuple de son choix.

Les Pharisiens, au contraire, rigueur et les minutieuses observe mosaïque. Leur apparente piété cot teur et leur avarice; et, consme presque toutes les fonctions du avaient à la fois l'orgueil de prêts sectaire. Leur culte était, tout ma sant des pratiques extérieures plut tus, prescrivant des jeûnes rigour retranchant aucune passion. Leur dant spiritualiste. Ils croyaient à l'il l'ame, aux peines et aux récompens vie. Plusieurs d'entr'eux étaient ve lettres grecques, sans rien perdre crance religieuse.

Après les autres nations, ce qu'i le plus, c'était la leur. Ils s'en dist un faste de piété. Ils portaient su philim ou espèces d'écriteaux, sur le inscrits des passages de la loi moss dant leur adroite ambition se ménageait avec les Romains; et ils gouvernèrent presque toujours sous leurs ordres.

Les Esséniens étaient remarqués par les Romains pour leur vie contemplative et solitaire; Pline les appelle une nation éternelle, où il ne naît personne. C'était de toutes les sectes et de toutes les opinions, celle qui s'avançait le plus vers cette réforme, dont le monde avait besoin. Elle se détachait du judaïsme qui avait mis autrefois les bénédictions temporelles dans le nombre des enfants. Elle substituait le célibat religieux à la vie patriarcale. La règle des Esséniens cependant n'était pas uniforme à cet égard; quelques-uns tenaient encore à la vie active, se mariaient, s'occupaient de labourage, et habitaient les plaines les plus fertiles de la Palestine et de la Syrie.

Mais une secte épurée, sortie de leur sein, et qui prenait le nom de Thérapeutes, s'imposait la sévère continence si difficile dans les climats brûlants de l'Asie. Elle était répandue en divers lieux, et portait avec elle, indépendamment de l'esprit juif, ce patriotisme monacal entretenu par la constance des mêmes privations et des mêmes sacrifices.

En Égypte, près du lac Mœris, il existait une colonie semblable, décrite par Philon *. On croi-



^{*} Philo, de vitâ contemplativâ.

DU POLYTHÉISME.

rait lire l'histoire ďun monastè La vie de ces Thérapeutes ressen des Trapistes, à quelques austérit prière et les pieux cantiques, avant jour, le travail des champs, le repas dif avec de l'eau pure, de la farine et des feuilles d'hysope, les longu soir, voilà quelle était la vie de c Dans leurs retraites, les imaginati s'enflammaient à la lecture des livre et se nour saient de réveries et d'e Des réunions de femmes étaient même règle; elles se rassemblaient c temple que les hommes; une murai parait, sans monter jusqu'au faîte et, du haut d'une chaire élevée, le rateur se faisait entendre aux deux semblée.

Souvent ils se réunissaient pour de blables aux Agapes des premiers réglés également par la frugalité la Mais dans leurs chants, dans leurs leurs usages, tout était encore isra dans leurs fêtes en deux chœurs, célébrer la mémoire du passage de la les hommes répétaient le cantique les femmes celui de Marie. On eût c tribus captives, transplantées sur

l'Euphrate, et conservant les mœurs et les chants

populaires de la patrie.

Cependant ils donnaient l'exemple de ce dégoût de la vie commune, de cette fuite au désert qui marqua les commencemens du christianisme, et qui s'accordait si naturellement avec l'état du monde opprimé. Les Thérapeutes étaient juifs; mais ils participaient à cette grande réformation qui se préparait par les vices et les malheurs de l'ancienne société; du reste, toutes les sectes et toutes les colonies du peuple juif étaient capprochées par une attente commune.

Quelques Juis seulement ne voyaient dans la promesse d'un Sauveur, qu'une espérance pour le salut des âmes et pour la réforme du monde. Les Samaritains, depuis si long-temps schismatiques, avaient à cet égard des idées plus élevées et plus pures que les Juis de Jérusalem; mais leur foi d'ailleurs était altérée par le mélange des croyances orientales.

Ces dogmes simples de Zoroastre transmis de proche en proche, défigurés par l'ignorance de leurs derniers sectateurs, étaient devenus une nouvelle idolatrie. Les génies remplaçaient les dieux; c'était une autre erreur plus abstraite, plus contemplative, plus rêveuse que celle du paganisme romain, mais également faite pour troubler l'âme par la superstition et la crainte. Ces génies de l'Orient, ces intelligences émanées du Très-Haut,



ces puissances intermédiaires ou r vaient point de temples, ni de statues vot oriental se proyait sans cesse en l les redoutait partout, les sentait, les lui-meme: dela ces possessions si cor l'histoire de cette époque. Ce n'était 1 reur divine, attribuée par les païens au de leurs dieux. Ils veneraient la Pytl cisait un possédé de Nazareth ou de n'était pas non plus ces furies ven dans le polytheisme grec', s'attachai des grands coupables. Les malfaisan parle la Mishna, rôdaient autour de le monde était plein de leurs embûc mentaient les corps et les ames. C tion rendait fou.

Ainsi, dans la pureté même du que, germait à cette époque une mal comprise, ramenait le polythéi Juifs, au milieu de cette corruptior primitives, restaient un peuple sépa autres. La conquête passait sur eu teindre. Ils ajoutaient à leur culte tions de leur choix; mais ils rephorreur les cérémonies du culte ron Leur patriotisme et leur religion ment confondus, que les premiers fireat chrétiens cessèrent d'être In

reste de la nation n'en fut que plus acharné dans sa haine contre l'univers dissident.

Aussi, ce peuple qui, pendant quatre-vingts ans, avait tranquillement porté le joug de Rome, trouva-t-il tout à coup un courage extraordinaire pour le briser. Il avait laissé prendre son territoire et ses villes. Il avait souffert les pillages et les tyrannies des gouverneurs romains; mais quand l'insensé Caligula voulut placer sa statue dans le temple de Jérusalem, le peuple, quoique sans armes, et déshabitué de la guerre, se souleva tout entier, et fit comme une sédition de prières, de gémissemens et de désespoir. Le gouverneur romain n'osa point aller plus avant, et différa l'entreprise qui fut pour jamais écartée par la mort de Caligula. Mais l'injure était faite, et depuis lors il fermenta chez les Juiss une nouvelle ardeur de délivrance.

Par-dessus toutes les sectes divisées de doctrines, il se forma le parti des zélés, c'est-à-dire de ceux qui voulaient chasser les Romains, ou périr sous les ruines du temple. De là, ces guerres épouvantables qui firent peur aux Romains eux-mêmes, et leur donnèrent à combattre, ce qu'ils n'avaient pas encore rencontré dans le monde, le fanatisme religieux. Ces Juifs si méprisés à Rome, et sur tous les points de l'empire colporteurs, marchands, astrologues, nourris d'usures, et d'affionts, internt sur leur terre natale une résistance



héroïque. Le siége de Jérusalem surpreur celui même de Carthage; et, dan tre, un vainqueur naturellement génés strument de la plus barbare destruct

Chose remarquable! la ruine de Jérblait la victoire du polythéisme, sur seul Dieu. Un nombre prodigieux d'ha Le temple fut consumé par les flamm retour à Rome, fit porter devant la triomphe, les vases sacrés, le voile cet le livre de la loi. Il n'y eut plus de et ses cendres furent, pour ainsi di vent dans tout l'univers. Cependant, ruines n'étouffèrent pas la nouvelle sortait de la Judée; au contraire, cette extermination une preuve de sa me, après avoir détruit une nation ca un coin de l'Asie, eut une religion combattre.

Infatué de mille rêveries bizarres, main, par ses vices et par ses lumière blissement de tous les cultes et l'invas orientales, par la communication plus ples, et le contraste ou la confusion de ces, s'agitait de toutes parts, et mûri grand changement. Les hommes n'y si lls commentaient d'anciennes fables croire. Ils vieillissaient le paganism jeunir: mais ils ne faisaient qu'ajou

des opinions, sans trouver une croyance qui pôt ranimer l'esprit de l'homme, et lier les nations entr'elles.

Le christianisme seul eut cette puissance; il profita de l'ordre et de la paix établis dans l'empire pour se répandre avec une incroyable rapidité. Il marcha, pour ainsi dire, à grandes journées sur ces vastes chemins que la politique romaine avait ouverts d'un bout de l'empire à l'autre, pour le passage des légions. Il s'empara de toutes les dispositions que la haine du joug romain laissait dans le cœur des peuples asservis. Il releva par l'enthousiasme des âmes abattues par l'oppression. Parlant au nom de l'humanité, de la justice, de l'égalité primitive entre les hommes, il devait avoir bientôt pour lui tout ce qui était esclave, ou sujet, c'est-à-dire l'univers.

Cependant, que d'obstacles s'opposaient encore à la promulgation d'un culte nouveau! Sur chaque point de l'empire, quelques rites anciens, quelques superstitions locales conservaient tout leur pouvoir. Des peuples entiers étaient plongés dans la plus grossière ignorance, et trop stupides pour se défier d'aucune fable. Les autres s'accommodaient d'un culte sans devoirs, et d'une vie toute de passions et de jouissances. Le vieux polythéisme faisait encore le fond de la société romaine; ses temples et ses idoles étaient partout devant les regards. Ses poëtes occupaient l'imagi-



DU POLYTHÉISME.

nation charmée. Ses fêtes étaient le s foule ; il se mêlait à tout, comme comme un plaisir : il brillait sur les d légions, il ornait les noces et les fun tard, il ensanglanta les cirques, et le avait survécu à l'incrédulité même q il était devenu une sorte d'hypocr professée par l'état; et sa décadence pouvoir, l'intérêt, l'habitude, semble durer aussi long-temps que celle de

• . . • (•

PHILOSOPHIE STOIQUE

ET

DU CHRISTIANISME,

DANS LE SIECLE DES ANTONINS.

Au temps de la plus grande corruption romaine, deux efforts furent tentés pour relever l'espèce humaine: deux réformes agirent à la fois, l'une sur le trône, l'autre dans l'univers. Un tel concours est une marque singulière de ce besoin de justice et de vérité que l'homme porte en soi. Le despotisme et l'esclavage se trouvèrent, pour ainsi dire, lassés d'eux-mêmes; et de toutes parts l'espirit humain essaya de remonter à quelque chose de mieux. On vit la vertu stoïque des Antonins, et la charité de la primitive Église. Sans doute on ne peut comparer une influence passagère à un principe toujours vivant, et le gouvernement vertueux de quelques hommes à cette grande émancipation

274 DE LA PHILOSOPHIE STOÏQUE du genre humain que se proposait le christianisme naissant.

Antonin et Marc - Aurèle repoussèrent le culte des chrétiens, et le persécutèrent quelquesois. Cependant de grands rapports semblaient les rapprocher de la loi nouvelle. Elle étoit, comme leur philosophie, fondée sur l'enthousiasme et sur la morale. On aperçoit même dans le caractère de ces princes un progrès étranger à la vertu stoïcienne, et qui doit peut-être s'expliquer par une influence qu'ils méconnurent eux-mêmes. Les dogmes de la loi chrétienne étaient encore combattus, ignorés, ou mal compris par une grande portion de la société romaine. Un préjuge de l'orgueil romain, une vanité philosophique ne permettoient pas à beaucoup d'esprits élevés d'examiner cette religion qui avait eu pour premiers sectateurs des vaincus et des esclaves, des ignorans et des pauvres. Mais au milieu de cette promulgation imparfaite de la loi chrétienne, les vertus primitives de cette religion, que n'avaient pas encore altérées la richesse et le pouvoir, agissaient dans le monde : renouvelées chaque jour par les sacrifices et les souffrances, elles se mêlaient comme un levain salutaire à la masse des préjugés inhumains et des habitudes cruelles qui formaient le fond de la société commune, et qui ne disparaissaient pas toujours dans le caractère des plus grands hommes. Une cause secrète et continue répandait la pitié

dans l'univers; le monde ne voyait pas la source de ce changement; elle se cachait dans les retraites obscures du christianisme naissant; elle était entretenue par les soins, par la charité de ces hommes nouveaux qui recueillaient les esclaves infirmes, rejetés par leurs maîtres, les enfans exposés par leurs parens, les pauvres mourant de faim à la porte des Trimalcions de Rome.

Cette sublime nouveauté d'une bienveillance sans bornes pour nos semblables éclatait avec plus de force encore dans les soins que les chrétiens persécutés se rendaient l'un à l'autre. Leurs ennemis étaient frappés de ces vertus, sans les comprendre. Lucien*, qui, parmi les Grecs dégénérés, professait un double athéisme en ne croyant ni à la Providence ni à la vertu, raconte avec un étonnement railleur, injurieux pour lui seul, que le législateur des chrétiens leur a mis dans l'esprit qu'ils étaient tous frères; et il rapporte à cette occasion les prodiges de leur générosité, leurs voyages lointains, leurs sacrifices sans mesure pour secourir celui d'entre eux qui tombe dans l'infortune.

Ne doit-on pas supposer que ces touchans exemples d'union, de fidélité, de dévouement, cette abnégation de la richesse au profit du

^{*} Lucianus, de morte Peregrini.

276 DE LA PHILOSOPHIE STOÏQUE malheur; ensin, pour parler comme un de nos poëtes,

Ces lois qui, de la terre écartant les misères, Des humains attendris font un peuple de frères,

n'étaient pas sans influence sur cette société desséchée par le temps et par l'égoïsme? La bonté, la tendre pitié, la charité pour les hommes, au nom du ciel, c'est sans doute sur la terre la vertu de Dieu dont parle l'Évangile; une fois semée dans les cœurs, elle ne pouvoit demeurer inactive et stérile. Cette pitié que Dieu a mise au fond de l'homme peut être à demi étouffée par de nouvelles institutions, par de barbares préjugés; mais sitôt qu'elle se réveille dans un cœur, elle trouve mille cœurs lui répondent ; rien n'est contagieux comme la pitié, rien ne sympathise plus puissamment avec tous les hommes que l'exemple d'une bonté courageuse. Ces bienfaits, ces secours que les chrétiens répandaient furtivement sur les idolâtres, cet amour immense de leurs frères malheureux, ces spectacles de charité qu'ils donnaient sans cesse au monde, ne pouvaient être perdus dans le travail que faisait alors l'intelligence humaine.

De la s'élevait un sentiment de compassion mutuelle et d'égalité sociale qui dissipait les préjugés féroces de la conquête et de l'esclavage, montait par degrés jusqu'à la philosophie la plus altière, et désarmait à la fois l'orgueil du maître et celui du sage. Ainsi la morale de l'Évangile était réfléchie dans le monde païen par les vertus et les souffrances de ses premiers apôtres. Ce qui, dans la loi chrétienne, répond aux sentimens intimes de l'homme, prenait une secrète influence avant que ses dogmes eussent triomphé des opinions idolàtres; et le monde païen dur et corrompu était insensiblement converti à l'humanité, avant de l'être à la religion.

Il est impossible de ne pas être frappé de cette conjecture, si l'on considère la transformation remarquable que le stoïcisme éprouve dans les écrits d'Épictète et de Marc-Aurèle. Fondée sur le mépris de la douleur, du plaisir et de la pitié, l'ancienne philosophie stoïque voulait détruire la nature plutôt que la régler. Elle avait interdit toutes les émotions de l'âme; elle niait la douleur physique; elle rougissait de la pitié, cette douleur de l'âme, ce contre-coup du mal des autres, que Dieu nous a donné pour nous forcer de les secourir. En établissant qu'il n'y avait pas de degré dans les fautes, et que toute faiblesse était un crime, elle faisait violence à la raison comme au cœur de l'homme. De là , sans doute, devaient sortir des âmes invulnérables; et, lorsque le génie républicain fut menacé par le glaive d'un dictateur, lorsque tout cédait à la gloire de César, ou que tout rampait sous Tibère, on conçoit que

ces âmes aient donné de grands spectacles au monde; mais enfin leur vertu n'était que le courage de mourir; leur philosophie autorisait le meurtre, et se réfugiait dans le suicide. Brutus et Caton, au milieu de leur âpre patriotisme, ne laissent rien voir de cet amour de l'humanité qui respire dans l'austérité des Antonins. La source même de leurs maximes est différente; leurs vertus moins désintéressées; ils ne sont que de grands hommes, ils ont besoin de la gloire. Le stoïcisme des Antonins, au contraire, est nourri de cette tendre compassion, de cette justice indulgente, de cette affection cosmopolite qui respiraient dans la loi chrétienne.

On peut appliquer la même observation à Épictète; et je ne m'étonne pas qu'elle ait fait imaginer que ce philosophe avait puisé dans la croyance et la pratique même du christianisme des vertus qui ressemblent si fort aux maximes, de cette religion. J'ai lu sans surprise, quoique sans conviction, l'ingénieux et savant paradoxe qu'un érudit étranger a publié sous ce titre: Du Christianisme d'Épictète; il ne paraît nullement probable qu'Épaphrodite, maître du sublime esclave Épictète, soit le même Épaphrodite dont parle saint Paul, et qu'il désigne parmi les premiers adeptes du christianisme dans Rome. Il serait d'ailleurs trop bizarre de supposer que le christianisme soit arrivé à l'esclave par le maître. Le recueil d'Épictète est plein des dieux du paganisme, et semble écrit dans l'idée de leur providence; Épictète n'était pas chrétien : mais l'empreinte du christianisme était déjà sur le monde.

De là ce principe si nouveau, si étranger à l'ancien stoïcisme, cette humilité de cœur dont Épictète parle à chaque page, et à laquelle il demande tous les sacrifices que le Portique avait cherchés dans l'estime démesurée des forces de l'âme, et dans l'enthousiasme de l'orgueil. On ne peut assez remarquer ce prodigieux intervalle entre Épictète et Zénon. Une différence de même nature caractérise la nouvelle philosophie de Marc-Aurèle*: le stoïcisme, qui n'avait épuré l'âme que par l'orgueil, ne savait l'affermir que par l'insensibilité; Marc-Aurèle, au contraire, élève l'àme par la pitié; la vertu qu'il cherche est consacrée tout entière au bonheur des autres. « Tu les aimeras, » dit-il, si tu viens à penser que tu es leur frère ; » que c'est par ignorance et malgré eux qu'ils font » des fautes , et que dans peu vous mourrez tous. »

L'éducation de toute sa jeunesse l'avait préparé pour cette grande épreuve du pouvoir absolu. La

^{* «} Le bon empereur Antonin pratiqua tout le long » de sa vie, bien qu'il fût païen, les deux préceptes de » notre Décalogue, qui sont d'aimer Dieu de tout son » cœur et son prochain comme soi-même; et il y a grande » apparence qu'il tenait cette instruction des chrétiens. » (L'HOPITAL, Traité de la réformation de la justice, liv. II.)

philosophie était devenue pour lui une sorte de religion qu'il embrassait avec la ferveur d'une âme ardente. Exprime-t-il ses scrupules et ses regrets de n'avoir pas assez profité dans cette science sublime, ses paroles sont presque celles d'une piété inquiète et d'un cœur contrit? La lecture d'un livre du philosophe Ariston le trouble et l'agite. « Je me » punis, dit-il, je m'irrite contre moi-même, je suis » triste, je me consume, je me prive d'alimens *.»

Cette âme vive, en s'éclairant par la philosophie, conserva toujours la teinte superstitieuse commune à son siècle. Marc-Aurèle croyait aux présages, aux songes prophétiques; il remerciait les dieux de lui avoir annoncé pendant son sommeil des remèdes pour les vertiges et le crachement de sang dont il fut attaqué à Gaëte et à Chrysa.

Mais à côté de ces faiblesses, quelle philosophie sublime, quel amour de Dieu et des hommes! Sur le trône, Marc-Aurèle obéissait au devoir, comme dans un état libre le prince obéit à la loi fondamentale. Deux siècles avant les empereurs chrétiens, il détruisit ou du moins il désarma ces combats de gladiateurs, dont se repaissait la curiosité romaine; il ne permit qu'un jeu d'escrime sans péril pour les combattans, réforme bornée

^{*} Pænas do , irascor , tristis sum , Ζηλοτοπω , cibo careo . Marci-Aurelii Epistolie , à Maio nuper inventæ.

malheureusement à son règne, et qui ne corrigea pas les mœurs romaines que la frénésie de Commode vint effaroucher de nouveau.

Marc-Aurèle joignit au désir de rendre les hommes heureux l'ambition philosophique de les rendre meilleurs; il souffrait la censure de ses propres actions, et il les justifiait par des réponses et des écrits publics. Il avait promis, en montant sur le trône, qu'il ne verserait le sang d'aucun sénateur; il fit plus, il releva la dignité du sénat. Prince guerrier et absolu, il lutta de toute sa vertu contre le vice de l'empire, et tempéra le despotisme par un effort continu sur lui-même. Il consultait les principaux citoyens sur toutes les affaires publiques, et il avait coutume de dire: « N'est-il » pas plus juste qu'un seul suive l'avis de tant d'a- » mis illustres, que de les forcer tous à suivre la » volonté d'un seul? »

Mais où devait aboutir cette modération sublime, ces grands exemples, et ces vingt ans de bonheur pour le monde? A la tyrannie de quelques monstres et aux serviles révoltes des gardes prétoriennes. C'est là que l'on voit tout entier l'épuisement et la stérilité de l'ancienne société romaine. La dictature élevée sur les ruines de la république ne pouvait devenir le gouvernement naturel de Rome. Elle était née corrompue, et incapable de règle et de durée. De la vous voyez dans l'histoire, et surtout dans Tacite, que tous les vœux des Romains se

rejettent dans le passe, qu'ils existent, pour ainsi dire, loin d'eux-mêmes, et que, préoccupés du regret de ce qu'ils ont perdu, ils n'ont aucune espérance de perfectionner ce qu'ils possèdent. L'ancienne république, voilà le souvenir ineffacable et désespérant tout ensemble. Si Germanicus est un moment l'amour des Romains, si Drusus emporte dans sa tombe les regrets de l'empire, c'est que le peuple croyait que ces jeunes princes, montés sur le trône, auraient tenté de rétablir l'ancienne république. Plus tard, après de longues oppressions, au milieu des brusques changemens de l'anarchie militaire, vous entendez le vertueux Galba qui dit à Pison : « Si la masse de l'empire pouvait se soutenir, et garder l'équilibre sans un modérateur suprême, j'étais digne de recommencer la république. » Cette superstition des Romains pour l'ancien gouvernement fut respectée jusque dans les formes extérieures de l'empire et de la tyrannie. Jamais la succession au trône ne fut réglée par les lois, et de cette incertitude sortit le pire des fléaux, la tyrannie élective, l'usurpation militaire, les destins du monde mis en loterie dans le casque des soldats, enfin pour comble de ruine et de honte, l'empire vendu comme un esclave sur le marché des camps. Tacite, dont l'âme nourrissait plus qu'aucun autre ce regret de l'ancienne république, a conçu, mais sans y croire, une forme intermédiaire qui réunirait les avantages du repos et de la liberté. Mais le polythéisme, usé et avili, ne pouvait plus compatir qu'avec le despotisme; la corruption de ses dieux justifiait les tyrans, et l'apothéose des tyrans déshonorait ses dieux. Il n'est presque aucun des plus odieux empereurs qui n'ait entretenu sa cruauté par des superstitions bizarres. Néron leur demanda l'exeuse de son parricide; Commode les souilla de sang humain.

En considérant cet état du monde, l'esprit ne peut se défendre d'une supposition qui fut mal réalisée un siècle plus tard, sous le règne de Constantin. Si Marc-Aurèle, dont la morale élevée a tant de rapport avec le christianisme, eût adopté le culte dont il avait les vertus, cette révolution ne pouvait-elle pas alors créer la réforme politique, et fonder cette souveraineté juste et modérée que Rome cherchait en vain. Ce qui manquait à l'empire, ce qui rendait les bons princes quelquefois cruels, ce qui donnait tant de férocité aux mauvais empereurs, c'était le caractère incertain et les dangers de leur pouvoir. Ils pesaient sur le monde de la même force dont ils se sentaient repoussés par le monde. La mort violente était presque la condition naturelle du trône, et de fureurs en fureurs ils allaient jusqu'à ce terme, comme certains de ne pouvoir l'éviter, et d'avance méritant et vengeant leur destin. Peut-on douter que cet état de guerre perpétuel n'eût été singulièrement adouci par l'adoption du christianisme qui, consacrant les pouvoirs établis et les droits de l'espèce humaine, plaçait la sécurité des princes au même lieu que la liberté des peuples? Les chrétiens alors persécutés répétaient souvent que leurs noms ne se trouvaient dans aucune conspiration contre les empereurs. Cependant leurs écrits respirent l'horreur de l'injustice et de toute tyrannie sur la conscience et les droits naturels de l'homme. Leurs ouvrages semblent des plaidoyers en faveur de l'espèce humaine.

Dans nos spéculations sur ces temps antiques, serait-ce une recherche oisive de nous demander quelle pouvait être l'influence du christianisme sur la durée de l'empire, s'il fût entré dans les institutions romaines cent ans plus tôt, et sous un prince aussi vertueux que Constantin fut violent et cruel? L'imperfection de la vertu stoïque, c'était de n'appartenir qu'à quelques grandes ames, d'être une exception parmi les hommes, et de ne pouvoir descendre jusqu'à la foule. Ainsi de sublimes vertus n'étaient rien pour l'exemple du monde; mais la loi chrétienne, accessible aux esprits les plus humbles, la loi chrétienne dans sa pureté primitive, espèce de stoïcisme populaire et tempéré, eût établi une liaison entre les hommes les plus obscurs et l'ame élevée de l'empereur; elle eût perpétué des bienfaits qui passèrent avec Marc-Aurèle.

Il y a peut-être autant d'exagération que d'enthousiasme dans les paroles d'un Grec écrivant à la fin du deuxième siècle : «Il n'est point une seule » race d'hommes, ou grecque, ou barbare, ou réu-» nie sous quelque nom que ce soit, ou vivant sur » des chars, ou errant sans asile, ou abritée sous , » des tentes, chez laquelle, au nom de Jésus-Christ, » des prières et des actions de grâce ne soient adres-» sées chaque jour au Père et au Créateur de toutes » choses. » Mais on ne peut douter qu'à cette époque, sous l'empire même de Marc-Aurèle, les chrétiens ne fussent très-nombreux dans l'empire; des légions entières étaient chrétiennes, des villes, de vastes provinces comptaient à peine quelques sectateurs du paganisme, prêtres ou magistrats, dont la foi toute politique aurait suivi la volonté du prince. La Grèce presque entière croyait échapper à la puissance romaine, en se séparant des dieux de Rome, et reprenait par l'exercice d'un culte nouveau l'indépendance qu'elle avait perdue par la conquête. Une portion de l'Italie et tout le midi de la Gaule adoptaient la même religion : elle se repandait avec une incroyable rapidité chez les peuples barbares réunis à l'empire. Ils la recevaient plus vite que les lois romaines, parce qu'elle semblait une liberté dans l'esclavage qui venait les engloutir.

Cependant cette même époque où le christianisme était déjà si puissant par le nombre de ses sectateurs et la réforme qu'ils exerçaient dans le monde, vit se renouveler contre eux ces persécutions qui depuis deux siècles étaient comme une tradition de l'empire. La sagesse des Antonins ne les préserva pas de ce préjugé. Marc-Aurèle luimême reproche aux chrétiens de chercher la mort, d'y courir avec la précipitation des troupes légères, et de ne pas l'attendre avec la gravité des sages antiques. Il est choqué du courage trop empressé des victimes. Ce courage était celui du stoïcisme exalté par un enthousiasme plus puissant encore. Singulier spectacle dans l'histoire du monde! le juge et les victimes avaient presque le même langage! En parcourant les pensées de Marc-Aurèle, on croirait souvent relire des chapitres détachés de la défense des premiers chrétiens : c'est le même amour de l'humanité, la même obéissance à la loi morale, le même mépris du plaisir et de la mort.

Au bord du Tibre, dans ce palais de marbre et d'or, bâti par Néron, et purifié par Marc-Aurèle; dans ce cabinet solitaire, où, loin des courtisans et des soldats du prétoire, le souverain de cinquante millions d'hommes méditait sur ses devoirs, sa main écrivit souvent sur ses tablettes les mêmes maximes, les mêmes vérités morales qu'un obscur chrétien redisait à ses frères au fond des mines et des cachots. Le préjugé politique, la tyrannie du fanatisme païen avaient créé cet immense inter-

valle, et d'une extrémité du monde social à l'autre, les vérités, pour ainsi dire, se rencontraient sans se reconnaître.

C'est l'idée que fait naître le titre seul de l'apologie de saint Justin: « A l'empereur Tite, Ælius » Antonin, pieux, auguste, à son fils très-véri-» dique et philosophe; à Lucius philosophe, fils » de Lucius par la naissance, et d'Antonin par » l'adoption, prince ami des lettres; à la vénérable » assemblée du sénat, et au peuple romain tout » entier; au nom de ceux qui parmi tous les hom-» mes sont injustement haïs et persécutés, moi » l'un d'eux Justin, fils de Priscus, je présente ce » discours et cette prière. » Le discours est digne de ce noble début; il y règne une fermeté stoïque qui devait parler à l'âme de Marc-Aurèle. « Vous pouvez nous faire mourir, dit l'orateur; » mais vous ne pouvez pas nous faire de mal.» Ensuite repoussant avec une froide indignation le préjugé qui, sans examen, voyait un crime dans le nom seul de chrétien, il rappelle les maximes de vertu enseignées dans l'Évangile, et révélées par la conscience.

Mais un autre préjugé s'élevait contre les sectateurs de la loi nouvelle; on les appelait séditieux; on les accusait de conspirer la ruine du pouvoir établi. Justin répond par ces mots de l'Évangile: « Rendez à César ce qui est à César. » « Oui, dit-» il, nous vous obéissons avec joie, nous vous » reconnaissons pour empereur; et nous deman-» dons en même temps à Dieu qu'il vous accorde » la sagesse avec l'empire. »

La peinture que trace l'orateur des premières assemblées du christianisme, où la vieillesse était un sacerdoce, où l'égalité régnait avec la vertu, où les cérémonies étaient simples et la morale sublime, cette peinture d'une sévérité presque philosophique devait intéresser l'âme de Marc-Aurèle; et le discours entier semblait lui montrer l'appui que sa philosophie et son amour de l'humanité auraient pu trouver dans ces hommes nouveaux, qui secouaient l'amas de préjugés et de vices sous lequel était courbé le génie romain, et qui s'offraient à lui pour relever l'empire par la justice et la liberté.

Quelques années après cependant nous voyons une autre apologie qui s'adresse à Marc-Aurèle. Ainsi les persécutions n'avaient pas entièrement cessé; et ces routines de barbarie légale, si difficiles à détruire, ramenaient dans les provinces de fréquentes rigueurs contre les chrétiens dénoncés par une populace ignorante ou des magistrats serviles. Mille fables bizarres, mille calomnies grossières se répandaient contre eux, comme on les a vues se renouveler parmi les chrétiens eux-mêmes, contre les novateurs que l'on voulait prendre pour victimes.

Un philosophe d'Athènes devenu chrétien porta

de nouveau à l'empereur la réclamation de ses frères persécutés. Son écrit, conservé jusqu'à nous, a pour titre: « Ambassade d'Athénagoras, philo-» sophe chrétien, aux empereurs Antonin et Com-» mode, vainqueurs des Arméniens et des Sarmates, » et, ce qui vaut mieux, philosophes. » On éprouve une sorte de stupeur, en voyant ce grand nom de philosophe donné si solennellement à l'infâme Commode, qui, à la vérité, ne régnait pas encore. Mais il est visible que, dans le besoin universel de réforme qui dominait alors, un pareil titre était une espèce de leurre pour le genre humain, qui convenait à la vertu des meilleurs princes, mais que les plus méchans voulaient se ménager.

Cet écrit tout philosophique est fondé sur le principe que tous les cultes doivent être tolérés, parce que tous sont des hommages à Dieu. Athénagoras s'indigne surtout du reproche d'athéisme que la superstition païenne faisait peser sur les chrétiens, parce qu'ils n'adoraient pas des statues et des images. « Nous pouvons, dit-il, vous prouver, par les préceptes de notre loi, que nous » ne sommes pas des athées. Quels sont les préveptes dans lesquels nous sommes nourris? Je » vous le dis: aimez vos ennemis, bénissez ceux » qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous » persécutent, afin d'être les enfans du Père cé-» leste qui fait luire son soleil sur les méchans et » sur les bons. » Il y a, ce me semble, quelque

chose de sublime dans cette manière si simple de prouver la croyance à Dieu par la bienveillance envers les hommes. Ailleurs, le philosophe chrétien réfute les absurdes rumeurs qui imputaient à sa religion des repas homicides et de sales mystères.

Combien cette apologie ne devait-elle pas frapper l'esprit du prince qui, dans son livre de Maximes, se plaint souvent de la vaine crédulité des hommes, et s'élève contre les préjugés de la licence et de la cruauté romaine? « Comment, dit l'orateur, nous qui ne pouvons » voir le meurtre, de peur d'en être souillés, » pourrions-nous donner la mort? Nous qui nom-» mons homicides et coupables devant Dieu les » femmes qui se font avorter, immolerions-nous » des hommes? Nous ne pouvons à la fois res-» pecter la vie dans le sein de la mère, croire » qu'elle y devient déjà précieuse devant Dieu, et » immoler l'enfant quand il est né. Nous ne pou-» vons à la fois nous interdire d'exposer nos en-» fans, regarder cette exposition comme un » parricide, et les élever pour leur donner la

Ces éloquentes prières firent adoucir la cruauté des édits; mais elles ne changèrent rien à l'ancien ordre de choses. Rome garda son polythéisme décrépit, sa tyrannie religieuse, les vertus sublimes, mais passagères de son prince,

et le vice incurable du pouvoir absolu. Marc-Aurèle calma quelques momens la fièvre de la corruption romaine; il répara des maux, il suspendit des ruines; mais il ne lui fut pas donné de remettre un principe de salut dans l'empire, et de renouveler la masse du sang romain, tandis qu'il était temps encore, tandis que les fibres n'étaient pas desséchées, et que le cœur de la société conservait du mouvement et de la vie.

La décadence du paganisme et de l'empire acheva son cours; ils tombèrent en s'étayant l'un l'autre d'ignorance et de tyrannie. Les crimes, les folies se succédèrent : Rome semblait moins vivre encore qu'achever de mourir; il n'y eut point de révolution salutaire. Laissé long-temps hors de la société, le christianisme y fut admis trop tard, et régna sur des ruines. Le jurisconsulte Ulpien, attaché aux anciennes lois et aux anciens rites de la patrie, écrivait sous le règne de Dioclétien, que la religion chrétienne était l'innovation la plus pernicieuse, et qu'elle renverserait l'empire. Ce Romain ne voyait pas que l'empire se détruirait de lui-même; que l'ancienne société avait fini sa tâche, et qu'elle avait besoin d'être transformée pour renaître.

Nous ne chercherons pas davantage si le christianisme, adopté dès l'époque de Marc-Aurèle, aurait pu faire durer l'empire et renouveler sa forme politique usée par les guerres civiles et les tyrans. Sans doute, d'insurmontables difficultés rejetèrent jusqu'à l'époque de Constantin ce dénoûment inévitable. La religion avait d'ailleurs une autre œuvre à remplir sur la terre, que de conserver l'envahissement des Romains; elle préparait l'affranchissement et la renaissance des peuples.

L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

DANS

LE QUATRIÈME SIÈCLE.

Le quatrième siècle est la grande époque de l'église primitive, et l'âge d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social, c'est alors que l'église se fonda, et devint une puissance publique; dans l'éloquence et les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et brillans génies, qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la , France au dix-septième siècle. Que de grands hommes en effet, que d'orateurs éloquens ont rempli l'intervalle depuis Athanase jusqu'à saint Augustin! Quel prodigieux mouvement d'esprit dans tout le monde romain! Quels talens consumés dans de mystiques débats! Quel pouvoir exercé sur l'opinion des hommes! Quelle transformation de la société tout entière à la voix de cette religion qui passe tout à coup des Catacombes sur le

trône des Césars, qui dispose du glaive après l'avoir émoussé par ses martyrs, et qui n'est plus ensanglantée que par ses propres divisions!

Dans nos temps modernes, et surtout dans le dix-septième siècle, le christianisme était en quelque sorte aidé par la civilisation, s'épurait avec elle, et brillait de la même splendeur que les arts. Les orateurs sacrés du dix-septième siècle sont soutenus, sont inspirés par tous les génies qui les entourent. Ils réfléchissent dans leur langage cet éclat de magnificence et de politesse qu'ils reprochent à la cour de Louis XIV; ils en sont eux-mêmes éblouis et parés. Si Bossuet prédomine par la grandeur et l'enthousiasme, on sent cependant qu'il est nourri des mêmes pensées que ses contemporains, et qu'il appartient à l'heureuse fécondité de la même époque.

Mais dans le quatrième siècle, la sublimité de l'éloquence chrétienne semble croître et s'animer, en proportion du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages; c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les barbares, qu'un Athanase, un Chrysostome, un Ambroise, un Augustin font entendre la plus pure morale et la plus haute éloquence. Leur génie seul est debout dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines. C'est qu'en effet ils étaient les architectes de ce grand édifice religieux, qui devait succéder à l'empire romain.

Il ne peut être sans intérêt de recueillir quelques traits du génie de ces hommes, en examinant, sous un point de vue philosophique et moral, ce qui n'a été jusqu'ici qu'un objet d'apothéose ou d'ironie. Il serait surtout curieux de confronter avec leurs temps, de replacer au milieu des passions et des idées du quatrième siècle, ces hommes qui, dans les histoires officielles de l'église, n'apparaissent que comme les monumens impassibles d'une tradition toujours uniforme.

On dirait, à lire ces récits, que l'ordre religieux et civil était réglé, dans le quatrième siècle, comme du temps de Louis XIV, que les hommes vivaient de même façon, et qu'un martyr des premiers temps ressemblait à un évêque de cour. Mais dans la réalité, que de différences séparent ces époques! que de tableaux singuliers et nouveaux naîtraient d'une vue impartiale jetée sur ces temps antiques! J'entends cette impartialité de l'imagination, non moins que du jugement, qui consiste, en cherchant la vérité dans les faits, à ne pas teindre le récit des couleurs d'une autre époque.

Souvent j'ai passé de longues veilles à feuilleter ces volumineux recueils de la doctrine et de l'éloquence des premiers siècles chrétiens; il me semblait parcourir les mémoires de la plus grande révolution qui se soit opérée dans le monde. Lecteur profane, je cherchais dans ces bibliothéques théologiques les mœurs et le génie des peuples. La vive imagination des orateurs du christianisme, leurs combats, leur enthousiasme faisaient re vivre sous mes yeux un monde qui n'est plus, et que leurs paroles toujours actives et passionnées semblent nous avoir transmis, bien mieux que ne l'a fait l'histoire. Les questions les plus abstrai tes se personnifiaient par la chaleur de la dis cussion et la vérité du langage : tout semblait intéressant, parce que tout était sincère. De grandes vertus, des convictions ardentes, des caractères fortement originaux animaient ce tableau d'un siècle extraordinaire, tout passionné de métaphysique et de théologie, et pour qui le merveilleux et l'incompréhensible étaient devenus l'ordre naturel et la réalité.

A cette vie toute rêveuse et toute idéale viennent se mêler, par un contraște perpétuel et toujours curieux, les incidens de la vie commune, les passions, les vices ordinaires de notre nature. Le mélange des civilisations et des peuples que rapprochait une religion cosmopolite, augmente encore la singulière variété de ce spectacle. Le christianisme agissait diversement, était reçu à divers degrés chez des nations courbées également par le joug romain, mais distinctes d'origine, de mœurs

et de climat. Leur caractère primitif reparaissait à la faveur de l'enthousiasme religieux qui les affranchissait des liens terrestres. Le Syrien, le Grec, l'Africain, le Latin, le Gaulois, l'Espagnol portaient dans leur christianisme les nuances de leurs caractères; et souvent les hérésies, alors si nombreuses, étaient plus nationales que théologiques.

Les écrits des Pères sont une image de toutes ces variétés. Au milieu des controverses et des subtilités mystiques, on y surprend tous les détails de l'histoire des peuples, tous les progrès d'une longue révolution morale, le déclin et l'obstination des anciens usages, l'influence des lettres prolongeant celle des croyances, les croyances nouvelles commençant par le peuple, et s'étayant à leur tour du savoir et de l'éloquence, les orateurs remplaçant les apôtres, et le christianisme formant au milieu de l'ancien monde un âge de civilisation, qui semble séparé de l'empire romain, et qui meurt cependant avec lui.

Là paraît ce génie grec long-temps abattu pa le joug romain, mais ranimé par l'ardeur du pa sélytisme, et se proposant de convertir le mor à sa foi, au lieu d'amuser ses maîtres par vaine éloquence. Il se montre presque en m temps sur tous les points de l'empire d'Or il brille sur sa terre natale, dans l'Égypte, d Cyrénaïque, et surtout dans cette Grèce as 298 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE dont il ne reste rien, et qui fut si célèbre par son luxe et sa richesse.

Athènes est encore, au quatrième siècle, la ville des arts et des lettres. Pleine de monumens et d'écoles, elle attire toute la jeunesse studieuse de l'Europe et de l'Asie. Elle est peuplée de ces enthousiastes du premier âge, qui sont à la fois avides de science et de merveilleux, qui veulent tout pénétrer, tout comprendre, qui cherchent la vérité avec une inquiète candeur, et la défendent avec fanatisme. Cette jeunesse suit les mouvemens de ses maîtres *, s'associe à leurs combats, à leurs triomphes avec la même ardeur, la même agitation qui faisait autrefois tressaillir et palpiter la foule attentive à la course des chars.

Bruyante et studieuse, elle remplit la ville d'Athènes de ses jeux pour célébrer la venue d'un nouveau disciple, et elle passe de longues heures aux leçons de l'Académie. Athènes est à la fois remplie d'églises chrétiennes et d'idoles. Le polythéisme s'y conserve, protégé par les arts. Les défenseurs futurs des deux cultes se trouvent confondus, sans le savoir, dans les mêmes écoles. Ces jeunes hommes, si graves et si doux, admirés de leurs camarades dont ils évitent les folies, ces deux inséparables qui, parmi les séductions

^{*} Gregorii Nazianzeni Opera, t. I, adversùs Julianum.

d'Athènes, ne connaissent que le l'église chrétienne et celui des écolgoire de Nazianze et son ami; on les c la Grèce; ils excellent dans les lettres

profane.

Près d'eux passe souvent sans le jeune homme, à la démarche irrégu pitée, au regard brillant et plein de tomber les boucles de sa chevelure, ment penché, la physionomie mol gneuse. Il porte le manteau philoso la foule qui le suit annonce sa fort ses périls; c'est le frère de l'un des Julien, qui, désarmant la jalouse la pereur Constance, est venu dans . étudier les lettres dans leur sanctu pour chrétien; et Constance lui prendre le titre de lecteur dans une son amour d'Homère est l'espéran encore attachés à l'ancien culte. (génie, sa passion des sciences. Or lui de grandes choses, que semblen rang, ses talens, sa jeunesse prés merveilleux hasard des cruautés de

Dans l'Asie se montre Antioche, a et ses théâtres, ce mélange d'imaç mollesse qui favorise également et les plaisirs; c'est là que les dis-

nouveau ont recu pour la première sois * ce nom de chrétien, répandu deux siècles après sur tous les points du monde; c'est là que Libanius, païen par amour d'Homère, ouvrait son école que suivit Chrysostome; c'est là que Julien, devenu maître de l'empire et toujours sophiste, écrivait des satires contre les chrétiens, ses sujets.

Antioche est placée sur les bords du fleuve Oronte, dans une plaine enchanteresse, que couronnent d'apres sommets, où sont épars quelques solitaires. Le christianisme a tout obtenu d'elle, excepté le sacrifice du cirque et du théâtre: mais aucuns jeux sanglans n'attristent cette ville charmante. Les fêtes, les bals nocturnes, les réunions de science et de plaisir occupent ses paisibles habitans. Les divisions des sectes n'amènent aucun combat; elles se raillent l'une l'autre, sans se persécuter.

Libanius écrit tranquillement le panégyrique de Julien après sa mort, et sur les ruines du polytheisme; mais la foule se presse sur les pas du jeune et éloquent Chrysostome. Le sanctuaire retentit des applaudissemens ** qu'excitent ses discours. On le suit dans les campagnes, aux portes de la ville; de vastes toiles sont tendues dans les airs pour défendre de l'ardeur du soleil un nom-

^{*} Sancti Augustini Opera, t. I.

^{**} Chrysostomi Opera, t. II.

breux auditoire enivré du charme de ses paroles.

Telle est la vie de ces Grecs d'Asie, devenus sujets de Rome et chrétiens, sans avoir presque changé leurs mœurs, leurs usages et leur génie.

Máis ailleurs, dans les écrits d'Athanase, apparaît Alexandrie, aussi tumultueuse, aussi pleine d'orages qu'Antioche est paisible : c'est l'entrepôt de tous les commerces; la patrie de toutes les sectes *. Elle est habitée à la fois par les plus contemplatifs et les plus industrieux de tous les hommes. Près de cet observatoire fondé par les Ptolémées, près de cette bibliothèque immense, et qui s'accroît sans cesse, sont des ateliers innombrables. Personne ne paraît oisif, excepté les philosophes. On est occupé tout le jour à tisser le lin, à fabriquer le papier, à souffler le verre, à forger les métaux; les aveugles même travaillent. Dans cette foule d'habitans, d'étrangers, voyageurs, il n'est aucune opinion, aucune secte, aucune singularité de mœurs ou de doctrine qui ne se cache impunément; là jamais l persécution n'atteignit le christianisme. Une pe pulation nombreuse et hardie fait trembler gouverneurs romains.

Nulle ville n'est à la fois plus studieuse et agitée; les mœurs des habitans ont quelque c de féroce, et leurs mains sont souvent sangle

^{*} Athanasii Opera, t. I.

302 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

On se dispute par les armes la possession d'un temple. On combat plus encore pour l'archevêché. Le crédit de cette dignité est grand sur l'esprit du peuple. Alexandrie, par son commerce, fournit de blé Rome et l'Italie; et quand on veut perdre Athanase auprès de l'empereur, on l'accuse avec vraisemblance du projet d'affamer Rome, en suspendant par son pouvoir le départ des flottes d'Egypte.

Constantinople, ses mœurs, son luxe, la cour impériale et ses vices, paraissent mieux encore dans les grands orateurs du quatrième siècle. C'est la métropole du monde et de la religion; c'est là que brillent tour à tour sur le siège épiscopal Grégoire de Nazianze et Chrysostome; mais en même temps c'est le centre où viennent aboutir les sectes inventées par l'esprit subtil d'Alexandrie et la philosophie de la Grèce; c'est là qu'on vient les mettre à profit, en les produisant à la cour, et en tâchant d'y gagner quelque chambellan, ou quelque eunuque du palais. Là donc se montrent dans toute leur nudité les misères de l'empire d'Orient, le despotisme capricieux des princes, les intrigues du palais, la corruption d'une grande ville saite trop vite, qui n'était ni grecque, ni romaine, et semblait une colonie plutôt qu'une capitale. Mais Constantinople, par sa nouveauté même, n'avait rien dans ses monumens, dans ses fêtes, dans ses usages, qui rappelat l'ancien culte. Elle était de la même date que le triomphe du christianisme.

A Rome, au contraire, le christi qu'une demi-victoire. Les deux soc cultes, le passé et l'avenir, étaient en guerre. Les temples, les cirques les rues même de Rome, toutes ple mens païens, entretenaient le zèle: partie des habitans. Plusieurs fami les, surtout, tenaient encore à comme à la gloire de leurs aïeux. I plissait les églises chrétiennes et les martyrs. Les esclaves, les pauvres loi nouvelle, où ils trouvaient des a des secours; déjà cependant on acc des prêtres, la pompe et le faste de milieu du quatrième siècle, le siég Rome fut disputé par un combat païens * voyaient avec joie ces hont les opposaient ironiquement à la si modestie qu'ils se plaisaient à rec quelques évêques des provinces d'1 remarquer que, pendant ce siècle, l'e ne produisit pas un seul grand écr grand orateur, comme ceux qui Afrique, en Grèce, en Asie; mais e s'étendre au loin : elle cherchait églises d'Afrique, de Gaule et d'Ibér Elle visait au gouvernement des

^{*} Ammiani Marcellini lib. XXVII.

304 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

tôt qu'à la gloire de bien parler et de bien écrire; elle tâchait de se rendre arbitre des querelles nombreuses excitées par l'esprit sophistique des Grecs; elle offrait sa communion aux docteurs d'Orient persécutés pour des controverses, et les gagnait en leur donnant asile.

Presque aucune secte ne se formait dans l'église de Rome. Son génie était en cela l'opposé du génie grec; il se tenait aux anciens formulaires, innovait peu, redoutait le changement comme une hérésie, et, sans égaler la gloire de l'église d'Orient, devait à la longue l'emporter sur elle par une sorte de prudence temporelle et de ténacité.

Le génie grec, plus libre et plus hardi, et devenu depuis les conquêtes d'Alexandre plus oriental qu'européen, portait dans le christianisme les subtilités, les allégories. L'Égypte et l'Asie-Mineure en étaient le théatre; mille sectes, mille opinions bizarres y naissaient de l'imagination superstitieuse des habitans. Les Romains, ou plutôt les peuples qui parlaient la langue latine, avaient quelque chose de moins savant, de moins ingénieux; ils n'étaient que des théologiens grossiers auprès des Grecs d'Alexandrie; mais ils étaient plus calmes et plus sobres dans leurs opinions. Ils se défiaient de la métaphysique subtile que les Orientaux mêlaient aux dogmes de la foi; et ce schisme, cette répugnance mutuelle qui, plusieurs siècles après sépara les deux églises, avait sa racine

DANS LE QUATRIÈME SI dans les premiers âges du prosély On devrait en retrouver aussi la tra numens oratoires des deux littéra parallèle ne saurait être exactement lement l'église orientale avait une supériorité d'imagination et d'éloqu mi les écrivains de l'église latine. brillèrent d'un grand éclat sem tenir à l'Orient; les uns, en effet dans la Syrie, dans l'Égypte, et re siasme aux rives du Jourdain; l sous le climat brûlant de l'Afriqu orientaux que latins; la langue roi formait dans leurs écrits, et prenait régularité sublime et barbare.

Sous ce rapport, ils étaient plus les Grecs; ils formaient au milieu une époque plus singulière, et pl passé. Mais essayons de marquer c tères, en parcourant l'histoire et grands hommes qui, dans l'Orient firent du quatrième siècle une éporable pour la religion et les lettres

DES PÈRES DE L'ÉGLISE G!

Le premier nom qui se présente fastes chrétiens du quatrième sièc

d'Athanase. Sa vie, ses combats, son génie, servirent plus à l'agrandissement du christianisme que toute la puissance de Constantin. Cet homme lutta tour à tour contre les païens, les sectaires, les évêques jaloux de sa gloire, les empereurs offensés de son altière indépendance; et, dans cette orageuse carrière, il n'eut pas un moment de repos ou de faiblesse. En lui se montre un caractère nouveau, et qui n'appartenait pas aux premiers temps du prosélytisme chrétien, celui d'une politique aussi profonde que son âme était intrépide. Ce n'était plus cette première ferveur d'enthousiasme qui courait au-devant de la mort, ou la recevait avec joie. Athanase cherche le triomphe et non le martyre. Tel qu'un chef de parti, tel qu'un général expérimenté qui sent qu'il est nécessaire aux siens, Athanase ne s'expose que pour le succès, ne combat que pour vaincre, se retire quelquefois, pour reparaître avec l'éclat d'un triomphe populaire.

Élevé au milieu des querelles religieuses, renommé dès sa jeunesse dans le concile de Nicée, élu patriarche d'Alexandrie par le suffrage d'un peuple enthousiaste, exilé par Constantin, proscrit par Constance, poursuivi par Julien, menacé sous Valens, il mourut sur ce siège patriarcal, d'où il avait été arraché tant de fois. On sent bien que les écrits d'un tel homme ne seront pas seulement des ouvrages de théologien. S'il combat DANS LE QUATRIÈME SI

souvent sur des dogmes obscurs, se blir cette unité religieuse dont il la puissance.

Les sectes nombreuses et biza dans les premiers temps du chi l'ébullition de l'esprit oriental, co disparaître; mais une secte nouvelle méthodique, plus simple, plus fa nir universelle: c'était la doctrine trine encore enveloppée à sa naissa tés scolastiques, mais qui recelait déisme, et, par cela même, pou davantage avec la réforme graduel cultes.

Un siècle plus tôt, cette secte eû condé l'essor du christianisme, et f pire; mais alors elle effaçait le car tif de la foi nouvelle, elle détruisa elle la faisait rentrer, elle l'ensevelis dire, dans la croyance plus ou moins générale, dont se rapprochaient to qui n'étaient pas chrétiens.

Ces motifs peuvent mieux faire c efforts extraordinaires opposés à l'ai génie de l'homme qui lutta plus c contre cette puissance nouvelle pro par les empereurs.

Il ne s'est rien conservé des écrit vainqueurs ont détruit les monumer versaire; mais le fondateur d'une secte si fameuse, l'homme qui tant de fois chargé d'anathèmes sut gagner à sa cause un nombreux parti dans le peuple, dans les évêques, à la cour des princes, et qui divisa le christianisme triomphant, était sans doute doué de tous les talens qui font un grand sectaire. Cependant il fut surtout aidé par le sentiment secret qui commençait à rendre redoutable aux empereurs la puissance et l'ambition du sacerdoce chrétien. Constantin lui-même, avant de mourir, avait senti quels maîtres il s'était donnés. Constance, son fils, moins puissant et moins accrédité sur le trône, redoutait encore plus cette tutelle. Les évêques accusés d'arianisme, la minorité vaincue dans le concile de Nicée. montraient plus de complaisance pour le pouvoir impérial, et cherchaient son appui contre les censures de leurs orthodoxes, mais impérieux collègues. Constance aima mieux protéger les ariens que d'obéir aux catholiques. Ainsi peut s'expliquer la singulière ardeur avec laquelle un prince sans études parut se passionner pour des thèses obscures de théologie, et appuya le schisme par des persécutions.

Les guerres civiles, élevées dans l'empire par les compétiteurs des fils de Constantin, mêlèrent des intérêts de parti à des intérêts de secte. Le second fils de Constantin qui régnait dans l'Occident, et protégeait les catholiques, fut tué par Magnence que les soldats re pourpre impériale. Constance ven et vainquit l'usurpateur, qui men aussi l'Orient. Aussitôt les catl ariens s'accusèrent mutuellement queur d'avoir favorisé son rival.

Les ariens d'Égypte dénoncèrens a puissance sur l'esprit des peuple suspect à l'empereur. Ils lui reproclefforts pour calomnier Constance pet des lettres écrites à Magnence la province d'Égypte. A ces graves joignait, selon l'esprit du temps, ment théologique: Athanase était tenu l'assemblée des fidèles dans n'était pas encore consacrée.

Condamné par un concile d'évêque che d'Alexandrie reçut l'ordre a siège; pendant qu'il prétexte des a cherche à faire parvenir des apopereur, les troupes de l'armée envoyées sur Alexandrie, pour e vêque du milieu du peuple. Atha génie, par sa prévoyance, par prodiguait aux malheureux, était d'Alexandrie. Il faut l'entendre rac la violence qu'il subit. On reconna dans ce récit, avec quel art l'intrép vait se rendre populaire.

310 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

« Il était nuit, dit Athanase, et il y avait du peu-» ple qui veillait dans l'église, attendant la fête du » lendemain. Le chef militaire Syrianus apparut » tout à coup avec des soldats, au nombre de » plus de cinq mille, ayant des armes et des » épées nues, des arcs, des flèches, des lances; » et il les range autour de l'église. Moi, qui ne » croyais pas juste dans un si grand désordre, » d'abandonner le peuple, et qui préférais m'ex-» poser le premier au péril, m'étant assis dans la » chaire, j'ai ordonné au diacre de lire le psaume, » La miséricorde de Dieu est grande dans les » siècles : je dis au peuple de répondre, et de » se retirer ensuite chacun dans sa maison; mais » le chef s'étant élancé dans le temple, et les » soldats assiegeant de toutes parts le sanctuaire, » 'pour me saisir, le peuple et les prêtres me pres-» sent, me supplient de prendre la fuite; je refuse » de le faire, avant que chacun d'eux soit en sû-» reté. M'étant donc levé, et ayant prie le Sei-» gneur, je les conjurai de se rétirer : « J'aime » mieux, disais-je, être en péril, que de voir mal-» traiter quelqu'un de vous.

» Plusieurs étant donc sortis, et les autres se pré-» parant à les suivre, quelques solitaires et quel-» ques prêtres montèrent jusqu'à moi, et m'entrai-» nèrent; et ainsi, j'en atteste la suprême vérité, » malgré tant de soldats qui assiégeaient le sanc-» tuaire, malgré ceux qui entouraient l'église, je » sortis sous la conduite du Seigneu

- » sans être vu, glorifiant surtout
- » ce que je n'avais pas trahi mon
- ce que l'ayant mis d'abord en
- pu être sauvé moi-même, et r

» mains qui voulaient me saisir. » Proscrit et fugitif, Athanase ad reur une apologie où il se défenc calme, la même hauteur de courag encore dans le palais épiscopal d'A reprend les accusations de ses enn fute, comme s'il s'agissait encore c innocence. Rien n'est plus beau réponse à l'accusation d'avoir écri « Le reproche que l'on me faisai » voir voulu irriter contre yous vo » reuse memoire, avait du moins q » aux yeux des calomniateurs. En » privilége de le voir librement; i » contre vous. Présent, il m'honoi » m'a souvent appelé. Mais cet infe » le Christ m'est temoin que je ne » Quel motif pouvait m'engager à lı nument pouvais-je commencer u » homme? Lui aurais-je dit : Tu » tuer celui qui me comblait d'hon » je n'oublierai jamais l'amitie. Je

^{*} Sancti Athanasii Opera, t. I.

312 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

» egorgé ceux qui, dans Rome, m'ont accueilli » jadis avec tant de faveur. » En même temps l'éloquent évêque multiplie les preuves, les faits, les vraisemblances qui démentent la calomnie de ses ennemis; et sans se plaindre de son exil et de ses malheurs, il supplie Dieu d'éclairer le cœur de Constance.

L'empereur fut inflexible; et la persécution s'étendit sur les amis, les partisans d'Athanase, sur le peuple de sa communion, avec une fureur qui pouvait faire regretter à l'Église la hache de ses anciens bourreaux. Pendant six ans, c'està-dire pendant le reste du règne et de la vie de Constance, Athanase erra de déserts en déserts, souvent poursuivi de près par les ordres des gouverneurs romains. Ces vastes solitudes qui bordent l'Égypte, ces îles que le Nil forme dans son cours, ces débris de cités, ces monumens mystérieux que déjà l'on appelait antiques, quelquefois ces villes alors modernes et populeuses, où la foule cache encore mieux que la solitude, tout dans l'Égypte servait tour à tour d'asile au patriarche fugitif*. Mais sa retraite habituelle était parmi les solitaires de la Thébaïde, dont il excitait l'enthousiasme et partageait les austérités. C'est de la qu'il encourageait quelques évêques d'Égypte zélés pour sa cause, qu'il envoyait des instructions à

^{*} Sancti Athanasii Opera, t. I.

tes amis dans les conciles de la Gau qu'il répondait à ses ennemis, q anathèmes contre ses persécuteurs. mains fidèles, ses écrits étaient e répandus dans toutes les sociétés cl rient. Du fond de sa cellule, il éta invisible de l'Égypte; il avait pour le cacher, pour le défendre, cette sert, enthousiaste et muette.

La mort de Constance et la vic du polythéisme suspendirent seu tion d'Athanase. Julien, dans sa to rappela d'abord tous les évêques e tion arienne *. Le retour d'Athana gypte une fête telle que l'empire r naissait plus, depuis l'abolition des phes. Un peuple immense se préc murs d'Alexandrie, les rivages du spectateurs, le fleuve sillonné de r mer au loin éclairée des feux qui sur les hautes tours du Muséum, moindreshonneurs qu'Athanase reç

Le peuple adorait en lui un s homme, le défenseur de la foi de part des églises d'Orient; son n victoire du paganisme renaissa aussi l'empereur, effravé de cett

^{*} Sancti Gregorii Opera, t. I.

314 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE croyant voir dans Athanase la destinée du christianisme, se hâta de l'arracher d'Alexandrie par un

nouvel exil.

Les décrets du prince respirent la haine et l'inquiétude; il s'indigne de l'audace de celui qu'il appelle l'ennemi des dieux. « Le scélérat, dit-il, » il a osé, sous mon empire, baptiser encore des » femmes grecques d'une illustre naissance. » Et il ordonne de le bannir d'Alexandrie et de toute l'Égypte. Mais le patriarche, un moment fugitif, revint se cacher dans Alexandrie même, et reparut bientôt à l'avénement d'un nouvel empereur. Une dernière épreuve l'attendait sous l'empire de Valens, zélé pour l'arianisme. Il fut encore banni, et passa quelques mois caché aux portes d'Alexandrie, dans le tombeau de son père; mais il fallut le rendre aux vœux d'un peuple dont il était l'idole, et qui ne pouvait croire au rétablissement du christianisme, en l'absence d'Athanase. Il revint s'asseoir dans la chaire pontificale; et, désormais au-dessus de la persecution, mourut en paix dans Alexandrie.

Son éloge funébre fut prononcé par les plus grands orateurs d'Orient; et sa mémoire fut vénérée, non comme celle des martyrs, qui les premièrs avaient scellé de leur sang la foi chrétienne, mais comme celle d'un fondateur d'empire. Il n'est pas besoin de dire que, dans les écrits divers, inspirés par cette vie pleine de combats et de

périls, l'instruction morale occupa Pour les controverses, le dogme est bien plus puissant que la morale. C' ses difficiles à comprendre que les es nent; c'est par les mots mysta peuples se mènent et s'agitent; e une chose trop simple et trop vra à ce besoin qu'un génie ardent epi ner les ames, et de les subjuguer p

L'intrépide, l'éloquent Athanas vent rempli ses ouvrages d'une scol Il est grand et simple lorsqu'il rabats et ses souffrances; il est sublim et de volonté; mais son éloquence et n'a pas ces riches ornemens de tique. On sent qu'il est fait, pour l'empire, et qu'il est à l'étroit dan la controverse,

On regrettera seulement qu'il conservé quelques-uns des disc prononcer Athanase au retour d exils, au milieu de l'enthousias On y chercherait par quels ressorts gypte agissait sur ces races mélan population multiforme qui remp drie; comment il disposait des parmultitude qui tour à tour égor, palais l'archevêque arien, massa église chrétienne la belle et savan

316 DE L'ELOQUENCE CHRÉTIENNE se laissait docilement conduire à la voix d'A-thanase.

Nul évêque du quatrième siècle ne surpassa le patriarche d'Égypte pour l'élévation d'esprit et la fermeté d'ame; mais quelques-uns d'entre eux furent plus grands écrivains et plus habiles orateurs. On ne retrouve dans Athanase presque aucun souvenir des lettres et de la philosophie grecque; il les dédaigne, ou les connaît peu. Il hérisse son langage des épines théologiques; il ne cherche point à plaire par l'imagination; il se défend le pathétique; il semble qu'il ne veut pas être un orateur véhément et persuasif, mais l'invariable témoin, le dépositaire impassible d'une vérité.

Grégoire de Nazianze, au contraire, saint Basile, et plus encore Chrysostome, appellent à leur secours toutes les inspirations et tous les artifices du talent oratoire. Docile à leur génie, la langue grecque exprime toutes les nouveautés de la foi chrétienne, en paraissant encore l'idiome antique des Lysias et des Platon. On reconnaît le génie grec, presque dans sa beauté première, doucement anime d'une teinte orientale, plus abondant et moins attique, mais toujours harmonieux et pur.

Cette sidélité aux anciens types, cette constance de langage, au milieu d'une si grande nouveauté de sentimens et d'idées, s'explique en partie par l'étude, l'imitation, l'enthousiasme de ces modèles, qui, en devenant profanes, ne cessaient pas d'être sublimes aux yeux des jeunes chrét et d'Athènes. Leur imagination j ces études charmantes les abjur sans les oublier; c'était comme ur prise dès l'enfance, et sur laquelle graves paroles de l'âge mur.

Cette influence littéraire servait il n'en faut pas douter, au progrès me; et ce n'est pas sans motif que courtespace de son règne, se hâta, persécution, de prohiber l'enseigr tres grecques parmi les chrétiens. S simplicité des apôtres avait d'abc disciples dans la Syrie, il était visi mes chrétiens s'étaient ensuite ét peuples plus éclairés, avec le sec et de la philosophie grecque.

Les premiers apologistes dans l'Aristide, Athénagoras, Justin, e savans. Depuis lors, l'esprit philo souvent porté vers cette nouvelle ca croyait donc avec vraisemblance a tianisme, en lui ôtant les sciences servaient à sa victoire.

- « C'est à nous, disait Julien, que loquence et la langue grecque
- » nous savons, honorer les dieux.
- » la simplicité sont votre partage
- » sagesse consiste à dire, croyez; »

de ce sophisme pour interdire l'instruction à plus de la moitié de ses sujets *. Cette désense injuste. blâmée par quelques païens eux-mêmes, fut ce qui blessa le plus les orateurs chrétiens, et ne fit que redoubler leur ardeur pour les sciences profanes qu'on voulait leur arracher comme une arme de défense et de victoire **. L'indignation de l'un d'entre eux est remarquable par l'amourpropre naïf qui s'y mêle. « Je vous abandonne » tout le reste, dit-il, en s'adressant aux païens, » les richesses, la naissance, la gloire, l'autorité » et tous les biens d'ici-bas, dont le charme s'é-» vanouit comme un songe; mais je me saisis » de l'éloquence, et je ne regrette pas les travaux, » les voyages sur terre et sur mer que j'ai entre-» pris pour l'acquérir ***. »

Nous voilà bien loin de la rudesse de saint Paul, et de son mépris pour les persuasions du langage humain; ce goût des lettres profanes ne fit d'abord que s'accroître parmi les chrétiens de la Grèce, dans le triomphe de leur culte qui suivit la mort de Julien.

Leurs orateurs devinrent aussi brillans et aussi fleuris que les premiers apôtres avaient été incultes et négligés. Malheureusement cette révolution ne

^{*} Gregorii Nazianzeni Opera t. I.

^{**} Ammiani Marcellini lib. XXV.

^{***} Gregorii Nazianzeni, t. I. adversus Julianum.

DANS LE QUATRIEME SI

cortége au palais de l'empereur. étaient honorés à l'égal des grall'empire. Leur voix était toute-pils avaient le droit de tenir des a sous le nom de concile, devenaier néraux du monde chrétien. Dans gnées, la puissance de l'évêque éta encore, et ne trouvait guère d'obs

ecclésiastiques.

Ainsi, quoique la religion fût trè sectes se fortifiaient. Le zèle même pour le christianisme, le prix i croyaient attacher à la pureté de vaient qu'à les rendre protecteurs imprudens de la secte qu'ils préféra

les schismes et les ambitions de

Ariens ou catholiques prédom tour suivant la volonté du prince, le caprice d'une princesse ou les inti nuque de la cour. Alors ces évêq étaient exposés à des retours de dispotisme. Ces persécutions violentes

^{*} Ammiani Marcellini, lib. XVII.

sous le règne idolatre de Julien, recommencèrent sous Valens, chrétien, mais sectaire. Les évêques de la communion d'Athanase furent proscrits, chargés d'outrages; mais, dans cette nouvelle espèce de martyre, tout était changé; et l'on peut dire que l'Église chrétienne triomphait encore dans l'humiliation passagère de quelques-uns de ses ministres; car c'était toujours elle que l'on voulait venger; c'était pour elle que s'armait la puissance impériale.

On concevra sans peine que ce nouvel état de la religion, bien moins favorable à l'enthousiasme et à la vertu que les souffrances et l'humilité des premiers temps, n'auraient pas suscité de si grands apôtres, si la philosophie, les lettres, les arts n'avaient pas en partie passé du côté du christianisme.

Dans les deux Églises, en Orient et en Occident, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Jérôme et les Augustin surpassaient en érudition et en éloquence tout ce qui restait encore de sophistes païens, et même tout ce qui les avait précédés depuis les temps de Plutarque et de Tacite; c'était donc sous le rapport du génie une grande et nouvelle époque, une ère glorieuse qui se formait pour l'espèce humaine.

Saint Basile et Grégoire de Nazianze sont les premiers modèles de cette pieuse et docte éloquence consacrée à l'enseignement régulier du peuple. Dans leur bouche, la relig ardeur de controverse, où se co d'Athanase; elle n'est plus le gla qui divise, mais le lien qui ra doucement les ames. Moins occu elle s'applique surtout à la réfor et à la consolation des affligés; langage simple et tout moral des tantes, mais animé de cette gr

de ce jeune enthousiasme dont]

tianisme à sa naissance.

Contemporains et rivaux litté qu'ils avaient vu dans les écoles de Basile et Grégoire de Nazianze se sous son règne, plutôt peut-être à ses séductions, que par crainte gueurs; car le frère de Grégoire chrétien zélé comme lui, était maimpérial, et vivait dans la fave prince qui faisait tous ses efforts pau paganisme.

Les deux amis dédaignèrent cette tentation. Saint Basile, d'un a son ami, avait essayé, en sortan profession du barreau dans Césarée opulente de la Cappadoce. Il se d de ce travail qui ne répondait pas religieux dont le monde était agité quelque temps voyagé dans l'Egy

la retraite, et résolut de s'y fixer, moins en hermite toutefois qu'en homme plein d'imagination, épris du repos et de la solitude. Il a décrit lui-même sa riante Thébaïde, dans une lettre à son ami qui paraissait encore retenu par le monde:

« Mon frère * m'avait écrit que tu souhaitais de-» puis long-temps te réunir à nous, ajoutant » même que ta résolution était prise; mais j'y crois » difficilement, après tant de fausses promesses. » D'ailleurs, pressé de mille soins, je ne pouvais » attendre. Il faut que je retourne dans le Pont; » et là peut-être, si Dieu le veut; je terminerai » mes courses. Ayant une fois perdu les vaines es-» pérances, ou plutôt les songes que je me faisais » sur toi (car j'approuve celui qui dit que l'espé-» rance est le rêve d'un homme éveillé), je suis » allé dans le Pont, pour chercher la vie qu'il » me faut. Dieu m'y a fait trouver un asile con-» forme à mes goûts. Ce que nous avons souvent » pris plaisir à nous figurer ensemble en imagina-» tion, il m'est donné de le voir dans la réalité: » c'est une haute montagne enveloppée d'une » épaisse forêt, arrosée du côté du nord par des » sources fraîches et limpides. Au pied s'étend » une plaine incessamment fertilisée par les eaux » qui tombent des hauteurs; la forêt qui jette à » l'entour ses arbres de toute espèce, et plantés

^{*} Sancti Basilii Epistolæ, t. III, pag. 89.

DANS LE QUATRIÈME !

» au hasard, lui sert, pour ainsi « » de défense.

» L'île de Calypso serait peu c
» quoique Homère l'ait admirée
» les autres pour sa beauté. Ce li
» deux vallées profondes; d'un c

» se précipite de la crête du mont
» cours une barrière continue et
» chir; de l'autre, une large c
» tagne qui communique à la val
» chemins tortueux, ferme tout
» qu'une seule entrée, dont no
» maîtres.

» Ma demeure est bâtie sur la
» avancée d'un autre sommet;
» vallée se découvre et s'étend so
» que je puis regarder d'en ha
» fleuve plus agréable pour moi
» ne l'est aux habitans d'Amph
» tranquilles et dormantes du St
» à peine le nom de fleuve; mais
» rapide fleuve que je connaisse,
» une roche voisine, et repoussé p
» en torrent qui me donne à la fois
» spectacle et la plus abondante
» il a dans ses eaux un nombre
» poissons.

» Parlerai-je des douces vapeurs
» de la fraîcheur qui s'exhale du fl

» admirerait la variété des fleurs et le chant des » oiseaux; mais je n'ai pas le loisir d'y faire atten-» tion. Ce qu'il y a de mieux à dire de ce lieu, » c'est qu'avec l'abondance de toutes choses, il » me donne le plus doux des biens pour moi, la » tranquillité. Non-seulement il est affranchi du » bruit des villes; mais il ne reçoit pas même de » voyageurs, excepté parfois quelques chasseurs » qui viennent se mêler à nous; car nous avons » aussi des bêtes fauves, non pas les ours et les » loups de vos montagnes, mais des troupeaux » de cerfs et de chèvres sauvages, des lièvres et » d'autres animaux semblables. Pardonnez-moi » donc de fuir vers cetasile. Alcméon lui-mêmes'ar-» rêta, quand il eut rencontré les îles Echinades.»

Ces agréables peintures, ces poétiques allusions ne sentent pas l'austérité du cloître. Il n'est pas douteux cependant que saint Basile ne suivît dès lors, avec quelques amis, une règle de vie religieuse dont il était le fondateur, et qui s'est perpétuée de nos jours dans les monastères de la Grèce et de l'Orient. Mais cette règle, la plus sage parmi toutes les constitutions monastiques, mélait à la vie contemplative les travaux des champs, et s'éloignait également des rigueurs impitoyables et de l'imbécille quiétude de ces moines égyptiens, vrais Fakirs du christianisme.

Après avoir passé quelques années dans cette

DANS LE QUATRIÈME SI

retraite, Basile revint à Césarée, I le sacerdoce, pendant le règne de

Plus d'une fois il retourna dan tude, où Grégoire de Nazianze ett rejoindre. Il en sortait pour aider Eusèbe, archevêque de Césarée, qui lait, et tantôt se montrait jaloux of famine dont la Cappadoce fut as consola le peuple, émut la pitié de lui-même tout son bien pour nou reux, et étendit également sa li païens * et sur les juiss.

A la mort d'Eusèbe, il fut choi céder. Possesseur de cette dignité ans, et métropolitain de la Cap n'offre pas ces vicissitudes avent tachent à l'histoire d'Athanase c mais elle impose par le spectac constante, et d'un beau génie. S le véritable évêque de l'Evangile, le l'ami des malheureux, inflexible mais infatigable dans sa charité. Pa de cette pauvreté qui déjà devenai glise chrétienne, il n'avait qu'une et ne vivait que de pain et de gro mais il employait des trésors à en Il fit bâtir pour les étrangers et

^{*} Gregorii Nysseni Opera, t. I.

gens un hospice que Grégoire de Nazianze appelle une seconde ville; il établit de nombreux ateliers et des écoles.

Le zèle aveugle de Valens pour l'arianisme menaça plus d'une fois l'archevêque de Césarée. Il brava le préfet de l'empereur, et la colère de l'empereur lui-même. Les historiens ecclésiastiques ont raconté qu'un ordre d'exil allait être donné contre Basile, lorsque le fils de l'empereur tomba malade; le saint évêque se mit en prière, et l'enfant guérit; mais ensuite ayant été baptisé par un évêque arien, il retomba malade, et mourut. Ils ajoutent que l'empereur ayant voulu signer l'ordre d'exil, sa plume se brisa par trois fois. Il n'est besoin de ces prétendus miracles, pour expliquer l'ascendant de l'archevêque de Césarée sur un prince faible et furieux. Basile recut Valens dans l'église, derrière le voile du sanctuaire, lui parla long-temps, et sut apaiser sa colère par un mélange de force et de douceur.

L'archevêque de Césarée fut souvent mêlé dans la suite aux querelles religieuses de sa province et de tout l'Orient; mais il est plus intéressant de le contempler instruisant par ses paroles les pauvres habitans de Césarée, les élevant à Dieu par la contemplation de la nature, leur expliquant les merveilles de la création, dans des discours où la science de l'orateur, formé dans Athènes, se cache sous une simplicité persuasive

On ne lit pas de semblables dis ger avec étonnement à ce peuple des artisans, des ouvriers occupe pain chaque jour, comme dit l' sensibles à de telles instructions par des applaudissemens et des l

Quel charme dans le début d de ces homélies! « Il est des ville » orateur, qui, depuis le lever d » soir, repaissent leurs regards » mille jeux divers; elles ne se l » tendre des chants dissolus qui fo » lupté dans les âmes; et, souve » heureux de tels hommes, parce » soins du commerce et les arts u » passent dans la mollesse et le pla » leur est assigné sur la terre. Ils n » le théâtre de ces jeux impurs » vice pour ceux qui s'y rassembl » Quelques autres qui sont passionnés pour » les courses de chevaux, croient combattre en » songe, attèlent leurs chars, changent leurs » écuyers, et, dans le sommeil, ne sont pas dé- » livrés de la folie qui les tourmente le jour; » Et nous que le Seigneur, le grand artisan des » merveilles appelle à la contemplation de ses ou- » vrages, nous lasserons-nous de les regarder, ou » serons-nous paresseux d'entendre les paroles de » l'Esprit-Saint? Ne nous presserons-nous pas plu- tôt autour de ce grand atelier de la puissance » divine, et reportés en esprit vers les temps pas- » sés, ne saurons-nous pas embrasser d'un regard » tout l'assemblage de la création?

Fidèle à ce plan théologique et poétique, l'orateur expliquait chaque matin et chaque soir l'ordre des saisons, les mouvemens de la mer, les divers instincts des animaux, leurs migrations régulières, l'existence de l'homme, et les merveilles de sa nature.

Sans doute l'orateur s'éloigne bien de la cosmographie des Hipparque et des Ptolomée; et l'on peut voir dans ces discours la trace de ce mouvement rétrograde, de ce déclin prématuré que la religion mal comprise imprimait aux sciences naturelles cultivées naguères avec gloire par l'école d'Alexandrie: ils n'en sont pas moins remplis de notions d'autant plus curieuses, qu'elles étaient populaires et offrent un témoignage du temps; mais ce qu'il faut y chercher surtout, de ce spiritualisme auquel la texte et d'inspiration.

« Si quelquefois *, s'écrie l'orat » rénité de la nuit, portant de » sur l'inexprimable beauté des a » pensé au créateur de toutes cho » êtes demandé quel est celui q » de telles fleurs; si quelquefois, d » avez étudié les merveilles de la » vous vous êtes élevé par les c » l'être invisible; alors vous êtes » préparé, et vous pouvez prend » magnifique amphithéâtre; ve » que, prenant par la main ceux » sent pas une ville, on la leur » ainsi je vais vous conduire, co » gers, à travers les merveilles « » cité de l'univers. »

Partout les vérités morales vie aux descriptions que trace l'orate a parcouru le spectacle du mond la nature vivante, il revient à se des allocutions d'un charme inex

A-t-il expliqué devant le pe la création et les mouvemens de

^{*} Sancti Basilii Opera, t. I.

mine par ces paroles pleines d'un enthousiasme oriental: « Mais, puis-je apercevoir la beauté » de l'Océan tel qu'il parut aux yeux de son créa- » teur? Que si l'Océan est beau et digne d'éloge » devant Dieu, combien n'est pas plus beau » le mouvement de cette assemblée chrétienne, » où les voix des hommes, des enfans, des » femmes, confondues et retentissantes comme » les flots qui se brisent au rivage, s'élèvent, » au milieu de nos prières, jusqu'à Dieu lui- » même! »

Cette imagination sensible et pittoresque se retrouve dans tous les autres discours de saint Basile, dans ses lettres, dans ses moindres écrits. Passionné pour l'éloquence, il voulait apprendre aux jeunes chrétiens à lire avec fruit les auteurs profanes; et il montre dans un discours ingénieux l'accord si fréquent de leur morale avec celle du christianisme. Lui-même, il envoyait de Cappadoce un grand nombre de disciples au rhéteur païen Libanius.

Plusieurs de ses homélies ne sont que des traités de morale contre l'avarice, l'envie, l'abus de la richesse; mais, il faut l'avouer, l'onction évangélique leur donne un caractère nouveau. Saint Basile est surtout le prédicateur de l'aumône; il a compris, mieux que personne, ce grand caractère de la loi chrétienne, qui ramenait l'égalité sociale par la charité religieuse. Le triomphe de ses

efforts, c'est d'attendrir le cœur c'est de les rendre secourables l'un malheureux du monde le voulai tait pas une fiction oratoire, que saint Basile * décrit le désespoir tudes d'un père forcé de vendre fans, pour avoir du pain. La misèr rannie, rendait ces exemples com permettait. N'était-ce pas alors une la voix de l'orateur qui s'élevait po barbares commerces, pour conse pour émouvoir le riche?

Saus doute l'orateur s'emporte 1 qu'il n'établit aucune distinction e le voleur, considérant le bien q fuse aux pauvres comme un larcin Mais telle était cette éloquence temps, énergique, passionnée, force sur des âmes engourdies prelle contre-pesait tous les vices d'u et corrompue; elle tenait lieu de l justice et de l'humanité qui manquelle promettait le ciel, pour arr bonnes actions sur la terre. C'est qu'appartient cette belle idée si sou par Massillon: Que le riche doit é

^{*} Sancti Basilii Opera, t. II.

332 de l'éloquence chrétienne

le dispensateur des dons de la Providence, et pour ainsi dire l'intendant des pauvres.

Saint Basile n'excelle pas moins dans les peintures de la brièveté de la vie, du néant des biens terrestres, de la tromperie des joies les plus pures. Après les anciens philosophes, il est éloquent d'une autre manière sur ce texte monotone des calamités humaines. La source de cette éloquence est dans la Bible, dont il aime à emprunter la poésie, plus pittoresque et plus hardie que celle des Grecs. Il renouvelle les fortes images de la muse hébraïque; mais il y mêle ce sentiment tendre pour l'humanité, cette douceur dans l'enthousiasme, qui faisait la beauté de la loi nouvelle. Les yeux élevés vers le ciel, il tend des mains secourables à toutes les misères : il veut soulager autant que convertir.

Ses discours font aisément concevoir la puissance qu'il avait sur l'esprit du peuple. Faible de corps, consumé par la souffrance et les austérités, un zèle ardent le soutenait dans ses prédications continues, ses courses pastorales, ses voyages. Quand il mourut, tout le peuple de la province accourut à ses funérailles. Les païens, les Juifs, le disputaient aux chrétiens par l'abondance de leurs larmes; car il avait été le bienfaiteur de tous. Plusieurs personnes ayant péri dans la foule prodigieuse qui se pressait à son convoi, on les trouvait heureuses d'être mortes un tel jour; et plus d'un

enthousiaste dans son christiani nommait des victimes funéraires

Que si maintenant, à quinze si loin de ces mœurs étranges, loin où le polythéisme, l'Évangile, les les philosophes, les martyrs, av l'imagination des peuples, on che Césarée dans les pages d'un livre mire-t-on pas encore son âme et s être même cette éloquence est-ell du temps que les harangues des profanes; car enfin, la cause d , plus durable que celle d'un citoye: blique célèbre; et les variations peu de chose, quand il s'agit o l'homme, de ses incertitudes, de de toutes ses misères et de son be lité. Ces idées, si présentes dans échappent cependant bien vite, q tion ne les fixe pas en nous par l gage. L'écrivain moraliste surtou quent pour être écouté : c'est l l'orateur de Césarée; tout devien langue expressive et poétique. Le les allégories rendent visibles tou « De même, dit-il, que ceux qui c » navire sont poussés vers le por

^{*} Θυματα ἐπιταφια.

» voir emportés vers le terme de leur course. » ainsi dans la rapidité de notre vie qui s'écoule, » nous sommes entraînés d'un mouvement insen-» sible et continu vers notre dernier terme. Tu » dors, le temps t'échappe; tu veilles et tu mé-» dites, la vie ne t'échappe pas moins. Nous » sommes comme des coureurs obligés de fournir » une carrière. Tu passes devant tout, tu laisses tout » derrière toi; tu as vu sur la route des arbres, des » prés, des eaux, et ce qui peut se rencontrer d'a-» gréable aux regards. Tu as été un moment » charmé, et tu as passé outre; mais tu es tombé » sur des pierres, des précipices, des rochers, » parmi des bêtes féroces, des reptiles venimeux » et d'autres fléaux. Après avoir un peu souffert, » tu les as laissés derrière toi. Telle est la vie : ni » ses plaisirs ni ses peines ne sont durables. »

Bossuet renouvelait devant une cour voluptueuse ces fortes images dont saint Basile avait frappé les habitans de Césarée. La puissance de son génie ajoutait à la terreur; mais il n'y avait plus cette première ferveur d'enthousiasme qui agitait les chrétiens du quatrième siècle. Bossuet sans doute était plus sublime; mais il n'était pas plus éloquent; car l'éloquence se compose de l'action qu'elle produit, autant que du génie qu'elle atteste.

Saint Basile eut un frère aussi célèbre que lui dans les annales ecclésiastiques, mais qui ne sau-

rait trouver la même place dans l' quence. On peut observer qu'à cett religieux saisissait presque toujor entières. On voyait, comme dans des pontifes remplacés par leurs e frères entraient à la fois dans le

Ce frère de saint Basile, qui po Grégoire, comme le célèbre orate avait d'abord embrassé la vie d tait marié, et enseignait la rh fession si distinguée à cette époqualiant de parler était inutile, en églises chrétiennes. Suivant una commune, il se sépara de sa fem cher au sacerdoce; mais le goût a la philosophie profane l'entraînaie frère et ses amis l'en blâmaient. Platon et l'Évangile; et la trace d certitudes se retrouva dans les a losophiques qui bigarraient sa thé

Saint Basile le fit élire évêque la Cappadoce. Il défendit la doctri fut persécuté sous Valens, protégé parut avec éclat dans les conciles prononça dans Constantinople l nèbres de l'impératrice Flaccille *, e

^{*} Essai sur les Oraisons funèbres , dans de ces Mélanges.

chérie. Le recueil de ses ouvrages nous offre aussi un Hexaméron, comme celui de saint Basile, et quelques discours sur la création de l'homme, où se trouvent de curieux détails d'anatomie : mais l'évêque de Nysse n'avait pas, comme saint Basile, le don de tout embellir par l'imagination et le sentiment. Sa méthode est sèche, et ses allégories subtiles.

Il n'a pas non plus cette couleur orientale qui charme dans la plupart des orateurs de l'église grecque: chose singulière! Il est mystique par le raisonnement seul; il est mystique, sans être enthousiaste. Son ame n'est point échauffée par les grands spectacles du christianisme naissant; mais il a l'air d'appliquer les catégories d'Aristote à cette œuvre d'inspiration et de foi.

Du reste la supériorité de sa raison est souvent remarquable. Il avait été chargé par l'empereur de réformer les églises de Palestine et d'Arabie; et à cette occasion, il visita les saints lieux. Il n'en était pas moins peu favorable à ces pèlerinages qui commençaient à devenir très-fréquents. Après avoir blamé la licence et la vie aventureuse qu'entraînaient souvent de tels voyages, il ajoute: «* Celui qui visite ces lieux a-t-il donc » quelque chose de plus que les autres, comme si » Dieu habitait corporellement dans ces lieux, et

^{*} Sancti Gregorii Nysseni Opera, t. II.

DANS LE QUATRIÈME !

» s'était éloigné de nous? Ce n'e

» ment d'habitation qui nous ra

» Quelque part que vous soyez, 1

» vous, si votre âme est digne :

» l'homme intérieur, en vous, est

» coupables, quand même vous:

» gotha, sur le mont des Olivie

» pulcre de la résurrection, vou

» de Jésus-Christ que ceux qui 1

» fessé sa loi. Conseillez donc à

» lever vers Dieu, et non de vo

» doce en Palestine. »

Grégoire de Nazianze, bien su de Nysse, n'égale pas le génie mais il a dans l'imagination quele brillant, et de plus gracieux. Se long-temps à une secte de dé embrassa le christianisme, et d Nazianze. Le jeune Grégoire, env écoles de Césarée, puis dans A dans Athènes, parcourut, com tout le champ de la philosophi arriver à l'Évangile. Il paraît mê de Nazianze resta plus long-tem dans Athènes, et y donna des leç mais après quelques retards, il alla Basile dans la solitude dont noi haut la riante description.

Pendant le règne de Julien, p

lecture des poëtes profanes, interdite aux chrétiens, il imita les formes diverses de leurs ouvrages dans des poëmes religieux.

Saint Basile, étant élevé sur le siège archiépiscopal de Césarée, obligea son ami d'être évêque de Sasime, petite bourgade à l'extrémité de la province, triste et pauvre séjour où le brillant élève d'Athènes se trouvait exilé *. Les plaintes amères de saint Grégoire, les violens reproches qu'il adressait long-temps après à la mémoire de Basile, prouvent que les plus grands saints sont des hommes, et qu'une amitié si pure ne fut pas sans orages. Saint Grégoire rejeta bientôt une tâche qui lui déplaisait, pour venir soulager son père dans l'administration de l'église de Nazianze. Il instruisait le peuple de cette ville, il le défendait contre les vexations des gouverneurs romains; et il exerçait par l'éloquence et la vertu cette espèce de tribunat religieux, qui, dans ces premiers siècles, fit en partie la puissance du sacerdoce.

Ce caractère de la prédication primitive est remarquable; au lieu de recommander l'exercice rigoureux du pouvoir, elle était favorable aux intérêts du peuple; elle réclamait toujours pour lui la justice et l'indulgence. Les abus du despotisme impérial ne rendaient que trop nécessaire cette protection qui tenait lieu de liberté. On sent

^{*} Gregorii Nazianzeni Opera t. II, pag. 7.

DANS LE QUATRIÈME

combien les idées évangéliques si les doctrines de pauvreté, d'égal l'homme par le sang d'une victi naient de force à ces réclamations en faveur du peuple et des faib

Cicéron, parlant à la grand lui conseillait la clémence et la I rien n'est si populaire, et que c chent des dieux. Mais au quatrier fallait toucher un chef militaire is un préfet tyrannique, on ne pou la popularité, ni la gloire. Il falle d'autres promesses. Le christian admirable en cela. Il n'est rien d discours où Grégoire ** s'adress peuple de Nazianze, et au got accouru pour châtier une séditio paroles sont toutes de consolatio Il veut partager la destinée de plaint, les apaise, et ne les ac quand il s'adresse au gouverne langage devient plus sevère: « Of » à Dieu, la bonté, dit-il; c'est » le plus cher à ses yeux, et cel » plus de retour. Que rien ne voi » à la pitié et à la douceur, ni

^{*} Nihil tam populare quàm bonitas. C

^{**} Gregorii Nazianzeni Opera, t. I,

» ni la crainte de l'empereur, ni l'espoir de plus

» hautes dignités, ni l'orgueil du pouvoir; mé-

» nagez-vous la bienveillance céleste pour le temps

» où vous en aurez besoin; faites pour Dieu ce

» que Dieu vous rendra. »

Grégoire de Nazianze était, comme son ami, zélé pour la doctrine d'Athanase; et il partagea les persécutions que Valens, protecteur des ariens, fit subir aux catholiques. L'arianisme était devenu tout-puissant dans une partie de l'empire; à Constantinople l'empereur avait successivement enlevé toutes les églises aux catholiques. Les hommes attachés à cette communion qui restaient encore dans Constantinople, songèrent à choisir pour leur évêque un homme illustre, éloquent, qui par son génie luttât contre l'ascendant de l'Arianisme.

Grégoire, quelque temps après la mort de son père, avait quitté l'administration de l'église de Nazianze, et s'étoit retiré dans l'Isaurie; mais il ne résista point à l'espoir de servir sa foi dans la capitale de l'empire; et il y vint célébrer les cérémonies du culte dans une chapelle privée, qui prit le nom d'Anastasie. Bientôt son éloquence attira la foule; la petite église s'accrut, au grand désespoir des Ariens. Grégoire fut plusieurs fois menacé pendant le règne de Valens. Mais Théodose, vainqueur de tous ses ennemis, et rendant à l'empire romain une gloire qu'il n'avait pas eue depuis un siècle, se déclara tout à coup favorable au parti

DANS LE QUATRIÈME

catholique, et l'appuya de ses édi Ce fut un jour mémorable, jour les uns, de malédiction et d'effre que celui où Théodose vint ava prendre l'église de Sainte-Sophia les Ariens. Nulle idée de toléran dans les esprits; et cette action, goire de Nazianze, fut sembl d'assaut, parut à tous les catholi et le plus saint triomphe.

L'archevêque n'abusa point et de la puissance de Théodose vers les Ariens, et tâcha de ne l la persuasion. Conservant au m de Constantinople et de la cou premiers temps, il n'imposait a ses vertus et son génie. Il ne plaire, et aux courtisans, qui lui ni faste, ni complaisance, zélés, qui s'indignaient de sa do

On ne savait guère alors, dan tien, que souffrir ou persécute adoptant la foi de Nicée, s'em des édits tyranniques contre dissidentes.

Les évêques Ariens étaient à le leurs siéges. Tous les symboles p sévèrement prohibés; et un édi crivait une seule foi et un seul c

342 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

niser ce triomphe, Théodose convoqua dans Constantinople un grand concile des évêques d'Orient. Cette assemblée devait régler divers débats élevés sur la possession légitime des siéges, pendant la longue domination de l'arianisme.

Les droits même de Grégoire de Nazianze au siége de Constantinople n'étaient pas encore régulièrement établis, et lui avaient été disputés par un philosophe cynique, qui s'était fait passer pour un catholique persécuté, et qui avait séduit à sa cause le patriarche d'Alexandrie et les évêques d'Égypte. Le concile de Constantinople se hâta de reconnaître et de consacrer Grégoire de Nazianze; mais bientôt des factions se formèrent dans cette assemblée contre le vertueux archevêque; on lui reprochait de ne pas poursuivre les anciens ennemis de la religion maintenant triomphante; on traitait sa charité de tiédeur pour la foi.

Grégoire de Nazianze, ami du repos et de la solitude, n'essaya pas de lutter contre ces orages. Il offrit sa démission dans le concile; il l'offrit à l'empereur; et sa vertu ne put le sauver d'un mouvement de surprise et de douleur, en voyant avec quelle promptitude elle était acceptée. Alors il n'hésita plus; et, rassemblant le peuple et le concile dans l'église de Sainte-Sophie, il annonça, par un dernier discours, sa résolution et sa retraite.

L'intèrêt d'un tel spectacle était grand dans les mœurs de ce siècle; et le génie de l'orateur DANS LE QUATRIÈME S

ne parut jamais plus brillant erend compte avec simplicité dépreuves, de sa foi, de ses efforts peuple. Après avoir caractérisé les ambitions et les intrigues de compare aux rivalités bruyante aux évolutions du théâtre, il rép que lui fait le parti vainqueur.

« Vous êtes, lui dit-on, depi » à la tête de l'Église, aidé par » la puissance de l'empereur. » heureux changement a brillé » d'hommes nous ont autrefois » n'avons-nous pas souffert? etc » retour des choses humaines, no » venger, il fallait punir ceux d » reçu tant d'injures. Eh quoi! n » venus les plus puissans; et nos

» échappé!»

« Oui, sans doute, ajoute-t-il » c'est une assez grande vengeanc » me venger; » et il se plaint avec hommes si exacts et si justes à reont souffert. Il répond aussi au voir pas une table fastueuse, un tége. «Je ne savais pas, dit-il, que » disputer de luxe et de magnifice » suls et les généraux d'armées. Si » fautes, pardonnez-les-moi; n » évêque qui plaise à la foule, et accordez-moi la » solitude et le repos des champs. » En achevant ce discours, l'éloquent orateur salue tous les lieux qui sont présens à sa mémoire, tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il va quitter.

« Adieu, Église d'Anastasie*; adieu, monumens » de notre commune victoire, nouvelle Silo, où » nous avons pour la première fois planté l'Arche » sainte, depuis quarante ans errante dans le désert; » adieu aussi, temple célèbre, notre nouvelle con-» quête, que le Christ remplit maintenant d'une » foule si nombreuse; bourgade de Jébus, dont » nous avons fait une Jérusalem; adieu, vous toutes, » demeures saintes, les secondes en dignité, qui » embrassez les diverses parties de cette ville, » et qui en êtes comme le lien et la réunion; » adieu, saints Apôtres, céleste colonie, qui m'a-» vez servi de modèle dans mes combats; adieu, » chaire pontificale, honneur envié et plein de » périls, conseil des pontifes, orné par la vertu » et par l'âge des prêtres; vous tous, ministres » du Seigneur à la table sainte, qui appro-» chez de Dieu quand il descend vers nous; adieu, » Chœur des Nazaréens, harmonie des psaumes, » veilles pieuses, sainteté des vierges, modestie » des femmes, assemblée des orphelins et des » veuves ; regards des pauvres tournés vers Dieu

^{*} Sancti Gregorii Nazianzeni Opera, t. I, pag. 766.

DANS LE QUATRIÈME ! » et vers moi; adieu, maisons hor » du Christ, et secourables à mo » Adieu vous qui aimiez mes » empressée, où je voyais brille » furtifs qui gravaient mes par » reaux de cette tribune sainte » fois par le nombre de ceux qui » pour entendre la parole. Adie » terre, palais des Rois, servi » sans des Rois, fidèles à votre » le croire, mais certainement » dèles à Dieu. Applaudissez, éle » votre nouvel orateur; elle s'est » commode qui vous déplaisait... » Adieu. Cité souveraine et am » je lui rends ce témoignage, quoiq » pas selon la science; et le mom » tion adoucit mes paroles); ap » la vérité, corrigez-vous, quoiq » Adieu, Orient et Occident, » combattu, et par qui je suis » teste celui qui pourra vous pac » autres évêques savent imiter m » je m'écrierai surtout : adieu, A

^{*} Γραφίδις φανεραί και λανθάνουσαι. — Il y églises des tachygraphes. Cet usage se r dans les églises d'Otahiti, où des nature par la méthode de l'enseignement mutue une extrême rapidité les sermons des 1

» cette Église, qui protégiez ma présence et prove tégerez mon exil; et toi, Trinité sainte, ma penve sée et ma gloire! Puissent-ils te conserver; et
ve puisse-tu les sauver, sauver mon peuple! et que
ve j'apprenne chaque jour qu'il s'est élevé en save gesse et en vertu! Enfans, gardez-moi le dépôt
ve sacré; souvenez-vous de ma lapidation. Que la
ve grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec
vous tous! »

L'éloquent archevêque alla d'abord à Césarée, où il rendit hommage à la mémoire de Basile, qui venait de mourir; et, le cœur plein de regrets, il se retira près du bourg d'Arianze, où il était né. C'est là qu'il acheva sa vie loin des cours et des conciles, occupé de la culture d'un jardin, et revenant à cette passion des vers qui avait enchanté sa jeunesse.

La plupart de ses poésies sont des méditations religieuses. Il en est une surtout qui nous paraît pleine d'un charme mélancolique.

« Hier*, tourmenté de mes chagrins, j'étais as» sis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dé» vorant mon cœur; car, dans les maux, j'aime
» la consolation de s'entretenir en silence avec
» son âme. Les brises de l'air mêlées à la voix
» des oiseaux versaient un doux sommeil du haut
» de la cime des arbres, où ils chantaient, ré» jouis par la lumière. Les cigales, cachées sous

^{*} Sancti Gregorii Nazianzeni Opera, t. II, pag. 86.

DANS LE QUATRIÈME S

- » l'herbe, faisaient résonner tou
- » limpide baignait mes pieds,
- » cement à travers le bois rafrai
- » je restais occupé de ma doule
- » nul souci de ces choses; car
- » accablee par le chagrin, elle r
- » au plaisir. Dans le tourbillon
- » tée, je laissais échapper ces n
- » battent. Qu'ai-je été? Que suis
- » drai-je? Je l'ignore. Un plus s
- » le sait pas mieux. Enveloppé de
- » et là, n'ayant rien, pas mêm
- » que je désire; car nous somm
- » rés tant que le nuage des sens (
- » nous; et celui-là paraît plus sa
- » est le plus trompé par le m
- » cœur. Je suis; dites, quelle cl
- "itais a dissamula mai i at mu
- », j'étais a disparu de moi ; et m: » autre chose.
- » Que serai-je demain, si je suis
- » durable. Je passe et me précipite
- » d'un fleuve. Dis-moi ce que je
- » plus; et t'arrêtant ici regarde
- » chappe. On ne repasse pas les
- " Chappe. On he repasse pas les
- » l'on a passés; on ne revoit pas
- » que l'on a vu.
 - » J'ai existé dans mon père;
- » m'a reçu, et je sus forme de l
- » Ensuite je devins une chair ir

Dans les élans inquiets de sa curiosité, le poëte continue d'interroger notre double et mystérieuse nature. « Mon ame, s'écrie - t-il, quelle est - tu? » D'où viens-tu? Qui t'a chargée de porter un ca-» davre? Quel pouvoir t'a liée des chaînes de cette » vie ? Comment es-tu mêlée, souffle, à la matière, » esprit, à la chair? Si tu es née à la vie en » même temps que le corps, quelle funeste union » pour moi! Je suis l'image d'un Dieu, et je suis » fils d'un honteux plaisir. La corruption m'a en-» fanté. Homme aujourd'hui, bientôt je ne suis » plus homme, mais poussière; voilà les dernières » espérances. Mais si tu es quelque chose de céleste, » ô mon âme! apprends-le moi; si tu es, comme » tu le penses, un souffle et une parcelle de Dieu, » rejette la souillure du vice, et je te croirai. »

Au milieu de ses incertitudes, tout à coup le poëte s'arrête effrayé; il blame et rétracte ses paroles; il se prosterne devant la Trinité qu'il adore. « Aujourd'hui les ténèbres, dit-il, ensuite » la vérité; et alors, ou contemplant Dieu,

- » ou dévoré par les flammes, tu
- » choses.... Ainsi, quand mon
- » paroles, ma douleur tomba; e
- » revins de la forêt à ma demeu
- » de la folie des hommes, tantôt
- » des combats de mon esprit ag

Il y a sans doute un charme s' mélange de pensées abstraites et ce contraste des beautés de la na quiétudes d'un cœur tourmenté notre existence, et cherchant à la foi. Ce n'est pas la poésie une autre poésie, neuve et vrai pas confondre avec ces imitatio de Nazianze et d'autres chréties saisir, et à transporter sur des su formes de l'ancien idiome des su devait être faible et faux; et la tr souffrant que l'on trouve dans les Grégoire, ne paraît qu'un Centon digne de l'éloquent évêque de Contract que l'on trouve de Contract que l'éloquent évêque de Contract que l'éloquent évêque de Contract que l'eloquent évêque de Contract que l'eloquent évêque de Contract qu'un central qu'un cen

C'était dans les formes neuves etemplative, c'était dans cette trist sur lui-même, dans ces élans ve l'avenir, dans cet idéalisme si poëtes anciens, que l'imagination vait lutter contre eux sans désavai d'elle-même cette poésie que chere derne, poèsie de réflexion et de

nètre dans le cœur de l'homme, décrit ses pensées les plus intimes, et ses plus vagues désirs.

Sous ce rapport, le génie poétique de saint Grégoire se confond avec son éloquence, et nous fait mieux comprendre ces talens d'une espèce nouvelle, suscités par le christianisme et l'étude des lettres profanes, cette nature à la fois attique et orientale, qui mêlait toutes les grâces, toutes les délicatesses du langage à l'éclat irrégulier de l'imagination, toute la science d'un rhéteur à l'austérité d'un apôtre, et quelquefois le luxe affecté du langage à l'émotion la plus naïve et la plus profonde. Nulle part ce caractère, qui fut si puissant sur les peuples de Grèce et d'Italie, vieillis par le malheur social, mais toujours jeunes d'esprit et de curiosité, nulle part ce charme de la parole, qui semble une mélodie religieuse, n'est porté plus loin que dans les écrits de l'évêque de Césarée. Ses eloges funèbres sont des hymnes; ses invectives contre Julien ont quelque chose de la malédiction des prophètes. On l'a appelé le théologien de l'Orient; il faudrait l'appeler aussi le poëte du christianisme oriental.

Cependant, après l'avoir lu, il est une sorte de grandeur, une paisible élévation de génie que l'on peut chercher encore, et qui est nécessaire à l'idée que l'on se forme de l'orateur vraiment sublime. Ce sont ces qualités plus hautes, ou plutôt c'est la réunion de tous les attributs oratoires, le naturel, le pathétique et la g fait de saint Jean-Chrysostome l teur de l'Église primitive, le plu de cette mémorable époque.

La pensée reste d'abord confond digieux travaux de cet homme, d la facilité de son génie. Ce n'est pa esquisses, dans ces analyses incon pourrons, même faiblement, re sance de l'orateur, et l'enthousias porains. Nous avons à peine e ouvrages; nous ne pouvons en repi ques traits isolés; et le plus gran tel génie, c'est la richesse et semble que nous enlevons fu ques carreaux des marbres de comme ce voyageur anglais pilla Parthénon; mais l'édifice entier, cette Église orientale, le génie de blime, qui sauvait Antioche, qu chefs des barbares, qui semblait dégradé, et mourait en exil; c grandes images?

SAINT JEAN-CHRYSOSTOME.

Chrysostome était né vers l'an 344 dans la ville d'Antioche. Il fut élevé dans la loi chrétienne par sa mère; mais il n'en suivit pas moins les leçons oratoires de Libanius qui avait été l'ami de Julien, et qui lui survivait pour célébrer sa mémoire. Chrysostome a raconté que Libanius, apprenant de lui que sa mère était veuve depuis l'âge de vingt ans, et n'avait jamais voulu prendre un autre époux, s'écria, en se tournant vers son auditoire idolâtre: O Dieux * de la Grèce, quelles femmes se » trouvent parmi ces chrétiens! »

Le sophiste païen prit bientôt la plus vive admiration pour son jeune élève; il vit avec inquiétude, mais sans jalousie, s'élever près de lui ce dangereux adversaire de son culte; peut-être espérait-il encore le séduire au paganisme par la vertu de ces fables d'Homère, qu'il interprétait éloquemment à ses disciples. Dans la lutte prolongée des deux religions, chaque homme d'un talent supérieur était une conquête que les deux partis cherchaient mutuellement à se ravir. L'admiration et l'attachement de Libanius suivirent Chrysostome au delà des premières années de la jeunesse. On a conservé une lettre où il le félicite

^{*} Sancti Chrysostomi Vita.

de ses succès au barreau d'Antioci plus de peine sans doute, consact cette éloquence au culte chrétien sa foi pieuse aux arts de la Grè génie de son élève comme un pri qui aurait dû servir à défendre la et de la poésie. Long-temps après, faisait dire, au lit de mort : « Héla » le soin de mon école à Chrysost » tiens ne nous l'avaient pas ravi pa

Quand la société est divisée lutte d'opinions, les travaux ord n'ont point assez d'importance pe deur active du talent. Il est biente l'un ou l'autre des camps qui Chrysostome se lassa vite de p barreau d'Antioche; la lecture d le saisit; l'évêque d'Antioche se p à la société chrétienne l'espéranc génie. Chrysostome recut le ba mains de ce pieux évêque, et fui l'église d'Antioche. Son âme arder préparation au sacerdoce trop facil Un ami chrétien, zélé comme le traîner dans un désert de la Syri solitaires pratiquaient la pénitenc

C'est ainsi que Massillon, da ferveur de sa foi, quitta le repos du les austérités de La Trappe. Ce

combattu dans le cœur de Chrysostome que par la résistance et les regrets de sa mère. Il faut l'entendre lui-même raconter cette scène touchante. Jamais son éloquence ne surpassa le langage persuasif et tendre de cette femme pieuse, plus mère encore que chrétienne; et cet exemple peut donner l'idée de la lutte entre la religion et les sentimens naturels, qui devait souvent agiter les familles de la primitive Église. «Lorsque ma » mère, dit l'apôtre chrétien, eut appris ma ré-» solution de me retirer dans la solitude, elle » me prit par la main, me conduisit dans sa » chambre, et m'ayant fait asseoir auprès d'elle » sur le même lit où elle m'avait donné nais-» sance, elle se mit à pleurer, et ensuite me dit » des choses encore plus tristes que ses larmes. » Rien n'égale, dans le récit de Chrysostome, la plainte naïve de cette mère désolée. Après avoir rappelé les peines, les embarras, les périls d'une jeune femme laissée veuve au milieu du monde, dans la faiblesse de son âge et de son sexe: « Mon fils, dit-elle, * ma seule consolation, au » milieu de ces misères, a été de te voir sans » cesse, et de contempler dans tes traits l'image » fidèle de mon mari qui n'est plus. Cette con-» solation a commencé dès .ton enfance, lors-» que tu ne savais pas encore parler, temps

^{*} Sancti Chrysostomi Opera, t. I, p. 364.

DANS LE QUATRIÈME (

- » de la vie où les enfans donne » les plus grandes joies.
- » Je ne te demande mainten
- » grace; ne me rends pas veuve
- » ne renouvelle pas un deuil q
- » s'effacer; attends au moins le j
- » peut-être me faudra-t-il bientô
- » Ceux qui sont jeunes peuvent e
- » mais à monâge, on n'attend qu
- » tu m'auras ensevelie, et reun
- » celles de ton père, entreprend
- » voyages, passe telle mer que
- » sonne ne t'en empêchera; mais
- » respire encore, supporte ma
- » t'ennuie pas de vivre avec moi
- » toi l'indignation de Dieu, en
- » si grands maux, sans avoir
- » moi. »

Quel accent de douleur et de simplicité d'Homère, ou plutôt c La loi chrétienne, qui semblait co tions du cœur, leur rendait quelq saint et de plus pur. Tout le secr mère est dans cette prière si hu pour que son fils ne la sacrifie religion.

Chrysostome n'eut pas le cou mère, et renonça au projet d'un Mais bientôt, pour se dérober a chrétiens qui voulaient le faire évêque, il se retire dans les solitudes voisines d'Antioche. Il y composa le Traité du sacerdoce, ouvrage plein d'imagination et de gravité, où il s'excuse de n'avoir pas accepté l'épiscopat, en montrant qu'il en connaît les pénibles devoirs. Loin de toute ambition, il passa plusieurs années dans cette vie tempérante, qui doit ajouter aux forces de l'âme tout ce qu'elle retranche aux passions et aux faiblesses de la nature.

Cette réflexion se présente à l'esprit dans l'histoire de cette époque du monde, toutes les fois que nous y voyons des hommes inconnus apporter tout à coup, au milieu du peuple et à la cour des princes, une autorité merveilleuse. Tous ces hommes venaient du désert. La solitude est mère des grandes pensées; et dans des temps vils et dégradés, comme les derniers siècles de l'empire. elle inspire quelquefois à l'homme une force que la société n'a plus. Mais aussi, pour les âmes trop faibles ou trop ardentes, cette solitude se peuplait de fantômes. Les extases, les manies mélancoliques transformées en prétendues possessions, remplissent l'histoire de cette époque; ainsi de cette rude école du désert, il sortait des grands hommes et des fous.

C'était le jugement même des contemporains; et de là, parmi les gentils et souvent parmi les chrétiens s'élevaient des plaintes et des censures contre la vie solit ce zèle inutile et farouche, qui charges de la société, et se con Le jeune Chrysostome, du fond chabitait, répondit à ces reproche traité *. Mais, discuter avec les avantages de la solitude, c'es jeune apôtre revint dans Anti degrés inférieurs du sacerdoce. après, Flavien, évêque d'Antioc et lui commit l'instruction du p ville savante et voluptueuse, l

rient.

Selon l'usage de la primitive cation était le devoir de l'évêque vieillissait, ou manquait de talen ler à sa place quelque jeune mi car la parole, chez tous ces peupl que, était le talisman du culte. Ils par des prêtres éloquens, comm d'abord gouvernés par des ora amusés par des sophistes. Auss se plaint-il sans cesse de voir une breuse à ses discours qu'aux prièn n'étaient pas seulement les chrétie les payens, qui se pressaient dans vieilles payens, qui se pressaient dans vieilles payens, qui se pressaient dans vieilles payens que la primitive de l'évêque vieilles payens que la primitive vieilles payens que vieilles que vieilles payens que vieilles que vieilles que vieilles que vieilles que vieilles que vieilles que v

^{*} Sancti Chrysostomi Opera, t. I, a

^{**} Chrysostomi Opera, t. II, passim

Il interprétait l'Écriture avec cette vive imagination, et ce goût d'allégorie qui plaît aux Orientaux. Il exposait avec une éloquence digne du Portique et de l'Évangile les devoirs de la morale : enfin, il attaquait les vices dont Antioche était le théâtre. Il décrivait la vie molle des grands, leurs palais de cédre et de porphyre, le faste de leurs dépenses pour les courses du cirque, le luxe des femmes riches qui remplissaient les rues de leur cortége d'eunuques et d'esclaves, l'orgueil des philosophes, qui se promenaient avec leur manteau, leur longue barbe, et leur bâton, sous les vastes galeries d'Antioche.

La renommée de son éloquence se répandait dans tout l'Orient; des sophistes payens venaient de loin pour l'entendre; et son génie ajoutait à la puissance du christianisme, qui trouvait encore quelques obstacles dans les philosophes et les lettrés de la Grèce.

Chrysostome remplissait depuis douze ans cet apostolat, lorsqu'une grande occasion vint s'offrir à son génie. En 387, l'opulente, la voluptueuse Antioche fut troublée par une sédition aveugle et passagère, comme celles qui peuvent s'élever chez un peuple d'une imagination mobile, et de mœurs efféminées.

Au sujet d'une taxe nouvelle établie par l'empereur, on maltraita quelques-uns de ses officiers, on renversa ses statues, et celles de l'impératrice.

L'effroi suivit bientôt une révolte sans dessein et sans courage; et la malheureuse ville attendait en silence la colère de l'empereur.

Antioche chrétienne depuis long-temps, attachée à la religion du milieu même de sa mollesse orientale, Antioche l'ennemie de Julien, et le but de ses sarcasmes, devait, ce semble, obtenir grâce aux yeux de Théodose. Aussi le prince renonça-t-il à sa première pensée de brûler Antioche, de faire périr dans les flammes les citoyens au milieu de leurs demeures, et de faire passer la charrue sur leur territoire; car tels étaient les conseils qui s'étaient fait entendre dans le palais de Théodose; il se contenta de soumettre la ville à la juridiction de deux envoyés extraordinaires qui remplirent les cachots de prisonniers, et multiplièrent les confiscations et les supplices.

Dans cette stupeur de tout un peuple livré sans défense aux rigueurs, et aux soupçons d'une justice impitoyable, d'où viendra le secours? Comment l'humanité se fera-t-elle entendre? L'archevêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, est parti pour aller au loin jusqu'au palais de Théodose essayer de fléchirsa colère. Chrysostome tient dans Antioche la place du vertueux pontife. Il réunit le peuple dans le temple, il le console, le ranime, le justifie. Tel est le sujet d'une suite de discours sans exemple dans l'antiquité, et qui sont à la fois pour nous un monument d'histoire et d'éloquence.

Rien ne peut nous faire mieux comprendre, en effet, et le pouvoir impérial, et les mœurs de cette époque, et l'influence que prit la religion, en s'attachant à défendre le peuple. Écoutons d'abord l'orateur décrivant la consternation d'Antioche.

« Cette ville* est dépeuplée par la crainte et par » le malheur. La patrie, c'est-à-dire la chose du » monde la plus douce aux cœurs de tous les » hommes, est maintenant devenue la plus amère. » Nos citoyens fuient le lieu de leur naissance » avec la même horreur que l'on fuit le supplice; » ils s'en détournent comme d'un abîme, ils s'en » échappent comme d'un incendie. Lorsque le feu » dévore une maison, non-seulement ceux qui » l'habitent se précipitent au dehors; on abandonne » aussi les maisons voisines : on laisse tout pour » sauver sa vie. Ainsi, tandis que la colère de » l'empereur plane sur cette ville, comme un feu » rapide, tout le monde se précipite et s'enfuit » au dehors, avant que la flamme n'étende plus » loin ses ravages; on se croit heureux de sur-» vivre; et cependant cette fuite n'est pas excitée » par la présence de l'ennemi. Cette captivité n'est » pas la suite d'un combat; nous n'avons pas vu » l'ennemi, et nous sommes prisonniers ou fu-» gitifs. »,

^{*} Sancti Chrysostomi Opera, t. II, Homilia II.

DANS LE QUATRIÈME

Après ces fortes peintures, Chi ses auditeurs par la confiance jour il leur parle, il compte avec de l'absence de Flavien; il se tr devant l'empereur, il imagine, qu'on peut lui dire pour l'émouve

Cependant les rigueurs de la se multipliaient : les plus riches arrêtés et battus de verges ; de illustre naissance étaient chassées privées de leurs biens, errantes a pour demander la grâce de le leurs fils. La terreur du peuple velle force. Chrysostome s'était jours *.

Sur les montagnes voisines de depuis long-temps des ermite dans les austérités de leur désert s les délices d'Antioche. Jamais le gnes de la Syrie, et le beau ciel ne les faisaient descendre de leur La calamité d'Antioche les attil au milieu de la ville, ils assiéger entourent le prétoire : ce sont christianisme.

Un de ces solitaires, homme lettres, rencontrant au milieu de

^{*} Sancti Chrysostomi Opera, tom.

commissaires de l'empereur, les retint par leurs manteaux, et leur ordonna de descendre de cheval, puis il leur dit: « Allez, mes amis, portez de ma » part cet avis à l'empereur: Vous êtes empereur; » mais vous êtes homme et vous commandez à des » hommes qui sont l'image de Dieu. Craignez la » colère du créateur, si vous détruisez son ouvrage. » Vous êtes si fort irrité qu'on ait abattu vos ima- » ges; Dieu le sera-t-il moins, si vous détruisez » les siennes? Vos statues de bronze sont déjà » refaites et rétablies sur leurs bases; mais quand » vous aurez tué des hommes, comment réparer » votre faute? Les ressusciterez-vous, quand ils » seront morts? »

Quelques jours après, Chrysostome reprit la parole pour célébrer la générosité chrétienne des solitaires, et les espérances qu'elle donnait. Un nouveau coup venait de frapper Antioche. Un ordre de l'empereur enlevait à cette ville le titre de métropole d'Orient, et fermait en même temps le cirque, les théâtres et les bains publics. Cette dernière tyrannie, que le climat et les habitudes orientales rendaient plus pénible, augmenta le desespoir des habitans. Beaucoup voulaient s'ensuir au désert; Chrysostome les retint par ses paroles. Il peint avec énergie l'horreur dont il fut saisi luimême, en pénétrant au milieu du prétoire, pour y suivre ses frères victimes de la rigueur des juges; et de ce spectacle même, il tire l'espérance

DANS LE QUATRIÈME

que tant de maux vont enfins'ador trevoir les approches de la fête de un temps de réconciliation pour l le peuple.

Cependant le vénérable Flavie gues d'un long voyage, était arriv nople au palais de l'empereur. sence au milieu des courtisans. garde, il s'arrêta loin du prince et pleins de larmes, et exprimai la désolation d'Antioche. L'empe la parole, rappela les faveurs qu'il ville, et se plaignit de l'ingrati tans, de leurs insultes envers mémoire de l'impératrice Flacci sant des larmes, retraça lui-mê les bienfaits de Théodose, et l'é ple d'Antioche, qu'il impute à la esprits infernaux.

Puis revenant sur la colère n il lui dit ces paroles que rapporte rées Chrysostome: « On a ren » mais tu peux t'en élever à te » glorieuses. Pardonne aux cou » dresseront pas dans les plac » statues d'airain, ou d'or, par » mais ils te consacreront dans l » nument plus précieux, le sou » Tu auras autant de statues v » d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jusqu'à » la fin du monde; car non-seulement nous, mais » nos successeurs et leur postérité connaîtront » cette action si royale et si grande, et l'ad- » mireront, comme s'ils en avaient eux-mêmes » profité*.

» Mais afin que mes discours ne semblent pas » une flatterie, je te rapporterai une ancienne » parole qui montre que les légions, les trésors » et le nombre des sujets n'illustrent pas les princes; » autant que la philosophie et la clémence. Le » bienheureux Constantin apprenant que l'une de » ses statues avait été défigurée à coups de pierres, » comme toute la cour l'exhortait à se venger et » à punir l'outrage de son front royal, il passa lé-» gèrement la main sur son visage, et répondit » en souriant qu'il ne sentait aucune blessure. Cou-» verts de confusion, les courtisans se désistèrent » de leurs sinistres avis; et cette parole est encore » célébrée par tout le monde ; le temps ne l'a pas » fait vieillir, et n'a pas éteint la mémoire d'une telle » vertu. A combien de trophées n'est-elle pas pré-» férable? Ce prince a relevé plusieurs villes, et » a vaincu beaucoup de barbares, mais nous n'en » avons point souvenir. Cette parole, au contraire, » est dans toutes les bouches. Ceux qui viennent » après nous, et ceux qui les suivent l'entendront;

^{*} Chrysostomi Opera, t. I, Homilia XX.

DANS LE QUATRIÈME 8

» et il n'est personne qui puisse » récrier avec éloge, et sans faire » la mémoire du prince qui l'a » parole est glorieuse devant les h » n'aura-t-elle pas mérité de c » Dieu qui est l'ami des hommes » Mais est-il besoin de rappel » des exemples étrangers, lorsque » ger, il ne faut que toi-même, et » tions. Souviens-toi de cet édit » tout l'empire, lorsqu'aux appre » de Paques, annonçant aux crir » don, et aux prisonniers leur » disais dans tes lettres, com » n'eût pas encore assez signal » Que n'ai-je aussi le pouvoir de

» morts!
» Souviens-toi maintenant de ca
» le moment de rappeler les morts
» avant que la sentence soit port
» maintenant descendue près des
» fer; retire-la de cet abîme. Il n
» ni temps, ni travail; il suffit d'a
» tu ranimes une ville ensevelie
» de la mort. Permets qu'elle soit aj
» la ville de ta miséricorde.
» Songe que tu délibères, non sur
» ville, mais sur ta gloire, et sur
» tout entier. A cette heure, les

» le monde civilisé, les barbares, ont appris nos » malheurs; ils te regardent, ils attendent quel » arrêt tu porteras sur nous. Si ta sentence est » humaine et généreuse, ils la célèbreront, ils ren-» dront gloire à Dieu, ils se diront l'un à l'autre : » O ciel! quelle est grande la puissance du chris-» tianisme! Cet homme qui n'avait pas d'égal sur » la terre, qui pouvait tout perdre et tout détruire, » elle l'a dompté, elle l'a soumis, elle lui a donné » une philosophie que les hommes les plus obscurs » n'auraient pas. Il est grand le Dieu des chré-» tiens! des hommes, il sait faire des anges; il les » Regarde combien il sera beau dans la posté-» rité que l'on sache, qu'au milieu des périls d'un » si grand peuple dévoué à la vengeance et aux » supplices, quand tous frisonnaient de terreur. » quand les chefs, les préfets, les juges étaient » saisis de crainte et n'osaient élever la voix pour » les malheureux, un vieillard s'est avancé avec le » sacerdoce de Dieu, et par sa seule présence, par » ses simples paroles, a vaincu l'empereur; et qu'a-» lors une grâce que l'empereur avait refusée à » tous les grands de sa cour, il l'accorda aux » prières d'un vieillard, par respect pour les lois » de Dieu. En effet, ô prince! mes concitoyens » n'ont pas cru te rendre un médiocre honneur, en » me choisissant pour cette mission; car ils ont » jugé (et ce jugement fait ta gloire) que tu pré-

DANS LE QUATRIÈME :

» férais la religion dans ses plus » à toute la puissance du trône. » pas seulement de leur part; je » souverain des cieux pour dire » mente et miséricordieuse ces p » gile: « Si vous remettez aux ho » ses. Dieu vous remettra les vôta » de ce jour où nous rendrons c » tions, et songe que, si tu as co » tu peux les effacer toutes par » combat, sans effort. Les aut » portent de l'or, de l'argent et d » blables : moi, je m'approche de » le livre de notre sainte loi dar » le présente, au lieu de tous l » conjure d'imiter ton souvers » chaque jour offensé par nos fa » pas de prodiguer ses bienfaits. » nos espérances, ne démens pa » Je veux que tu le saches : si tu » ta colère, si tu rends à notre » amitié, je m'en retournerai pl » mais si tu as banni Antioche » n'y retournerai pas, je ne vei » ritoire, je le renierai pour jam » citoyen d'une autre ville : je » d'une patrie pour laquelle toi, » le plus clément des hommes, » cruel et sans pitié. »

Cette éloquence persuasive toucha l'empereur. La douceur de la loi nouvelle agissait sur cette âme violente et guerrière. « Qu'y a-t-il d'étonnant, » dit-il, si nous autres hommes, nous pardonnons » à des hommes qui nous ont offensés, lorsque » le maître du monde descendu sur la terre, fait » esclave pour nous, et mis en croix par ceux » qu'il avait comblés de biens, a prié son père » pour ses bourreaux, en disant: Pardonne-leur, » mon père, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et en même temps il pressa le vieillard de repartir, pour porter cette joie au peuple d'Antiotioche, à la fête de Pâques.

Flavien se fit devancer par des courriers rapides; les fêtes remplaçèrent dans Antioche le deuil public; et, suivant le génie de l'Orient, le peuple parut aussi enthousiaste dans sa joie, qu'il était naguères abattu dans sa douleur.

Chrysostome rassembla le peuple, pour lui redire les paroles de Flavien et de l'empereur.

Sans doute, il est aisé de concevoir, pour l'espèce humaine, un état plus raisonnable et meilleur que ce despotisme arrêté seulement par d'éloquentes prières. A la pensée d'un tel abaissement et d'un tel secours, on s'indigne, autant qu'on admire. Il faut même l'avouer, les luttes de la liberté mourante à la voix de Démosthènes, ont bien un autre intérêt que cette résignation passive d'un peuple d'Asie, tremblant sous ses maî-

DANS LE QUATRIÈME

tres, et défendu par la tribune si l'on se reporte au siècle de mœurs cruelles de cette époque pensee le massacre de Thessaloni le même prince qui laissa vivre on méconnaître le bienfait de éloquence? Et même de nos jou à l'état présent de ces villes d bitées par des Grecs, si l'on so sacres, ces exterminations, qu'in tianisme, y sont aujourd'hui l des Barbares conseillés et recru combien ne doit-on pas regre plus de Flavien et de Chrysostoi der à la politique des rois l'amn pour arrêter au nom de Dieu chrétien, pour apprendre l'Évar préchent et qui l'ont oublié?

Chrysostome continua pend'instruire le peuple qu'il av ouvrages sont le cours le plus contion morale, que nous ait trachrétienne. Hormis quelques p ques complaisances pour les pront y voit partout un beau génie naissance du cœur de l'homme, ment évangélique. Ses discours térêt particulier pour nous autrieux investigateurs du passé. Le

tienne d'Orient, cette époque sans analogie avec le moyen âge, et qui joignait à la naïveté du zèle religieux un haut degré d'élégance sociale, revit toute entière dans les pages éloquentes de l'orateur d'Antioche.

Nous y voyons que l'influence chrétienne n'avait en rien réformé l'esclavage domestique. Il n'était pas extraordinaire de compter, dans une opulente maison, deux ou trois mille esclaves destinés à servir toutes les fantaisies du luxe le plus capricieux. On les traitait souvent avec une dureté que blàmait inutilement la chaire chrétienne. Une riche matrone *, irritée contre quelques jeunes filles esclaves, les faisait attacher à sa litière, et battre de verges sous ses yeux.

Ces gens-là ne s'en croyaient pas moins chrétiens, et étaient assidus dans les églises; mais ils avaient encore une crédulité toute payenne pour les augures et les présages; à la moindre maladie, ils couraient à la synagogue **, consultaient des enchanteurs, ou portaient des amulettes, parmi lesquelles figuraient des médailles d'Alexandre ***, dont la gloire était restée comme un talisman merveilleux chez les Grecs d'Asie.

Il était même permis de faire servir le chris-

:::

^{*} Chrysostomi Opera, t. XI, pag. 112.

^{**} Idem, t. I, p. 682; t. II, p. 244.

^{***} Idem, t. II, p. 243.

DANS LE QUATRIÈME

tianisme à ces superstitions; on amulettes des feuillets de l'Évai pendait au cou des petits enfans naissance, on allumait plusieur quelles on donnait des noms div portait à l'enfant le nom de cell plus long-temps à s'éteindre.

Les malades se faisaient frotte lampes allumées dans les lieux s guérir tous les maux par l'impo de quelques pieux solitaires; croyait à la magie. Les lois de pleines de menaces contre ce provers la même époque, le con défendit particulièrement aux eco dier l'astrologie, de faire des ence philtres. Des crimes bizarres se n superstitieuses. Dans l'idée que l qui mouraient de mort viole au démon, quelquefois on égo enfans.

Une superstition plus innocent parmi beaucoup de chrétiens, c'ét quelque rite païen, le culte pou

^{*} Chrysostomi. Opera, t. X, p. 107.

^{**} Idem, t. XII, p. 373.

ou quelque hois sacré*. Ces restes d'idolatrie étaient beaucoup plus communs parmi les chrétiens des campagnes. Chrysostome se plaint ** que les riches possesseurs de terres aimaient mieux bâtir des granges que des temples, et que les pauvres laboureurs avaient bien des stades à parcourir pour trouver une église.

Dans les grandes villes, comme Antioche, l'éducation des enfans était fort soignée. Dès l'âge de cinq ans, ils suivaient les écoles publiques, où l'on apprenait à lire, et à tracer des caractères sur la cire, lls passaient ensuite aux écoles des grammairiens, où l'on étudiait Homère, et les autres poëtes grecs. Au delà étaient les écoles d'éloquence, dont les maîtres conservaient la plupart une préférence cachée pour l'ancien culte, qu'ils confondaient avec l'ancienne littérature.

Ce n'était guère qu'à la sortie de ces écoles, que l'influence de la nouvelle religion s'étendait sur les jeunes gens. Le baptême, presque toujours tardif, devenait une initiation; le culte nouveau les saisissait dans l'âge de l'enthousiasme; les plus passionnés fuyaient au désert. Ceux qui tenaient le plus au monde se livraient à l'étude du droit civil ***, qui conduisait encore aux premières di-

^{*} Chrysost. Opera, t. I, p. 727,

^{**} Idem, t. XI, p. 746.

^{***} Idem, t. IX, p. 149.

gnités. Un très petit nombre ac sion des armes *, généralemen la mollesse du temps et par la tienne.

Dans la vie des femmes, le cl encore ajouté à la sévère discip gynécée. Les fêtes, les procession interdites. Úne jeune fille, même e et de gardiens, ne sortait que bien à la chute du jour ; elle n'assistait cles. Dans les églises, et les basili les femmes étalent séparées par d

Rien n'égalait cependant le lu de quelques-unes de ces femmes au milieu des parfums et des toutes les parures de l'Inde, et d de Biblos et de Laodicée. Mais sa filles s'arrachaient à ces monoto adopter la vie austère et l'humble gieuses. L'éloquence d'un orateur gination, l'enthousiasme les jet vie nouvelle. La vanité y trouvai attraits, les hommages de la fo distinguée dans les églises. Le du temps se plaignaient que le

^{*} Chrysost. Opera, t. I, p. 84.

^{**} Idem, t. I, p. 263.

^{***} Idem, t. II, p. 590.

plaire se conservait trop souvent dans cette profession sainte; et ils nous ont même appris que, dans cette époque de ferveur, déjà la coquetterie * pouvait dessiner les plis d'une robe de bure, laisser tomber un manteau, et dévoiler des grâces que l'on cache. Beaucoup de vierges chrétiennes, il est vrai, se dévouaient au soin des malades et des pauvres, s'exposaient à la mort, et montraient des vertus sublimes dans un sexe faible. Mais il était un abus, né du grand nombre des professions religieuses, et que saint Chrysostome ** déplore avec une vive éloquence : de riches célibataires retiraient souvent, dans leur maison, quelqu'une de ces filles consacrées à Dieu, sous prétexte de les protéger, et de confier à des mains si pures l'administration domestique. Et ces vierges, gardant l'habit plutôt que les vertus de leur état, commandaient à des foules d'esclaves, subjuguaient l'esprit du maître, et, par leur conduite, excitaient les railleries des Juiss et des Gentils. Quelquefois aussi des femmes, qui s'étaient séparées de leur mari, sous prétexte de continence, oubliaient leurs vœux, pour aimer librement un homme obscur, ou un esclave,

La chaire chrétienne retentissait de plaintes et

^{*} Sancti Hieronymi Opera, t. I, p. 781.

^{**} Chrysostomi Opera, t. I, p. 103, in eos qui subintroductas virgines domi habent.

d'anathèmes contre ces profanes abus; mais en même temps elle redisait, comme un titre de gloire *, qu'il y avait plus de femmes consacrées à Dieu que d'épouses et de mères; déplorable succès, qu'in e pouvait servir qu'à la chute de la société et de l'empire!

Cependant les orateurs chrétiens recommandaient aussi le mariage, surtout dans la première jeunesse; mais l'avarice et l'ambition des pères le retardaient ordinairement; et dans les riches familles, il n'était presque toujours qu'un contrat, une spéculation d'intérêt, sans que souvent les deux époux se fussent vus l'un l'autre, avant leur union.

Souvent, du reste, cette cérémonie se faisait sans consécration religieuse, et presque avec la licence des fêtes nuptiales du paganisme. Chrysostome lui-même ** avoue qu'il craint d'attaquer cet ancien usage, dont il décrit avec douleur les profanes plaisirs. Le soir du jour marqué pour la fête, un cortége de pantomimes, de danseurs et de danseuses se rendait à la maison de la jeune épouse. A la nuit, elle sortait couverte d'un voile, et montait sur un char, escortée de femmes et de jeunes filles. La foule bruyante qui suivait, dans l'ivresse du vin et de la joie, chan-

^{*} Chrysostomi Opera, t. IV, p. 107.

^{**} Idem, t. III, p. 195; t. IV, p. 540; t. X, p. 104.

376 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE tait des vers, encore mêlés de souvenirs mythologiques.

On se mettait aux fenêtres, la nuit, pour voir passer le joyeux cortége, précédé de flûtes et de cymbales. Il arrivait ainsi à la maison de l'époux, qui, la tête ornée d'une couronne, recevait la jeune fille des mains de la mère, soulevait son voile, et disparaissait avec elle. La fête continuait par des jeux, des danses de pantomimes; et les repas se renouvelaient plusieurs jours.

La jeune fille, sortie de l'austère gynécée pour cette fête tumultueuse, paraissait d'abord timide et tremblante; mais bientôt elle commandait avec empire, prodiguait l'or, et souvent ruinait son époux par un luxe insensé. L'orateur chrétien a décrit ce luxe, que sea graves paroles ne pouvaient corriger. Il se plaint que des femmes se faisaient conduire à * l'église, sur un char tout brillant de dorure, traîné par quatre mules blanches richement ornées, au milieu d'une escorte d'eunuques et d'esclaves. Ces femmes étaient vêtues de tuniques d'or et de soie, parées de diamans, et portaient à leurs oreilles, dit l'orateur, la subsistance de mille pauvres. La dévotion se mêlait encore à ce faste mondain, et quelques-

unes des robes les plus précieuses étaient tissues de

^{*} Chrysostomi Opera, t. II, p. 527.

riches dessins * qui représentaient des scènes de l'Évangile.

Une autre mode attaquée par l'orateur chrétien, c'était de se teindre le visage de nuances diverses, pour relever l'éclat des yeux. Chrysostome regarde cette mode comme une profanation de l'ouvrage de Dieu; mais il recommande aux maris * d'en détourner doucement leurs femmes, en leur disant que ces fards sont inutiles, et même nuisent à la beauté **.

Quelquefois la parure des hommes n'était pas moins recherchée que celle des femmes, et Chrysostome s'indigne *** contre ces jeunes chrétiens, dont les chaussures étaient brodées d'or et de soie. Il décrit, avec une pieuse douleur, ces palais disposés pour les saisons diverses, ces colonnes, ces portiques, ces murailles incrustées de marbre et d'ivoire, ces parquets en mosaique, ces hautes fenétres ornées de vitraux de diverses couleurs, enfin ces statues de marbre et d'airain qui rappelaient les souvenirs du paganisme. Il accuse, par mille allusions, la vie de ces sybarites chrétiens d'Antioche, la profusion de leur table, le luxe de leurs fêtes, leurs lits d'ivoire ou d'argent massif incrusté d'or,

^{*} Asterii homilia in divitem et Lazarum.

^{**} Chrysostomi Opera, t. VII, pag. 354.

^{***} Idem , t. VII , p. 510.

les vases les plus vils forgés du même métal *, leurs bibliothéques, où des rouleaux du parchemin le plus délié, couverts de lettres d'or, reposaient, sans être lus, dans de précieuses cassettes.

Que faisait l'orateur, au milieu de cette Babylone chrétienne, enchantée plutôt que corrigée par ses paroles, dans ces églises où l'on applaudissait comme au théâtre, et d'où l'on sortait, avant la fin de la Synaxe, pour courir aux jeux du Cirque? Il cherchait surtout à faire naître la charité dans les cœurs, il profitait des mœurs douces de ce peuple pour lui inspirer la pitié. Il était l'apôtre de l'aumône. Nul moraliste, nul orateur de la chaire moderne n'a jamais égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance, que Chrysostome portait dans cette exhortation. Jamais on n'a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme, mieux émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu. Déjà, dans la société chrétienne, mille prétextes hypocrites glaçaient la charité, au nom même de la foi. Il faut voir comme le vertueux orateur s'élève au-dessus de ce christianisme pharisaïque, pour accueillir également toutes les souffrances.

« Un homme charitable **, dit-il, est comme » un port ouvert aux infortunés; il doit tous les

^{*} Chrysostomi Opera, t. VIII, p. 188.

^{**} Chrysostomi Opera, t. V, p. 51.

» accueillir. Le rivage reçoit également tous les » naufragés, il les sauve de la tempête, bons ou » méchans, quel que soient leurs fautes ou leur » péril. Vous devez faire de même pour ces nau-» fragés de la fortune, qui, sur terre, sont battus » par le malheur. Sans les juger avec rigueur, ni » rechercher exactement leur vie, occupez-vous » de soulager leur affliction. Pourquoi vous don-» ner les soins d'une surveillance inutile? Dieu » vous en décharge. Il ne vous commande que la » charité. Il y a bien de la différence entre un juge » et un chrétien qui fait l'aumône. L'aumône » même n'a pris son nom que de la pitié qui nous » l'inspire. C'est à quoi saint Paul nous invite » quand il a dit : Ne vous lassez point de faire du » bien à tout le monde. Certes, si nous exami-» nons, avec tant de scrupule et de sévérité, les » personnes indignes de nos secours, nous n'en » trouverons jamais assez qui les méritent; mais » si nous distribuons nos offrandes à tous, même » aux indignes, nous verrons aussi venir à nous » ceux qui les méritent le plus, comme l'éprouva » jadis Abraham, qui, n'examinant pas, avec un » soin trop sévère, quels hôtes se présentaient » sur le seuil de sa tente, fut assez heureux pour » y recevoir les anges même du ciel.

» Imitons ce saint patriarche: ne faisons pas
» d'enquête sur le malheur. La souffrance du pau» vre suffit à elle seule pour lui donner droit à nos

» bienfaits. Lorsqu'un homme s'offre à nous avec
» la recommandation du malheur, ne demandons
» rien davantage. En l'assistant, c'est sa nature
» d'homme, et non le mérite de ses actions ou de
» sa foi que nous honorons; c'est sa misère, et non
» sa vertu qui nous touche, afin d'attirer sur nous
» mêmes la miséricorde de Dieu. Car si nous vou» lons, au contraire, discuter rigoureusement les
» droits de ceux qui ont Dieu pour maître, aussi» bien que nous, il fera la même chose à notre
» égard: si nous leur faisons rendre compte de
» leur vie, ils nous demandera compte de la
» nôtre; car l'Évangile a dit: Vous serez jugés,
» comme vous aurez jugé les autres.»

L'éloquent prêtre d'Antioche voulait passer sa vie au milieu de ce peuple ingénieux, où cent mille auditeurs admiraient ses paroles. Mais l'éclat de son génie avait attiré sur lui les regards de tout l'empire. Le siège patriarcal de Constantinople semblait la place désignée pour le plus grand orateur du christianisme.

Cette dignité ne fut vacante qu'après la mort de Théodose, en 397, sous le règne de ses deux fils, qui s'étaient partagé le monde romain. Arcadius, ou plutôt l'eunuque Eutrope, songea d'abord à Chrysostome; et ce fut la seule chose agréable au peuple, qu'il eût faite, pendant la durée deson pouvoir. Chrysostome, dont les humbles refus étaient à craindre, fut attiré dans une conférence, et re-

mis presque de force à un grand eunuque et à un général, qui le conduisirent à Constantinople.

Un concile d'évêques, assemblé dans cette ville, célèbra son ordination; mais tant d'honneurs ne firent que porter à l'excès la jalousie sacerdotale. De nombreux compétiteurs avaient brigué cette dignité, par des sollicitations et des présens. Les évêques, qui ne pouvaient y parvenir, voulaient du moins qu'elle fût remplie par un choix moins éclatant.

La cour voluptueuse et corrompue redoutait un censeur. L'ambitieux Eutrope s'aperçut bientôt que le pieux évêque ne voudrait pas être sa créature. Le peuple seul, ce peuple, qui n'avait plus ni liberté ni gloire, qui voyait ses campagnes envahies par les Barbares, se tournait avec une sorte d'idolâtrie vers cet homme dont la renommée remplissait tout l'Orient.

A Constantinople, Chrysostome retrouvait les vices de l'Asie, augmentés encore par la présence d'une cour effeminée. Le faible successeur de Théodose n'avait de lui que le goût d'une vaine magnificence; c'est dans les sermons du vertueux pontife que l'on retrouve la plus curieuse description de ce luxe oriental.

Arcadins ne paraissait en public, qu'au milieu d'un cortége de gardes revêtus d'habits magnifiques, portant des boucliers et des lances dorées. Il était sur un char attelé de mules blanches, et tout incrusté de lames d'or et de pierreries. Il portait de riches bracelets, des boucles d'oreilles * du plus grand prix, un diadème orné de diamans: sa robe en était couverte, sa chaussure même était d'une singulière magnificence; et tout cet étalage faisait de loin l'admiration de la foule repoussée par les soldats. Les salles, les escaliers, les cours du palais étaient sablés de poudre d'or. C'était là que se rendaient chaque jour les grands de l'empire, qui venaient ramper devant quelque eunuque favori.

Ces jeux du Cirque, si chers à la ville d'Antioche, excitaient dans Constantinople encore plus d'engouement et de fureur. Les plus riches citoyens y perdaient souvent leur fortune; la foule y consumait son temps. Mais un spectacle plus séduisant encore, c'était des comédies ornées de danses et de chants, où de jeunes femmes paraissaient sur la scène à visage découvert. Constantinople était folle de ces spectacles, que les anciennes mœurs du paganisme n'auraient pas soufferts.

Chrysostome réprima d'abord la licence hypocrite des prêtres **, qui gardaient dans leurs maisons des religieuses, sous le nom de sœurs adoptives, fréquentaient les tables sensuelles des grands et

** Idem, t. I, p. 117.

^{*} Chry. Opera, t. I, p. 262; t. II, p. 545; t.XI, p. 69.

convoitaient les richesses des veuves. Il censurait amèrement tous ces vices. Il attaquait la mollesse des grands, l'oisiveté du peuple; mais cet apostolat chrétien ne corrigeait pas le vice de l'empire. Pendant qu'Arcadius faisait des lois pour détruire quelques restes de l'ancien polythéisme, pendant que Chrysostome envoyait des missions chez les peuples barbares, Alaric ravageait la Grèce, et Gaïnas, général goth attaché au service de l'empire, faisait trembler Arcadius, et le forçait d'exiler son ministre Eutrope.

Ce fut un grand jour, que celui où l'insolent ministre proscrit par son maître, poursuivi par le peuple, vint chercher un asile dans Sainte-Sophie, à l'abri de la chaire pontificale. Nous ne reproduirons pas le discours trop connu que prononça Chrysostome, pour apaiser la colère du peuple, et défendre le réfugié de l'Église chrétienne; mais on sent assez combien ces terribles disgrâces prêtaient d'autorité à l'éloquence chrétienne, combien cette parole: « vanité des vanités, et tout n'est que vanité », retentissait avec force devant le favori déchu, tremblant au pied de la chaire qui le protégeait, et sauvé de la colère du peuple par la voix du pontife.

Ces drames de l'Église chrétienne attestaient la misère du pouvoir impérial, mais faisaient ressortir la grandeur et la puissance du culte. Peu de temps après, Chrysostome fut envoyé en ambassade auprès de Gaïnas qui, plus anime que satisfait par la mort d'Eutrope, demandait les têtes des autres grands officiers de l'empire.

Telle était la dégradation de la cour de Byzance, que les victimes furent conduites au camp du Barbare; mais Chrysostome les protégeait par ses paroles. Gaïnas, comme la plupart des Goths, s'était avisé d'être arien; et il n'avait pris de cette religion que la haine contre le parti contraire. Il céda cependant; et Chrysostome, de retour à Constantinople, prononça, devant le peuple, ces paroles qui donnent une idée singulière du règne d'Arcadius: « Je suis le père commun de tous, et je dois » penser, non-seulement à ceux qui sont debout, » mais encore à ceux qui sont tombés; c'est pour » cela que je me suis quelque temps éloigné de » vous, faisant des voyages, usant de conseils et de » prières pour sauver de la mort les principaux de » l'empire. » Puis il se livrait à de pieuses réflexions sur la fragilité des grandeurs et le néant de la vie.

Un chef des Huns veinquit Gaïnas; et Constantinople se trouva délivrée par le conflit des deux Barbares. Elle reprit ses jeux du cirque et ses querelles religieuses; car on s'occupait sans cesse de ce qu'on appelait la paix de l'Église, et fort peu du salut de l'empire. Quelques solitaires d'Égypte, chassés par Théophile, patriarche d'Alexandrie, intéressaient plus l'empereur et sa suite, que ne le faisaient la Grèce et la Thrace, désolées par les Bar-

bares. Tout, dans cette cour, n'était qu'intrigue, hypocrisie, frivolité.

Une ligue se forma pour perdre Chrysostome. On y comptait des prêtres jaloux, des courtisans, de riches matrones offensées par les censures de l'orateur, enfin, l'impératrice Eudoxie et peutêtre l'empereur. Un concile fut convoqué pour servir leur vengeance. Théophile, patriarche d'Alexandrie, le dominait par ses intrigues et sa haine furieuse. Plusieurs évêques, admirateurs du génie de Chrysostome, ne voulaient pas se séparer de sa cause, et refusaient d'assister au concile. Cependant, Chrysostome parlait dans les chaires de Constantinople avec une véhémence nouvelle. « Que puis-je craindre?» disait il; « serait-ce la mort? Mais vous savez que » Dieu est ma vie, et que je gagnerais à mourir. » Serait-ce l'exil? Mais la terre, dans toute son » étendue, est au Seigneur. Serait-ce la perte des » biens? Mais nous n'avons rien apporté dans ce » monde, et nous n'en remporterons rien. Ainsi » toutes les terreurs du monde sont méprisables à » mes yeux, et je me ris de tous les avantages » que les autres hommes souhaitent avec pas-» sion. » Puis il ajoutait: « Mais vous savez. mes » amis, la véritable cause de ma perte; c'est que » je n'ai point tendu ma demeure de riches tapis-» series; c'est que je n'ai point revêtu des habits » d'or et de soie; c'est que je n'ai point flatté la

» mollesse et la sensualité de certaines gens. II » reste encore quelque chose de la race de Jézabel, » et la grâce combat encore pour Élie. Hérodiade » demande encore une fois la tête de Jean, et c'est » pour cela qu'elle danse. » Ces éloquentes invectives parurent désigner l'impératrice * Eudoxie.

Les ennemis de Chrysostome, qui siégeaient au concile, s'armèrent de cette faute ou de cette calomnie, et après avoir solennellement prononcé la déposition du patriarche, pour quelques prétendus griefs de discipline ecclésiastique, ils demandèrent à l'empereur de le bannir pour crime de lèse-majesté.

Chrysostome fut enlevé de nuit, et jeté sur un navire, au milieu des plaintes et des réclamations de tout le peuple; car ce peuple, dans son abaissement, s'était attaché à ce grand homme comme à un défenseur. Il aimait sa vie austère et simple, ses censures égales pour les grands et les petits. En le perdant, il se sentait privé d'un appui, et se croyait tombé au-dessous même de son esclavage ordinaire. Les imaginations, échauffées par ces regrets, fermentèrent avec l'ardeur superstitieuse de cette époque. Un tremblement de terre,



^{*} Les paroles mêmes de Chrysostome, si; sobject distripaçai, furent accusées d'offrir un jeu de mots insultant.

qui fut ressenti dans Constantinople, parut un signe de la colère de Dieu.

Les ennemis de la cour, les mécontens, les orthodoxes, poussèrent des cris de douleur et d'effroi. Le faible Arcadius fut effrayé, et l'impératrice Eudoxie, troublée du tremblement de terre et de la haine du peuple, pressa vivement le retour de celui qu'elle avait fait bannir. On fit partir, pour le rappeler, plusieurs députations successives; Rome menacée n'avait pas envoyé plus d'ambassadeurs à Coriolan.

Théophile et les évêques de son parti prirent la fuite. Le Bosphore se couvrit de vaisseaux qui s'avançaient pour recevoir Chrysostome. Des cierges allumés, des chants populaires célébraient son retour. En reparaissant, il refusa d'abord de reprendre les honneurs de l'épiscopat, et voulut s'arrêter dans un faubourg de Constantinople. Mais l'enthousiasme du peuple, et ses murmures contre l'empereur et l'impératrice, forcèrent Chrysostome de remonter dans cette chaire que son génie rendait si puissante. Ses premières paroles furent une espèce d'allégorie sur son retour, comparé à la délivrance de Sara, tombée dans les mains de Pharaon. Mais, tout en accusant le patriarche d'Alexandrie et ses autres ennemis, il donnait un gage de paix à l'impératrice Eudoxie, qu'il nommait la mère des églises, la protectrice des saints, et le soutien des pauvres.

Cette réconciliation toutesois était de difficile durée. Eudoxie ne pouvait oublier sa haine et sa désaite. Les courtisans, les dames du palais excitaient sa colère. On avait préparé, pour consoler l'orgueil de la princesse, une sête à demi prosane; c'était la dédicace d'une statue d'argent, élevée en son honneur, sur la place publique, entre le sénat et l'église de Sainte-Sophie. Des chants, des danses célébraient cette espèce de consécration.

Chrysostome, dans une de ses homélies, blama vivement ces jeux qu'il accusait d'idolatrie. Eudoxie, offensée, reprit toute sa colère. Chrysostome n'avait pas fait encore annuler les actes du concile qui l'avait condamné; il siégeait sans être absous. Cette irrégularité, défendue par un concile d'Antioche, fut une arme nouvelle pour ses ennemis. Dans cette espérance, les évêques de la Grèce et de l'Orient sont convoqués une seconde fois à Constantinople. Théophile, sans oser y reparaître, animait cette intrigue épiscopale.

Pendant que le nouveau concile délibérait, Chrysostome parlait dans Sainte-Sophie, et son éloquence balançait tout le pouvoir de ses ennemis. Quarante évêques s'étaient déclarés pour sa cause; les autres, plus nombreux, pressaient l'empereur de le bannir avant la fête de Pâques; car on craignait que, dans ce grand jour, il ne parût trop inviolable.

La veille de la fête, Chrysostome reçut l'ordre de quitter son église; mais on ne pouvait lui enlever la confiance du peuple, qui, désertant alors les églises, alla tenir l'assemblée chrétienne dans les bains publics bâtis par Constantin. La cour, aussi cruelle que faible, envoya des troupes de la garde gothique pour disperser cette foule. Le sang coula près de l'autel; et des femmes*, demi-nues pour recevoir le baptême, selon l'usage du temps, furent outragées par les soldats.

Enfin l'empereur prononça l'exil de Chrysostome. Il fut conduit d'abord à Nicée, et, de là, dans une petite ville d'Arménie, séjour affreux, entouré de peuplades barbares. Persécuté, sur la route, par des moines et par un évêque de Césarée, il fut secouru par la veuve du ministre Rufin, mis à mort quelques années auparayant.

Du fond de son exil, il ne cessa d'être en intelligence avec les évêques qui avaient défendu sa cause, et avec ceux qui se déclarèrent pour lui dans l'Occident. Il consolait ses amis de Constantinople; il écrivait à l'évêque de Rome pour invoquer sa communion. Des femmes riches venaient de Constantinople, sous mille déguisemens, pour le consoler et le servir. Des évêques de toutes les provinces d'Occident lui faisaient passer des

^{*} Chrysostomi Opera, t. V.

390 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

secours. On ne concevrait pas la vie singulière de ce temps, si on ne lisait les lettres que Chrysostome, exilé près du mont Taurus, envoyait sur tous les points du monde. L'empire était dissous; mais la société chrétienne plus puissante, malgré tant de divisions, communiquait de toutes parts.

Cependant, la cour d'Arcadius, qui persécutait les partisans de Chrysostome, sous le nom de Joannites, s'offensa du pouvoir que cet illustre banni conservait dans l'Orient. On voulut le changer d'exil, et le reléguer dans un lieu plus lointain sur les bords du Pont-Euxin. La brutalité des soldats qui le conduisirent aggrava ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres de la cour de Byzance. Forcé de faire de longues marches, tête nue, à l'ardeur du soleil, insulté par ses gardes, le vieillard, déjà consumé de veilles et d'austérités, n'acheva point ce pénible voyage. Il expira près de Comane, bourgade du Pont.

Cette vie de Chrysostome se liait à l'histoire de son éloquence. La fermeté du martyr explique le génie de l'orateur. Ces études grecques dans l'école de Libanius, cette piété pour sa mère, cette fuite au désert, cette douce autorité sur le peuple spirituel et léger d'Antioche, ces combats parmi les intrigues de Constantinople, ce courage dans un long exil, répondent, pour ainsi dire, à tous les caractères que prend son éloquence, tour à tour blime.

Nul homme n'a mieux rempli ce ministère de la parole qu'avait suscité l'Évangile. Il est le plus beau génie de la société nouvelle, entée sur l'ancien monde. Il est, par excellence, le Grec devenu chrétien. Réformateur austère, sous ses paroles mélodieuses et vives, on sent toujours l'imagination qui, dans la Grèce, avait inspiré tant de fables charmantes. Il a rejeté bien loin les dieux d'Homère et les génies de Pythagore et de Platon; mais dans son idiome tout poétique, il représente l'aumône nous introduisant sans peine dans les cieux, et accueillie par le chœur des anges, comme une reine que les gardes reconnaissent à son cortége, et devant laquelle ils se pressent d'ouvrir les portes de la ville. Ce polythéisme de langage ravissait les Chrétiens néophytes de l'Orient; et la sublime morale de l'orateur venait à eux, parée de poésie.

Ces peuples étaient plus sensibles que raisonnables; et la société, d'ailleurs, ne peut jamais vieillir assez, pour que l'imagination n'y garde pas une grande puissance. Peut-être même ce pouvoir augmente dans les jours de décrépitude sociale. Et comment ne paraîtrait-il pas invincible, lorsqu'il se mêle, comme dans Chrysostome, à tous les sentimens profonds du cœur humain, la pitié, la justice, le sacrifice

392 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE de soi-même au devoir? Quelle n'est pas surtout la puissance de cette foi intime, de cette candeur enthousiaste, qui fait du génie même un instrument involontaire!

L'éloquence de Chysostome a sans doute, pour des modernes, une sorte de diffusion asiatique. Les grandes images empruntées à la nature y reviennent souvent. Son style est plus éclatant que varié; c'est la splendeur de cette lumière éblouissante, et toujours égale, qui brille sur les campagnes de la Syrie. Toutefois en lisant ses ouvrages, on ne peut se croire si près de la barbarie du moyen âge. On se dit: la société va-t-elle renaître sous un culte nouveau, et remonter vers une époque supérieure à l'antiquité, sans lui ressembler? Le génie d'un grand homme vous a fait cette illusion. Vous regardez encore, et vous voyez tomber l'empire démantelé de toutes parts.

SYNÉSIUS.

Un caractère remarquable de cette époque environnée de si près par la barbarie, c'est que les génies suscités par le christianisme se produisaient à la fois sur tous les points du monde romain. Cet idéalisme qui remplaçait la mythologie, et dont Grégoire de Nazianze offrit de si beaux modèles dans ses vers, ne se montre pas avec un éclat moins original dans les hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs et contemporain de Chrysostome. Ses ouvrages sont un monument curieux de la civilisation qui régnait encore au quatrième siècle dans la Cyrénaïque, contrée de l'Afrique méridionale, anciennement colonisée par des Spartiates, quelque temps rivale de Carthage, tombée dans la suite sous la domination des Ptolomées d'Égypte, et léguée par l'un d'eux en héritage aux Romains, qui d'abord la déclarèrent libre, et ne tardèrent pas à la soumettre au préteur de l'île de Crète.

Cette fertile région que Pindare, dans ses vers, a nommée le jardin de Vénus, et qui fit long-temps une partie du commerce de l'Orient, avait perdu beaucoup de sa splendeur. Je pleure, disait Synésius, sur cette terre illustre de Cyrène, qu'ont habitée les Carnéade et les Aristippe. La capitale même était dépeuplée et presque en ruine;

394 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE mais on comptait encore, dans la province, quatre grandes villes, Bérénice, Arsinoé, Apollonie et Ptolémaïs.

Ce fut là que, vers le milieu du quatrième siècle, naquit Synésius d'une famille riche et illustre. Il ne fut pas, comme la plupart des orateurs chrétiens de son temps, préparé à l'enthousiasme par la solitude et les pratiques austères. Quoique le christianisme se fût depuis long-temps répandu dans la Cyrénaïque, Synésius ne reçut d'abord que l'éducation philosophique. Il alla dans Alexandrie écouter les leçons de la célèbre Hypatie qui, belle, éloquente, vertueuse, enseignant à ses auditeurs charmés les vérités de la géométrie, semblait une Muse plus sévère, suscitée pour la défense du paganisme.

Après les écoles d'Alexandrie, Synésius visita celles d'Athènes, cherchant la sagesse que se disputaient les partis et les sectes philosophiques ou religieuses. De retour dans sa patrie, il continua les mêmes études. Ses concitoyens, accablés de maux par l'administration de l'empire et les invasions des Barbares, le députèrent à la cour d'Arcadius, vers l'époque où Chrysostome venait d'en être banni. Synésius prononça, devant le faible empereur, un discours sur les devoirs de la royauté, monument d'une philosophie libre et pure. Il ne craint pas d'y censurer le luxe de la cour de Bysance, et la honteuse lacheté qui faisait confier

les dignités du palais et de l'armée à des étrangers, à des chess d'origine barbare. C'étaient d'autres réprimandes que celles de la chaire chrétienne. Elles pouvoient être plus utiles au peuple, en réveillant le patriotisme et le courage.

Synésius était marié, possesseur de vastes domaines, souvent occupé de fêtes et de plaisirs. La chasse et les travaux des champs ne lui prenaient pas moins de temps que la philosophie de Platon. « Mes doigts, » dit-il lui-même, « sont moins » occupés à tenir la plume qu'à manier les dards » et les bêches. »

Dans ce loisir, la fortune et la réputation de Synésius devaient attirer sur lui les regards de l'Église chrétienne, toujours animée du prosélytisme qui lui avait soumis l'empire romain. Synésius était trop éclairé, peut-être trop mondain, pour partager les rêveries de quelques-uns de ces Platoniciens, qui, dans Alexandrie et dans Athènes, croyaient perpétuer le paganisme, en le transformant, par un mélange bizarre d'abstractions et d'illuminisme. Mais il tenait fortement à quelques idées métaphysiques peu d'accord avec la théologie chrétienne. En croyant à l'immortalité de l'âme, il ne pouvait admettre l'éternité des peines. Il adoptait les idées pures des chrétiens sur l'essence divine; mais il blamait ou dédaignait leurs querelles sur les dogmes sacrés de leur foi; et, dans le calme de sa raison et de son heureuse vie, on ne pouvait espérer qu'il se précipitât vers les autels d'un culte triomphant, avec cette ardeur, qui jadis attirait tant de néophytes vers des autels entourés de persécution et de mystères. La simple initiation chrétienne, qui, dans les premiers siècles, était un attrait assez puissant pour l'enthousiasme et la curiosité, ne suffisait plus, maintenant que le pouvoir et la foule étaient passés du côté du christianisme. Se convertir, c'était ressembler à tout le monde; et par cela même, il y avait une sorte de séduction dans l'indépendance de l'esprit philosophique qui, dégagé des anciennes fables sans appartenir entièrement à la loi nouvelle, se faisait à lui-même son culte et sa foi.

Telle était la situation d'âme où se complaisait Synésius, savant, riche, heureux, admiré de ses compatriotes. Les efforts des Chrétiens redoublèrent pour attacher à leur foi une si difficile conquête; ce fut une négociation suivie par les plus célèbres évêques d'Orient. Le peuple de Ptolémaïs le demanda pour évêque. Le patriarche d'Alexandrie, Théophile, le pressa de consentir à sa consécration. Synésius se défendait avec une modeste franchise, en alléguant ses goûts, ses opinions. Il se croit assez de vertu pour être philosophe, mais pas assez pour être évêque, dans l'idée sublime qu'il se fait des devoirs et des travaux de l'épiscopat.

« Songez-y, dit-il, dans une lettre à son frère *; » je partage aujourd'hui mon temps entre le plai-» sir et l'étude. Quand j'étudie, surtout les choses » du ciel, je me retire en moi; dans le plaisir, au » contraire, je suis le plus sociable des hommes. » Mais un évêque doit être un homme de Dieu, » étranger, inflexible à tout plaisir, entouré de » mille regards qui surveillent sa vie, occupé des » choses célestes, non pour lui, mais pour les au-» tres, puisqu'il est le docteur de la loi et doit » parler comme elle. » Un autre motif du refus de Synésius, c'était son mariage. «Dieu lui-même, » dit-il, « la loi et la main de Théophile m'ont donné » une épouse; aussi je déclare et j'affirme que je ne » veux ni me separer d'elle, ni vivre furtivement » avec elle, comme un adultère. Je veux et je sou-» haite, au contraire, en avoir de beaux et nom-» breux enfans. » L'adoption de Synésius parut un si grand avantage aux évêques d'Orient, qu'on eut égard à tous ses scrupules, et qu'on lui permit de garder sa femme et ses opinions.

A ce prix, Synésius devint évêque de Ptolémais. Il ne semblé pas que sa vie ait beaucoup changé dans cet état nouveau. L'étude de la philosophie profane, les plaisirs des champs, le goût des arts et de la poésie continuèrent d'occuper ses jours. Il y mêla seulement la méditation de l'Écriture Sainte

^{*} Synesii Opera, t. I, epist. xxr.

et les soins charitables de l'épiscopat. Mais, du reste, il parut indifférent à ces controverses de théologie si épineuses et si subtiles, dont le sacerdoce chrétien fatiguait l'esprit des peuples.

Synésius, dans sa belle retraite de Lybie, consacrait son éloquence à de plus utiles sujets. Souvent il célébrait, dans des vers pleins d'élégance et d'harmonie, les mystères de la foi chrétienne, la grandeur de Dieu, son ineffable puissance, sa triple unité, la rédemption des âmes, la fin des sacrifices sanglans, et le commencement d'une loi plus douce pour l'univers.

Telles sont les idées qui remplissent les chants du poëte philosophe et chrétien. On sent le disciple de Platon et l'imitateur des anciens poëtes de la Grèce; mais cette couleur de métaphysique religieuse, qui est la poésie de la pensée, donne à ses accens un charme d'originalité, sans lequel il n'y a point de génie. L'évêque grec du quatrième siècle ressemble quelquefois, dans ses chants, à quelques-uns de ces métaphysiciens rêveurs et poëtes, que la liberté religieuse a fait naître dans l'Allemagne moderne. Ce rapprochement ne doit pas étonner. Le rapport des situations morales fait disparaître la distance des siècles. La satiété et le besoin de croyance, l'affaiblissement d'un ancien culte, l'enthousiasme solitaire substitué aux engagemens d'une croyance vieillie, et bientôt insuffisant comme elle; enfin, l'adoption d'une

foi nouvelle, où l'esprit, ébloui par la fatigue, eroit souvent retrouver ses propres idées, et se fixe dans une règle qu'il transforme à sa manière; tel est le travail intérieur, la révolution morale, par laquelle ont passé plusieurs de ces écrivains allemands, tour à tour incrédules, déistes et catholiques.

L'imagination orientale qui, dans ses abstractions comme dans son enthousiasme, a plus d'un rapport avec la poésie des peuples du Nord, ajoute à la vérité de ce parallèle. Mais écoutons quelques hymnes de l'évêque marié de Ptolémaïs, du philosophe chrétien et poëte qui mêle un souvenir de Platon au dogme du christianisme:

« Viens à moi, lyre harmonieuse, après les » chansons du vieillard de Théos, après les ac» cens de la Lesbienne, redis sur un ton plus » grave des vers qui ne célèbrent pas les jeunes » filles au gracieux sourire, ni la beauté des jeu» nes époux. La pure inspiration de la divine sa» gesse me presse de plier les cordes de la lyre à
» de pieux cantiques; elle m'ordonne de fuir la
» douceur empoisonnée des terrestres amours.
n Qu'est-ce, en effet, que la force, la beauté,
» l'or, la réputation, les pompes des rois, au prix

» de la pensée de Dieu?

» Qu'un autre presse un coursier; qu'un autre

» sache tendre un arc; qu'un autre garde des mon-

» ceaux d'or; qu'un autre se pare d'une chevelure

400 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

» tombant sur ses épaules; qu'un autre soit célé» bré parmi les jeunes hommes et les jeunes filles
» pour la beauté de son visage! Pour moi, qu'il
» me soit donné de couler en paix une vie ob» scure, inconnue des autres mortels, mais con» nue de Dieu! Puisse venir à moi la sagesse,
» excellente compagne du jeune âge comme des
» vieux ans, et reine de la richesse! La sagesse
» supporte en riant la pauvreté. Que j'aie seule» ment assez pour n'avoir pas besoin de la chau» mière du voisin, et pour que la nécessité ne me
» réduise pas à de tristes inquiétudes.

» Entends le chant de la cigale qui boit la rosée

» du matin. Regarde; les cordes de ma lyre ont

» retenti d'elles - mêmes. Une voix harmonieuse

» vole autour de moi. Que va donc enfanter en

» moi la divine parole? Celui qui est à soi-même

» son commencement, le conservateur et le père

» des êtres, sur les sommets du ciel, couronné

» d'une gloire immortelle, Dieu repose inébran
» lable. Unité des unités, monade primitive, il

» confond et enfante les origines premières. De là

» jaillissant sous sa forme originelle, la monade

» mystérieusement répandue reçoit une triple

» puissance. La source suprême se couronne de la

» beauté des enfans qui sortent d'elle, et roulent

» autour de ce centre divin.

» Arrête, lyre audacieuse, arrête, ne montre » pas aux peuples ces mystères très-saints. Chante

» les choses d'ici-bas, et que le silence couvre les » merveilles d'en haut. Mais l'àme ne s'occupe plus » que des mondes intellectuels; car c'est de là » qu'est venu sans mélange le souffle de l'humainé » pensée. Cette ame, tombée dans la matière, cette » âme immortelle est une parcelle de ses divins » auteurs, bien faible, il est vrai; mais l'âme qui » les anime eux - mêmes, unique, inépuisable, » tout entière partout, fait mouvoir la vaste pro-» fondeur des cieux; et, tandis qu'elle conserve » cet univers, elle existe sous mille formes di-» verses. Une partie anime le cours des étoiles; » une autre le chœur des anges ; une autre, pliant » sous des chaînes pesantes, a reçu la forme ter-» restre, et, plongée dans ce ténébreux Léthé, ad-» mire ce triste séjour, Dieu rabaissé vers la » terre.

» Il reste cependant, il reste toujours quelque » lumière dans ces yeux voilés; il reste dans ceux » qui sont tombés ici, une force qui les rappelle » aux cieux, lorsque échappés des flots de la vie, » ils entrent dans la voie sainte qui conduit au pa-» lais du Père souverain.

» Heureux qui fuyant les cris voraces de la ma-» tière, et s'échappant d'ici-bas, monte vers Dieu » d'une course rapide! Heureux qui, libre des tra-» vaux et des peines de la terre, s'élançant sur les rou-» tes de l'ame, a vu les profondeurs divines! C'est » un grand effort de soulever son àme sur l'aile des

- » célestes désirs. Soutiens cet effort par l'ardeur » qui te porte aux choses intellectuelles. Le Père » céleste se montrera de plus près pour toi, te
- » tendant la main. Un rayon précurseur bril-» lera sur la route, et t'ouvrira l'horizon idéal,
- » source de la beauté. Courage, ô mon âme *!
- source de la beaute. Courage, o mon ame :
 abreuve-toi dans les sources éternelles; monte
- » par la prière vers le Créateur, et ne tarde pas à
- » quitter la terre. Bientôt, te mêlant au Père cé-
- » leste, tu seras Dieu dans Dieu même.

Synésius, dans ses autres hymnes, ramène souvent les mêmes pensées. Cette poésie méditative a plus de grandeur que de variété. On peut cependant apercevoir dans les vers de Synésius le progrès de sa croyance. L'extase un peu rêveuse est insensiblement remplacée par une foi plus positive; et l'imagination du poëte finit par se confondre avec le symbole de l'évêque.

Malgré ce goût pour la contemplation, Synésius embrassa fortement les devoirs de l'épiscopat, tel qu'il se montrait alors, zélé pour la défense du

Courage, enfant déchu d'une race divine, Tu portes sur ton front ta céleste origine. (Méditations poétiques.)

On peut remarquer d'autres rapports entre les Méditations et cette ancienne poésie platonicienne et religieuse. Le même parallèle pourrait s'étendre à divers ouvrages de métaphysique publiés de nos jours en Allemagne et en France. peuple et des opprimés. Il eut ce beau caractère de la charité courageuse des premiers temps. Andronicus, gouverneur de la Cyrénaïque, en était le Verrès; il y avait introduit des supplices et des tortures inconnues dans les mœurs de cette colonie grecque. Après avoir inutilement réclamé près de lui par les conseils et la prière, Synésius le frappa d'une sorte d'excommunication, par laquelle il lui interdisait l'église de Ptolémaïs, et conjurait toutes les églises d'Orient d'imiter cet exemple.

Il est à remarquer cependant que l'évêque de Ptolémaïs ne prétendait attacher aucun pouvoir politique à l'épiscopat: ces deux choses lui semblaient inconciliables. «Dans les temps antiques*, » dit-il, les mêmes hommes étaient prêtres et » juges. Les Égyptiens et les Hébreux furent long- » temps gouvernés par des prêtres. Mais comme » l'œuvre divine se faisait ainsi d'une manière tout » humaine, Dieu sépara ces deux existences: l'une » resta religieuse, l'autre toute politique.

» Pourquoi essayez-vous donc de réunir ce que » Dieu a séparé, en mettant dans les affaires, non » pas l'ordre, mais le désordre? rien ne saurait » être plus funeste. Vous avez besoin d'une pro-» tection; allez au dépositaire des lois : vous avez » besoin des choses de Dieu; allez au prêtre de » la ville. La contemplation est le seul devoir

^{*} Synesii Opera, p. 198.

404 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE » du prêtre, qui ne prend pas faussement ce » nom. »

Mais, sans doute, en s'interposant pour les opprimés; en séparant de sa communion le préfet romain qui avait fait injustement torturer les plus illustres citoyens de la Cyrénaïque, Synésius, chrétien et Grec, croyait ne remplir qu'un devoir, et venger également sa foi et son pays.

Quelque temps après, ce gouverneur ayant été disgracié, Synésius, dont il avait implore le secours, le défendit contre la fureur du peuple. Mais la malheureuse province de Cyrène respirait à peine des cruautés d'Andronicus, qu'elle fut ravagée par des peuplades barbares, contre lesquelles le faible empire de l'Orient ne pouvait la défendre. Ces peuplades*, où les femmes même étaient armées, détruisaient tout sur leur passage, et ne réservaient que les enfans des vaincus pour les élever et les enrôler dans leurs rangs. Monumens des arts antiques et du culte nouveau, derniers restes de la splendeur de cette florissante colonie, cités, temples, églises, tout périssait! Rien de plus touchant, de plus expressif que les plaintes de l'évêque grec, qui voyait s'anéantir à la fois les deux civilisations qu'il aimait.

Dans sa douleur, il mélait tous ses souvenirs chrétiens et profanes avec une naïveté, image cu-

^{*} Synesii Opera, p. 300.

rieuse de ces temps: «O Cyrène, disait-il, dont » les registres publics font remonter ma naissance » jusqu'à la race des Héraclides! tombeaux antiques » des Doriens*, où je n'aurai pas de place! mal-» heureuse Ptolémaïs, dont j'aurai été le der-» nier évêque! Je ne puis en dire davantage; les » sanglots étouffent ma voix. Je suis tout entier » à la crainte d'être forcé peut-être à quitter » le sanctuaire. Il faut nous embarquer et fuir; » mais quand on m'appellera pour le départ, je » supplierai qu'on attende : j'irai d'abord au temple » de Dieu, je ferai le tour de l'autel, je baignerai » le pavé de mes larmes, je ne m'éloignerai pas » avant d'avoir baisé le seuil et la table sainte. » Oh! que de fois j'appellerai Dieu! oh! que » de fois je saisirai les barreaux du sanctuaire! » mais la nécessité est toute-puissante; elle est im-» pitoyable. Combien de temps encore me tien-» drai-je debout sur les remparts, et défendrai-je »/les passages de nos tours? Je suis vaincu par » les veilles, par la fatigue de placer des senti-» nelles nocturnes, pour garder à mon tour ceux » qui me gardent moi-même. Moi qui souvent » passais les nuits sans sommeil, pour épier le cours » des astres, je suis accablé de ces veilles, pour » nous défendre des incursions ennemies. Nous » dormons à peine quelques momens mesurés

^{*} Synesii Opera, p. 302.

406 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

» par la clepsydre; ma part de repos m'est en-» levée par le cri d'alerte; et si je ferme les yeux, » que de rêves affreux où me jettent les pensées » du jour! Nous sommes en fuite, nous sommes » pris, blessés, chargés de chaînes, vendus en » esclavage....

» Cependant je resterai à mon poste dans l'é» glise; je placerai devant moi les vases sacrés,
» j'embrasserai les colonnes du sanctuaire qui sou» tiennent la table sainte; j'y resterai vivant, j'y
» tomberai mort. Je suis ministre de Dieu; et
» peut-être faut-il que je lui fasse l'oblation de ma
» vie! Dieu jettera quelques regards sur l'autel
» arrosé par le sang du pontife. »

Le dévouement de l'évêque encouragea les habitans: Ptolémaïs, assiégée, repoussa les barbares; ils se rejetèrent sur le reste de la province, qui fut détruite et dépeuplée pour jamais. Dans l'obscurité qui couvre l'histoire de ces temps malheureux, on ne retrouve plus de détails sur Synésius, ni même la date de sa mort. Ce noble génie disparut au milieu des ruines de son pays. Tout périssait dans l'empire, et périssait oublié: les ténèbres de la barbarie descendaient sur ce magnifique et ingénieux Orient.

DES PÈRES

On ne pouvait succession de grand orientale. La décar la civilisation récel et de l'Espagne n'e tant de secours qu à l'Évangile. On per dication de la loi les peuples latins, a Tertullien de Cart suivit, Lactance, s avait été plus remai que par l'élévation vrages, composés 1 appartiennent à cet paganisme, antérieu le tableau.

Constantin victor son trône et l'étend rager l'essor du génic chrétien avait pénétr ne pas se fortifier de ses sectateurs, multi des génies qui s'évei de Gaule, d'Espag tèrent de leurs orate 408 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE et de l'Asie. La doctrine d'Arius, qui parcourait tout le monde chrétien, trouva dans l'Occident des prosélytes et des adversaires. Ce fut le même combat sur un autre théâtre.

Une petite ville de la Gaule eut son Athanase. Saint Hilaire, que l'on a nommé le Rhône de l'éloquence latine, naquit dans la ville de Poitiers, d'une famille païenne et gauloise. Il étudia d'abord, sans sortir de son pays, alors rempli d'écoles. Il se maria, et suivit quelque temps la vie que l'on menait dans ces municipés de la Narbonnaise et de l'Aquitaine, qui, ménagés par le gouverment, riches et encore à l'abri des barbares, avaient adopté les mœurs de leurs maîtres, et cultivaient les lettres latines, avec un vif attrait de curiosité.

Dans ce studieux loisir, les esprits élevés, qui n'étaient distraits par aucun soin public, se trouvaient naturellement portés à réfléchir sur euxmêmes. Ils tournaient leurs regards vers le culte nouveau; et ils arrivaient quelquefois au christianisme, comme à un système de philosophie. Tel fut le progrès d'idées que suivit saint Hilaire. Il a fait lui-même, pour ainsi dire, la confession de son esprit, en montrant comment il est passé du mépris des plaisirs sensuels à la recherche de la Divinité; de cette recherche, à la croyance d'un seul Dieu; de cette croyance, à celle d'un divin médiateur et d'une ame immortelle.

Initié dans le cul tôt ministre; car c'e que, et la puissanc nécessairement por les plus habiles de une guerre civile, le deviennent les che tiers, sous le règne les conciles des Ga sécuté par l'emper dans la Phrygie, c des évêques d'Orie qu'il croyait détru s'animer davantage docteurs d'Orient. Séleucie, il vint à une requête à l'e mandes étaient res plaignait des formi aux Chrétiens; il : gile; il offrait de la réclamait la toléra genient pas la croya les persécutions d'Athanase.

Cette prière n'a lança contre l'emp monument curieux l'épiscopat contre tueux évêque donne sans détour à Constance le nom d'Antechrist. Il regrette le temps de Néron et de Décius. «Nous combattrions, dit-il, ou» vertement, et avec confiance, contre des bour» reaux et des meurtriers; ton peuple comprenant
» une persécution publique, nous suivrait comme
» ses chefs. Mais maintenant nous combattons
» contre un persécuteur qui trompe, contre un
» ennemi qui flatte, contre l'Antechrist Con» stance qui ne frappe pas, mais caresse; ne pro» scrit pas nos têtes, mais nous enrichit pour nous
» perdre; qui ne nous pousse pas à la liberté chré» tienne par des cachots, mais nous honore dans
» son palais, pour nous asservir, etc.....

» Il ne combat pas, de peur d'être vaincu; mais » il flatte pour dominer. Il ne confesse le Christ » que pour le nier; il cherche l'unité, pour em-» pêcher la paix; il comprime les hérésies, pour » qu'il n'y ait plus de Chrétiens; il honore les prê-» tres, pour qu'il n'y ait plus d'évêques; il bâtit » des églises, pour détruire la foi.... »

Saint Hilaire s'autorisant de la liberté de Jean devant Hérode, et des Machabées devant le roi Antiochus, poursuivait ainsi: «Je te déclare, ô » Constance! ce que j'aurais dit à Néron, ce que » Décius et Maximin auraient entendu de ma » bouche: Tu combats contre Dieu; tu es acharné » contre l'Église; tu persécutes les saints; tu dé- » testes les prédicateurs du Christ; tu détruis la

» religion; tu es le tyran, non des

» nes, mais des choses divines. V

» commun avec ces empereurs p

» qui t'appartient en propre. Tu a

» tianisme menteur, et tu es le

» du Christ; tu sers de précurseur

» et tu commences ses mystères

» fabriques des professions de foi

» fabriques des professions de foi,

» la foi; tu mets le trouble dans ce » tu souilles ce qui est nouveau.

Malgré ces invectives, Hilaire sur le siège épiscopal de Poitier le règne de Julien, qui s'était élan la Gaule pour occuper, ou plutôt pire, et aller mourir aux bords de

La foi nouvelle, un moment cette vaine représentation du page essayée le jeune empereur, resse avec un surcroît de puissance. Ce martyre, qui depuis un siècle n'ava cer, se trouvait ravivée, sans péril, primpuissante des vieilles fables de la

Même sous Julien, des assemblavaient eu lieu sur tous les points Deux ans après le jour où, dans la cultien, réveillé par les cris des soldumaient empereur, avait adoré Ju

^{*} Sancti Hilarii Opera, p. 1353.

412 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

voir le génie de l'empire qui lui promettait son assistance, en lui annonçant qu'elle serait de courte durée, dans cette même ville, il s'était tenu secrètement une assemblée d'évêques, dirigés par saint Hilaire, qui leur communiquait des lettres d'Orient, pour animer leur foi.

Bientôt la religion remonta sur le trône avec Jovien; le sacerdoce reprit son ambition temporelle; les querelles des catholiques et des ariens, suspendues quelque temps par une crainte commune, recommencèrent avec violence. Saint Hilaire était, dans les Gaules, le défenseur de la doctrine d'Athanase, dans laquelle il s'était fortifié pendant son séjour en Orient. Le souvenir même du règne de Julien poussait les esprits vers cette doctrine, qui semblait le plus haut degré du christianisme. Jovien l'avait embrassée; et Valentinien, qui lui succéda dans l'Occident, l'adopta. On vit alors beaucoup d'évêques ariens pallier leur profession de foi, pour complaire à la cour.

Milan avait depuis long-temps pour évêque Auxence, qui avait été prêtre de l'église d'Alexandrie, et qui, sous les princes ariens, avait professé l'arianisme. Saint Hilaire le voyant encore en crédit, sous le catholique Valentinien, l'attaqua publiquement par ses écrits. L'évêque de Milan obtint en sa faveur un édit du prince. Hilaire fut traduit devant le Questeur, comme accusé de mettre le trouble dans l'église de Milan; c'est alors

que l'éloquent orateur s'écriait dans une adresse au peuple et aux évêques :

« Il faut avoir pitié de la misère de notre siècle*, » et gémir sur les folles opinions d'un temps où » l'on croit que les hommes peuvent protéger » Dieu, et où l'on travaille à défendre Jésus-Christ » par les intrigues du siècle. Je vous le demande, » évêques qui vous croyez tels, de quels suffrages » se sont servis les apôtres pour la prédication de » l'Évangile? Sur quelle puissance s'appuyaient-» ils pour prêcher Jésus-Christ, et pour faire pas-» ser presque toutes les nations du culte des idoles » au culte du vrai Dieu? Cherchaient-ils quelque » crédit emprunté à la cour, lorsqu'ils chantaient » un hymne à Dieu dans un cachot, au milieu des » fers, après les tourmens? Était-ce par les édits du » prince que Paul, donné en spectacle dans le » cirque, formait une église à Jésus-Christ? Se dé-» fendait-il par l'appui de Néron, de Vespasien » de Décius, de ceux dont la haine a fait fleurir » l'Évangile? Lorsque les apôtres se nourrissaient » du travail de leurs mains, qu'ils s'assemblaient » en secret dans des chambres hautes, qu'ils par-» couraient les villes, les bourgades et toutes les » nations, malgré les sénatus-consultes et les édits » des rois, faut-il croire qu'ils n'avaient pas les » clefs du ciel? ou, plutôt, n'est-ce pas alors que

^{*} Sancti Hilarii Opera, p. 1267.

» la vertu de Dieu se manifesta contre la haine » des hommes, alors que la prédication de l'Évan-» gile devint d'autant plus puissante qu'elle était » plus entravée? Mais aujourd'hui, ô douleur! » les protections terrestres recommandent la foi » divine; le Christ semble dépouillé de sa vertu, » tandis que l'on intrigue en son nom; l'église » menace de l'exil et du cachot: elle veut se faire » croire par force, elle que l'on croyait jadis, malgré » les exils et les cachots. »

Ces regrets éloquens, inspirés à l'impétueux Hilaire par les intrigues des ariens, pouvaient malheureusement s'appliquer aussi à la domination des catholiques. La controverse étouffait la charité, et les deux partis invoquaient tour à tour la force, à l'appui de leur croyance.

Repoussé de Milan, Hilaire revint à Poitiers, où il mourut la même année, inflexible dans sa croyance, et, comme il arrive aux esprits ardens et libres, disgracié même sous le pouvoir du prince qui pensait comme lui.

SAIN

Ce fut aussi la broise, mais dans u l'un des premiers d préfet de la Gaule n ou à Lyon le siège s'étendait sur une Mauritanie.

Né dans le palais
Ambroise, dont la r
chées au christianism
de pieuses promesses
gures. On raconta de
dormant un jour exp
un essaim d'abeilles é
et que même quelqu
blesser, dans sa bour
fut effrayée. Le père
l'enfant avec sa femn
pas, dit-on, interron
il vit l'essaim d'abeill
airs, il s'écria : « Cet
» chose de grand. »

Ambroise reçut d'a cation la plus lettrée,

^{*} Vita sancti Ambrosii

père étant venu à mourir, il fut, très-jeune encore, conduit à Rome avec sa mère, sa sœur, et un frère qu'il aimait tendrement, et dont il a célébre la mémoire. La maison de sa mère, veuve opulente de l'un des grands officiers de l'empire, était fréquentée par les prêtres de l'église de Rome: le jeune Ambroise remarquait la déférence avec laquelle sa mère et sa sœur baisaient la main de tels hôtes; car cet usage servile, inconnu dans l'Orient, régnait dès-lors en Italie. Ambroise, avec la naïveté, et peut-être la malice de son âge, venait quelquefois vers sa mère et sa sœur leur présenter sa main, disant qu'elles devaient aussi la baiser*, parce qu'il était sûr de devenir un jour évêque. Cependant il se livrait assidument à l'étude des lettres grecques, de la philosophie et du droit civil. Il suivit le barreau, plaida des causes avec tant d'éclat, que le préfet du prétoire le choisit pour conseil. Son frère Satyrus entra dans la même carrière. Sa sœur avait reçu le voile religieux desmains du pontife Libère.

La naissance et les talens d'Ambroise l'appelèrent aux emplois publics; et le préfet Probus, qui gouvernait en Italie sous Valentinien, le nomma procurateur de la Ligurie et de la province Æmilia. Probus, en lui déléguant cette charge, se servit d'une expression remarquable

^{*} Ambrosii Opera, t. II., p. 996.

pour caractériser la justice et la lui faisait un devoir : « Allez , » non comme juge , mais com conseil parut plus tard une pre

Arrivé dans Milan, capitale and Ambroise se fit admirer par ses si cher au peuple, que son éloique le plus grand malheur. Milan é tholiques et en ariens. L'archevê tenait toujours à l'arianisme, musions de foi plus ou moins équitemps, vint à mourir. Les évêque étaient réunis, pour lui nomme que le peuple devait confirmer que le peuple devait confirmer mais dans le concile et dans le partis, égaux en force, se dation, avec une animosité qui pour glante.

Ambroise parut dans l'église désordre. Il parlait au peuple aviloquence, lorsque, dit-on, un « Ambroise évêque! » Dans la temps, cette voix de l'innocence certain, et fut suivie par les a deux partis, qui se trouvaient deux partis, qui se trouvaient pour faire un autre choix, et que avec enthousiasme.

Ambroise refusa, voulut fuir, e dit-on, des moyens bizarres pe de sa vertu*. Long-temps après il se plaignait, dans ses écrits, qu'on lui avait imposé le sacerdoce malgré ses efforts, qu'on l'avait arraché du prétoire, pour le traîner à l'autel **.

Ambroise, qui n'était encore que catéchumène, reçut le baptême, et huit jours après fut fait évêque de Milan. Il montra dans cette dignité toutes les vertus de sa vie passée. Saint Basile lui écrivit du fond de l'Orient pour le féliciter. Un éloquent témoin nous a décrit la vie d'Ambroise à Milan. Toute la journée, l'évêque était accablé de mille soins; il jugeait les affaires d'une foule de chrétiens, surveillait les hôpitaux, s'occupait des pauvres, accueillait tout le monde avec douceur; à peine dérobait-il quelques momens pour la lecture et la méditation. Tous les dimanches, et quelque fois plusieurs jours de suite, il prêchait dans la basilique de Milan. Sa voix était faible; mais on admirait son langage ingénieux

^{*} Suivant Paulin, son secrétaire et l'historien de sa vie, il fit, contre son usage, mettre des prévenus à la torture, pour éloigner l'idée que l'on avait de sa douceur chrétienne, et pour montrer qu'il n'était pas digne de l'épiscopat. La religion était alors en avant de la civilisation romaine. De nos jours, dans un pays voisin, on a fait, au nom de la religion, ce que l'on n'aurait pas osé faire au nom de la justice.

^{**} Liber II, de Poenit.

et figuré. On acc religieuses d'Afriqu prendre le voile d Milan.

Ces devoirs pie broise plus d'un écri àme tendre se révèle vent affectés du lan de sa gloire fut le politique, alors ma Homme d'état, avan garda le génie, et p moins par ambition

Valentinien, en mandé la jeunesse c geaient l'empire d'O Gratien, élève du jet l'Angleterre. Val tutelle de Justine l'Afrique. Ambroise seils, pour le maint rité de l'empire. Il Justine, ayant adopesprit de secte, aut voir.

Ces querelles de pendues par une rémandait l'armée d'.! révolta contre ce princ

Tandis que la cour du jeune Valentinien respirait à peine d'une alarme si vive, de nouvelles querelles de religion agitaient les esprits. Le paganisme, qui désormais était moins un culte qu'un parti, fit un dernier effort, soutenu par l'éloquence de Symmaque, sénateur et préfet de Rome. Il demandait le rétablissement de l'autel de la Victoire supprimé par Gratien.

Nous avons ailleurs retracé ce débat curieux*, où saint Ambroise plaida pour le christianisme, et protégea les réclamations du pontife de Rome; car l'Église alors, au lieu d'être une monarchie théocratique, semblait une aristocratie d'évêques, où domi-

^{*} De Symmaque et de saint Ambroise, dans le premier volume de ces Mélanges.

naient les plus éloquens et les plus habiles. A peine Ambroise venait-il de repousser ce faible effort du paganisme, qu'il eut à combattre pour les priviléges de son propre culte, attaqué bien plus vivement par une secte chrétienne. L'impératrice Justine, peut-être pour humilier l'homme dont elle avait impleré le secours, lui ordonna de céder aux ariens la basilique Portia, hors des murs de Milan. L'évêque refusa. L'impératrice, irritée, envoya des officiers pour s'emparer d'une des églises de la ville. Ambroise, dans l'enthousiasme de son zèle, répondit que jamais le temple ne pouvait être livré par le prêtre.

Le peuple, attaché à la communion d'Ambroise, se soulevait de toutes parts. Des soldats furent envoyés à la basilique Portia pour s'en emparer, et y tendre des voiles qui furent déchirés par le peuple. Dans ce désordre, un prêtre arien, rencontré par les catholiques, allait être impitoyablement massacré; Ambroise, en ce moment près de l'autel, versa des larmes et demanda, par une fervente prière, que le sang d'aucun homme ne fût versé pour sa cause. En même temps, il envoya ses prêtres qui sauvèrent la vie du malheureux arien.

Pendant plusieurs, jours cette espèce de guerre civile se prolongea dans Milan. Une foule de marchands de la ville était arrêtée; et c'était vers le temps de Pâques, époque où l'on était dans l'usage de délivrer les prisonniers. Sans cesse on allait du palais de Valentinien à la basilique d'Ambroise; celui - ci repondait au tribun de l'empereur: « Si vous voulez ce qui est à moi*, » des terres, de l'argent, je ne le refuserai pas, » quoique tous mes biens soient la propriété » des pauvres; mais les choses de Dieu ne sont » pas soumises au pouvoir impérial. Voulez-» vous me jeter dans les fers, me trainer à la » mort? C'est une joie pour moi. Je ne me ferai » point un rempart de la foule du peuple; je » n'embrasserai pas les autels, en demandant la » vie; il me sera plus doux d'être immolé pour » leur défense. » Des soldats furent envoyés pour se saisir de la basilique de Milan; mais; à la vue d'Ambroise, ils se réunirent au peuple. Ambroise parla sur les tentations de Job, auquel il comparait son péril. Puis il se justifia du reproche de sédition et de tyrannie, que ne lui avaient pas épargné les officiers de l'empereur. « La tyrannie » du prêtre, dit-il, c'est sa faiblesse. Maxime ne » dirait pas que je suis le tyran de Valentinien; » car il se plaint que mon ambassade fut comme » une barrière qui l'empêcha de pénétrer en

Vaincue par l'obstination d'Ambroise, l'impératrice céda; les soldats furent éloignés; on ou-

^{*} Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 854.

vrit les prisons. Ambroise triomphait; et, dans l'exemple d'un homme si vertueux, on pouvait déjà prévoir les excès funestes de la domination ecclésiastique. Le jeune Valentinien, sentant avec dépit toute sa faiblesse, ne put s'empêcher de dire à ses officiers: « Si Ambroise l'ordonnait, vous me » livreriez à lui, les mains liées. »

Quelques mois après, cependant, l'impératrice essaya d'élever contre Ambroise un docteur arien qui prit le nom d'évêque de Milan. Ambroise fut menacé d'exil, et des soldats envoyés de nouveau contre les églises chrétiennes. Ce fut alors qu'Ambroise introduisit dans la basilique de Milan l'usage des chants et des hymnes, dès long-temps pratiqué dans l'Orient. Cette nouveauté séduisante augmentait l'enthousiasme du peuple. Cette foule passait la nuit dans le temple pour veiller autour d'Ambroise, et pour le défendre. Au lever du jour, elle faisait retentir la basilique de religieux accens. Ambroise parlait; et tout le monde promettait de mourir avec lui.

La cour de Milan ne pouvait rien contre cet ascendant d'un homme. Un nouveau péril la menaçait d'ailleurs; Maxime, jaloux d'affermir et d'augmenter sa puissance, par la perte de Valentinien, avait rompu tout traité, et marchait sur l'Italie. Il fallut recourir encore à l'éloquence d'Ambroise. Il a lui-même rendu compte de cette mission dans une lettre à Valentinien. Arrivé

dans la ville de Trèves, où résidait Maxime avec sa cour et son armée, l'évêque fut reçu d'abord par un eunuque du palais, qui lui dit que l'empereur ne pouvait l'écouter qu'en plein conseil. Ambroise se plaignit de cette condition, comme injurieuse à l'épiscopat; mais il fallut céder. On l'introduisit dans le conseil du prince, qui se leva pour l'embrasser. La colère de Maxime n'en était pas moins vive contre Ambroise, qu'il accusait de vouloir le tromper. Ambroise se défendit dans un langage plein de noblesse, et redemanda le corps de l'infortuné Gratien. « Valentinien *, lui » dit-il, t'a renvoyé ton frère vivant; rends lui » du moins les restes inanimés du sien. Tu crains » que le retour de ses dépouilles mortelles ne re-» nouvelle la colère des soldats ; c'est là ton » prétexte. Ah! celui qu'ils ont abandonné pen-» dant sa vie, le défendront-ils après sa mort? » Comment crains-tu dans le tombeau celui que » tu as fait tuer, quand tu pouvais le sauver? » J'ai tué mon ennemi! dis-tu. Non, il n'était pas » ton ennemi : toi seul étais le sien. C'est l'usur-» pateur qui commence la guerre, et l'empereur » défend ses droits. Peux-tu donc refuser de » rendre la dépouille de celui que tu ne devais » pas faire périr? Que Valentinien obtienne au » moins les cendres de son frère, pour garant de

^{*} Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 889.

» la paix! Comment peux - tu soutenir que tu
» n'as pas ordonné de tuer Gratien, lorsque tu
» défends de l'ensevelir? Pourra-t-on croire que
» tu n'as pas envié le jour à celui auquel tu en» vies même un tombeau?

Blessé de ce discours, Maxime prit cependant un autre prétexte pour repousser la prière d'Ambroise. Ce tyran avait à sa cour plusieurs évêques qui avaient obtenu de lui la mort des priscillianistes condamnés par un concile; Ambroise refusa de communiquer avec ces prêtres sanguinaires; et le tyran affecta de s'en offenser, comme d'un outrage.

Ambroise repartit sans succès, et devança de bien peu l'invasion de Maxime. Tout fuyait. Valentinien et sa mère s'étaient embarqués, pour aller en Orient invoquer le secours de Théodose. Maxime parvint sans obstacle jusqu'à Rome, et rétablit dans le sénat l'autel de la Victoire; mais l'année suivante en 370, sa fortune fut renversée, par les armes de Théodose. Ambroise ne parut que pour intercéder en faveur des vaincus, tandis que Théodose rétablissait partout le pouvoir de Valentinien, dont il avait épousé la sœur.

Ce fut pendant ce séjour de Théodose en Occident qu'Ambroise, aussi hardi envers le conquérant, qu'il l'avait été pendant la faible minorité de Valentinien, osa le punir du meurtre de Thessalonique. Moins heureux que Chrysostome, Am-

broise ne réussit pas à prévenir le sanguinaire courroux de l'empereur. Il s'était éloigné de lui, se croyant sûr du pardon de Thessalonique; et il apprit tout à coup le massacre de sept mille habitans.

Dans sa douleur, il évita la présence du prince, et lui écrivit avec autant de modération que de force : « Il a été commis dans la ville de Thessaloni» que un attentat sans exemple dans l'histoire. Je » n'ai pu le détourner; mais d'avance j'ai dit combien il était horrible; et toi-même en avais ainsi » jugé, en faisant de tardifs efforts pour révoquer » tes premiers ordres. Au premier moment où il » a été connu, un synode d'évêques gaulois était » assemblé. Il n'en est aucun qui l'ait appris de » sang froid, aucun qui n'en ait gémi. Dans la com- » munion d'Ambroise, ton action n'a trouvé per- » sonne pour l'absoudre *. »

L'évêque continuait en rappelant le crime et la pénitence de David; il invitait Théodose au même repentir, en lui annonçant qu'il ne pourrait désormais être admis dans le temple; et qu'il » ne devait pas s'y présenter. « Je te le con» seille, disait-il, je t'en prie, je t'en conjure; » c'est une trop grande douleur pour moi, que » toi, qui donnais l'exemple d'une rare piété, qui

^{*•} Non erat facti tui absolutio in Ambrosii communione.» Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 836.

» montrais le modèle le plus élevé de clémence, » qui souvent ne laissais pas succomber les cou-» pables, tu ne t'affliges pas d'avoir laissé périr tant » d'Innocens. » Puis, il ajoutait, avec une admirable dignité qui ne ressemble pas aux violences tyranniques d'un Grégoire VII, mais à la pieuse douleur d'un chrétien auquel le sang fait horreur : « Je n'ai contre toi nulle haine: mais tu me fais » éprouver une crainte; je n'oserais pas offrir le » divin sacrifice, si tu voulais y assister. Le sang » d'un seul homme injustement versé me le dé-» fendrait; le sang de tant de victimes inno-» centes me le permet-il? Je ne le crois pas; je » t'écris de ma main ces paroles que tu liras seul. » Théodose ne s'en rendit pas moins à l'église de Milan, et fut arrêté sur le seuil du temple par Ambroise, qui lui en défendit l'entrée. Les écrivains ecclésiastiques ont placé dans sa bouche un discours moins évangélique et moins simple que sa lettre à Théodose *. Il ne se trouve pas dans ses ouvrages; quoi qu'il en soit, rien n'est plus authentique et plus mémorable que cette exclusion de l'église, imposée, par un pontife, au monarque couvert du sang de ses sujets. L'ambition a souvent abusé de cet exemple. Mais si l'on se reporte au temps de Théodose, à cette époque, où la souveraineté despotique et militaire n'agissait que

^{*} Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 850.

par le glaive, on bénira la mémoire du vertueux pontife, dont la voix pouvait seule s'élever dans l'esclavage du monde. Peut-être seulement Ambroise laissa-t-il trop facilement croire à Théodose, que quelques mois de retraite et de prières pouvaient expier un si grand crime.

Théodose retourna dans l'Orient; et Valentinien se trouva seul maître de l'Occident, au milieu de chefs barbares appelés à sa cour. Les conseils d'Ambroise ne purent sauver le jeune empereur de l'ambition d'Arbogaste, qui le fit périr, et mit à sa place le faible Eugène. Ambroise, sidèle à la mémoire de Valentinien, prononça d'éloquens regrets sur sa tombe, en attendant la vengeance de Théodose, qui ne tarda pas à renverser Arbogaste, et à réunir sous sa main les deux moitiés de l'empire. C'est dans ce haut degré de gloire, que Théodose, pour la seconde sois libérateur de l'Italie, mourut à Milan. Ambroise célèbra sa mémoire devant le peuple, tandis que l'on préparait la pompe funèbre, qui devait ramener ses restes à Constantinople.

Rien de plus grand qu'un tel spectacle: Théodose avait rendu la paix et la gloire aux Romains; il avait vaincu les Barbares, et relevé l'empire; il avait achevé l'ouvrage de Constantin, et le surpassait en génie. Toutefois, le discours d'Ambroise ne répond pas à de telles pensées: déjà l'esprit superstitieux du moyen âge semble peser sur le christianisme. L'orateur raconte longue-

ment que des clous de la croix ont servi à forger le mors * du cheval de Théodose et à orner son diadème. Mais il rappelle avec une noble simplicité le souvenir de Thessalonique.

« J'ai aimé cet homme **, dit-il, parce qu'il cher» chait plus les réprimandes que les flatteries. Il
» a pleuré, dans l'assemblée des fidèles, le crime
» que la fraude des autres lui avait fait commettre.
» Empereur, il n'a pas rougi de faire une publique
» pénitence, et depuis, il n'a pas cessé de pleurer
» sa faute. Ayant remporté une grande victoire,
» dans la pensée qu'il avait péri des ennemis sur
» le champ de bataille, il s'est abstenu de l'appro» che des autels. »

Ambroise ne survécut pas long-temps à Théodose. Sa mémoire, que les légendes du temps ont entourée de miracles, resta vénérée dans l'Occident. Nous n'avons cité de lui que les traits de cette éloquence inspirée par les mouvemens de l'âme; en effet son âme était grande et pure, et semblait s'élever par le sentiment du devoir et du péril; mais lorsqu'il est destitué de ce noble appui, la recherche et le faux goût remplissent ses ouvrages: son génie est étouffé par son siècle, quand il n'est pas soutenu par sa vertu.

^{*} Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 699.

^{**} Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 701.

SAINT JÉROME. SAINT PAULIN.

Il n'est point, dans les fastes oratoires du christianisme, un nom plus célèbre, et qui parle mieux à l'imagination, que celui de saint Jérôme. Cependant, éloigné de tous les honneurs ecclésiastiques, à une époque, où déjà ces honneurs entraient en partage avec les dignités de l'empire, Jérôme n'eut aucune des grandes occasions de régner sur les esprits, qui s'offraient naturellement au génie des Athanase, des Ambroise et des Chrysostome. Toujours errant ou solitaire, sans autre titre dans l'Église que celui de prêtre de Jésus-Christ, il ne parut ni à la cour, ni aux funérailles d'aucun prince. Il ne fut point charge d'instruire ou de consoler le peuple de quelque grande cité; enfin, son plus important ouvrage fut la traduction des livres sacrés, tâche immense, plutôt que travail de génie

C'est donc surtout dans son caractère, dans sa vie, dans les traits épars de son éloquence qu'il faut chercher l'homme tant admiré des premiers siècles chrétiens.

Jérôme était né vers l'an 331, dans la Dalmatie, contrée alors à demi barbare; et il a rappelé lui-même plus d'une fois cette origine à laquelle il imputait les torts de son caractère et l'impétuosité de son ame. Trans fance à Rome, il eut pour maîtres publiques, le grammairien Donat, de Térence, et Victorin, rhéteu attaché au christianisme. Il paraî rôme avait été élevé dans la même la passion des lettres profanes et caporta sa première jeunesse.

Ce dégoût de la vie commune, tude ardente, naturelle aux esprits nèrent bientôt vers des idées plus le baptême, qui, dans cette pre tardif et difficilement accordé, sei un sacerdoce. Son ardeur pour l'é sur la religion. Il voyagea dans les chercha les livres des évêques chré d'une vive amitié avec plusieurs ho de la ville d'Aquilée.

De retour à Rome, il employa : au triomphe de la religion, qui n'el sécutée, mais qui trouvait encore de dictions dans les souvenirs des te : Une imagination éloquente et en donnait beaucoup d'autorité sur mes romaines d'une illustre naix instruisait par ses entretiens et par

Quelques prêtres de l'église de l rent la pureté de ses mœurs. Alors , historiens, prenant pour règle ce 432 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE l'Évangile; « Si on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre », Jérôme entreprit le voyage d'Orient.

Ses regards avides et son imagination curieuse épuisèrent d'abord le spectacle des grandes cités de l'Asie, Antioche, Smyrne, Constantinople. Il entendit Grégoire de Nazianze. Il visita les écoles d'Alexandrie, fouilla les bibliothèques, interrogea les docteurs, et, las de ne trouver en Orient que les vices et les querelles de l'Occident, il s'enfuit dans un désert de la Syrie

Trois des amis de saint Jérôme; chrétiens et enthousiastes comme lui, l'avaient suivi; mais le courage ou la force leur manquèrent. Héliodore, l'un d'eux, quitta cet affreux séjour; les deux autres y moururent. Accablé de ces pertes cruelles, Jérôme fit de vaines tentatives pour rappeller Héliodore. Il le conjure dans une lettre de quitter de nouveau sa famille. « Si ton père, s'écrie-t-il avec » une sorte de férocité religieuse, se couche sur le » seuil de la porte pour te retenir, passe par des- » sus ton père. » Puis, dans un autre enthousiasme : « O déser: *, toujours couvert des fleurs » de Jésus-Christ! O retraite heureuse, où l'on » converse familièrement avec Dieu! Que fais- » tu, mon frère, dans le siècle? Jusqu'à quand

^{*} Sancti Hieronimi Opera, t. I.

» habiteras-tu dans le cachot enfumé des villes?» Cette paix du désert était cependant troublée, pour l'enthousiaste Jérôme, par de dangereux souvenirs. Seul, se refusant même l'étude, abandonné entre l'imagination et la prière, son âme éprouva des tourmens qu'il a retracés avec une éloquence passionnée, mais si chaste, que la vérité du tableau n'en peut altérer l'innocence.

« Combien de fois *, dit-il, retenu dans le dé-» sert, parmi ces solitudes dévorées des feux du » soleil, je croyais assister aux délices de Rome! » J'étais assis seul, parce que mon âme était » pleine d'amertume. Mes membres étaient couverts d'un sac hideux. Mes traits brûlés avaient » la teinte noire d'un Éthiopien; je pleurais, je » gémissais chaque jour. Si le sommeil m'accablait, » malgré ma résistance, mon corps heurtait contre » une terre nue. Eh bien! moi qui, par terreur de » l'enfer, m'étais condamné à cette prison habitée » par les serpens et les tigres, je me voyais, en » imagination, transporté parmi les danses des » vierges romaines. Mon visage était pâle de » jeûnes, et mon corps brûlait de désirs. Dans ce » corps glace, dans cette chair morte d'avance. » l'incendie seul des passions se rallumait encore. » Alors privé de tout secours, je me jetais aux » pieds de Jésus-Christ, je les arrosais de larmes.

^{*} Sancti Hieronymi Opera, t. IV, p. 30.

» Je me souviens que plus d'une sois je passai le » jour et la nuit entière à pousser des cris, et à » frapper ma poitrine, jusqu'au moment où Dieu » renvoyait la paix dans mon ame. Je redoutais » l'asile même de ma cellule; il me semblait » complice de mes pensées. Irrité contre moi-» même, je m'enfonçais dans le désert; et, si » je découvrais quelque vallée plus profonde, » quelque cime plus escarpée, là je me jetais » en prière. Souvent, le Seigneur en est té-» moin, après des larmes abondantes, après » des regards long-temps élancés vers le ciel, » je me voyais transporté parmi les chœurs » des anges, et triomphant d'allégresse, je chan-» tais: Nous accourons vers toi, attirės par » l'encens de ta prière. »

Une telle peinture annonce assez l'irrésistible ascendant de saint Jérôme. Cette âme plus tourmentée d'elle-même qu'elle ne pouvait l'être par le monde, se lassa de la solitude, et chercha pour ainsi dire à se reposer dans les agitations de la vie commune. Il revint au milieu des controverses d'Antioche, et fut ordonné prêtre; mais effrayé des soins du sacerdoce, il reprit la vie dure et libre du désert. Il voyagea dans les sables de la Syrie et de la Judée, changea de solitude et de cellule, erra parmi les ruines des anciennes cités israélites, et s'arrêta enfin dans Bethléem, s'appliquant avec ardeur à l'étude de l'hébreu, et commentant les li-

4**3**5

DANS LE QUATRIÈME SIÈCLE.

vres saints, par le spectacle des lieux qui les avaient inspirés.

La fatigue de cette étude lui faisait souvent regretter la délicieuse et facile préoccupation qu'il avait autrefois trouvée dans les langues grecque et romaine. Il conservait, dans sa cellule de Bethléem, les chefs-d'œuvre de l'éloquence profane qu'il avait rassemblés jadis avec beaucoup de soin, pendant son séjour à Rome et dans les Gaules. C'était le seul trésor qu'il eût apporté avec lui dans l'Orient. Le charme de ces lectures le ravissait encore; et son christianisme jaloux s'effrayait d'un semblable enthousiasme. C'était à ses yeux un danger nouveau, une tentation de l'esprit, non moins redoutable que celle des sens. On a dit avec raison que l'univers est gouverné par des livres; cette puissance ne fut jamais plus visible que, dans la lutte des deux civilisations, pendant les premiers siècles du christianisme; et rien ne peut en donner une idée à la fois plus singulière et plus vraie que saint Jérôme, racontant qu'il luttait par la pénitence et la prière contre le charme de la littérature profane.

Ce récit indique un état remarquable de l'esprit humain; et ce qu'il peut offrir de bizarre fait partie de la vérité: « Homme faible et misérable, » je jeûnais, avant de lire Cicéron. Après plusieurs » nuits passées dans les veilles, après des larmes » abondantes que m'arrachait le souvenir de mes » fautes, je prenais Platon. Lorsqu'ensuite, revenant » à moi, je m'attachais à lire les prophètes, leur
» discours me semblait rude et négligé. Aveugle
» que j'étais, j'accusais la lumière!

Jérôme raconte que cette anxiété fut suivie d'une fièvre violente, qui consuma toutes ses forces, et le jeta dans une effrayante léthargie.

« Alors, dit-il, je me crus transporté en esprit » devant le tribunal du juge suprême, qui semblait » entouré d'une si vive et si éblouissante clarté, » que, retombé sur la terre, je n'aurais pu jamais » y fixer les yeux. Une voix me demanda qui » j'étais: je suis un chrétien, répondis-je; tu mens, » dit le juge suprême, tu es un cicéronien, et non » pas un chrétien; où est ton trésor, là est ton » cœur. »

Ce rêve ou cette allégorie singulière n'offre-til pas une bien vive image de la puissance du génie sur les imaginations ardentes et studieuses? Jérôme ne nous donne-t-il pas ici le secret de ce paganisme sans conviction, qui se prolongea dans l'empire, au milieu de la victoire et des bienfaits du christianisme?

Prestige étonnant de l'éloquence et de la poésie! ces grands hommes de la Grèce et de Rome faisaient vivre si long-temps après eux des fictions décréditées de leur temps. Leur style, qui avait servi d'ornement à ces fables, en était devenu, pour ainsi dire, le corps et l'essence. C'était leur imagination qu'on adorait; et le polythéisme n'était

plus qu'une forme de littératu dernier domaine, obligé d'entre avec l'éloquence nouvelle des n'avait plus qu'un petit nom obstinés: le monde était chrétie

Jérôme, qui semble redou lui-même l'enthousiasme cont rature profane, remarque ailleu bien son empire s'était rêtréci. » dit-il, lit maintenant Ariste » gens connaissent les écrits ou » A peine quelques vieillards ois » dans un coin; mais nos gros » pêcheurs d'hommes sont conni » tout l'univers. »

Tandis que Jérôme étudiai le texte sacré de l'écriture et qu'il trouvait, dans cette poésie si siasme dont son ame avait bescimportant pour la religion le rap

Le pape Damase avait assemun concile, pour régler les débattion de Flavien, évêque d'Anques d'Orient s'y rendirent. I gna dans ce voyage le célèbre que de Chypres. Il reparaissait l'éclat d'une vertu éprouvée, la ret du génie, et la réputation du avait entrepris sur les livres

comme un docteur de la foi, ses décisions exercèrent plus d'empire que jamais. Il retrouvait, dans la route des vertus les plus austères, quelques Romaines qu'il avait autrefois détachées de l'orgueil de leurs grandeurs.

Cette direction des ames, qui fut si fort en usage dans le siècle de Louis XIV, et que La Bruyère a si bien caractérisée, semblerait donner une idée du pouvoir absolu que Jérôme exerçait sur l'esprit de ces illustres Romaines. Mais la différence des temps et des mœurs dément cette comparaison. Il ne s'agissait pas alors d'inspirer, au milieu des délices d'une civilisation régulière et paisible, quelques vertus conciliables avec les faiblesses de la grandeur et de la richesse; il ne s'agissait pas de conduire, par une molle tyrannie, les consciences erronées d'un courtisan, d'une favorite. A cette première époque du christianisme, les grands sacrifices, les privations éclatantes étaient le seul signe d'un progrès dans la vie spirituelle. L'état même de la société, cet état violent et précaire, entre le joug du pouvoir absolu et les invasions des Barbares, donnait un plus grand exercice à toutes les vertus. La religion, c'était le dévouement au malheur, dans l'époque la plus malheureuse du monde. Servir Dieu, c'était réclamer une part plus grande de périls et de souffrances, dans le naufrage commun de la société.

N'était-ce pas un admirable spectacle que de voir

les héritières des noms les plus glidolatre, les filles des Scipions, de Camille, se consacrant aux œuvre sacrifiant leurs trésors, leur beautipour secourir des malades et des psi, par une digne expiation, la voulu faire sortir les plus humb de l'humanité, du milieu de ces gloire avait opprimé le monde?

Les retraites de la duchesse de L la belle La Vallière sont de faibles compare aux voyages périlleux qui Paula, qui, suivant l'expression di fille des Scipions, descendue des G Bethléem à Rome, et échangea l'i contre une cabane de la Judée. voit, quelques années après, Ron Alaric, l'ancien monde au pillage. romaines fuyant pour chercher u dans cette même Palestine, où la précédées et avait déjà construit on ne peut se défendre de tout l'enthousiasme religieux de cet l'excès même du zèle semblait de vovance de la charité.

Pendant le séjour qu'il fit à Ron inspira chaque jour davantage aux opulentes familles cette active bi les malheurs du monde rendaient

Une femme de la maison des Fabius, Fabiola, instruite par ses pieux avis, consacra de grandes richesses à fonder les premiers hospices publics que l'on ait élevés dans Rome, et se dévouant elle-même au soin des malades et des pauvres, elle fit voir au monde une vertu nouvelle, que la civilisation profane ne soupconnait pas, et dont l'héroïsme donne réellement aux femmes ce je ne sais quoi de divin que l'antiquité croyait reconnaître dans leur voix et dans leurs regards.

Le recueil des écrits de saint Jérôme atteste qu'un grand nombre d'illustres Romaines puisaient ainsi dans ses conseils les idées d'une charité sublime. Il leur expliquait les livres sacrés, et les animait aux vertus les plus austères; il composait pour elles des épîtres, qui sont des traités de la plus pure morale.

Cet ascendant, exercé par un prêtre venu de l'Orient, aurait suffi pour exciter de grandes jalousies, et l'apre vivacité de saint Jérôme ne les diminuait pas. Il attaquait lui-même avec amertume les vices de quelques prêtres de Rome; car, suivant la loi de l'humanité, déjà l'orgueil, le luxe et l'hypocrisie se glissaient à la suite des vertus qui avaient étonné le monde. Déjà même il avait fallu des lois nouvelles pour réprimer des vices inconnus jusqu'alors. « * Voici une grande

^{*} Sancti Hieronymi Opera, t. I, p.

- » honte pour nous, écrivait saint J
- » tres des faux dieux, les bateleurs
- » les plus infâmes peuvent être
- » prêtres et les moines seuls ne
- » une loi le leur interdit, et une l
- » faite par des empereurs ennemis
- » mais par des princes chrétiens. C
- » je ne me plains pas qu'on l'ait fa
- » plains que nous l'ayons méritée :
- » par une sage prévoyance; mais
- » assez forte contre l'avarice : on
- » défenses par de frauduleux fidéic

Ailleurs saint Jérôme caracteris

- ment encore d'autres vices du clergé « J'ai honte de le dire, écrivait-il ; :
- » hommes qui recherchent le sace
- » conat pour voir plus librement
- » parure est tout leur soin : leurs che
- » clés avec le fer; leurs doigts bril
- » diamans; de crainte de l'húmidi
- » fleurent-ils la terre du pied. Vo
- » de jeunes époux, plutôt que des 1

Ces peintures satiriques, qui t d'une application dans Rome, irri mis de Jérôme; on réveilla d'and nies contre ses mœurs; l'enthou facilement prise aux attaques du vie on accusa Jérôme dans ses amit attribuer à de coupables faiblesses l'empire naturel d'une ame éloquente et religieuse.

La mort du pontife Damase, en privant saint Jérôme d'un admirateur et d'un appui, vintencore favoriser la haine de ses détracteurs. Il céda. et résolut de retourner dans son humble cellule de Bethléem. Rien n'est plus touchant et plus grave que ses adieux à l'une des illustres Romaines, dont il avait mérité la pieuse confiance. Après avoir repoussé, en quelques mots, les calomnies de ses détracteurs : « Noble Asella, dit-il, c'est ainsi que je » vous écris à la hâte, au moment de m'embarquer, » triste et les yeux pleins de larmes; je rends grâ-» ces à Dieu d'avoir été jugé digne d'être haï par » les hommes. Insensé! j'ai voulu chanter le can-» tique du Seigneur sur une terre étrangère, et » abandonnant le mont Sinaï, j'ai recherché le se-» cours de l'Égypte. J'avais oublié l'évangile, qui » nous apprend qu'au sortir de Jérusalem, le voya-» geur est dépouillé, meurtri, laissé pour mort. » Mes ennemis ont jeté sur moi la honte d'un faux » crime. Mais je sais qu'à travers la bonne ou » la mauvaise renommée, on arrive également au » royaume des cieux.

» Saluez Paule et Eustochie, qui sont toujours,
» en dépit du monde, mes sœurs en Jésus-Christ.
» Saluez Albina leur mère, Marcella, Marcellina,
» Félicité, et dites-leur: Nous serons tous un jour
» devant le tribunal de Dieu, où chacun montrera
» la conscience qu'il a eue pendant sa vie. Adieu,

» modèle de la vertu la plus pu
» de moi; et, par vos prières, a
» ma route. »

Embarqué au port d'Ostie na par un long circuit dans les îles de l'archipel grec, par parcourut l'Égypte et les solibaïde, et arriva enfin dans sa Il n'en sortit plus; et, de la, si de ses querelles se répandirent Quelques-unes des femmes illu connues dans Rome, vinrent au et y fondèrent un couvent de une colonie romaine transplant barbare et sacrée.

Le plus violent des débats de Ruffin, prêtre de l'église d'Aquidans l'Egypte et dans la Pale de quelques doctrines d'Origèla fois par son génie et ses par giques. Ruffin, de retour en porté les livres d'Origène, et le langue latine, comme une be avait en sa faveur les suffrages saint Jérôme. Les docteurs de amis, les ennemis de saint Jérôn s'agitent à cette nouvelle. On Bethléem, pour obtenir un désaven blamant les erreurs d'Origène.

Ruffin. Celui-cis'indignecontre un ancien ami dont les explications le condamnent; et la controverse s'engage de Rome à Bethléem avec une véhémènce et une rapidité qui nous étonnent. Le fond du débat est peu de chose pour nous; mais on peut y retrouver des détails de mœurs, et, pour ainsi dire, des particularités de l'esprit humain, qui sont curieuses à retracer.

Ruffin accuse saint Jérôme de conserver un goût profane pour la littérature païenne. « Je » puis citer en témoignage, dit-il, plusieurs reli-» gieux qui, dans leurs cellules, sur le mont des » Oliviers, ont copié pour lui des dialogues de » Cicéron. J'ai tenu leurs cahiers dans mes mains, » je les ai relus; il ne pourra nier lui-même que, » venant pour me voir de Bethléem à Jérusalem, » il apportait avec lui un dialogue de Cicéron, et » que, dans son paganisme grec, il me donna un » volume de Platon. Mais pourquoi m'arrêter long-» temps à une chose manifeste? Jérôme, dans le » monastère de Bethléem, il n'y a pas long-temps, » faisait encore une œuvre de grammairien profa-» ne, et il expliquait son cher Virgile et les au-» teurs lyriques, comiques, historiques, à des, » enfans qu'on lui confiait, pour leur enseigner » la crainte du Seigneur.*» Dans cette retraite, qui du moins le dérobait aux

^{*} Sancti Hieronymi Opera, t. III, p. 246.

maux effroyables de l'empire, Jérôme-prolongea sa laborieuse carrière; il ne mourut qu'après les plus, grandes invasions des Barbares, vers l'année 420; et, bien qu'il ne fût instruit de ces calamités que par le bruit lointain de la chute de Rome, on sent, à la tristesse de ses derniers écrits, qu'il ne peut se sauver de telles pensées qu'en remontant vers Dieu: c'est le caractère qui donne un intérêt si profond à l'éloquence latine de cette époque. Elle n'a pas les grâces et la beauté du génie grec; mais elle est plus mélancolique et plus sérieuse; elle s'est corrigée à la rude école des Barbares qui désolaient l'empire.

Jérôme fut en querelle ou en amitié avec tous les hommes célèbres de cette époque; il les a luimême caractérisés dans son catalogue des auteurs chrétiens, modèle d'une biographie éloquente et rapide. Mais nous ne rappelons ici que ceux dont le talent est original, ou qui peuvent nous éclairer sur l'esprit de leur siècle.

A ce titre, on ne saurait oublier Paulin, évêque de Nole, auquel on a le premier attribué l'héroïsme de charité renouvelé par Vincent de Paule. On raconte, en effet, que Paulin se livra lui-même en esclavage *, pour racheter le fils d'une pauvre

^{*} Ce touchant sacrifice est mis en scène, sous d'autres noms, dans le poëme des *Martyrs*. En général, il n'est aucune fiction de ce bel ouvrage, qui ne soit empruntée aux

veuve. Mais ce fait paraît difficile à placer dans sa vie, et ne s'accorde pas avec la destinée d'un consulaire qui jouissait d'une immense fortune.

Né dans l'ingénieuse ville de Bordeaux, vers l'an 353, Paulin sortait d'une famille sénatoriale, et remplit les premières dignités de l'empire. Il fut consul avec Ausone, près duquel il avait étudié l'éloquence. Il épousa une des femmes les plus riches de la province d'Espagne; et il réunit sur sa tête tout ce qu'un homme pouvait avoir de crédit, de richesse et de félicité, sous le despotisme des empereurs. Mais il s'en dégoûta, dans la maturité de l'âge, reçut le baptême, et alla vivre quelque temps en Espagne.

Le peuple de Barcelonne, auquel il avait abandonné une partie de ses biens, le demanda pour

souvenirs et aux mœurs de l'église primitive. Le poëte est à cet égard d'une admirable fidélité, moins peutêtre par une étude lente et détaillée, que par cette première vue de génie qui appartient à quelques hommes. Sous ce rapport, la critique fut très-superficielle. On s'étonna, par exemple, de la foi païenne attribuée au père de Cymodocée, et l'on mit en doute la vérité des contrastes, que faisait naître le combat des deux cultes. Que dire cependant, lorsque l'on voit, par les monumens originaux, que ce combat durait encore à la fin du quatrième siècle, et lorsqu'on lit, dans saint Jérôme, l'agréable description d'une famille de Rome, où le grand-père était pontife de Jupiter, et tenait sur ses genoux sa petite-fille enfant, qui récitait des prières chrétiennes?

prêtre. Pendant ce séjour, Ausone lui écrivit pour le rappeler au monde et à la littérature. Élégant imitateur de l'ancienne poésie, il avait soin de surcharger son style d'allusions mythologiques, par bon goût plutôt que par croyance. Il redoubla pour séduire Paulin, comme s'il y avait eu quelque vertu dans ces mots de la fable qu'avait employés Virgile. Blessé du silence de son ami, et le croyant entraîné à la religion par sa femme, il lui disait : « Mon cher Paulin, si tu » crains d'être trahi, d'être accusé à cause de mon » amitié, que ta femme l'ignore; tu peux dédai-» gner les autres, mais ne dédaigne pas ton père; » c'est moi qui fus ton premier maître et ton pre-» mier guide dans les honneurs; c'est moi qui t'ai » conduit le premier dans la société des Muses. » Il renouvelait dans une autre épître ses plaintes et ses prières : « Qui t'empêche, dit-il, d'écrire » au moins un salut, un adieu, et de confier ces » signes heureux à des tablettes. Puis, s'indignant de la silencieuse froideur de son ami, il lui souhaitait poétiquement tous les malheurs qu'il pouvait trouver dans ses classiques souvenirs; il le condamnait à errer triste et sarouche, comme le Bellérophon d'Homère, et s'écriait en finissant : « O Muses, divinités de la Grèce! en-» tendez cette prière, et rendez un poëte aux » Muses du Latium.

Paulin répondit, et même en vers, pour con-

DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE 448 soler un peu son ami. Rien de plus poétique et de plus intéressant que ce contraste : « Pourquoi, » dit-il, ô mon père! rappelles-tu en ma faxeur » les Muses que j'ai répudiées? Ce cœur consacré » maintenant à Dieu n'a plus de place pour » Apollon et pour les Muses. Je sus d'accord » avec toi, jadis, pour appeler, non pas avec le » même génie, mais avec la même ardeur, un » Apollon, sourd dans sa grotte de Delphes, et » pour nommer les Muses des divinités, en de-» mandant aux bois et aux montagnes ce don » de la parole qui n'est accordé que par Dieu. » Maintenant une autre force, un plus grand » Dieu subjugue mon âme. »

Il y a surtout un grand charme dans les derniers vers d'une seconde épître de Paulin à Ausone; c'est, comme déjà nous l'avons vu, le spiritualisme au lieu de la mythologie; c'est l'amitié ennoblie par une espérance pure et céleste.

« Rien ne t'arrachera de mon souvenir, écrit » Paulin à son ami : pendant toute la durée de » cet âge accordé aux mortels, tant que je serai » retenu dans ce corps, quelle que soit la distance » qui nous sépare, je te porterai dans le fond de » mon cœur. Partout présent pour moi, je te » verrai par la pensée, je t'embrasserai par l'àme; » et, lorsque, délivré de cette prison du corps, je » m'envolerai de la terre, dans quelque astre » du ciel que me place le Père commun, là » je te porterai en » qui m'affranchira » tendresse que j'ai » survivant à nos

par sa celeste ori

» serve ses affection » existence. Pleine

» ne peut oublier, r

Ensuite il repassibroise à Florence, une maison de can Nole, où, trois siècla dédicace du tempannées avec sa femulaes lettres et les veri Nole ayant perdu solui succéder. C'était sion des Goths dans saut. L'évêque tombares; mais ils lui repour sa vertu. Alor

Mens quippe laps De stirpe durat Sensus necesse sin Teneat æque ut Et ut mori, sic o Perenne vivax o Sancti Paulini, O

450 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE l'église à racheter les autres captifs, et à soulager les maux de la guerre. Ce fut l'occupation de ses dernières années.

De tels hommes jetés cà et là dans l'empire étaient une sorte de refuge et de protection publique. Ces peuples barbares, qui envahissaient l'Italie, avec un instinct de destruction, étaient adoucis par la religion des vaincus. Souvent leur fureur s'arrétait à la porte de la basilique chrétienne, où se réfugiaient les enfans et les femmes. Dans la superstition du temps, on célébrait comme un miracle ce témoignage involontaire du sentiment religieux inné dans le cœur de l'homme.

Le culte des saints et des martyrs ramenait pour le peuple une sorte de polythéisme local. On en trouve quelques traces dans les lettres et dans les poëmes de saint Paulin. Ces pieuses croyances y remplacent la métaphysique élevée du christianisme oriental; mais la morale est la même. Le seul discours qui reste de l'évêque de Nole est une éloquente exhortation à l'aumône. L'orateur fait de la charité le premier devoir du chrétien, et le premier titre devant Dieu. Ainsi, sur tous les points du monde, le christianisme était l'espérance des malheureux; et leur nombre même augmentait sa puissance.

SAINT AUGUSTIN.

Nous arrivons à l'homme le plus étonnant de l'église latine, à celui qui porta le plus d'imagination dans la théologie, le plus d'éloquence et même de sensibilité dans la scolastique; ce fut saint Augustin. Donnez-lui un autre siècle, placez-le dans une meilleure civilisation; et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire, comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain. Son esprit subtil et vigoureux a souvent consumé dans des problèmes mystiques une force de sagacité, qui suffirait aux plus sublimes conceptions.

Son éloquence entachée d'affectation et de barbarie est souvent neuve et simple; sa morale austère déplaisait aux casuistes corrompus que Pascal a flétris; ses ouvrages, immense répertoire où puisait cette science théologique, qui a tant agité l'Europe, sont la plus vive image de la société chrétienne, à la fin du quatrième siècle.

Eh quoi! était-ce à Carthage, transformée en colonie romaine? était-ce à Hyppone, à Tagaste, à Madaure, petites villes sans nom, et qui n'ont

pas même de ruines? était-ce sur cette côte d'Afrique, aujourd'hui si barbare, que florissait, cet homme éloquent et ingénieux, ce hardi métaphysicien, qui ressemble quelquefois à Platon, et qui donnait des idées à Bossuet?

On a besoin, pour concevoir ce phénomène, de reporter les yeux sur la civilisation de l'Afrique, depuis la conquête romaine, et surtout depuis le christianisme. On ne se figure ordinairement d'autre Carthage que celle d'Annibal. Mais il ne faut pas oublier que l'ancien territoire de cette république formait une vaste contrée, où se conservait une partie du peuple indigène, et quelques restes des mœurs et de la langue punique; mais où le gouvernement, les tribunaux, les spectacles, le luxe étaient importés de Rome. Carthage, plusieurs fois rebâtie par les Romains, était par la magnificence, et par la richesse, une des premières villes de l'empire, rivale d'Antioche et d'Alexandrie. Elle conservait, sous le pouvoir du proconsul romain, des libertés municipales, et un sénat, ou conseil public révéré dans toute la province d'Afrique. Le génie commerçant de l'ancienne Carthage se retrouvait dans la colonie romaine fondée sur ses ruines. Elle partageait avec l'Égypte le privilège d'alimenter les marchés d'Italie. Son port, ses quais, ses édifices faisaignt l'admiration des étrangers. Une de ses rues, que l'on appelait la rue Céleste, était remplie de temples magnifiques; une

d'or. La nouvelle Carthage ne négligéait pas les lettres; elle avait des écoles nombreuses et célèbres, où l'on enseignait l'éloquence et la philosophie. De longs voiles * blancs suspendus à la porte de ces écoles annonçaient que, sous les fables des poëtes se cachent d'utiles vérités. Carthage avait aussi des théatres empruntés aux Romains. On y représentait les plus beaux ouvrages dramatiques de l'ancienne Rome, et les meilleures imitations de la tragédie grecque. Les comédies que l'Africain Térence, esclave en Italie, avait fait admirer des Romains, étaient maintenant applaudies dans sa patrie devenue romaine par la langue et les mœurs.

Il paraît même que ces imaginations d'Afrique se passionnaient pour les arts, avec une étonnante ardeur, et un enthousiasme moins éclairé, mais aussi vifque celui des peuples de la Grèce. Au second siècle, Carthage était appelée la Muse d'Afrique. On se pressait en foule sur la place publique pour entendre un sophiste, un rhéteur célèbre. Ainsi l'ingénieux Apulée dissertait, devant le peuple de Carthage, sur les fables et la littérature des Grecs, et se vantait des applaudissemens d'une ville si studieuse et si savante **.

^{*} Sancti Augustini Opera, t. I, p. 77.

^{**} Quæ autem major laus aut certior quam Carthagini

Bientôt le christianisme fit paraître à Carthage une autre espèce d'orateurs qui parlaient avec plus de force et de sérieux, pour des intérêts plus élevés. On allait les écouter dans les cavernes et dans les tombeaux. Le culte devint public, fut persécuté, et chaque jour plus puissant.

« Que ferez-vous, disait * Tertullien, de tant de » milliers d'hommes, de femmes de tout âge, de » tout rang, qui présentent leurs bras à vos chaînes? » De combien de feux, de combien de glaives, n'au-» rez-vous pas besoin ? Décimerez-vous Carthage? »

Tel fut le progrès de cet enthousiasme, que là, comme ailleurs, la cruauté des gouverneurs romains fut vaincue par la foule des victimes. Toute la province d'Afrique se remplit d'églises, d'évêchés. Le nombre, la richesse des chrétiens s'accroissaient dans les époques de tolérance. Le zèle et la foi s'exaltaient dans les jours de persécution; et cette alternative favorisait ainsi doublement l'essor du culte nouveau.

Dès le temps de Cyprien, au milieu du troisième siècle, l'église d'Afrique comptait plus de deux cents évêques qui présidaient dans toutes les villes la société chrétienne chaque jour plus nombreuse. Cette civilisation toute ecclésiastique ne laissait

benè dicere, ubi tota civitas eruditissimi estis? (Lucii Apuleii Florida, lib. IV.)

^{*} Tertulliani Opera, p. 88.

pas d'agir puissamment sur l'esprit des peuples. Une bourgade auparavant à demi sauvage, une petite ville reculée et voisine du désert, recevait par l'apostolat chrétien le même symbole, les mêmes livres, et quelque chose de la science, dont le christianisme s'appuyait à Rome et dans la Grèce.

A la vérité, les querelles suivaient cette lumière nouvelle. Il y avait des schismes, des hérésies à Tagaste et à Madaure. Mais cette théologie contentieuse ne faisait qu'exciter encore la vivacité naturelle aux habitans de ces climats. Cette influence servait plus peut-être à aiguiser les esprits qu'à réformer les mœurs. A Carthage, la corruption était affreuse; et, même parmi les chrétiens, de grossiers usages altéraient la pureté du culte. Dans les églises, et sur les tombeaux des martyrs, on célébrait de bruyans festins poussés jusqu'aux désordres de l'ivresse. D'autres coutumes barbares se conservaient dans quelques villes; et généralement une sorte de férocité se mêlait au christianisme des habitans.

Nulle part, en effet, les disputes sur le dogme, ou même sur quelques points de discipline ne furent aussi sanglantes qu'en Afrique. La principale secte fut celle des donatistes, espèce de rigoristes et de mystiques sanguinaires, dont les maximes et les fureurs offrent plus d'un rapport avec celles des anabaptistes et des independans. D'autres sectes étrangères au christianisme, et purement orientales, agitaient encore la turbulente imagination des habitans de l'Afrique. N'alle part la secte des manichéens, qui, partie des confins de la Perse, s'était répandue presque partout sur les pas du christianisme, n'avait plus de partisans et de plus habiles missionnaires. Elle adoptait en partie les dogmes du culte chrétien, contrefaisait sa hiérarchie; et il n'était pas rare de trouver dans une petite ville de la province d'Afrique un évêque catholique, un évêque donatiste, et un évêque manichéen, animant chacun ses sectateurs, se disputant la foi des peuples, et distribuant des livres et des symboles.

C'est au milieu de cette agitation des esprits, dans cette Babel des opinions humaines, dans ce chaos de passions religieuses, que naquit Augustin, avec une imagination ardente, insatiable de science, de plaisirs et d'amour. Sa mère était catholique fervente; son père païen, ou indifférent; un de ses parens donatiste. La ville de Tagaste, où il naquit, avait récemment passé de la secte de Donat à la communion de Rome.

Il étudia d'abord dans la ville de Madaure, puis à Carthage. L'éloquence ne lui suffisait pas; il avait le besoin de croire, et cherchait la vérité. Il crut la voir dans la secte des manichéens, dont la métaphysique subtile et merveilleuse plaisait à son esprit. Sa mère, pleine d'horreur pour cette secte, DANS LE QUATRIÈME SIÈCLE.

suppliait les évêques chrétiens de le voir et de le ramener; l'un d'eux lui dit ces belles paroles : « Allez en paix, et continuez de prier pour lui; » car il est impossible qu'un fils pleure avec tant » de larmes périsse jamais. »

Augustin était revenu près de sa mère à Tagaste, où il enseignait la rhétorique; mais le regret qu'il eut de la mort d'un ami l'éloigna de nouveau de cette ville, et le fit retourner à Carthage, toujours maître d'éloquence, manichéen peu convaincu, et philosophe emporté par les plaisirs. Ses doutes religieux redoublèrent par des conférences avec un docteur manichéen.

On sait comment, lassé de tout, il vint à Rome, pais à Milan, où il fut envoyé par Symmaque pour enseigner l'éloquence; on sait comment il fut touché des paroles de saint Ambroise, se retira dans la solitude, et fixa dans le christianisme la longue inquiétude de son esprit et de son cœur. Que pouvait alors offirir le monde profane, pour retenir un génie tel que celui d'Augustin? Tout, dans l'ordre civil, était asservi et dégradé: la religion seule était libre et conquérante. Augustin, rhéteur à Milan, avait eu le privilége de prononcer le panégyrique du consul alors en fonction. Quelle tâche mesquine pour son éloquence!

Le christianisme, au contraire, nouvrissait son ame de spéculations sublimes, l'enivrait de cet amour idéal, qu'il avait cherché jusque dans les plaisirs des sens, et lui promettait cette jénissance si douce de régner sur les ames.

C'est dans les propres écrits d'Augustin, c'est dans le plus original de tous, dans ses confessions, qu'il faut chercher la première partie de sa vie, qui n'est autre que l'histoire de ses passions et de ses pensées. On défigurerait, en voulant les reproduire, ces peintures si fortes et si naïves d'une âme ambitieuse, aimante, que le plaisir enivre et ne satisfait pas, que la célébrité fatigue, que l'étude même agite, et qui poursuit toujours une fantastique espérance de bonheur et de vérité. C'est la maladie des hommes de génie, dans les jours de décrépitude sociale. Quand il n'y a plus ni liberté, ni patrie, ni passion des arts, quand les âmes vulgaires sont éteintes par le malheur, ou plongées dans le matérialisme d'un grossier bien-être, alors celles qui se détachent de cette tourbe rampante, aspirent vers un autre monde. Le spiritualisme naît du désespoir ou du dégoût; alors, comme la vie sociale n'offre rien de grand, souvent cette ardeur du génie, privilége de quelques hommes, s'emporte et s'égare en spéculations mystiques. Ils sont enthousiastes du ciel, parce qu'ils ne sont pas assez dignement occupés sur la terre. Leur âme incapable d'inaction prend l'infini pour carrière.

Augustin a lui-même décrit ces choses avec une

vivacité merveilleuse. Depuis quelque temps il était plus agité qu'à l'ordinaire : il fréquentait l'église chrétienne; il lisait les livres des apôtres; il repassait dans sa pensée l'exemple de Victorin, rhéteur comme lui célèbre, qui, sous le règne de Julien, avait quitté son école plutôt que sa foi. La visite d'un de ses compatriotes qui lui raconta ce qu'il avait vu des solitaires d'Égypte, vint porter le dernier coup à son âme. Il faut l'entendre luimême :

« Dans cette lutte violente de l'homme inté-» rieur, dans ce combat que je livrais hardiment à » mon cœur, le visage troublé, je saisis Alype, et » m'écriai *: Où sommes-nous? qu'est-ce que cela? » que viens-tu d'entendre?Lesignoransse hâtent, et » ravissent le ciel; et nous, avec nos sciences sans » cœur, nous nous roulons dans la chair et le sang. » Parce qu'ils nous ont précédés, est-il honteux de » suivre? N'est-il pas plus honteux de n'avoir pas » même la force de suivre? Je dis encore je ne sais » quelles choses semblables ; et je m'elançai loin de » lui, dans ce mouvement impétueux, tandis qu'il » se taisait, me regardant avec surprise; car ce » n'était pas ma voix ordinaire. Mon visage, mes » yeux, l'accent de ma voix exprimaient mon âme, » au delà de mes paroles.

» Il y avait, dans notre demeure, un petit jardin

^{*} Sancti Augustini Opera, t. Ier., p. 152.

» Je m'avançai donc dans ce jardin; et Alype
» me suivait pas à pas. Moi, je ne m'êtois pas
» cru seul avec moi-même, tandis qu'il était là;
» et lui pouvait-il m'abandonner, dans le trouble
» où il me voyait? Nous nous assimes dans l'en» droit le plus éloigné de la maison; je frémissais
» dans mon âme, et je m'indignais de l'indigna» tion la plus violente, contre ma lenteur à fuir
» dans cette vie nouvelle, dont j'étais convenu
» avec Dieu, et où tout mon être me criait qu'il
» fallait entrer. »

Augustin retrace toute cette tragédie intérieure de l'ame, avec une profondeur et une naïveté d'émotion bien rare dans l'antiquité. Nulle part en ne voit mieux ce caractère de réflexion et de tristesse, que le culte chrétien développait dans l'homme. Il semble qu'on n'avait jamais ainsi raconté l'histoire anecdotique de l'ame, en surprenant ses plus vagues désirs, ses plus furtives émotions.

« Cependant Alype, assis à mon côté, attendait » en silence la fin de ce mouvement extraordi-

» naire. Mais lorsqu'une méditation attentive eut » tiré du fond de moi-même toute ma misère, et » l'eut entassée devant mes yeux, je sentis s'éle-» ver en moi un orage chargé d'une pluie de lar-» mes. Pour le laisser éclater tout entier, je » m'éloignai d'Alype; car la solitude me parais-» sait plus favorable à l'occupation de pleurer. » Je me retirai assez loin, pour que sa pré-» sence ne me fût plus importune. Tel j'étois » alors, et il le comprit; j'avais dit seulement » quelque chose où le son de ma voix semblait » déjà appesanti par mes pleurs : il s'était levé, » et il resta près du lieu où nous avions été assis: » il était immobile de stupeur. Moi, je me jetai à » terre sous un figuier, je ne sais pourquoi; et je » donnai libre cours à mes larmes; elles jaillissaient » à grands flots, comme une offrande agréable pour » toi, ô mon Dieu! et je t'adressais mille chose, » non pas avecces paroles, mais dans ce sens: O Sei-» gneur! jusqu'à quand t'irriteras-tu contre moi? » Ne te souviens plus de mes anciennes iniquités. » Car je sentais qu'elles me retenaient encore. Je » laissais échapper ces mots dignes de pitié: » Quand? quel jour? demain? après-demain? » pourquoi pas encore? pourquoi cette heure » n'est-elle pas la fin de ma honte? » Je me disais ces choses, et je pleurais avec » amertume dans la contrition de mon cœur. » Voilà que j'entends sortir d'une maison une

» voix, comme celle d'un enfant ou d'une jeune » fille, qui chantait et répétait en refrain ces » mots: «Prends, lis; prends, lis.» Changeant » aussitôt de visage, je me mis à chercher avec la » plus grande attention, si les enfans, dans quel-» ques-uns de leurs jeux, faisaient usage d'un » refrain semblable; je ne me souvins pas de l'a-» voir jamais entendu. J'arrêtai mes larmes, et me » levai, ne voyant là qu'un ordre du ciel- qui » m'était donné d'ouvrir un livre, et de lire le » premier chapitre que je trouverais.

» J'avais entendu dire d'Antoine qu'il avait été » avertipar une lecture de l'Évangile, au milieu de » laquelle il était survenu par hasard, prenant pour » lui les paroles qu'on lisait : « Va, vends toutce » que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu » auras un trésor dans les cieux. » Cet oracle, ô » mon Dieu! l'avoit sur-le-champ tourné vers toi. » Ainsi je revins, à grands pas, au lieu où était » assis Alype; car j'y avais laissé le livre de l'A-» pôtre, lorsque je m'étais levé. Je le pris, je l'ou-» vris, et je lus en silence le premier chapitre où » tombèrent mes yeux : « Ne vivez pas dans les » festins, dans l'ivresse, dans les plaisirs et les » impudicités, dans la jalousie et la dispute; mais » revêtez-vous de Jésus-Christ, et n'ayez pas de » prévoyance pour le corps, au gré de vos sensua-» lités. Je ne voulus pas lire au delà; et il n'en était » pas besoin. Aussitôt en effet que j'eus achevé

» cette pensée, comme si une lumière de sécurité
» se fût répandue sur mon cœur, les ténèbres du
» doute disparurent.

» Alors ayant marqué le passage du doigt, ou
» par quelque autre signe, je fermai le livre, et
» le fis voir à Alype.

Ce pieux délire, cette éloquente extase explique assez quelle force d'imagination Augustin devait porter dans sa foi nouvelle; cependant il montra beaucoup de calme, pour exécuter son projet de quitter le monde. Quoique souffrant de la poitrine *, il attendit les vacances de l'école de Milan; et alors, ayant averti les principaux citoyens de lui chercher un successeur, il se retira dans une maison de campagne avec sa mère, son fils naturel Adéodat, ses amis Alype et Nébride, et deux jeunes élèves, dont il voulait surveiller les études. La méditation, la promenade, et les entretiens de philosophie religieuse, occupaient la petite société.

Augustin écrivit beaucoup dans cette retraite, tout en prenant soin de l'éducation de ses élèves. Son premier ouvrage fut un traité contre la secte académique, dont le scepticisme ne convenait pas à l'état de son âme. Il écrivit ensuite sur la vie heureuse, à laquelle il se croyait enfin parvenu, et sur l'ordre, c'est-à-dire la Providence.

Ces ouvrages sont en forme de dialogues. Il y

^{*} Sancti Augustini Opera, t. I, p. 317.

introduit, comme interlocuteurs, tantôt ses deux amis, et tantôt ses jeunes élèves. Les détails en sont pleins de charme. L'entretien commence quelquefois dans la salle des bains, quelquefois par un beau soleil d'hiver, dans une prairie voisine de la maison; on l'interrompt pour lire un demi-volume de Virgile*, charmante préoccupation, qu'Augustinne se reprochait pas encore. La vive ardeur des deux jeunes gens, cet emportement de leur âge qui contraste avec la gravité de leurs études, les petits incidens de la dispute, et les mouvemens de l'amour-propre, tout est rendu avec une grâce infinie.

Augustin appelle sa mère à ses entretiens, et croit remarquer en elle une rare sagacité pour la philosophie : lui-même parle avec beaucoup d'élévation et de subtilité sur Dieu, l'âme et la vérité; mais il ramène tout à la foi chrétienne, et à la règle des mœurs.

« Dieu, dit-il **, ne nous écoutera pas, si nous » ne sommes vertueux; ainsi, demandons à Dieu, » non pas des richesses, ou des honneurs, ou » toutes ces choses périssables qui cèdent au moin-» dre obstacle, mais ces biens de l'âme qui peu-» vent nous rendre bons et heureux; et pour que » de tels vœux soient énoncés avec ardeur, je t'en

^{*} Dimidium volumen Virgilii audire. (Sancti Augustini Opera, t. I, p. 325.)

^{**}Sancti Augustini Opera, t. I, p. 351.

» charge, ô ma mère, aux prières de qui j'ai » surtout confiance; et je m'assure alors que Dieu » aura disposé mon âme de telle sorte, que je ne » préfère rien à la découverte de la vérité, et que » je n'aie pas d'autre volonté, d'autre pensée, » d'autre amour. »

Un autre ouvrage de la même époque, et d'une forme plus singulière, ce sont les soliloques, dans lesquels Augustin converse avec la raison. Jamais on ne réunit tant de fine dialectique, et de sensibilité rêveuse; le tour subtil de l'imagination africaine s'y mêle à une sorte de curiosité naïve: « Je veux, dit Augustin, savoir Dieu et l'âme. » Et il entend la raison, qui lui répond: « Ne veuxtu rien savoir de plus? » Toutesois le génie du philosophe africain jette quelques traits de lumière sur ces grandes questions; il y a quelque chose de sublime dans la manière dont il prouve l'immortalité de l'âme, par la nature immortelle de la vérité, dont notre âme est le sanctuaire et le juge.

Telles étaient les méditations d'Augustin, se préparant au christianisme. Après quelques mois de retraite à la campagne, il revint à Milan avec son fils et Alype, et reçut avec eux le baptême des mains de saint Ambroise. Il résolut alors de retourner en Afrique suivi de sa famille et de ses amis. Il vint à Ostie pour s'embarquer; mais là, sa mère tomba malade, et mourut au bout de quelques jours; sa douleur sut extrême. Il renonça d'abord à son

466 / DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

voyage, et s'arrêta quelque temps à Rome, où il écrivit un traité des mœurs de l'Église catholique, et combattit les manichéens, dont il avait si long-temps étudié la croyance.

La victoire de Théodose sur Maxime ayant pacifié tout l'empire, Augustin repassa en Afrique; et, après quelque séjour à Carthage, il se retira près de Tagaste, sa patrie, dans une terre qu'il avait; il s'y livrait, avec ses amis, à la méditation des Écritures et à la prière. Augustin, dans ses contemplations religieuses, n'aspirait pas même au sacerdoce; mais une circonstance l'ayant conduit à Hyppone, l'évêque de cette ville, qui, Grec de naissance, avait de la difficulté pour prêcher en langue latine, résolut de l'ordonner prêtre, afin de trouver un secours dans son éloquence.

On conçoit assez combien les écrits d'Augustin, déjà célèbres dans l'église d'Occident, devaient avoir d'éclat aux yeux des prosélytes chrétiens d'une petite ville d'Afrique. Le peuple d'Hyppone se saisit d'Augustin, malgré ses refus, et le demanda pour prêtre. L'évêque Valère le fit prêcher dans son église à sa place, comme Chrysostome avait remplacé Flavien dans l'église d'Antioche. Augustin parlait avec une émotion extraordinaire; il s'attendrissait jusqu'aux larmes. Ses discours animés de vives images saisissaient l'esprit des Africains. C'est ainsi qu'il fit abolir l'usage des festins sur les tombeaux des martyrs, en retenant

par ses paroles le peuple dans l'église, le jour même où se célébrait d'ordinaire cette fête licencituse. En même temps, il s'occupait d'élever de jeunes enfans *, il adoucissait le sort des esclaves, il communiquait par ses lettres avec les diverses sociétés chrétiennes de l'Afrique.

Valère vieillissant le fit nommer son coadjuteur, avec le titre d'évêque. Augustin continua de conduire le peuple d'Hyppone, préchant l'union et la charité, et donnant par sa vie la preuve de sa foi. Il fit bâtir dans cette ville un hospice pour les étrangers; il établit l'usage de donner chaque année des vêtemens aux pauvres; il fit vendre une fois les vases sacrés, pour racheter les captifs.

Il quittait rarement Hyppone, et seulement pour aller à Carthage, ou à Madaure, dont les habitans étaient encore en partie attachés au paganisme; mais de son modeste asile, Augustin portait ses regards et ses travaux sur tout le monde chrétien. Rien ne peut donner l'idée de cet ardent apostolat: prédication morale, livres de philosophie, controverses avec les païens, les sectaires et les docteurs de sa communion; il suffisait à tout.

Du fond de l'Orient, Jérôme, dont il avait censuré quelques ouvrages, lui écrivait: « Ne » force plus au combat un vieillard qui se repose, » et qui depuis long-temps est vétéran. Toi,

^{*} De Opere Monachorum, cap. xx.

» qui es jeune, et placé dans la chaire épiscopale, » instruis les peuples, et enrichis Rome des mois-» sons de l'Afrique. Moi, il me suffit, près d'un » disciple et d'un lecteur, de murmurer quelques » mots dans l'humble cellule d'un cloître. »

Augustin avait donné l'exemple de cette vie monastique si commune en Orient. Bientôt les couvens se multiplièrent dans la province d'Afrique; Carthage en fut remplie. Dans quelquesuns, les moines vivaient du travail de leurs mains, et suivaient le précepte de l'Apôtre: « Ce-» lui qui ne veut pas travailler ne doit pas man-» ger. » Mais le plus grand nombre était oisif, et alléguait ces autres paroles de l'Évangile: «Voyez » les oiseaux du ciel; ils ne sèment pas; et les » lis des champs, ils ne filent pas. »

Augustin blama dans un écrit cette pieuse paresse, en y opposant la vie rude et laborieuse de l'épiscopat. Il peint avec un énergique mépris la fainéantise de ces moines mendians. « Ils vont, dit-il, » avec un froc, de province en province, ne s'arrê» tant nulle part, et changeant à tout moment de » demeure. Les uns portent des reliques saintes, » ou prétendues telles, et les font valoir. D'auvires se targuent seulement de leur habit et de » leur pieuse profession; d'autres, ne se faisant » faute de mentir, racontent qu'ils vont au loin » visiter leurs parens. Tous demandent, tous eximent qu'on leur donne, ou pour subvenir aux be-

» soins d'une pauvreté qui les rend si riches, ou » pour récompenser une vertu qui n'est qu'hypo-» crisie. »

Mais le plus grand combat d'Augustin était contre les manichéens et les donatistes. Dans ce siècle, où tout le monde était fou de théologie, la petite ville d'Hyppone, habitée par des mariniers indigènes et quelques familles romaines, devenait un amphithéâtre scolastique, où des docteurs manichéens se présentaient pour entrer en lice contre le célèbre évêque; c'était un grand spectacle. Tout le peuple y assistait avec curiosité. Des greffiers publics tenaient registre des objections et des réponses.

Les manichéens n'étaient que des mystiques et des illuminés; ils s'abstenaient dans leur diéte pythagoricienne de toutes les choses qui avaient eu vie. La plupart de leurs rêveries étaient innocentes. Et, quoique frappés par de cruels édits, sous Théodose et ses fils, on ne voit pas qu'ils aient usé de représailles. Mais les donatistes, plus nombreux, et d'humeur plus violente, ensanglantèrent souvent l'Afrique, où leur secte était née; comme presque toutes les sectes, ils renfermaient, deux partis, les modérés et les furieux. Les premiers, qui se composaient de quelques prêtres ou de riches citoyens des villes, soutenaient des discussions, écrivaient des livres, et tâchaient d'éluder les édits impériaux qui leur interdisaient le

470 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE droit de tester, et leur infligeaient la peine de l'amende et du bannissement.

Les autres, que l'on nommait circoncellions, presque tous paysans ou pâtres des villages de Mauritanie et de Numidie, n'avaient qu'un fanatisme farouche entretenu par les discours de quelques prêtres plus féroces que leurs ignorans sectateurs. A certaines époques ils abandonnaient par troupe leur demeure, erraient dans les campagnes, dévastaient les propriétés de la secte dominante, et quelquefois massacraient les prêtres catholiques qui tombaient dans leurs mains. Ils se croyaient alors visités par l'esprit divin, et prenaient leurs meurtres pour des holocaustes agréables à Dieu.

La rigueur des lois, et même la cruauté des soldats romains, ne pouvoit rien sur ces hommes; on les tuait sans les émouvoir. Ils se vantaient du nombre de leurs saints. Souvent, parmi eux, des hommes et même des femmes se donnoient la mort par le fer, ou en se précipitant, comme pour devancer le martyre.

Augustin passa la plus grande partie de sa vie à combattre la doctrine des donatistes, et quelquefois invoqua contre eux les édits et les magistrats. Il veut cependant toujours que l'on s'abstienne à leur égard de la peine de mort, lors même qu'ils ont répandu le sang de leurs adversaires. Tel est le vœu qu'il a consigné dans une lettre au tribun de la province, vœu mémorable qui mé-

riterait d'être inscrit dans notre législation moderne, encore si prodigue de la peine de mort :

Augustin, au tribun Marcellin, très-auguste seigneur et très-cher fils, salut en Dieu.

« * J'ai appris que ces circoncellions, et ces clercs » du parti donatiste, que l'autorité publique avait » transférés de la juridiction d'Hyppone à votre » tribunal, avaient été entendus par votre excel-» lence; et que la plupart d'entre eux avaient » avoué l'homicide qu'ils avaient commis sur le » prêtre catholique Restitute, et les blessures qu'ils » ont faites à Innocent, prêtre catholique, en lui » crevant un œil et en lui coupant un doigt. Cela » m'a jeté dans une grande inquiétude que votre » excellence ne veuille les punir avec toute la rigueur » de lois, en leur faisant souffrir ce qu'il ont fait! » Aussi j'invoque par cette lettre la foi que vous » avez en Jésus-Christ; et, au nom de sa divine » miséricorde, je vous conjure de ne point faire » cela, et de ne point permettre qu'on le fasse. » Quoique nous puissions en effet paraître étrangers » à la mort de ces hommes qui sont soumis à votre » jugement, non sur notre accusation, mais sur l'a-» vis de ceux auxquels est confié le soin de la paix » publique, nous ne voulons pas que les souffrances » des serviteurs de Dieu soient vengées, d'après la

^{*} August. Opera, t. II, p. 396.

» loi du talion, par des supplices semblables. Non » que nous voulions empêcher qu'on ôte aux » hommes coupables le moyen de mal faire; mais » nous souhaitons que ces hommes, sans perdre la » vie, et sans être mutilés, en aucune partie de leur » corps, soient par la surveillance des lois, ra-» menés, d'un égarement furieux, au calme du » bon sens, ou détournés d'une énergie malfai-» sante, pour être employés à quelque travail utile. » Cela même est encore une condamnation : mais » peut-on ne pas y trouver un bienfait plutôt » qu'un supplice, puisqu'en ne laissant plus de » place à l'audace du crime, elle permet le re-» mède du repentir? Juge chrétien, remplis le de-» voir d'un père tendre; dans ta colère contre le » crime, souviens-toi cependant d'être favorable à » l'humanité; et en punissant les attentats des » pécheurs, n'exerce pas toi-même la passion de » la vengeance.»

Augustin terminait cette lettre touchante par des raisons prises dans l'intérêt du christianisme, et qui lui commandaient la douceur: « J'atteste, » disait-il, que cela seul est utile, est salutaire » à l'église catholique; ou pour ne point paraître » sortir de ma juridiction, je l'atteste du moins » de l'église d'Hyppone. Si tu ne veux pas écouver la prière d'un ami, écoute le conseil d'un » évêque. » Il adressait pour le même sujet une lettre non moins expressive au proconsul d'Afri-

que. «Épargne, lui disait-il, ces coupables conyaincus; laisse-leur la vie, et le temps du repentir.»

Cependant le même homme qui a écrit ces belles paroles en faveur des circoncellions coupables, approuva * les rigueurs, les prohibitions, les amendes employées pour convertir à la religion les donatistes même paisibles. Il répéta ** dans ses controverses, et dans ses lettres, qu'il était bon de forcer les hommes à sortir d'erreur. Il justifia les décrets des empereurs à cet égard, et vanta *** les conversions arrachées par de telles violences. Nous ne rappellerions pas cette triste doctrine, si dans le dix-septième siècle l'intolérance religieuse ne s'en était sait un argument et une autorité.

En présence de ces sectes chrétiennes, tyranniques ou persécutées, le paganisme conservait dans l'Afrique d'assez nombreux adorateurs. Il avait encore, malgré les édits impériaux, des temples, des prêtres et des sacrifices. Quelques-uns de ces rites empreints de la barbarie punique, se liaient à des souvenirs antérieurs à la conquête romaine, et se conservaient dans plusieurs villes, comme un reste d'indépendance et de patriotisme. Les païens d'Afrique donnaient aux chrétiens même nationaux le nom de romains; et cela seul

^{*} Sancti Augustini Opera, t. IV, p. 78.

^{**} *Ibid.*, t. IV, p, 595.

^{***} Ibid., t. IX, p. 213.

474 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE explique la résistance à un culte qui semblait celui du vainqueur.

Grossier et féroce dans la foule, ce paganisme s'était fort épuré dans quelques hommes plus instruits; et les ouvrages d'Augustin nous offrent à cet égard de curieux monumens. Moins occupé des païens que des donatistes, il eut cependant des discussions fréquentes avec les premiers; il les recevait même à sa table; et le goût des sciences le rapprochait de quelques-uns de ces hommes zélés pour la philosophie grecque, et l'érudition mythologique.

Leurs lettres conservées parmi les siennes sont un curieux témoignage. Un savant grammairien de Madaure, Maxime, lui écrivait, pour expliquer son paganisme, et se plaindre que l'on préférait d'obscurs martyrs aux anciens dieux du monde: « Qu'il existe, dit-il *, un dieu souverain, sans com- » mencement, sans postérité, qui est comme le » père tout-puissant de la nature, il n'est personne » assez déraisonnable, assez aveugle, pour ne pas » le reconnaître avec certitude; eh bien! les ver- » tus de ce Dieu répandues dans l'œuvre de la » création, nous les invoquons sous des noms di- » vers, parce que nous ignorons le nom propre » qui lui convient à lui-même. En effet, le mot » Dieu est un nom commun à tous les cultes; ainsi

^{*} Sancti Augustini Opera, t. II, p. 19.

» donc, tandis que nous adressons, aux différentes
» parties de ce grand être, différens hommages,
» nous l'adorons tout entier.

Après quelques autres réflexions, le philosophe de Madaure terminait par ces paroles non moins remarquables : « Mais je suis trop vieux » pour m'engager dans ce combat, et je m'en rap- » porte volontiers à la sentence du poëte de » Mantoue :

..... Trahit sua quemque voluptas.

- » Cependant, je ne doute pas, homme illustre,
- » déserteur de ma religion, que cette lettre, si par
- » hasard elle tombe dans des mains étrangères, ne
- » périsse par les flammes, ou de toute autre manière;
 » s'il en arrive ainsi, on aura détruit un papier,
- » et non ma doctrine, dont l'original subsistera
- » dans tous les cœurs religieux.
- » Puissent te conserver les dieux, par l'entre-
- » mise desquels, nous tous mortels qui habitons
- » la terre, nous honorons et nous adorons sous
- » mille modes divers, et dans une discordante
- » harmonie, le père commun des dieux et des » mortels!»

A côté de cette philosophie religieuse du paganisme, on peut voir en quelque sorte la mysticité du même culte, dans les confidences d'un autre contemporain auquel l'évêque d'Hyppone avait demandé quelques détails sur sa croyance, per476 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE suadé, lui disait-il, que lorsqu'on est homme de bien, le reste de la doctrine était facile à trouver.

Ce païen, qui probablement était pontise des dieux, lui répond avec une vénération un peu timide, et expose sa doctrine qu'il sait remonter à Orphée et à Trismégiste: elle consiste toute entière à se rapprocher de Dieu par l'exaltation et la pureté de l'âme. «Comme je m'avoue *, dit-il, encore peu » capable de parvenir à cette demeure du souverain » bien, où m'appelle mon sacerdoce, je rassemble » au moins des provisions pour le voyage. » Et il explique alors que par la piété, la pureté, la justice, on s'élève sous la protection des dieux secondaires vers le dieu universel et inessable, dont les vertus sont ce que les chrétiens appellent des anges.

« C'est par cette route, dit-il, que purifié sui-» vant les sacrifices et les expiations antiques, et

» allégé par de religieuses abstinences, on s'élève,

» par l'âme et par le corps, jusqu'à Dieu. Quant au » Christ, Dieu matériel et spirituel de ta croyance,

» par lequel tu es sûr d'arriver jusqu'au Père souve-

» par lequel tu es sur d'arriver jusqu'au Père souve-» rain, je n'ose, ni ne puis exprimer ce que je pense.

» Ce que j'ignore, je crois impossible de le définir. »

Mais le peuple païen n'entendait rien à ce culte extatique ou rationnel. Dans la ville de Suffecte, en Numidie, pour venger le renversement d'une statue d'Hercule, soixante chrétiens furent massacrés par

^{*} Sancti Augustini Opera, t. II, p. 846.

les habitans. A Hyppone même les païens attaquèrent l'église chrétienne dans un jour de fête: l'apostolat d'Augustin adoucit un peu ces mœurs féroces. En même temps, il * s'opposait au zèle intéressé de certains chrétiens, ardens à détruire les temples, les idoles et les bois sacrés, pour en recueillir le butin. Il prêchait la paix par ses paroles et par son exemple. Au milieu du combat des sectes, sa vertu était vénérée dans toute l'Afrique.

Mais tandis que d'un bout de l'empire à l'autre les esprits étaient possédés de cette manie religieuse, tandis que les disciples de Chrysostome étaient persécutés dans la Grèce, que les restes de l'arianisme agitaient la Gaule et l'Italie, que les fureurs des donatistes opprimes ensanglantaient l'afrique, et que partout de jeunes Grecs et de jeunes Romains restaient oisivement plongés dans la contemplation et la prière, du fond du Nord accouraient à cheval, et sur des chariots de guerre, des hommes féroces, impitoyables, acharnés à détruire. Ils chassaient devant eux un peuple timide. Convertis, sans êtres humanisés, dans leur christianisme grossier qu'enflammait l'esprit de secte, ils brûlaient les villes et les temples; tout fuyait, tout périssait devant eux; ils étaient aux portes de Rome avec Alaric à leur tête.

^{*} Sancti Augustini Opera, t. II, p. 111.

478

Deux fois ce chef ranconna Rome sans la prendre. Il lui donna même un roi, tandis que le faible. Honorius cachait dans Ravennes sa pourpre impériale. Puis enfin Alaric, lassé de faire de Rome un jouet, la brisa. Chose singulière! avant ce dernier coup, Rome était redevenue presque païenne! La peur s'était réfugiée vers les antiques idoles. Des cérémonies défendues par les lois de Gratien et de Théodose avaient publiquement reparu. Le préfet de Rome avait appelé des aruspices toscans; et le dernier de ces consuls, vain simulacre de l'ancienne république, ressuscita, par une autre parodie, les cérémonies augurales le jour de son installation. Cette année même, en 410, Rome fut prise d'assaut, et désolée par le meurtre et le pillage; il n'y eut d'asile que dans les églises chrétiennes.

La manière dont cette calamité fut ressentie par tous les peuples chrétiens, est un des traits mémorables de cette époque. Beaucoup de familles illustres avaient fui, et elles portaient avec elles, en Afrique et en Asie, le récit et l'image de ce grand désastre; mais le monde, ce monde romain composé de vaincus, apprit cette nouvelle avec une sorte de joie. Le génie chrétien secondant la vieille jalousie des nations triomphait de voir tomber la ville enivrée du sang des martyrs.

On aperçoit ce sentiment à travers l'éloquente pitié qu'exprime l'évêque d'Hyppone, dans plusieurs discours prononcés à l'époque de ce désastre. Cependant une grande récrimination s'élevait de la part de tous ceux qui n'étaient pas chrétiens: ils reprochaient au christianisme la dernière catastrophe de l'empire; ils rappelaient les anciennes prospérités de Rome sous le culte des dieux. Augustin, qui recevait en Afrique, avec la plus généreuse charité, les victimes échappées du sac de Rome, voulut, il nous l'apprend lui-même, répondre à ces reproches par un grand ouvrage d'histoire et de philosophie; c'est la Cité de Dieu, monument curieux d'érudition et de génie! vivant parallèle des deux civlisations qui précédaient le moyen age, et qui mouraient en se combattant!

Les infatigables travaux de l'ambition, les conquêtes, la gloire y sont jugés par l'abnégation chrétienne; c'est l'oraison funèbre de l'empire romain prononcée dans un cloître. Quand un voyageur moderne passe à Rome, son imagination est assaillie par les plus grands contrastes des choses humaines: il voit des processions de moines dans le Forum; il entend de pieuses psalmodies près des lieux où parlaient Cicéron et César; il aperçoit, sous la Rome nouvelle, pleine d'étrangers et d'oisifs, cette puissante et laborieuse Rome, dont il ne reste que des ruines et des épitaphes; mais, dans une révolution si prodigieuse, il entrevoit cependant la grandeur de cette domina-

tion spirituelle qui fut exercée par la Rome pontificale, et qui est tombée comme la première: Tel est presque le spectacle que l'ouvrage d'Augustin fait passer sous nos regards. Sans doute la marque du temps se trouve dans une foule d'argumens subtils ou de mystiques hyperboles; mais on y sent cette première sève de christianisme, dont parle Bossuet; une ardente conviction anime tout l'ouvrage, et cette conviction est l'arrêt de mort de l'ancienne société. Il est peu de livres où l'on puisse découvrir plus de détails précieux sur les mœurs et la philosophie antiques; mais un plus grand objet vous saisit : on regarde cette cité céleste que la croyance des peuples substituait aux intérêts de gloire et de patrie; on conçoit alors que l'empire devait périr, quand tout ce qui restait d'énergie morale dans le monde civilisé se tournait vers ces pieuses contemplations, et cédait l'univers aux Barbares.

A la même époque où saint Augustin commençait ce vaste ouvrage, il était l'oracle d'un grand concile convoqué dans Carthage, et où les six cents évêques de l'Afrique se trouvaient partagés en nombre égal de catholiques et de donatistes. Augustin, à la tête des premiers, offrait, s'il était vaincu dans cette conférence, d'abandonner l'épiscopat, et il promettait à ses adversaires, quel que fût le succès, la conservation de leurs titres et de leurs honneurs. Il sortait à peine de ce débat,

qu'il tourna ses efforts contre l'hérésie de Pélage, singulier monument de la subtilité humaine, mystique labyrinthe du fatalisme et de la liberté, qui s'élève tout à coup entre les invasions des Goths et celles des Vandales! Augustin, avec l'ardeur de son génie et de sa foi, combattit sous toutes les formes la doctrine de Pélage, un moment adoptée par le pontife de Rome.

Un concile d'Afrique se réunit à sa voix, pour proscrire cette doctrine nouvelle, que le moine anglais Pélage enseignait dans Jérusalem à de nobles Romaines échappées des ravages de l'Italie. Mais pendant que les docteurs d'Afrique étaient profondément occupés de ces controverses, l'empire d'Occident, mutilé par la perte de Rome, tombait en pièces de toutes parts. Les Goths régnaient dans la Grèce et la moitié de l'Italie. Les Vandales désolaient l'Espagne; les Francs ravageaient les frontières de la Gaule; et les Huns étaient en marche, pour écraser peuples civilisés, et peuples barbares.

L'Afrique ne pouvait échapper à tous ces fléaux. Le comte Boniface, gouverneur de cette province, et l'un des premiers généraux de l'empire, fut calomnié dans la cour de Ravenne, où les soupçons et l'intrigue s'augmentaient en proportion de la faiblesse. Ce gouverneur romain, ayant perdu sa femme, voulut se faire moine; mais il se ravisa; et quelque temps après, il prit en mariage une nièce de Genseric, roi des

Vandales établis en Espagne. Cette alliance augmenta les mécontentemens de la cour de Ravenne qui destitua le comte Boniface, et sur son refus de se soumettre, le fit déclarer ennemi de l'empire. Le Romain offensé prit les armes, et, pour se défendre, appela les Vandales. Ces Barbares passèrent en Afrique au printemps de l'année 428, sur des vaisseaux prêtés par le gouverneur romain. Ils prirent possession de la Mauritanie qu'il leur cédait; mais bientôt, peu satisfaits de leur partage, ils désolèrent les cantons voisins, et menacèrent toute la province alors florissante.

Rien de plus curieux pour l'histoire que le langage d'Augustin à ce général romain, qui perdait son pays par ambition et par colère. On y voit quel singulier pouvoir l'esprit religieux exerçait sur des hommes emportés par les passions les plus violentes. Augustin, après quelques pieuses formules, arrive aiusi à la cruelle apostasie du gouverneur d'Afrique:

« Souviens-toi *, « lui dit-il, » quel tu étais, tant » qu'a vécu ta femme de religieuse mémoire, et » dans les premiers jours de sa mort; à quel point » la vanité du siècle te déplaisait, combien tu dé-» sirais le service de Dieu. Nous en sommes té-» moins, nous à qui tu ouvris alors ton âme et tes » pensées; nous étions seuls avec toi, moi et mon

^{*} Sancti Augustini Opera, t. II, p. 860.

» frère Alyppe; car je ne pense pas que les soucis
» du monde, dont tu es accablé, aient eu assez
» de pouvoir pour effacer entièrement ces choses
» de ton souvenir; tu voulais abandonner tous les
» soins publics qui t'occupaient, pour te retirer
» dans un saint repos, et vivre dans cette vie où
» les solitaires se consacrent à Dieu.

» Qui t'en a détourné? sinon la réflexion que » tu as faite, d'après nos avis, que tu serais bien » plus utile aux églises, en continuant à les dé-» fendre du ravage des Barbares, et en ne pre-» nant toi-même du monde que ce qui est néces-» saire au soutien de la vie, sous le bouclier d'une » austère continence, et défendu au milieu des » armes temporelles par les armes de l'esprit, qui » sont plus fortes et plus sûres. »

Après avoir rappelé ces promesses oubliées, Augustin touche avec un art singulier à la trahison du gouverneur : « Que dirai-je de la désolation de » l'Afrique, du ravage que font les Barbares, pen- » dant que tu es retenu par des intérêts de fa- » mille, et que tu n'ordonnes rien pour détourner » ces maux? Qui aurait supposé, qui aurait craint » que, Boniface, comte du palais et de l'Afrique, » occupant cette province avec une si grande ar- » mée et une si grande puissance, les Barbares » deviendraient si hardis, avanceraient si loin, » désoleraient un si grand espace, et rendraien » déserts tant de lieux habités? Qui n'aurait dit,

484 DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

» quand tu prenais la puissance de comte, que » non-seulement les Barbares seraient domptés, » mais qu'ils deviendraient tributaires de la puis-» sance romaine? et maintenant tu vois à quel » point l'espérance des hommes est démentie; et » je n'ai pas besoin de t'en parler davantage: car » tu peux penser à cet égard, plus que je ne puis » dire. »

Augustin combat le ressentiment que le général romain avait contre les ministres de l'empire. Il n'oppose point à sa colère des principes de devoir politique et de fidélité, mais seulement le pardon des injures prêché par l'Évangile. « Ne sois pas ten-» té, dit-il, d'être un de ces fléaux par lesquels » Dieu frappe les hommes qu'il veut punir. Songe » qu'il garde des peines éternelles à ces méchans, » qu'il emploie pour infliger aux autres des peines » temporelles. Tourne-toi vers Dieu; contemple le » Christ qui a fait tant de bien, et souffert tant de » maux. Tous ceux qui veulent faire partie de son » royaume aiment leurs ennemis, font du bien » à ceux qui les haïssent, et prient pour ceux qui » les persécutent. Si tu as reçu de l'empire ro-» main des bienfaits, quoique terrestres et périssa-» bles, car il ne peut donner que ce qu'il a lui-» même; ne rends pas le mal pour le bien: si » au contraire tu en as reçu d'injustes traitemens, » ne rends pas le mal pour le mal. Laquelle est » vraie de ces deux suppositions, je ne veux pas » l'examiner, je ne puis le juger; je parle à un
» chrétien, et je lui dis : ne rends pas le mal
» pour le bien, ni le mal pour le mal.

Ces idées de perfection religieuse, seules puissantes à cette époque, agirent sur le cœur du général romain. Il rompit sa coupable alliance. Il rentra sous le pouvoir de l'empereur, et prit les armes pour chasser les Vandales. La guerre fut affreuse; ces Barbares, animés par une haine de secte qui servait de prétexte à leurs rapines et à leurs fureurs, saccagèrent toute cette côte d'Afrique remplie de cités commerçantes. Ils massacraient les prêtres et les femmes. Trois villes seulement Carthage, Hippone et Cirthe échappèrent à leurs ravages.

Dans ce chaos de misères, Augustin prodiguait les exemples de courage et de charité. Une de ses lettres donne mieux que toutes les histoires une idée de maux de l'Afrique. Elle s'adresse à des prêtres qui demandaient s'il leur était permis de fuir, et de quitter leurs diocèses, à l'approche de l'ennemi. Sa réponse est qu'ils ne doivent se retirer qu'avec le peuple, et qu'après le peuple. Il faut qu'ils se trouvent à ce dernier mo» ment de péril, où la foule se presse dans l'église, les
» uns demandant le baptême, les autres le sacre» ment de pénitence, tous la consolation et les se-

^{*} Sancti Augustini Opera, t. II, p. 630...

» cours célestes. » Telle était l'image de cette société mourante sous les coups des Barbares.

Augustin réfute ensuite l'excuse égoïste de quelques prêtres, qui prétendaient se réserver pour le reste du peuple. « Pourquoi, dit-il, sup-» posons-nous dans un péril commun, sous le » fer de l'ennemi, que tous les prêtres vont » périr, et que tous les laïcs ne périront pas? » Pourquoi n'espérons - nous pas qu'il survivra » quelques laïcs, et aussi quelques prêtres pour » leur donner des secours; et cependant, s'il doit » s'élever un combat entre les ministres de Dieu, » pour savoir qui doit fuir et qui doit rester, afin » que l'église ne soit pas entièrement désertée ou » par la fuite, ou par la mort de tous ses prêtres, » cette contestation, à mon avis, doit être réglée » par le sort qui désignera ceux qui peuvent fuir; » et ceux qui doivent rester *.»

Augustin prit pour lui-même le conseil de devouement qu'il donnait. Il refusa de quitter Hippone, assiégée par les Barbares, et s'enferma dans cette ville, où le gouverneur d'Afrique, moins heureux contre les Vandales qu'il ne l'avait été d'abord contre l'empire, vint se réfugier avec les débris de ses troupes.

Augustin, alors agé de soixante-seize ans, l'esprit encore occupé de controverses sur la prédestination

^{*} Sancti Augustini Opera, t. II, p. 640.

et la grâce, prodiguait ses soins aux combattans et aux blessés; il les animait de sa foi. Son nom était vénéré même des Vandales. Ces Barbares attaquèrent faiblement des murs défendus par la présence du saint pontife, et bientôt consacrés par sa mort; car dans le troisième mois du siège, accablé d'inquiétudes et de soins, il expira le cœur déchiré par les maux de son pays, et les yeux attachés sur cette cité céleste, dont il avait écrit la merveilleuse histoire.

L'année suivante, Carthage fut prise et ruinée par Genséric; cette seconde église orientale, si savante et si agitée, qui s'étendait depuis Carthage jusqu'au désert, disparut pour jamais. Augustin avait été le dernier grand homme de l'Afrique; et la barbarie commençait après lui.

A peine, dans cette rapide esquisse, avons-nous désigné la moindre partie de ses ouvrages. Nous ne pouvions rappeler que ces grands traits d'éloquence qui firent partie des actions de sa vie, ou quidonnent l'image de son temps. Dans l'immensité de ses écrits, dans la variété de ses controverses, il suffit de voir ce caractère d'universalité religieuse reproduit par Bossuet dans les siècles modernes. En effet, malgré le mérite inégal des ouvrages, malgré tout ce que la rouille du quatrième siècle mêle au génie d'Augustin, la vie et les travaux de Bossuet font seuls comprendre l'évêque d'Hippone; avec cette différence que, jeté dans un

siècle plein de catastrophes et de désordres, Augustin eut besoin d'un caractère plus actif et plus hardi, et que son imagination effarouchée par tant de désastres fut souvent aussi bizarre que celle de Bossuet est sublime

A quinze siècles de distance, ces deux hommes ont marqué du sceau de leur génie deux grandes époques de l'humanité. On ne retrouve pas dans l'évêque d'Hippone ce beaulangage, et ces grâces éloquentes de l'Asie chrétienne. Il ne parle pas pour Antioche et pour Césarée; il est plus sérieux et plus inculte : souvent il est barbare, sans être simple, parce que la barbarie d'un peuple en décadence a quelque chose de subtil et de contourné. Mais son âme est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes. C'est par-là qu'il ravissait les cœurs, qu'il faisait tomber les armes des mains à des hommes féroces accoutumés à s'entre-déchirer dans une fête annuelle. Nul art, nulle méthode ne règne dans ses discours. Ils diffèrent autant des belles homélies de Chrysostome, que les mœurs rudes des marins d'Hippone s'éloignaient des arts et du luxe de Constantinople.

Lorsque saint Augustin parlait dans Carthage, son style devenait plus pompeux et plus sleuri; mais sa puissance était toujours la même, celle qu'il demande à l'orateur chrétien, le don des larmes. Cette tendre vivacité d'âme qui jette tant de charme dans ses consessions, revit jusqu'au milieu des épines de sa théologie. Moins élevé, moins brillant que les Basile et les Chrysostome, il a quelque chose de plus profond. Il est moins éloquent, mais plus évangélique; car il parle davantage au cœur de l'homme.

Nous avons achevé ce court tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle. En la prenant dans Alexandrie, au pied de la chaire d'Athanase, nous l'avons suivie dans toutes les contrées du monde alors connues, de Bethléem aux villes de la Gaule, de Constantinople à Milan, d'Antioche à Carthage. Partout elle nous a guidés sur les pas d'une civilisation singulière qui réunissait tous les contrastes d'enthousiasme et de satiété, de luxe et d'ignorance. Elle a été pour nous comme le flambeau de ce monde intermédiaire, qui n'appartient plus à l'antiquité, et pas encore à l'histoire moderne.

L'espace d'un siècle a vu se multiplier toutes ces tribunes chrétiennes qui furent remplacées par les Goths et les Vandales. Bien des réflexions naissent de ce spectacle. La domination religieuse y paraît la puissance du génie, plutôt que celle de l'église. Ces hommes, dont la voix s'élève et entraîne les peuples, étaient les premiers hommes de leur temps par le talent, par la vertu, par la science. On cherche en vain qui leur comparer dans le domaine désert du polythéisme. Ils sont les oratenrs de la grande réforme du monde, les interprètes de la

sublime nouveauté qui transporte tous les esprits. On croit leur parole, parce qu'on l'admire; et on l'admire d'autant plus qu'on la croit. Ils ont tout ensemble plus de lumières et de foi que leurs contemporains, et les dominent par ce double empire; leur zèle n'est pas un calcul qui s'appuie sur l'ambition et la crainte; le soupçon d'hypocrisie n'approche pas de leurs ames. Leur religion est secourable et populaire.

Et cependant ce pouvoir ecclésiastique qui s'élevait, soutenu par de si grandes vertus, vit périr l'état social, et fut impuissant à le sauver. Les choses religieuses et les intérêts civils trop confondus ôtèrent aux hommes cette active énergie qui maintient les empires. On oubliait les fortes vertus pour les abstinences monacales, la patrie pour le cloître, et la guerre pour la controverse. Ce siècle de splendeur théologique fut l'avant-scène de la barbarie: tant il est vrai que la religion, secours divin des âmes, n'est pas un instrument politique qui suffise à tout, et ne peut suppléer, pour les états, ni le travail, ni la liberté, ni la gloire!

TABLE.

,	. 1	Pages.
VIB de l'Hôpital		1
Discours d'ouverture		
Notes		135
Essai littéraire sur Shakespeare		141
Du poëme de Lucrèce		189
Du polythéisme dans le premier siècle de notre ès	e.	201
De la philosophie stoïque et du christianisme		273
Tableau de l'éloquence chrétienne dans le quatriès	ne	
siècle	٠.	2 93
Des pères de l'église grecque		305
Saint Jean Chrysostome		352
Synesius		393
Des pères de l'église latine		407
Saint Ambroise		415
Saint Jérôme. Saint Paulin		430
Saint Augustin		451

FIN DE LA TABLE.

• .

